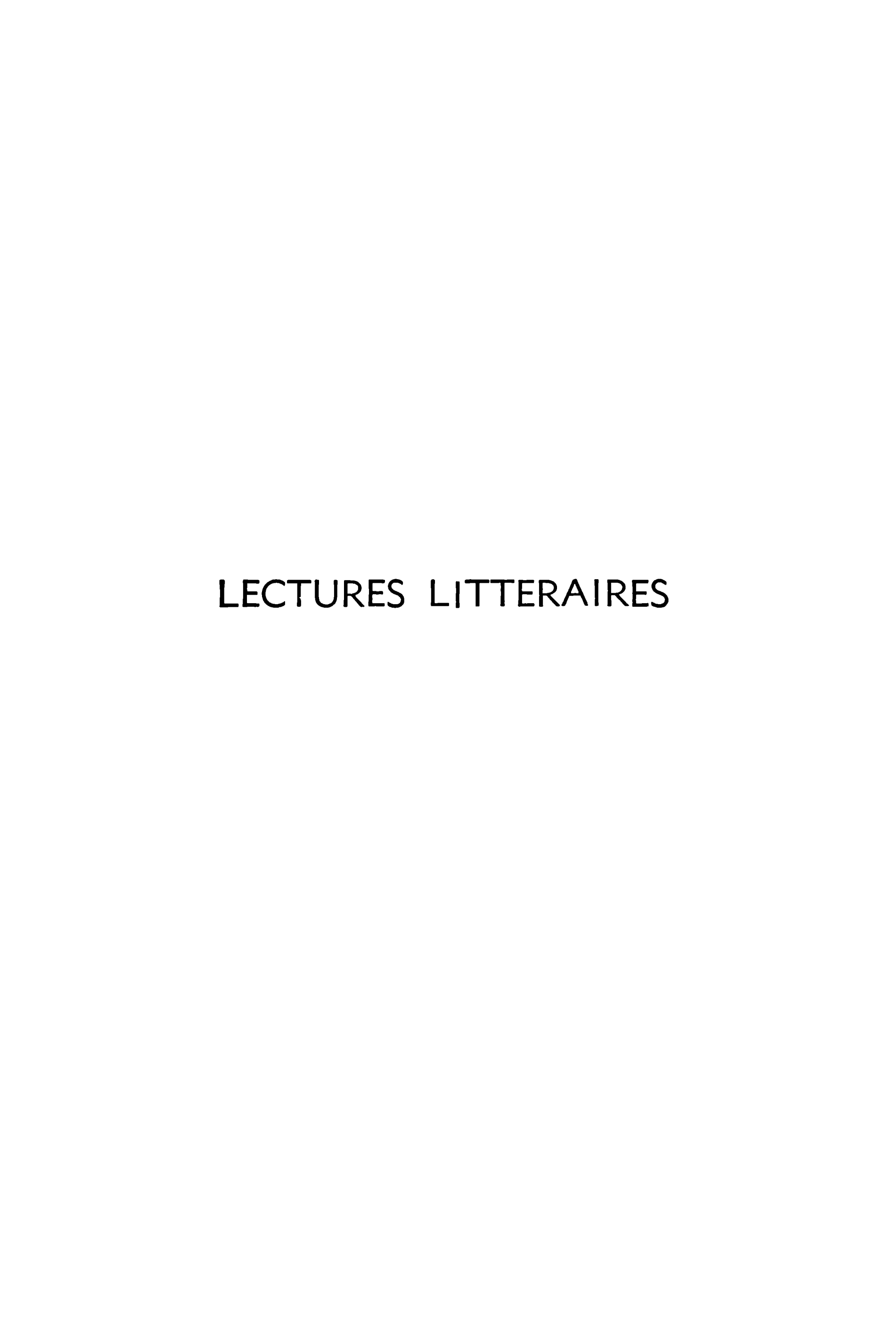
TOME II

Lectures littéraires



PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE
LA PRAIRIE, P. Q.



LECTURES LITTERAIRES

LE FRANÇAIS PAR LES TEXTES

LECTURES LITTERAIRES

PAR

LES FRERES DE L'INSTRUCTION CHRETIENNE

VOLUME II

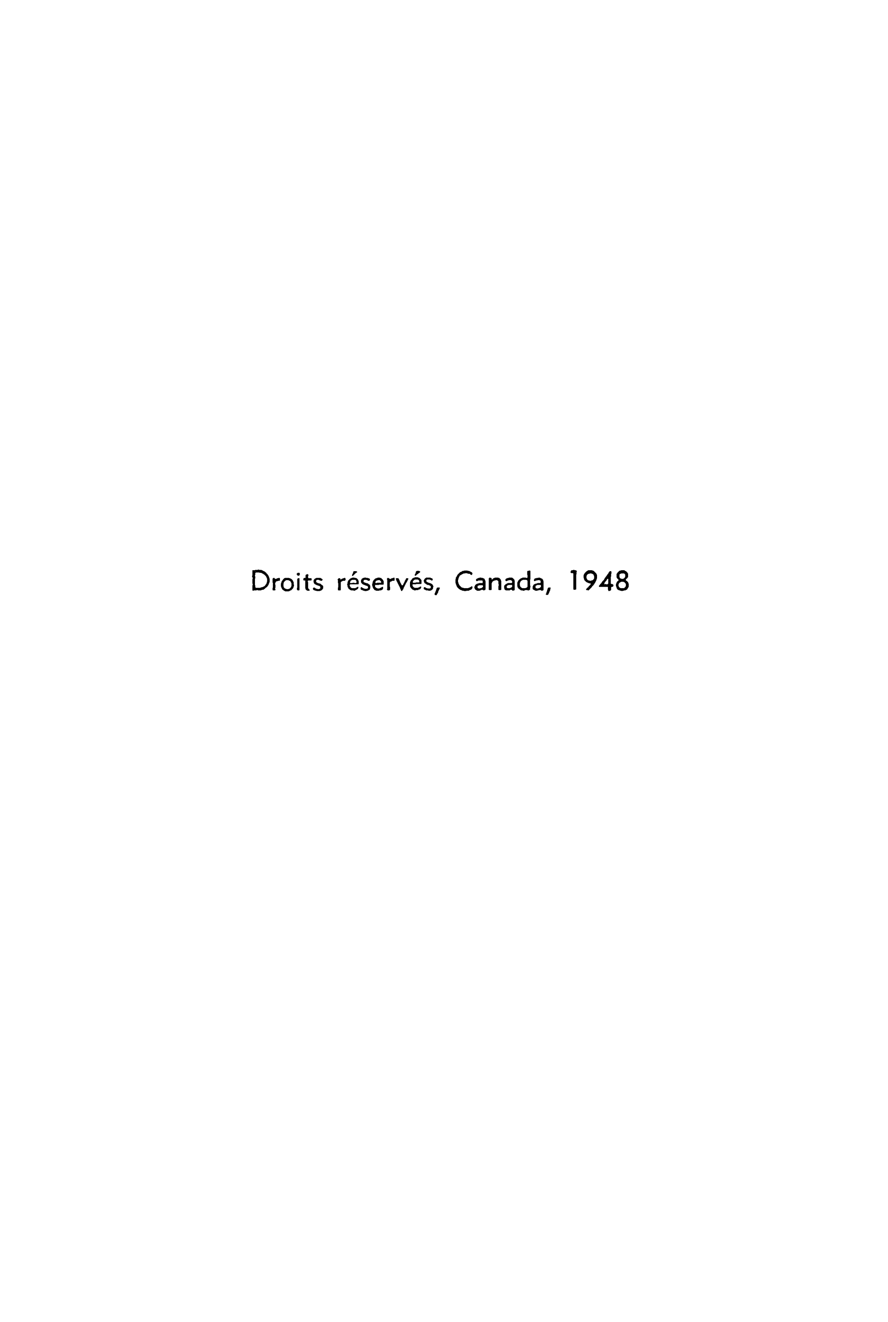
LETTRES — HISTOIRE — POESIE — ELOQUENCE



LA PRAIRIE

Procure des Frères de l'Instruction Chrétienne

1965



LETTRES

I. LETTRES D'AMITIÉ

1. Mme de Sévigné à M. de Pompone
Le madrigal de Louis XIV.

Lundi, 1er décembre 1664.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan et Dangeau lui apprennent comment il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal [1] que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin, il dit au maréchal de Gramont : "Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal, et voyez si vous en avez jamais vu un si *impertinent*. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons." Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : "Sire, Votre Majesté juge divinement

1. **Madrigal :** petite pièce de vers où est exprimée une pensée fine, gracieuse, délicate. Un poète fait dire par la violette à Mlle de Rambouillet :

Modeste est ma couleur, modeste est mon séjour :
Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

(Aujourd'hui, il serait incorrect de donner un modificatif à *superbe.*)

bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu." Le Roi se mit à rire et lui dit : "N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien *fat ?* — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement ; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! que Votre Majesté me le rende ; je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal ; les premiers sentiments sont toujours les plus naturels." Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux *courtisan.* Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de cette lettre ? — 2. Que savez-vous de son auteur ? — 3. Pourquoi a-t-il écrit : *je vous conte... divertira,* et non : *je vous raconte... amusera ?* Donnez le sens précis de *historiette.* — 4. Pourquoi Mme de Sévigné fait-elle remarquer que son historiette est vraie ? — 5. Quel est le sens de *se mêle de...* ? — 6. Qu'est-ce qu'un euphémisme ? Relevez-en un dans la troisième phrase. — 7. Expliquez *impertinent.* — 8. Relevez tous les détails qui dénotent chez le maréchal l'intention évidente de flatter le roi. — 9. Que pensez-vous de l'excuse : *je l'ai lu brusquement ?* — 10. Appréciez, en cette occasion, la conduite de Louis XIV, celle du maréchal. — 11. La réflexion finale de Mme de Sévigné vous paraît-elle juste ? Pourquoi ?

Rédaction. — Dans une lettre à un frère plus jeune, racontez une scène de l'Evangile qui vous a vivement impressionné.

2. Mme de Sévigné à M. de Coulanges

L'hiver à Grignan

A Grignan, le 3 février 1695.

Madame de Chaulnes me mande que je suis trop heureuse d'être ici avec un beau soleil; elle croit que tous nos jours sont filés d'or et de soie. Hélas ! mon Cousin, nous avons cent fois plus de froid ici qu'à Paris; nous sommes exposés à tous les vents : c'est le vent du midi, c'est la bise, c'est le diable, c'est à qui nous insultera; ils se battent entre eux pour avoir l'honneur de nous renfermer dans nos chambres; toutes nos rivières sont prises; le Rhône, ce Rhône si furieux, n'y résiste pas; nos *écritoires* sont gelées, nos plumes ne sont plus conduites par nos doigts, qui sont transis; nous ne respirons que de la neige; nos montagnes sont charmantes dans leur excès d'horreur : je souhaite tous les jours un peintre pour bien représenter l'étendue de toutes ces épouvantables beautés : voilà où nous en sommes. Contez un peu cela à notre duchesse de Chaulnes, qui nous croit dans des prairies, avec des parasols, nous promenant à l'ombre des orangers.

Le froid me glace et me fait tomber la plume des mains. Où êtes-vous ? à Saint-Martin, à Meudon, à Bâville ? Quel est le bienheureux endroit qui possède l'aimable et jeune Coulanges ? Je viens de dire pis que pendre de l'avarice à madame de Coulanges : les richesses que laisse madame de Meckelbourg me donnent une joie extrême de penser que je mourrai sans aucun argent comptant, mais aussi sans dettes; c'est assez pour une chrétienne.

3. Mme de Sévigné à M. de Coulanges

A Grignan, le 26 avril 1695.

Quand vous m'écrivez, mon aimable Cousin, j'en ai une joie sensible : vos lettres sont agréables comme vous, on les lit avec un plaisir qui se répand partout : on aime à vous entendre, on vous approuve, on vous admire, chacun selon le degré de chaleur qu'il a pour vous. Quand vous ne m'écrivez pas, je ne gronde point, je ne boude point, je dis : "Mon cousin est dans quelque palais enchanté; mon cousin n'est point à lui; on aura sans doute enlevé mon pauvre cousin"; et j'attends avec patience le retour de votre souvenir, sans jamais douter de votre amitié; car le moyen que vous ne m'aimiez pas ? c'est la première chose que vous avez faite quand vous avez commencé d'ouvrir les yeux, et c'est moi aussi qui ai commencé la mode de vous aimer et de vous trouver aimable : une amitié si bien conditionnée ne craint point les injures du temps.

Il nous paraît que ce temps, qui fait tant de mal en passant sur la tête des autres, ne vous en fait aucun : vous ne connaissez plus rien à votre *baptistaire;* vous êtes persuadé qu'on a fait une très grosse erreur à la date de l'année; le chevalier de Grignan dit qu'on a mis sur le sien tout ce qu'on a ôté du vôtre, et il a raison : c'est ainsi qu'il faut compter son âge. Pour moi, que rien n'avertit encore du nombre de mes années, je suis quelquefois surprise de ma santé; je suis guérie de mille petites incommodités que j'avais autrefois; non seulement j'avance doucement comme une tortue, mais je suis prête à croire que je vais comme une écrevisse : cependant je

fais des efforts pour n'être point la dupe de ces trompeuses apparences, et dans quelques années je vous conseillerai d'en faire autant...

---

4. Joseph de Maistre à son fils

Tu ne peux pas me donner une plus douce assurance, mon cher petit Rodolphe, que celle de ta constante tendresse; quoique ce soit un discours inutile, cependant je l'entends toujours avec un nouveau plaisir. Ce qui ne m'en fait pas moins, c'est d'apprendre que tu es le bon ami de ta mère, et son premier ministre au département des affaires internes. C'est là le premier devoir, mon cher enfant, car il faut que tu sois son mari pendant que je n'y suis pas, et que tu me la rendes gaie et bien portante.

Ce que tu me dis de Chambéry m'a serré le cœur; je suis cependant bien aise que tu aies vu par toi-même l'effet inévitable d'un système dont nous avons eu le bonheur de te séparer entièrement. Ton âme est un papier blanc sur lequel nous n'avons point permis au diable de barbouiller, de façon que les anges ont pleine liberté d'y écrire tout ce qu'ils voudront, pourvu que tu les laisses faire. Je te recommande l'application par-dessus tout. Si tu m'aimes, si tu aimes ta mère et tes sœurs, il faut que tu aimes ta table; l'un ne peut pas aller sans l'autre. Je puis attacher ta fortune à la mienne, si tu aimes le travail; autrement tout est perdu. Dans le naurage universel, tu ne peux aborder que sur une feuille de papier, c'est ton arche, prends-y garde...

Rédaction. — LETTRE À UN PÈRE ABSENT. La maison est triste... Désir de tous... Occupations de chacun des membres de la famille... Terminer en exprimant son affection.

---

5. P.-L. Courier à Mme Pigalle, sa cousine
Une singulière aventure

Résina, près Portici, le 1er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, ma chère Cousine, vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère : vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, Cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez !... Mais quoi ! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout; je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures bonnes et mauvaises, tristes et gaies; car il m'en arrive des unes et des autres. *Laissez-nous faire,* Cousine ! *on vous en donnera de toutes les façons.* C'est un vers de La Fontaine. Mon Dieu ! m'allez-vous dire, on a lu La Fontaine; on sait ce que c'est que le Curé et le Mort ! Eh bien, pardon. Je disais donc que mes aventures sont diverses et intéressantes; il y a plaisir à les entendre, et plus encore, je m'imagine, à vous les conter. C'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour. J'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser et par conséquent vous plaire, sans vanité, tout ce temps-là; de quoi vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir. Mais pour vous écrire tout, ah ! vraiment vous plaisantez; Mme Radcliff n'y suffirait pas. Cependant je sais que vous n'aimez pas à être refusée,

et, comme je suis complaisant, quoi qu'on en dise, voici, en attendant, un petit échantillon de mon histoire : mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant; vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.

Un jour, je voyageais en Calabre[1]. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela serait trop long; suffit qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Raincy; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité.

Dans ces montagnes, les chemins sont des précipices; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allait devant; un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire ? Là, nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier; nous voilà mangeant et buvant, lui, du moins, car moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes.

1. **Calabre:** province de l'Italie méridionale, longtemps infestée de brigands qui trouvaient un refuge commode dans des forêts et des montagnes d'accès difficile.

Nos hôtes avaient bien mines de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux et coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire : il était de la famille, il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, que nous étions Français, imaginez un peu ! Chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre ! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne [2].

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé. Une soupente [3] élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise; moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je

2. **Diamants de la couronne :** pierres précieuses destinées à orner la couronne d'un souverain.

3. **Soupente :** petit réduit en planches dans la hauteur d'une cuisine, d'une chambre, destiné à servir de grenier, de logement pour les domestiques, etc.

commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : "Eh bien ! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux ?" A quoi la femme répondit : "Oui." Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je ? Je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu ! quand j'y pense encore !... Nous deux, presque sans armes, contre eux douze ou quinze, qui en avaient tant ! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue ! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure qui fut long, j'entendis sur l'escalier quelqu'un, et, par la fente de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui, moi, derrière la porte : il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre, puis il entra pieds nus, et elle dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : "Doucement, va doucement." Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents, et venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah ! Cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu.

La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux *chapons* en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : "Faut-il les tuer tous deux ?" Et je vous crois, Cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point : c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur [4]. Mais vous, voulez-vous conter ? Prenez des sujets qui aillent à votre air : Psyché [5], par exemple.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de cette lettre ? — 2. Distinguez le début, le récit, la conclusion, et, dans le récit, l'*exposition,* le *nœud,* le *dénouement.* — 3. Montrez comment, dans le premier alinéa, Courier sait adresser un reproche en tempérant l'amertume de ce reproche par un compliment. — 4. Remarquez le ton enjoué et spirituel du deuxième alinéa, l'espèce de laisser-aller, d'abandon qui en fait tout le charme; citez les passages caractéristiques. — 5. Avant de commencer un récit, quel qu'il soit, il faut d'abord se demander quelle impression on veut produire et ensuite quels moyens on devra prendre pour réussir. C'est ce qu'a fait l'auteur dans cette lettre, vrai modèle de narration : quelle impression voulait-il causer chez sa correspondante ? — 6. L'**exposition** du récit est simple et brève; que fait-elle connaître ? Montrez que les détails qu'elle fournit

---

4. Le visage de Courier portait les traces de la petite vérole.

5. **Psyché :** légende mythologique; symbole de la jeunesse et de la beauté. Le compliment est donc des plus délicats.

ont leur importance pour la suite. — 7. Remarquez que, dans le choix des divers incidents qui composent le **nœud**, l'auteur se borne aux seuls détails pouvant exciter la curiosité, accroître l'intérêt et produire chez sa lectrice l'impression qu'il désire; on sent qu'il accumule tout ce qui peut rendre la situation plus dramatique : l'étude des idées principales et secondaires nous le fera voir clairement. — 8. Déjà l'exposition nous a suffisamment renseignés sur les dispositions des Calabrais; d'autres détails sont aussi de nature à augmenter notre inquiétude sur le sort des deux voyageurs : indiquez-les. — 9. L'intérieur de la maison n'est pas de nature à rassurer (pourquoi ?). Aussi tout déplaît à Courier, et, ce qui est de mauvais augure, il voit bien qu'il déplaît aussi. Pour comble d'infortune, voici que le jeune homme, dont l'imprudence et la légèreté ont causé leur malheur, s'empresse de faire connaître à ses hôtes des choses qu'il aurait dû taire (lesquelles ?). — 10. On le voit, le nœud s'est resserré graduellement, notre inquiétude s'est peu à peu changée en crainte; notre crainte va maintenant se transformer par degrés en terreur : qu'est-ce qui contribue à produire ce dernier sentiment ? Comment Courier montre-t-il l'impossibilité d'échapper à l'arrêt fatal ? — 11. C'en est donc fait des voyageurs, nous allons assister à leur assassinat. Justement, quelqu'un monte dans l'escalier : c'est le bûcheron, tenant sa lampe d'une main, de l'autre un de ses grands couteaux... Relevez les autres détails qui expliquent bien les transes mortelles d'une des victimes. — 12. Notre effroi est à son comble, nous ne respirons plus ... Heureusement que l'auteur a enfin pitié de nous et qu'il précipite le **dénouement** en faisant tomber sous les coups de l'honnête meurtrier (quoi ?). Le cœur, que la crainte et l'effroi avaient de plus en plus comprimé, se sent subitement dégagé, se dilate enfin : quel sentiment fait brusquement suite à l'angoisse ? — 13. Quelle phrase de l'avant-dernier alinéa explique tout ? — 14. Quelle conclusion morale se dégage de cette aventure ? — 15. Pour faire ressortir l'*unité* du récit et montrer que Courier n'a pas un seul instant perdu de vue le but qu'il s'était proposé, relevez tous les termes qui ont un rapport direct avec l'impression à produire. — 16. Quel sentiment l'auteur manifeste-t-il dans le dernier alinéa ? Appréciez le conseil qu'il y donne. — 17. Le style de cette lettre est vif, alerte, animé, harmonieux, pittoresque. Les phrases, courtes, présentent les formes les plus variées (citez quelques inversions élégantes) ; elles respirent un certain abandon qui rappelle le laisser-aller de la conversation et nous porte à excuser quelques rares négligences (relevez-en quelques-unes) ; on y reconnaît aussi la langue fine, délicate, parfois narquoise de l'auteur (citez quelques traits spirituels ou ironiques).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *charbonnier* (de *charbon,* latin *carbo*) et donnez-en la signification.

— 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *singulière* (titre), *mine* (2e alinéa), *aventure.* — 3. Distinguez *couteau* de *coutelas.* — 4. Enumérez les différentes parties d'un lit garni. — 5. Citez quelques *adjectifs* pouvant caractériser une personne qui a peur. — 6. Appréciez cette exclamation : *Ah ! jeunesse ! jeunesse ! que votre âge est à plaindre !*

Rédaction. — Vous avez été saisi par la peur en une certaine occasion; dans une lettre à un cousin, dites ce qui vous a causé cette peur et décrivez les impressions qu'elle vous a fait éprouver.

---

6. Louis Veuillot à sa sœur

L'aurore

Epoisses (Côte d'Or), juin 1858.

J'ai fait un bon voyage, et je suis très bien. J'ai été escorté de la foudre jusqu'à Montbard; ma voiture m'attendait en gants blancs. Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore; et c'est charmant. Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs peu à peu sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Puis l'aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie : figure-toi sœur Olga dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient par-ci par-là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre, elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit

sa toilette et se pommada de tilleul et de foin avec une pointe de sureau, c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche, elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid que j'aurais voulu vous envoyer dans nos *taudis* de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait, les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière comme ils faisaient la leur.

Tu sais à quoi je pense en te disant cela [1], ma sœur, et j'y pensais dans ce moment-là, sans pleurer, me ressouvenant pourtant de la date et de l'heure. Ah ! ma sœur, cet anniversaire est celui de la plus forte et de la plus triomphante prière qui ait été faite pour nous après celle de notre bonne mère Marie. Je continuai donc mon voyage, admirant cette belle nature et montant plus haut avec un esprit résigné.

Nous verrons mieux que cela : nous entendrons la prière des anges, plus douce que le chant des oiseaux, et dans cette prière nous reconnaîtrons la voix de notre [2] fille Marie. Va, courage, donnons au bon Dieu ce qu'Il a voulu prendre, afin qu'Il nous prenne aussi, quand même nous ne voudrions pas assez nous donner. Ceux à qui Il a pris un tel trésor malgré eux, et qui ensuite le Lui donnent, c'est qu'Il a résolu de les prendre eux-mêmes, fût-ce malgré eux [3].

---

1. Allusion à une parole de sa fille Marie, morte en bas âge, qui, entendant les oiseaux chanter au point du jour, dit à son père : "Papa, les oiseaux ils font *sa* prière du matin ?"

2. A la mort de sa jeune femme, ce fut sa sœur Elise qui prit soin de ses cinq enfants pour lesquels elle fut une seconde mère.

3. Pour les réunir au ciel à ceux qu'ils pleurent.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de cette lettre ? — 2. Que savez-vous de son auteur ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Relevez, dans la première phrase, une locution familière. Appréciez les images que renferme la deuxième phrase. — 5. Au lieu de nous donner une description banale de l'aurore, l'auteur en fait un tableau original, précis et charmant. Il la personnifie : relevez les termes qui l'indiquent. — 6. Comment a-t-il représenté la transformation successive de la campagne ? Expliquez : *les arbres ont poussé.* — 7. Montrez que, dans son tableau, il n'a pas oublié les couleurs. — 8. Justifiez l'emploi des épithètes qui caractérisent la physionomie de l'aurore. — 9. L'auteur n'a pas seulement noté les sensations de la vue, mais encore celles de l'ouïe, de l'odorat et du toucher : distinguez-les dans le texte. — 10. Pourquoi parle-t-il d'*envoyer une sensation de froid ?* Quel est ici le sens de *taudis ?* — 11. Par quelle association d'idées se rappelle-t-il le souvenir de sa fille ? A quelle prière fait-il allusion dans l'avant-dernière phrase du deuxième alinéa ? Commentez l'épithète *triomphante.* — 12. Montrez que le spectacle de l'aurore, joint au souvenir de sa fille, élève son âme vers un spectacle encore plus beau. — 13. Quels termes du dernier alinéa indiquent qu'il avait ressenti beaucoup de peine à la perte de sa fille ? qu'il est maintenant résigné à la volonté de Dieu ? — 14. Expliquez l'antithèse de la dernière phrase. — 15. Quels sentiments l'auteur manifeste-t-il dans cette lettre ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *trésor* (latin *thesaurus*) et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *mélancolie, prière.* — 3. Différenciez les épithètes ci-après : *beau, joli, gracieux, ravissant, magnifique, charmant, agréable, achevé, pittoresque.*

Rédaction. — Racontez, dans une lettre à une sœur, la journée de vacances dont vous avez gardé le meilleur souvenir.

Le chant du cygne

Les poètes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure:
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.

Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,
S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi; je meurs, je puis chanter!

LAMARTINE, *La Mort de Socrate.*

---

7. Louis Veuillot à sa sœur
Aux eaux de Royat

Royat, Clermont-Ferrand, 15 septembre 1868.

Sœur,

Voici des nouvelles de ce pauvre diable [1].

Sa douche d'un quart d'heure lui fut donc donnée. On le plaça debout dans une baignoire, sous une pomme d'arrosoir.

Y êtes-vous ? — Oui. — Zing ! ça tombe dru comme des verges sur son pauvre corps, et c'était beaucoup plus chaud que la mer brrrûlante de Michel. Il tournait sous ce fouet ardent, et le médecin lui disait pour le consoler : "Monsieur, vous êtes bien bâti ! Vous avez été un homme fort, Monsieur ! Ah ! sapristi, je n'aurais pas conseillé à M. le comte de Falloux de se placer sous vos poings ! Quels muscles, Monsieur ! Vous avez été solide, Monsieur !" Ces choses me flattaient, mais toutefois il m'em-

(1) Sous-entendu : que je suis.

bêtait (pardon, c'est coutume) ; oui, il m'emb... avec son passé. Prix : un franc.

Sortant de là, je me crus guéri et je fis quelques *entrechats;* mais, une heure après, je vis, hélas! qu'il n'y avait rien de fait, et je me remis à dire : "Oh ! là là, les jambes ! — N'y prenez pas garde, dit Doctimbert; ça ne réussit jamais la première fois. Nous recommencerons. En attendant, je vous lirai ce soir quatre chapitres de mon ouvrage inédit. J'en ai lu deux à Mlle votre sœur, qui ne m'a pas encouragé. Si vous me condamnez, j'aurai mon compte. Soyez sévère."

J'ai entendu les quatre chapitres. Le sujet me paraît intéressant, et il y a des gens qui font pire, sans être Auvergnats. J'ai réparé tes inutiles cruautés : il achèvera son livre avec plus de consolation.

Après cela, il m'a donné Coloquinte, sans sucre. Coloquinte n'a pas mal fait. J'ai dormi quelques bons brins, et il y a vraiment amélioration, quoique je ne sois pas encore délivré. J'ai pris mon bain, j'ai bu mon eau, j'ai fait une visite au curé de Royat, j'ai dit mon chapelet dans la vieille église, j'ai vu la grotte, j'ai reçu une pluie d'orage; et, pendant que tout cela se passait, j'ai manqué la visite d'un poète, qui n'est autre que le maire de Royat "secrétaire perpétuel de l'Académie de Clermont". Il m'a laissé son volume avec une lettre où il me dit, entre autres choses, qu'il a pris pour devise : *Ama nesciri et pro nihilo reputari*[1]. Alors, il me semble que ce que je peux faire de mieux est de ne pas lire son volume et de ne pas lui répondre. Oui, mais le traître ajoute : "Puissent nos eaux être salutaires à une santé

1. Aime à être inconnu et compté pour rien.

précieuse à la religion comme aux lettres !'' Ah ! ah ! qu'est-ce que tu ferais ?

Je ne te dirai pas, ma sœur, que je m'amuse. Cependant je ne m'ennuie point. Il me semble même que je me tirerais assez bien de ma solitude, si ce diable de mal de tête ne rôdait toujours un peu autour de mon pauvre crâne. Je n'ose pas me jeter dans la composition.

Quoi ! tu me frappes de dix livres de chocolat ! Mais que veux-tu que je devienne, avec Chabassières, qui me nourrit terriblement, et qui me sert des fraises tous les jours ? Hier, voyant que je mange peu, il m'a fait demander ce que je voulais. J'ai demandé du bouilli, mais il n'y avait pas de moutarde.

Adieu. Sois tout de même bien tranquille. J'ai un teint clair et vermeil, et l'appétit est bon.

II. LETTRES DE CONVENANCE

1. LETTRES DE CONDOLEANCES

8. Saint François de Sales à une cousine

28 septembre 1613.

Mon Dieu! que cette vie est trompeuse, Madame ma très chère Cousine, et que ses consolations sont courtes! Elles paraissent en un moment, et un autre moment les emporte; et, n'était la sainte éternité à laquelle toutes nos journées aboutissent, nous aurions raison de blâmer notre condition humaine.

Ma très chère Cousine, sachez que je vous écris le cœur plein de déplaisir pour la perte que j'ai faite, mais plus encore pour l'imagination vive que j'ai du coup que le vôtre recevra quand il entendra les tristes nouvelles de votre *viduité* si prompte, si *inopinée,* si lamentable.

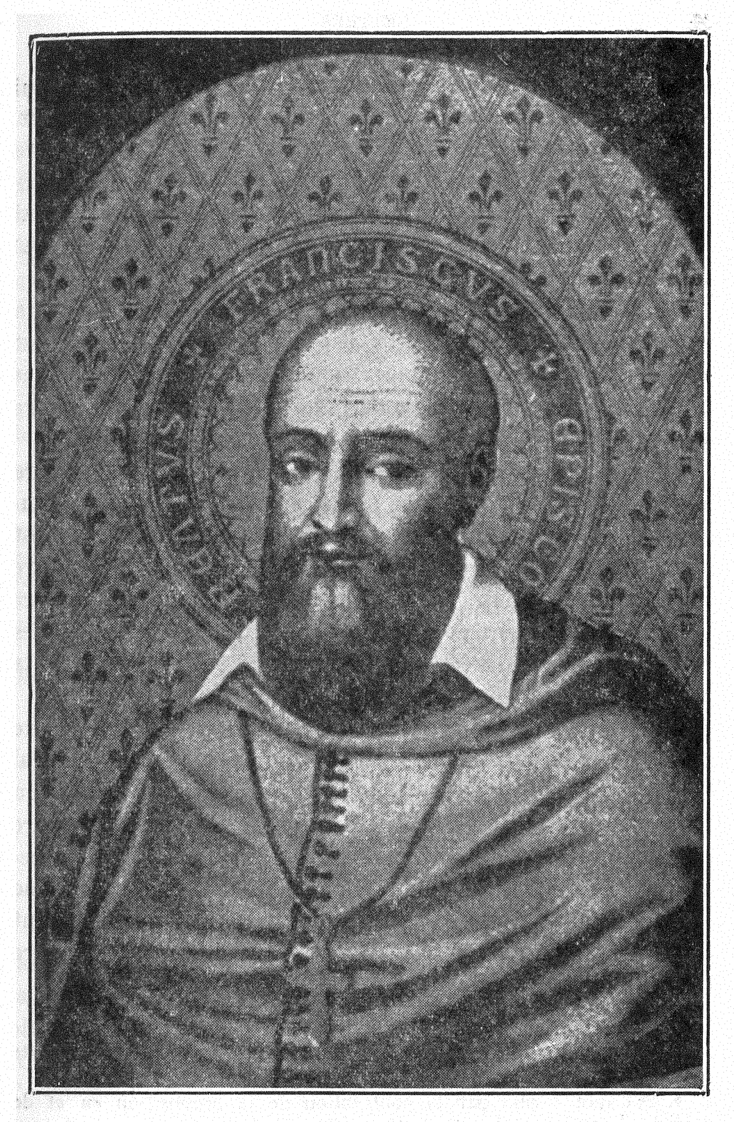
Que si la multitude de ceux qui auront part à votre regret vous en pouvait diminuer l'amertume, vous en auriez tantôt bien peu de reste; car nul n'a connu ce brave cavalier [1] décédé, qui ne contribue [2] une particulière douleur à la reconnaissance de ses mérites.

Mais, ma très chère Cousine, tout cela ne vous peut point soulager, qu'après le passage de votre plus fort

---

1. **Cavalier :** autrefois, gentilhomme qui suivait la profession des armes.

2. **Contribuer,** apporter sa part à une œuvre, n'est plus employé que suivi d'une préposition.



SAINT FRANÇOIS DE SALES

sentiment[3], pendant lequel il faut que ce soit Dieu qui soutienne votre esprit; et qu'il lui soit refuge et support. Or, cette souveraine Bonté sans doute, ma très chère Cousine, s'inclinera vers vous et viendra dedans votre cœur, pour l'aider et le secourir en cette tribulation, si vous vous jetez entre ses bras, et vous résignez en ses mains paternelles.

Ce fut Dieu, ma très chère Cousine, qui vous donna ce mari: c'est lui qui l'a repris, retiré à soi: il est obligé de vous être propice ès-afflictions[4] que les justes affections, lesquelles il vous avait *élargies* pour votre mariage, vous causeront meshuy[5] en cette privation.

C'est en somme tout ce que je vous puis dire. Notre nature est ainsi faite, que nous mourrons à l'heure imprévue, et ne saurions échapper à cette condition: c'est pourquoi il faut y prendre patience, et employer notre raison pour adoucir le mal que nous ne pouvons éviter: puis regarder Dieu et son éternité, en laquelle toutes les pertes seront réparées, et notre société désunie par la mort sera restaurée.

Dieu et votre bon ange vous veuillent inspirer toute sainte consolation, ma très chère Cousine. J'en supplierai sa divine Majesté et contribuerai au repos de l'âme du très cher trépassé plusieurs saints sacrifices: et à votre service, ma très chère Cousine, je vous fais très sincèrement offre de tout ce qui est à mon pouvoir, sans aucune réserve; car je suis, et veux encore plus puissamment que jamais faire profession d'être, Madame ma très chère Cousine, votre... etc.

---

3. Après que la forte émotion causée par l'annonce de la triste nouvelle sera passée.

4. **Es:** mot formé par la contraction de la préposition *en* et de l'article *les;* il signifie *aux, dans les.*

5. **Meshuy:** vieux mot signifiant *aujourd'hui.*

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties de cette lecture. — 2. Chargé d'annoncer à sa cousine la mort de son mari, saint François de Sales avait une mission délicate à remplir. Comment prépare-t-il sa correspondante à la triste nouvelle ? — 3. Quel mot du deuxième alinéa révèle toute l'étendue du malheur ? — 4. En disant à sa cousine que beaucoup prennent part à sa douleur, montrez qu'il fait en même temps un éloge discret du défunt. — 5. Il lui suggère ensuite quelques pensées réconfortantes tirées de la foi qui, seule, peut faire germer, dans les cœurs affligés, d'immortelles espérances (indiquez-les). — 6. Comment montre-t-il que la raison et la foi s'accordent ici pour inspirer la résignation à la volonté divine ? — 7. En résumé, saint François de Sales ne s'est pas contenté ici d'adresser quelques phrases banales n'exprimant que des "regrets sincères" et de "sympathiques condoléances" (étudiez les idées et le style).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *patience*. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *tribulation, inopiné, viduité*. — 3. Différenciez *espérance, confiance, résignation; prier, supplier, implorer, solliciter, adjurer, invoquer*. — 4. Indiquez quelques *adjectifs* qui rendent la stupeur d'une personne accablée par une nouvelle inattendue. — 5. Que signifie *élargir* ?

Rédaction. — On vous prie d'annoncer à votre cousin la mort de sa mère. Ecrivez cette lettre.

---

9. Louis Veuillot à M. Henri Parrot

Versailles, 7 mai 1871.

Cher Henri,

Dans ce long *désastre* qui nous sépare de tout, et qui fait qu'en vérité chacun est mort, je n'avais pas appris ta cruelle part. Hier seulement j'ai su que tu n'avais plus ton fils. Je connais ton cœur, j'ai connu ce beau et aimable jeune homme, et j'ai pleuré quatre enfants. Toi-même tu ne pourrais pas me peindre ta douleur plus grande que je ne la devine: non, pauvre ami! Toute

ma vieille amitié éclate, tous mes jeunes souvenirs se réveillent. Combien je voudrais être près de toi! Je te dirais que ton fils n'est pas mort, non, non mille fois, mon vieil ami! Il a vécu, mais il n'est pas mort, et je le sais bien. J'ai passé par là, je sais que mes filles et leur mère ne sont pas mortes. Je ne les ai pas quittées, et elles ne m'ont pas quitté; mes filles sont presque plus près de moi que leurs sœurs vivantes. La mort nous cache, ou plutôt nous voile un moment et légèrement ces êtres chers, qui bientôt redeviennent présents et d'une certaine manière visibles. Tu connaîtras et tu goûteras cette merveille de Dieu. Tu sauras combien il est vrai que Dieu n'a point fait la mort et ne lui a point donné cette puissance sur nous. C'est nous, au contraire, qui avons puissance sur elle. Par le nom, par l'amour et par le sang de Jésus-Christ, nous la chassons; elle fuit et nous rend sa proie, n'emportant qu'un lambeau, et encore elle le devra rendre, car les morts ressusciteront. Rien de nous n'appartient à la mort que ce qui lui est livré par nous-mêmes. Tu ne lui livreras rien, tu ne lui donneras pas puissance sur toi; tu voudras revoir ton fils, qui est vivant.

Prie le bon Dieu, mon cher Henri. Je sais que tu le fais; fais-le toujours, pour toujours, et rendons grâce: nos enfants ont mieux valu que nous. Dieu nous les a donnés par une grâce, il nous les a repris par une grâce nouvelle. Nous connaîtrons tout l'amour de Dieu, nous le bénirons éternellement. Cette douce main de nos enfants, qui habitent avec Dieu, nous fera doucement franchir ce reste de mauvais chemin de la vie où nous avons été engagés. Nos pleurs acquittent de vieilles dettes qui n'avaient pas été payées. Nous embrasserons, dans le sein de Dieu, nos enfants libérateurs de leurs pères.

Tout à toi.

REPONSE A UNE LETTRE DE CONDOLEANCES

10. Louis Veuillot à Mgr Parisis, évêque d'Arras

Paris, 6 juillet 1855.

Très vénéré Seigneur, bon et tendre Père,

La seule voix que j'eusse voulu entendre en arrivant ici pour ensevelir ma fille, c'est la vôtre. Je n'ai pas eu la consolation de vous rencontrer. J'aurais voulu pleurer auprès de vous, recevoir votre bénédiction. Je n'avais pas encore lu cette lettre que vous avez daigné m'écrire au premier coup de la mort de Marie. Elle a servi pour les deux blessures.

Monseigneur, tout le monde me plaint; moi, je plains ma sœur. J'ai trop à faire de m'humilier et de me repentir pour me plaindre. Mais j'adore la main divine qui purifie en châtiant. Loin de m'abattre, ces coups me relèvent. Oh! que la miséricorde de Dieu est grande! et quelle évidence j'en ai en ce moment! Comme il m'avertit! comme il me presse! comme il me commande! et comme je l'entends! Il faut être à lui, n'être qu'à lui, n'avoir rien, ne rien faire que pour lui.

Il a gardé l'innocence de ces enfants et il leur a donné une sainte mort. Marie, de jour en jour, mûrissait pour le ciel. De vraies et solides vertus croissaient sous les dons rares qui l'ornaient. Elle était pieuse, sincère; elle aimait la justice, elle savait se contenir et se sacrifier. Elle a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser. Depuis un mois sa tante ne trouvait pas une légère faute à lui reprocher. Je la voyais grandir pour

être bientôt mes yeux, ma mémoire et ma main. La petite Gertrude, à six ans, marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines: elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les dernières heures, un petit crucifix, qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions, ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit: "Va, mon enfant, tu le verras bientôt!" Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis arrivé en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Elise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.

Priez, Monseigneur, afin que je ne perde pas le fruit des grâces que Dieu me fait, afin que j'entre un jour dans la demeure de mes enfants, afin que ma sœur ne soit pas brisée par son courage même.

Votre serviteur reconnaissant et dévoué.

---

2. LETTRES DE REMERCIEMENT

Un écueil à éviter dans ces lettres, c'est l'exagération et la flatterie : il faut rester sincère en proportionnant au bienfait reçu l'expression de sa reconnaissance.

11. Voltaire à Mme la duchesse de Choiseul

Voltaire avait obtenu, par l'entremise de Mme de Choiseul, une faveur pour M. Dupuits, le mari de la petite-nièce de Corneille. Il remercia la duchesse en ces termes :

Ferney, 8 février 1768.

Madame,... Nous devons à votre protection tout ce que M. le duc de Choiseul a bien voulu accorder à M. Dupuits. Si nous avions quelque petite partie de la succession de M. Pierre Corneille, nous la dépenserions en grands vers alexandrins pour vous témoigner notre reconnaissance; mais les temps sont bien durs, et la plupart des vers qu'on fait le sont aussi. Nous nous défions même de la prose. Nous sommes très honteux d'exprimer notre sensibilité dans un style si barbare; mais, Madame, nous vous supplions de considérer que nous sommes des Allobroges[1]. Des gens arrivés de Versailles nous ont dit qu'il fallait absolument avoir de la finesse, de la justesse dans l'esprit et du goût, pour oser vous écrire; nous ne les avons point crus. Nous ne sommes pas de votre espèce, et nous nous sommes flattés, au contraire, que la supériorité était indulgente, et que les grâces ne rebutaient pas la naïveté.

1. Voltaire joue ici sur les différents sens du mot *Allobroges.* C'était autrefois le nom des habitants de la Savoie et Voltaire se l'applique parce que Ferney se trouve sur les confins de cette province. Mais il sert en outre à désigner familièrement un rustre, un homme grossier, qui a le sens de travers.

Rédaction. — a) Supposez que vous avez quitté l'école depuis deux mois; vous écrivez à votre ancien maître pour lui faire connaître votre position actuelle et lui exprimer votre reconnaissance.

b) Vous avez obtenu l'emploi que vous sollicitiez; remerciez celui qui vous l'a fait obtenir.

---

3. LETTRES DE FELICITATIONS

Ces lettres demandent beaucoup de tact et de mesure; si on doit chercher à plaire, il faut, toutefois, se garder de la flatterie.

12. Piron à Maurice de Saxe

(Après la victoire de Raucoux.)

Vous êtes, sans contredit, Monseigneur, le maréchal de France le plus édifiant que nous ayons, quoique nous en ayons, Dieu merci, de très pieux. Vous êtes envoyé du ciel pour notre salut temporel et spirituel. Vous nous menez en paradis sur votre char de triomphe, car depuis que vous avez le bâton et l'épée à la main, vous nous mettez sans cesse les louanges de Dieu à la bouche. Les *Te Deum* ne finissent pas et j'y trouve mille gens que je n'avais jamais vus à la messe et que je ne connaissais que par leur assiduité à l'Opéra.

Lacordaire à un jeune homme

Vous m'avez donné une bonne nouvelle dans votre lettre. C'est que vous avez rompu avec quelques-uns des camarades que vous avez fréquentés d'abord, et dont la conversation était peu convenable sous plusieurs rapports. C'est là une résolution dont je ne puis trop vous féliciter; car, croyez-le, toute notre vie dépend des personnes avec lesquelles nous vivons familièrement. La familiarité accoutume aux choses en même temps qu'aux

personnes, et ce qui d'abord nous paraissait odieux, abject, finit par entrer dans nos habitudes. L'oreille se blase, le cœur perd de sa pudeur, l'esprit de sa clarté; on finit par aimer ce qui repoussait. C'est l'histoire de la propagation du mal sur la terre. Je suis donc ravi que vous ayez quitté ces jeunes gens, et que vous en ayez trouvé d'autres plus dignes de vous. Il n'en faut pas beaucoup, soyez-en sûr, pour vous tirer agréablement de la solitude. Si un ami véritable suffit, quelques camarades suffisent pareillement...

Adieu, je vous attends bientôt. Je vous redis par avance ce que vous savez que je suis pour vous.

Après la publication des *Libres Penseurs* de Louis Veuillot, Montalembert écrivait à l'auteur :

Mon cher ami, je vous assure que je suis bien fier de pouvoir vous donner ce titre, et cela pour plus d'une raison, mais je ne l'ai jamais tant été que depuis que j'ai lu votre livre, achevé ce matin au milieu d'une émotion qui comptera parmi les meilleures de ma vie. Oui, rarement, bien rarement j'ai été plus remonté, plus réchauffé, plus excité au bien, à la lutte pour la bonne et sainte cause qu'en vous lisant. Vous pouvez vous vanter d'avoir procuré à mon âme la plus vive et la plus salutaire impression...

Rédaction. — Vous venez d'apprendre qu'un de vos amis vient de passer brillamment des examens difficiles; adressez-lui vos félicitations.

III. LETTRES D'AFFAIRES [1]

13. Voltaire à M. le marquis d'Argenson

A Cirey, 7 mars 1739.

L'auteur écrit au marquis d'Argenson, ministre et diplomate, en faveur d'un jeune homme qui désire lui être attaché comme secrétaire. On remarquera avec quel art Voltaire excuse son importunité, quelle scène amusante il rapporte pour expliquer sa démarche, comment il fait connaître, sans presque en avoir l'air, les qualités de son protégé, et enfin par quels procédés délicats il cherche à gagner pour le jeune homme la protection de M. d'Argenson.

Que direz-vous de moi, Monsieur? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. "Oh! oh! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc: écrivez-lui en ma faveur. — Mais, Monsieur, considérez que j'abuserais... — Eh bien, abusez, dit-il; je voudrais être à lui, s'il va en ambassade; je ne demande rien, je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue; enfin, donnez-moi une lettre pour lui." Moi qui suis bonhomme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux. Je verrai M. d'Argenson! —

1. Sous le nom général de **lettres d'affaires**, nous comprenons non seulement les lettres d'*affaires* proprement dites, dont nous ne parlerons pas, mais encore des lettres de *sollicitation*, de *reproches*, d'*excuse*. de *discussion*, de *conseils*, etc.

Et voilà mon grand garçon qui vole à Paris. J'ai donc, Monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité; ce n'est pas ma faute. Je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés, et un passant a dit: J'en retiens part.

S'il arrivait, en effet, que ce jeune homme fût sage, serviable, instruit, et qu'allant en ambassade vous eussiez par hasard besoin de lui, informez-vous-en au noviciat des Jésuites. Il a été deux ans novice.

Pour moi, je vivrai pour vous être à jamais attaché avec la plus respectueuse et la plus tendre reconnaissance.

Rédaction. — a) Ecrivez au chef d'une maison de commerce pour solliciter un emploi qui s'y trouve vacant.

b) Vos parents vous chargent d'écrire à la société de Saint-Vincent-de-Paul pour lui recommander une famille dans le besoin; faites cette lettre.

Parfois il faut répondre à des solliciteurs, et aussi, hélas ! éconduire des importuns, autant que possible, sans les blesser. On pourrait s'inspirer de la lettre ci-après dont le ton calme laisse cependant voir l'inutilité de la démarche :

Que ne puis-je vous être bon à quelque chose, mon cher Monsieur! Que ne puis-je contribuer de ma faible voix à vous faire avoir les récompenses que vous méritez! Je n'ai pas manqué d'écrire à Berlin (où je ne vais presque jamais) pour faire réussir la petite affaire que vous m'avez proposée. Si j'en viens à bout, je vous le manderai; mais si vous ne recevez point de lettres de moi, ce sera une preuve que je n'aurai pas eu le bonheur de réussir. Ce ne sera pas assurément faute de zèle; j'en aurai toujours un très vif pour tout ce qui vous regarde, et vous pouvez compter sur l'estime et l'amitié de

VOLTAIRE [1].

1. A M. Lekain, 7 octobre 1750.

2. LETTRE DE REFUS

14. Louis Veuillot à M. D. Carrière

13 octobre 1846.

Mon pauvre ami, j'aime bien à recevoir de vos nouvelles, et je suis désolé toutes les fois que je vois arriver une lettre de vous, car je devine que je vais être encore une fois obligé de vous confesser que l'*Univers* repousse la poésie, même la vôtre. Vous ne savez pas tout ce qui nous pleuvrait de poèmes, stances, épîtres, odes, chansonnettes, etc., etc., si nous laissions passer par mégarde le moindre quatrain. Députés et pairs de France se mettraient de la partie, sans compter les directeurs de séminaires. Que voulez-vous répondre à ces potentats, lorsqu'ils objecteront, au refus poli et tout trouvé que nous avons adopté dans le commencement, qu'on a bien reçu les vers de M. Carrière? Leur dira-t-on que les vers de M. Carrière sont bons et que les leurs ne valent rien? Ils n'en croiront rien, et se désabonneront, en nourrissant de noirs et furieux projets contre nos jours. Pour l'amour de Dieu, mon bon petit Carrière, au nom de votre fille Jeanne et de ma fille Marie, prêtez-vous à la nécessité. S'il y a au monde un homme qui désire vous être agréable, c'est bien votre serviteur... Hélas! si vous saviez quel métier je fais! et combien tous ces refus me coûtent ! Que vous dirais-je ? Je suis en horreur au genre humain, et il n'y aura bientôt plus que ma fille qui consente à me sourire.

Tout à vous néanmoins, car, si je me mettais à détester tous ceux qui me trouvent détestable, je n'en finirais plus.

Rédaction. — On vous invite à faire partie d'une société sportive protestante; répondez par un refus poli, mais catégorique.

---

3. LETTRES DE REPROCHES

15. Vauvenargues à M. Amelot

L'auteur avait adressé au roi Louis XV, par l'intermédiaire de M. Amelot, ministre des affaires étrangères, une pétition pleine de respect et de convenance. Elle resta sans réponse. Au bout d'un mois, il écrivit au ministre une lettre qui, certes, n'est pas sans vivacité ni sans amertume, mais qui n'en constitue pas moins un modèle de reproches mesurés et dignes.

Arras, 14 janvier 1744.

Monseigneur,

Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire et celle que j'ai pris la liberté de vous adresser pour le roi n'aient pu attirer votre attention. Il n'est pas surprenant peut-être qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de pareilles lettres; mais, Monseigneur, me permettez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme, qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque dans la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation?

J'ai passé, Monseigneur, toute ma jeunesse loin des distractions du monde, pour tâcher de me rendre capable

des emplois où j'ai cru que mon caractère m'appelait, et j'osais penser qu'une volonté si laborieuse me mettrait du moins au niveau de ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intrigues et de leurs plaisirs. Je suis peiné, Monseigneur, qu'une confiance que j'avais principalement fondée sur l'amour de mon devoir se trouve entièrement déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je n'ai pu dans une situation si malheureuse me refuser de vous faire connaître mon désespoir. Pardonnez-moi, Monseigneur, s'il me dicte quelque expression qui ne soit pas assez mesurée. Je suis avec le plus profond respect..., etc.

---

16. Mme de Maintenon à Mlle d'Aubigné

Je vous aime trop, ma nièce, pour ne pas vous dire vos vérités: je les dis bien aux demoiselles de Saint-Cyr! Et comment vous négligerais-je, vous que je regarde comme ma propre fille? Je ne sais si c'est vous qui leur inspirez la fierté qu'elles ont, ou si ce sont elles qui vous donnent celle que l'on admire en vous. Quoi qu'il en soit, vous serez insupportable si vous ne devenez humble. Le ton d'autorité que vous prenez ne vous convient point. Vous croyez-vous un personnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maison où le roi va tous les jours? Je ne suis point prévenue contre vous, et je vous aime; mais je vois en vous un orgueil effroyable.

Vous savez l'Evangile par cœur; eh! qu'importe, si vous ne vous conduisez point par ses maximes! Songez que c'est

uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre père, et qui fera la vôtre; et moquez-vous des respects qu'on vous rend. Vous voudriez même vous élever au-dessus de moi! ne vous flattez pas; je suis très peu de chose, et vous n'êtes rien. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avez l'esprit. Je consentirais de bon cœur que vous en eussiez moins, pourvu que vous perdissiez cette présomption ridicule devant les hommes et criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve, à mon retour, modeste, douce, timide, docile: je vous en aimerai davantage.

Parfois, il n'est pas de meilleur moyen pour amener quelqu'un à reconnaître sa faute qu'une plaisanterie agréable et délicate :

"M. le duc de Villeroy me dit hier que vous aviez la goutte. Si c'est dans ce temps-là que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, je vous pardonne tout le vinaigre qui est dans votre lettre: il y en a pour tout le monde!" (*Mme de Maintenon à M. le Maréchal de Villeroy*, 19 mai 1711.)

---

4. LETTRE DE RECLAMATION

17. Voltaire à M. Deodati de Tovazzi

Harmonie et richesse de la langue française

Dans une brochure, un grammairien italien avait prétendu établir la supériorité de la langue italienne sur les autres langues européennes et en particulier sur le français. Voltaire, à qui il avait envoyé un exemplaire de son ouvrage, lui répond en soulignant, d'une façon très nette et fort spirituelle, les mérites de notre langue.

Au château de Ferney, en Bourgogne, 24 janvier 1761.

Je suis très sensible, Monsieur, à l'honneur que vous me faites de m'envoyer votre livre de l'"Excellence de la langue italienne". Permettez-moi cependant quelques réflexions en faveur de la langue française, que vous paraissez *dépriser* un peu trop.

Je crois, Monsieur, qu'il n'y a aucune langue parfaite. Il en est des langues comme de bien d'autres choses, dans lesquelles les savants ont reçu la loi des ignorants. C'est le peuple ignorant qui a formé les langages: les ouvriers ont nommé tous leurs instruments. Les peuplades, à peine rassemblées, ont donné des noms à tous leurs besoins; et, après un très grand nombre de siècles, les hommes de génie se sont servis, comme ils ont pu, des termes établis au hasard par le peuple.

Il me paraît qu'il n'y a dans le monde que deux langues véritablement harmonieuses, la grecque et la latine. Ce sont, en effet, les seules dont les vers aient une vraie mesure, un rythme certain, un vrai mélange de *dactyles* et de *spondées,* une valeur réelle dans les syllabes. Les ignorants qui formèrent ces deux langues avaient sans doute la tête plus sonnante, l'oreille plus juste, les sens plus délicats que les autres nations.

Vous avez, comme vous le dites, Monsieur, des syllabes longues et brèves dans votre belle langue italienne; nous en avons aussi: mais ni vous, ni nous, ni aucun peuple, n'avons de véritables dactyles et de véritables spondées. Nos vers sont caractérisés par le *nombre,* et non par la valeur des syllabes. *La bella lingua toscana è la figlia primogenita del latino*[1]. Mais jouissez de votre droit

---

La belle langue toscane est la fille aînée de la latine.

d'aînesse, et laissez à vos cadettes partager quelque chose de la succession.

J'ai toujours respecté les Italiens comme nos maîtres [2]; mais vous avouerez que vous avez fait de fort bons disciples. Presque toutes les langues de l'Europe ont des beautés et des défauts qui se compensent. Vous n'avez point les mélodieuses et nobles terminaisons des mots espagnols, qu'un heureux concours de voyelles et de consonnes rend si sonores: "Los rios, los hombres, las historias, las costumbres." Il vous manque aussi les diphtongues, qui, dans notre langue, font un effet si harmonieux: les rois, les empereurs, les exploits, les histoires. Vous nous reprochez nos e muets comme un son triste et sourd qui expire dans notre bouche; mais c'est précisément dans ces e muets que consiste la grande harmonie de notre prose et de nos vers. Empire, couronne, diadème, flamme, tendresse, victoire: toutes ces *désinences* heureuses laissent dans l'oreille un son qui subsiste encore après le mot prononcé, comme un *clavecin* qui résonne quand les doigts ne frappent plus les touches.

Vous vantez, Monsieur, et avec raison, l'extrême abondance de votre langue; mais permettez-nous de n'être pas dans la disette. Il n'est, à la vérité, aucun idiome au monde qui peigne toutes les nuances des choses. Toutes les langues sont pauvres à cet égard; aucune ne peut exprimer, par exemple, en un seul mot, l'amour fondé sur l'estime, ou sur la beauté seule, ou sur la convenance des caractères, ou sur le besoin d'aimer. Il en est ainsi de toutes les passions, de toutes les qualités de notre

---

2. "Si Voltaire avait connu notre grand moyen âge français, il n'aurait pas tant regardé les Italiens comme nos maîtres.
(Frédéric Godefroy.)

âme. Ce que l'on sent le mieux est souvent ce qui manque de terme.

Mais, Monsieur, ne croyez pas que nous soyons réduits à l'extrême indigence que vous nous reprochez en tout. Vous faites un catalogue en deux colonnes de votre superflu et de notre pauvreté; vous mettez d'un côté "orgoglio, alterigia, superbia", et de l'autre "orgueil" tout seul. Cependant, Monsieur, nous avons "orgueil, superbe, hauteur, fierté, morgue, élévation, dédain, arrogance, insolence, gloire, gloriole, présomption, outrecuidance". Tous ces mots expriment des nuances différentes, de même que chez vous "orgoglio, alterigia, superbia" ne sont pas toujours synonymes.

Vous nous reprochez, dans votre alphabet de nos misères, de n'avoir qu'un mot pour signifier vaillant.

Je sais, Monsieur, que votre nation est très vaillante quand elle veut, et quand on le veut; l'Allemagne et la France ont eu le bonheur de voir à leur service de très braves et de très grands officiers italiens. Mais si vous avez "valente, prode, animoso", nous avons "vaillant, valeureux, preux, courageux, intrépide, hardi, animé, audacieux, brave," etc. Ce courage, cette bravoure ont plusieurs caractères différents, qui ont chacun leurs termes propres.

Vous nous insultez, Monsieur, sur le mot de ragoût: vous vous imaginez que nous n'avons que ce terme pour exprimer nos mets, nos plats, nos entrées de tables, et nos menus. Plût à Dieu que vous eussiez raison, je m'en porterais mieux ! mais malheureusement nous avons un dictionnaire entier de cuisine.

Vous vous vantez de deux expressions pour signifier

gourmand; mais daignez plaindre, Monsieur, nos gourmands, nos goulus, nos friands, nos mangeurs, nos gloutons.

Vous ne connaissez que le mot de "savant"; ajoutez-y s'il vous plaît, "docte, érudit, instruit, éclairé, habile, lettré"; vous trouverez parmi nous le nom et la chose. Croyez qu'il en est ainsi de tous les reproches que vous nous faites. Nous n'avons point de diminutifs; nous en avions du temps de Marot, et de Rabelais, et de Montaigne; mais cette puérilité nous a paru indigne d'une langue ennoblie par les Pascal, les Bossuet, les Fénelon, les Pélisson, les Corneille, les Despréaux, les Racine, les Massillon, les La Fontaine, les La Bruyère, etc.; nous avons laissé à Ronsard, à Marot, à Bartas, les diminutifs badins en otte et en ette, et nous n'avons guère conservé que fleurette, amourette, fillette, grisette, grandelette, vieillotte, nabote, maisonnette, villotte, encore ne les employons-nous que dans le style très familier.

Mais croyez-moi, Monsieur, ne reprochez à notre langue ni la rudesse, ni le défaut de *prosodie,* ni l'obscurité, ni la sécheresse. Vos traductions de quelques ouvrages français prouveraient le contraire...

Je finis cette lettre trop longue par une seule réflexion. Si le peuple a formé les langues, les grands hommes les perfectionnent par les bons livres; et la première de toutes les langues est celle qui a le plus d'excellents ouvrages.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec beaucoup d'estime pour vous et pour la langue italienne, etc.

VOLTAIRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel est le sujet de cette lettre ? Que savez-vous de son auteur ? Dans quelle circonstance l'a-t-il écrite ? — 2. Distinguez-en nettement les différentes parties. — 3. Voltaire dit que c'est le peuple qui a formé les langues : est-ce vrai pour la langue française ? — 4. Quelles raisons donne-t-il de la supériorité de deux d'entre elles ? Quels éléments d'harmonie signale-t-il dans la langue française ? — 5. Comment établit-il la richesse de celle-ci ? — 6. Voltaire rappelle à son correspondant quelques-uns des principaux écrivains français du XVIIe siècle; complétez cette liste en énumérant ceux du XIXe siècle. — 7. Montrez que, dans sa défense de la langue française, l'auteur réfute point par point son adversaire, mais sans jamais se départir de la délicatesse et de la courtoisie. On en peut conclure que cette lettre, où l'on ne rencontre ni "rudesse", ni "obscurité", ni "sécheresse", est déjà en elle-même, par sa composition et sa forme, un excellent plaidoyer pour la langue. — 8. Le style est en général très simple; cependant on rencontre par-ci par-là quelques tours imagés ou spirituels qui donnent du relief à la pensée; donnez quelques exemples.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *langue* (latin *lingua*) et donnez-en la signification. — 2. Distinguez les synonymes de *orgueil, vaillant, gourmand, savant,* énumérés dans le texte. — 3. Indiquez dix *épithètes* pouvant caractériser le mot *langue.* — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives à ce même mot : *langage, parler, parlure, idiome, dialecte, patois, jargon, baragouin, argot; idiotisme, gallicisme, hellénisme, latinisme, hébraïsme, anglicisme, provincialisme, archaïsme, néologisme, barbarisme, solécisme; philologie, linguistique, glossaire, vocabulaire, lexicologie; bilingue, polyglotte; langue morte, langue vivante; langue synthétique, langue analytique.*

Rédaction. — Un de vos cousins, naguère votre condisciple, s'est établi depuis peu en Ontario. Les lettres qu'il vous adresse sont toujours en anglais. Ecrivez-lui pour lui reprocher cette façon d'agir et lui rappeler les raisons qu'ont les Canadiens francais de tenir plus fortement que jamais à leur langue maternelle.

---

5. LETTRES D'EXCUSES

18. Mme de Sévigné au comte de Bussy-Rabutin

Je m'empresse de vous écrire, afin d'effacer promptement de votre esprit le chagrin que ma dernière lettre y a mis. Je ne l'eus pas plus tôt écrite que je m'en repentis. Il est vrai que j'étais de méchante humeur, je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire; je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère, dont je vous fais mille excuses. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqués de moi ensemble.

Adieu, comte, point de rancune, ne nous tracassons plus. J'ai un peu tort, mais qui n'en a pas[1] en ce monde ?

Joseph de Maistre commence ainsi une lettre à la comtesse Trissino :

"C'est par ma faute, Madame la Comtesse, c'est par ma faute et c'est par ma très grande faute. Chaque jour je me disais: Chien de paresseux! sais-tu ce qui arrivera? Un beau jour tu verras arriver une lettre de cette aimable comtesse qui te préviendra, et tu mourras de honte. J'ai parfaitement deviné et me voilà tout honteux. Maintenant que je vous ai fait ma confession, écoutez mes excuses, Madame, etc."

Rédaction. — Vous aviez accepté l'invitation d'un ami; mais, au dernier moment, une circonstance imprévue vous a empêché d'y répondre; présentez-lui vos excuses.

---

1. Cette phrase serait incorrecte aujourd'hui; il faudrait : "qui n'a pas de torts ?"

6. LETTRES DE CONSEILS

19. Voltaire à Mademoiselle * * *

Une jeune fille avait demandé des conseils à Voltaire pour le choix de ses lectures. Elle reçoit comme réponse une lettre charmante de naturel, de finesse, de discrétion et d'amabilité. Tout en se rappelant le triste personnage qu'était Voltaire, il est juste de remarquer que les directions qu'il donne ici sont des plus précises et des plus judicieuses.

Aux Délices, près de Genève, 20 juin 1756.

Je ne suis, Mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plus tôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils, il ne vous en faut point d'autre que votre goût... Mais, puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis longtemps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu, mais on profite bien davantage[1] en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais, pensent avec bon sens, et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté; on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, Mademoiselle, à tout ce qui plaît en eux. La moindre affectation est un vice... Voyez avec

---

1. **Davantage... que** ne serait plus correct aujourd'hui.

quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent; comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans; je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paraissez faite pour leur ressembler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il dirait en prose tout ce que Racine a dit en vers. Croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple, aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, Mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrais vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénelon, Bossuet, Racine, Despréaux, employaient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit; on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude; il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela; on n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, Mademoiselle, à ces longues réflexions [2]; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

VOLTAIRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de cette lettre ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Le début montre avec quel art l'auteur sait présenter des excuses et tourner un compliment. Quel effet produit la négation dans : *Je ne suis qu'un...* ? Qu'y a-t-il de flatteur pour la jeune fille dans la première phrase ? (Commentez : dont vous *m'honorez... que* de la prose.) ; dans la deuxième phrase ? (Pourquoi *d'autre* au singulier ?) — 4. Voltaire conseille un choix rigoureux, exclusif même (*ne lire que...*) : quelles sont les deux condition

---

2. Voltaire, par politesse, évite d'employer le mot *conseils*

que doivent réunir les ouvrages à lire ? — 5. Il indique ensuite comment se distinguent les bons auteurs. — 6. Il insiste sur le naturel : montrez avec quelle force il condamne le défaut contraire. — 7. Il cite, comme exemples, deux auteurs remarquables de naturel; indiquez le jugement qu'il porte sur chacun d'eux. Quels sont les termes qui révèlent l'admiration toute particulière qu'il a pour Racine ? — 8. Que pensez-vous des écrivains qu'il propose comme modèles dans le paragraphe qui suit ? — 9. Quels profits retire-t-on de la lecture des bons auteurs ? — 10. Que faut-il, d'après Voltaire, pour bien écrire ? — 11. Montrez 1° que la composition de ce morceau est un peu libre, et cela se comprend pour une lettre (examinez en particulier l'enchaînement des idées) ; 2° que Voltaire a su parfaitement s'adapter au caractère de sa correspondante; 3° qu'il lui donne ses conseils avec une politesse, une amabilité, une discrétion qui lui font éviter tout ce qui pourrait rappeler l'idée de leçon (citez les passages remarquables de ce point de vue) ; 4° que le style, par sa simplicité, sa clarté, son élégance, est bien approprié au genre du morceau et au sujet littéraire qu'y traite l'auteur.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *lettre* (latin *littera*). — 2. Indiquez des synonymes de *affectation,* des homonymes de *vice, lire.* — 3. Donnez les différentes acceptions de *prose.* — 4. Citez quelques *adjectifs* qui marquent les qualités et les défauts du style. — 5. A propos du mot *livre,* expliquez : *plaquette, brochure, opuscule, pamphlet, libelle, livraison, fascicule, bouquin, manuel, album, eucologe, missel.*

Rédaction. — a) Sous la forme d'une lettre à un frère plus jeune répondez aux trois questions suivantes : Pourquoi faut-il lire ? Que faut-il lire ? Comment faut-il lire ?

b) Un de vos amis, qui désire former une petite bibliothèque, demande votre avis sur le choix des ouvrages à acheter en premier lieu. Répondez-lui, en motivant brièvement votre opinion sur chacun des ouvrages que vous lui conseillez.

20. Fénelon au duc de Bourgogne

Dans cette lettre, qui n'est qu'une effusion de son cœur, Fénelon donne à son royal élève, qu'il a si bien formé, les conseils les plus judicieux pour la conduite de sa vie. Essayez de dégager les sentiments qui y sont manifestés.

A Cambrai, le 17 janvier 1702.

Jamais rien ne m'a tant consolé, que la lettre que j'ai reçue. J'en rends grâces à Celui qui peut seul faire dans les cœurs tout ce qui lui plaît pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup puisqu'il vous donne son amour au milieu de tout ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-dessus de tout, et ne craignez que de ne l'aimer pas. Il sera lui seul votre lumière, votre force, votre vie, votre tout. Oh! qu'un cœur est riche et puissant au milieu des croix lorsqu'il porte ce trésor au dedans de soi! C'est là que vous devez vous accoutumer à le chercher avec une simplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un si bon père.

Ne vous découragez point de vos faiblesses. Il y a une manière de les supporter sans les flatter, et de les corriger sans impatience. Dieu vous la fera trouver, cette manière paisible et efficace, si vous la cherchez avec une entière défiance de vous-même, en marchant toujours en sa présence comme Abraham.

Que l'oraison nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps; que l'oraison de certains temps réglés soit une source de présence de Dieu dans la journée; et que la présence de Dieu, devenant fréquente dans la journée, soit un renouvellement d'oraison. Cette vue

courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumière et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu à peu l'humeur, fait qu'on possède son âme en patience, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu. Ne faites point de longue oraison; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous les matins, en quelque temps dérobé. Ce moment de provision vous nourrira toute la journée. Faites cette oraison plus du cœur que de l'esprit, moins par raisonnement que par simple affection; peu de considérations arrangées, beaucoup de foi et d'amour.

Il faut lire aussi, mais des choses qui vous puissent recueillir, fortifier et familiariser avec Dieu. Vous avez une personne qui peut vous indiquer les lectures qui vous conviennent. Ne craignez point de fréquenter les sacrements selon votre besoin et votre attrait: il ne faut pas que de vains égards vous privent du pain descendu du ciel [1], qui veut se donner à vous. Ne donnez jamais aucune *démonstration* inutile; mais aussi ne rougissez jamais de Celui qui fera lui seul toute votre gloire.

Ce qui me donne de merveilleuses espérances, c'est que je vois par votre lettre, que vous sentez vos faiblesses, et que vous les reconnaissez humblement. Oh! qu'on est fort en Dieu, quand on se trouve bien faible en soi-même! Craignez, mille fois plus que la mort, de tomber. Mais si vous tombiez malheureusement, hâtez-vous de retourner au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, qui vous tendra les bras; et ouvrez votre cœur blessé à ceux qui pourront vous guérir. Surtout, soyez humble et

1. Fénelon veut ici prémunir son élève contre le jansénisme qui, sous prétexte de respect pour l'Eucharistie, éloignait les âmes de la sainte communion.

petit. Appliquez-vous à vos devoirs, ménagez votre santé et modérez vos goûts, pour ne point épuiser vos forces.

Je ne vous parle que de Dieu et de vous : il n'est pas question de moi ; Dieu merci, j'ai le cœur en paix ; ma plus rude croix est de ne vous point voir ; mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerais mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut.

Rédaction. — Répondez à un frère plus jeune qui vous demande votre avis sur la manière de bien employer le temps des vacances.

Art poétique

Oui, l'œuvre sort plus belle
D'une forme au travail
Rebelle,
Vers, marbre, onyx, émail...

Fi du rythme commode,
Comme un soulier trop grand,
Du mode
Que tout pied quitte et prend!

Sculpte, lime, cisèle.
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!

Théophile GAUTIER, *l'Art.*

21. Comment on sollicite une invitation à un dîner

A Mme la comtesse d'Esgrigny.

Août 1858.

Mon frère, pour de certaines raisons mystérieuses, ne dîne pas avec moi. Je hais de dîner seul. J'ai voulu me rejeter sur Du Lac; mais un bruit court à l'*Univers* que Du Lac dîne chez vous. Que faut-il que je fasse pour ne pas dîner seul, pour dîner avec Du Lac et pour ne pas vous prendre Du Lac?

Vous allez peut-être croire, Madame, que je vous demande à dîner? Ah! Madame, ne m'accusez point de cette indiscrétion et de cette bassesse. Non, je vous demande un avis, bien assuré que votre perspicacité vous fera deviner l'avis que je désire, et que votre bonté me le donnera. Remarquez bien qu'il ne serait guère humain de forcer Du Lac à dîner deux fois, ou moi à dîner seul, ce qui équivaut à ne pas dîner du tout.

A ne rien dissimuler, j'ai une extrême envie que vous m'invitiez. Cela m'arrangerait de toute manière. Je vous verrais plus longtemps, je dînerais mieux, je vous conterais une histoire du pays de l'*Astrée* et j'aurais le loisir de consulter M. d'Esgrigny sur une petite bataille que je dois ces jours-ci livrer à Cicéron, consul romain.

Je ne vois guère, Madame, que treize à table ou M. de Lamartine[1] qui puissent vous décider à me laisser à la porte. Ce sont des cas de force majeure. Je m'y résignerai, toujours plein des sentiments que vous connaissez, Madame, à votre très reconnaissant et très respectueux serviteur.

Louis VEUILLOT

---

1. Louis Veuillot avait cru devoir, quelque temps auparavant, rabrouer Lamartine qui était fort ami de M. d'Esgrigny.

22. Demande de faveur

A Monsieur Tronchin, de Lyon.

J'ai une grâce à vous demander; c'est pour les Pichon. Ces Pichon sont une race de femmes de chambre et de domestiques, transplantés à Paris par Madame Denis et consorts. Une Pichon vient de mourir à Paris et laisse de petits Pichon. J'ai dit qu'on m'envoyât un Pichon de dix ans pour l'élever: aussitôt un Pichon est parti pour Lyon. Ce pauvre petit arrive je ne sais comment; il est à la garde de Dieu. Je vous prie de le prendre sous la vôtre. Cet enfant est, ou va être transporté de Paris à Lyon par le coche ou par charrette. Comment le savoir? où le trouver? j'apprends par une Pichon des Délices que ce petit est au panier[1] de la diligence. Pour Dieu, daignez vous en informer; envoyez-le-nous de panier en panier; vous ferez une bonne œuvre. J'aime mieux élever un Pichon que servir un roi, fût-ce le roi des Vandales[2].

VOLTAIRE.

---

1. Sorte de grande caisse d'osier, placée derrière le cocher, où l'on entassait les bagages sur les bagages, et quelquefois les voyageurs sur les bagages.

2. Frédéric II, roi de Prusse.

23. Invitation à croire

Nadar, photographe de Louis Veuillot, passionné des ascensions en ballon, affectait de ne pas croire. Son client lui écrit :

22 septembre 1864.

J'ai appris que vous allez partir (en ballon). Sachez que mes vœux, nos vœux, vous suivent. Bon voyage et bon retour. Nous prions Dieu de vous traiter selon votre cœur et non selon votre esprit.

Mon pauvre cher Nadar, vous êtes un bon et loyal garçon, qui jouez trop à vous casser le cou pour ne pas paraître destiné à mourir de vieillesse, bien tranquillement, sur de bons matelas. J'espère que Dieu ne prendra pas garde à vos blagues sans fiel et, patient comme un bon père envers un garnement de bon cœur, se contentera de vous donner des chiquenaudes clémentes.

Pourtant, il ne faut pas s'y fier. Dieu vous a bien traité; vous ne lui avez pas rendu la pareille, et vous trouveriez bien ingrat quiconque agirait envers un bienfaiteur terrestre comme vous agissez envers Celui qui vous a donné votre solide cuirasse, votre brave cœur, votre claire intelligence, votre excellente femme, votre enfant, vos amis et même votre ballon, sans parler de beaucoup d'autres choses.

C'est pourquoi, mon cher Nadar, quand vous serez en l'air, si vous croyez que vous êtes en train de descendre trop vite, jetez l'ancre en haut. Criez vers *Celui qui est*. C'est Lui qui sauve, même lorsqu'il laisse tomber. Dans un seul cri, il y a la foi, le repentir, l'amour. Il entend et il est père.

Louis VEUILLOT.

24. Comment on fait des reproches

L'auteur s'adresse à la fille de son frère Eugène, "bonne petite fille de sept ans, un peu légère".

Au Tréport, 31 juillet 1868.

Ma nièce Marguerite,

Je regardais la mer. Elle était bleue au loin, verte plus près, blonde sur le bord, avec de grosses franges comme de l'argent. Il y avait un grand soleil qui la faisait briller, et elle chantait en dansant et en brillant. C'était très beau.

Alors un oiseau est venu près de moi, et il me regardait tandis que je regardais la mer. Je lui ai dit: Qui es-tu? — Je suis un oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. — Oiseau du bon Dieu, qui voles sur la mer du bon Dieu, que veux-tu?

Alors il me dit: Il y a une petite fille qui aime bien le sucre d'orge et le chocolat, mais qui n'aime point l'étude; la connais-tu? — Je crois la connaître. — Cette petite fille est dans un couvent à Paris; la connais-tu? — Je la connais. — Cette petite fille n'est jamais la première de sa classe; la connais-tu? — Oui, oui, je la connais très bien.

Eh bien! alors, reprit l'oiseau, il faut que cette petite fille commence à travailler, à être sage et à servir le bon Dieu. Son papa et sa maman vont l'amener au Tréport; elle verra la mer, elle jouera sur les galets, elle sera baignée par Michel. Je vois qu'on aime bien cette petite fille-là. Il faut qu'elle ne soit pas ingrate: il faut qu'elle mérite de devenir la petite fille du bon Dieu et de la sainte Vierge.

Ainsi parla l'oiseau du bon Dieu qui vole sur la mer du bon Dieu. Et moi, je dis à l'oiseau: Que faut-il qu'elle fasse, la petite fille? car elle n'est pas méchante, mais c'est une tête légère tout à fait. L'oiseau reprit: Quand elle sera dans l'église du Tréport, elle dira : "Mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être votre petite fille et celle de la sainte Vierge". Si elle fait bien cette prière, tout ira bien; et le bon Dieu donnera des ailes à son âme pour voler au ciel comme je vole sur la mer.

Alors l'oiseau ouvrit ses ailes grandes et fortes, et il s'envola bien loin, bien loin sur la mer du bon Dieu.

Ma nièce Marguerite, si tu connais cette petite fille qui va venir au Tréport, dis-lui bien tout cela.

Moi, je suis ton oncle, et je t'aime beaucoup.

Louis VEUILLOT.

---

25. Comment on exhorte

A M. le comte de Mun, capitaine de dragons.

15 février 1874.

Je vous ai entendu hier pour la première fois. Permettez-moi de ne pas faire un compliment banal à un homme et à un talent qui méritent beaucoup mieux.

Homme de bien et bien disant, vous l'êtes; mais l'idéal de Cicéron ne doit suffire ni à vous ni à nous. Il faut aller plus outre. Dans le discours d'un orateur en uniforme, il faut du sabre ou tout au moins du fourreau.

Hier, je n'en ai pas trouvé assez. C'est le sabre qui fait valoir l'épaulette. L'auditoire est déconcerté lorsque, au lieu d'une estafilade, il emporte une bénédiction.

Dans une maison où j'allai après la séance, les dames se plaignaient de n'avoir pas été assez enlevées. Prenez garde à cela. Vous êtes capitaine de dragons pour enlever les dames, et pour couper les retraites et les nœuds gordiens. Si votre éloquence n'a pas son cachet de caserne, lequel peut et doit être un cachet de suprême distinction, elle ne sera qu'une belle et honnête fille à marier, ce que n'était point Jeanne d'Arc. Il manque le plus beau des gestes au soldat orateur qui ne dégaîne pas. On se demande pourquoi ce soldat n'est pas avocat ou prêtre.

Dégaînez, sabrez, empoignez! C'est ce que le bon Dieu a voulu de vous en vous donnant l'éloquence et en vous faisant dragon. Il faut qu'en vous écoutant on sente la nécessité de se rendre pour n'être point fusillé, parce que vous demanderez à la force ce que vous n'obtiendriez pas de l'amour. Partez de ce point qu'étant juste et voulant le bien, vous avez droit à l'amour et à la vie, et que vous ne voulez point mourir captif ni assassiné. Un dragon a droit de mourir sur le champ de bataille.

Qu'il tende la main, c'est bien: qu'il offre son cœur, c'est ce qu'un chrétien doit faire; mais qu'il ne jette jamais son sabre, qui donne tant de poids à la parole des prêtres. Il faut qu'on le voie toujours à cheval, prêt à dégaîner. Un coup de sabre à propos est une très belle aumône, une très grande charité. Beaucoup de pauvres ne demandent que cela et n'ont que cela à recevoir. Ordinairement, la crainte suffit: alors on fouille à l'escarcelle, et l'aumône n'est pas perdue.

Un bon gendarme, ami de Joinville, voyant que les Sarrasins, profitant du dimanche, insultaient le camp chrétien, dit à Joinville: "Mon ami, fonçons un peu sur cette chiennaille!" Cher Monsieur, ne perdez pas de vue cette parole. Ne soyez pas un homme de grand mérite qui dit inutilement de bonnes choses. Dégaînez et soyez, comme saint Louis, de ces martyrs qui ne craignent pas de donner la mort. Il y a aussi des anges exterminateurs.

Louis VEUILLOT.

GENRE HISTORIQUE

26. Comment Descartes s'instruisit

Extrait du *Discours de la Méthode* (1637)

Descartes vient d'affirmer que "le bon sens est la chose du monde la mieux partagée". Mais "ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon le principal est de l'appliquer bien". Il est donc nécessaire d'avoir une méthode, "pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences". Descartes se propose d'expliquer comment il a formé la sienne, en nous retraçant en quelque sorte l'histoire de son esprit.

J'ai été nourri aux lettres [1] dès mon enfance; et, parce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion : car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs, qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance [2]. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de

1. Les études ont été l'aliment de mon esprit.

2. Tous les esprits sérieux en sont là ; il n'y a vraiment que les ignorants à s'imaginer tout savoir.

savants hommes, s'il y en avait en aucun endroit de la terre [3]. J'y avais appris ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares, qui avaient pu tomber entre mes mains. Je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent; et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées [4]; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et

---

3. Descartes fut élevé au collège de la Flèche dirigé alors par les Jésuites.

4. Cette pensée de Descartes est des plus justes : pour être fructueuse, une lecture doit être une *conversation,* c'est-à-dire que le lecteur ne doit pas se contenter d'une attention passive, mais doit encore mettre son esprit en mouvement pour *apprécier* les idées que le livre lui présente.

qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants; que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées, même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur et se garder d'en être trompé.

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays; et, lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci.

J'estimais fort l'éloquence et j'étais amoureux de la poésie; mais je pensais que l'une et l'autre étaient des dons de l'esprit plutôt que des fruits de l'étude. Ceux qui ont le raisonnement le plus fort et qui digèrent[5] le

5. S'assimilent; achèvent, précisent par la réflexion.

mieux leurs pensées, afin de les rendre claires et intelligibles, peuvent toujours le mieux persuader ce qu'ils proposent, encore qu'ils ne parlassent que bas-breton et qu'ils n'eussent jamais appris la rhétorique; et ceux qui ont les inventions[6] les plus agréables, et qui les savent exprimer avec le plus d'ornement et de douceur, ne laisseraient pas d'être les meilleurs poètes, encore que l'art poétique leur fût inconnu[7].

Je me plaisais surtout aux mathématiques, à cause de la certitude et de l'évidence de leurs raisons; mais je ne remarquais point encore leur vrai usage, et, pensant qu'elles ne servaient qu'aux arts mécaniques, je m'étonnais de ce que, leurs fondements étant si fermes et si solides, on n'avait rien bâti dessus de plus relevé.

Je révérais notre théologie et prétendais autant qu'aucun autre à gagner le ciel; mais, ayant appris, comme chose très assurée, que le chemin n'en est pas moins ouvert aux plus ignorants qu'aux plus doctes, et que les vérités révélées qui y conduisent sont au-dessus de notre intelligence, je n'eusse osé les soumettre à la faiblesse de nos raisonnements, et je pensais que, pour entreprendre de les examiner et y réussir, il était besoin d'avoir quelque extraordinaire assistance du ciel et d'être plus qu'homme.

Je ne dirai rien de la philosophie, sinon que, voyant qu'elle a été cultivée par les plus excellents esprits qui aient vécu depuis plusieurs siècles, et que néanmoins il ne s'y trouve encore aucune chose dont on ne dispute,

---

6. Idées, conceptions.

7. Le dédain de Descartes pour les artifices du style et les procédés de la rhétorique le pousse ici à l'exagération.

et par conséquent qui ne soit douteuse, je n'avais point assez de présomption pour espérer d'y rencontrer mieux que les autres.

C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en puisse tirer quelque profit... Il est vrai que j'y remarquai quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume.

Après que j'eus employé quelques années à étudier ainsi dans le livre du monde et à tâcher d'acquérir quelque expérience, je pris un jour la résolution d'étudier aussi en moi-même [8], et d'employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais

8. Cette résolution de Descartes rappelle la célèbre maxime de Socrate : *Connais-toi toi-même.* La sainte Ecriture dit aussi : "*Là où n'est pas la science de l'âme, il n'y a pas de bien.*" (PROV.)

suivre [9]; ce qui me réussit beaucoup mieux, ce me semble, que si je ne me fusse jamais éloigné ni de mon pays ni de mes livres.

DESCARTES

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quel fut, pour Descartes, le résultat de son cours d'études ? Pourquoi fait-il remarquer qu'il se trouvait cependant placé dans des circonstances favorables ? — 4. L'auteur passe en revue toutes les principales sciences; il reconnaît les mérites de chacune d'elles, mais aussi son insuffisance. Comment, en particulier, considère-t-il la lecture des bons livres ? Quels sont, d'après lui, les avantages et les inconvénients de l'étude des choses du passé ? Que pense-t-il des mathématiques ? de la théologie ? de la philosophie ? Appréciez ses idées à ce sujet. — 5. Il abandonna ensuite les lettres pour le "grand livre du monde". Montrez l'exactitude de cette dernière expression. Qu'est-ce qui lui a inspiré une certaine défiance de l'*exemple* et de la *coutume ?* — 6. Il prit enfin la résolution de s'étudier lui-même; dans quelle intention ? — 7. Montrez l'enchaînement des parties du morceau. Pourquoi sont-elles d'inégale étendue ? — 8. Indiquez les traits du caractère de Descartes manifestés dans ce morceau. — 9. Il avait d'abord écrit son *Discours* en latin, c'est ce qui explique que la phrase y est souvent embarrassée de constructions latines, chargée de nombreuses incidentes (citez quelques exemples). Relevez aussi quelques expressions ou formes de langage vieillies. — 10. Quels enseignements peut-on tirer de ces pages pour sa propre éducation ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *docte.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *estimer, docte, évident.* — 3. Quelle est la composition de *théologie, condisciple, philosophie ?* — 4. Trouvez quelques *épithètes* pouvant qualifier le mot *idée;* quelques *verbes* qui expriment l'acte de la réflexion.

---

9. Descartes exagère quand il regarde comme faux ou non démontré rigoureusement tout ce que les penseurs ont trouvé jusqu'à lui, et qu'il doute même des vérités scientifiques les plus certaines. "Il paraît oublier que l'homme est à la fois un être raisonnable et un être enseigné, que l'autorité est souvent un moyen indispensable de cultiver la raison individuelle et de la raffermir, et, par conséquent, que le rationalisme absolu est une erreur."

(MGR E. BLANC.)

Rédaction. — a) Quelle matière de vos études préférez-vous ? Pourquoi ?

b) Comment comprenez-vous cette maxime : *Connais-toi toi-même* ? Pourquoi faut-il se connaître soi-même ? Par quels moyens peut-on y arriver ?

---

27. Les moines

Extrait de l'Introduction des *Moines d'Occident* (1860)

Montalembert, qui a retracé l'histoire des ordres monastiques en Occident jusqu'au XIe siècle, fait connaître dans les lignes ci-après les impressions qu'il ressentait en la composant.

Que de fois, dans le silence des nuits, sous le toit du vieux *manoir* où j'ai écrit la plupart de ces pages, derrière les massifs *in-folio* où leurs actes ont été enregistrés par une laborieuse postérité, n'ai-je pas cru voir apparaître autour de moi tout cet imposant cortège des saints, des pontifes, des docteurs, des missionnaires, des artistes, des maîtres de la parole et de la vie, issus, de siècle en siècle, des rangs pressés de l'ordre monastique [1] ! Je contemplais en tremblant ces augustes ressuscités d'un passé plein de gloire méconnue. Leurs austères et bienveillants regards semblaient errer de leurs tombes profanées, de leurs œuvres oubliées, des monuments dédaignés de leur infatigable industrie, du site effacé de leurs saintes demeures, jusque sur moi, leur indigne annaliste, confus et accablé du poids de mon indignité. De leurs mâles et chastes poitrines j'entendais sortir comme une voix noblement plaintive : Tant de travaux incessants, tant

---

1. L'Ordre de saint Benoît a fourni, à lui seul, 24 papes, 1600 archevêques, 4000 évêques, 1500 saints canonisés et 5000 bienheureux.

de maux endurés, tant de services rendus, tant de vies consumées pour la gloire de Dieu, pour le bien des hommes ! Et pour prix : la calomnie, l'ingratitude, la *proscription*, le mépris ! Ne se lèvera-t-il donc personne, dans ces générations modernes, à la fois comblées et oublieuses de nos bienfaits, pour venger notre mémoire ?

Et alors, je sentais courir dans mes veines un frémissement d'ardente et douloureuse émotion. Je ne suis, leur répondais-je, qu'une pauvre poussière; mais cette poussière s'animera peut-être au contact de vos ossements sacrés. Peut-être une étincelle de votre foyer viendra-t-elle allumer mon âme. Je n'ai pour arme qu'une triste et froide plume, et je suis le premier de mon sang qui n'ai guerroyé qu'avec la plume. Mais qu'au moins elle serve avec honneur, qu'elle devienne un glaive à son tour, dans la rude et sainte lutte de la conscience, de la vérité, de la majesté désarmée du droit, contre la triomphante oppression du mensonge et du mal !

MONTALEMBERT

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Distinguez-en les parties. — 3. Quelle vision hantait l'imagination de l'auteur dans le silence de son cabinet de travail ? — 4. D'après lui, qu'ont produit les ordres monastiques ? Pourriez-vous citer quelques exemples dans chacune des catégories qu'il mentionne ? — 5. A quoi l'auteur fait-il allusion dans cette phrase : *Tant de travaux incessants... hommes* ? — 6. Faites ressortir le contraste de la fin du premier alinéa. — 7. En quels termes Montalembert a-t-il exprimé qu'il appartient à une famille de soldats ? — 8. Quels sentiments manifeste-t-il dans ce morceau ? Relevez les mots qui les font connaître. Appréciez-les. D'après cela, quelle idée vous faites-vous de son caractère ? — 9. Expliquez : *massifs in-folio, monuments de leur industrie, venger leur mémoire.*



EN MARCHE VERS JESUS. — Hippolyte Flandrin, peintre français (1809-1864).

Cette gravure représente un fragment d'une fresque de l'église Saint-Germain-des-Prés à Paris. On y voit, de gauche à droite, saint Joseph, saint Antoine, saint Benoît, saint Clodovald, saint Léonard, saint Hubert, saint Fiacre, Charlemagne, saint Egidius, saint Lazare, saint Etienne de Hongrie et saint Henri.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *saint.* — 2. Distinguez les mots ci-après : *inconnu, méconnu; annaliste, historien, biographe, chroniqueur, archiviste.* — 3. Indiquez les différents sens de *consumer.*

Rédaction. — Pourquoi, dans l'Eglise, y a-t-il des religieux et des religieuses ?

Dans le morceau qui suit, du même auteur, relevez les termes qui laissent une impression de charme et de beauté.

Les jeunes religieuses

... Oui, chaque jour, des créatures aimées sortent des châteaux comme des chaumières, des palais comme des ateliers, pour offrir à Dieu leur cœur, leur âme, leur corps virginal, leur tendresse et leur vie [1]. Chaque jour, parmi nous et partout, des filles de grande maison et de grand cœur, et d'autres d'un cœur plus grand que leur fortune, se donnent, dès le matin de la vie, à un époux immortel.

C'est la fleur du genre humain; fleur encore chargée de la goutte de rosée, qui n'a encore réfléchi que le rayon du soleil levant et qu'aucune poussière terrestre n'a encore ternie; fleur exquise et charmante qui, respirée même de loin, enivre de ses chastes senteurs, au moins pour un moment, les âmes les plus vulgaires.

Avez-vous vu, en mars ou avril, un jeune enfant respirer les premiers épanouissements de la nature, et les premières lueurs de l'admiration étinceler dans son beau regard au contact du réveil de la vie dans les bois et les champs? C'était le printemps de la vie en présence du printemps de la nature, et c'était un enchantement! Mais il y a quelque chose de plus enchanteur et qui ravit l'âme aux plus hautes cimes de l'émotion humaine: c'est la vierge déjà adolescente, toute rayonnante de jeunesse et de beauté, qui se détourne de tous les parfums de la vie pour ne plus respirer et ne regarder que vers le ciel.

MONTALEMBERT, *Les Moines d'Occident*

---

1. Vrai de l'écrivain lui-même, dont la fille devint Mme de Montalembert, Dame du Sacré-Cœur à Rome.

28. Deux frères

Extrait des *Libres Penseurs* (1848).

Louis Veuillot exprime ici en termes émus la tendre affection qui l'a toujours uni à son frère Eugène.

J'avais cinq ans, lorsque Dieu, songeant aux besoins futurs de ma vie et de mon âme, me donna un frère. La plus ancienne joie dont je me souviens fut de voir ce beau petit frère endormi dans son berceau. Dès qu'il put marcher, je devins son protecteur; dès qu'il put parler, il me consola, car l'affliction et la douleur n'épargnèrent point mes jeunes ans. Que de jours sombres changés en jours d'allégresse parce que cet enfant m'a aimé ! Que d'heures pénibles, pleines de mauvais conseils et promises au mal, ont été abrégées par sa présence et terminées innocemment dans les douces fêtes du cœur ! Nous allions ensemble à l'école; nous revenions ensemble au logis; le matin, je portais le panier, parce que nos provisions le rendaient plus lourd; c'était lui qui le portait le soir. Toujours nous faisions cause commune. Je ne le laissais point insulter; et lui, quand j'avais quelque affaire [1], sans s'informer du sujet de la querelle, sans considérer ni la taille ni le nombre de mes ennemis, il m'apportait résolument le secours de ses petits poings, et je devenais à la fois accommodant et redoutable, tant je tremblais qu'il n'attrapât des coups dans la bagarre. Certes, je n'ai pas subi une punition qui ne l'ait indigné comme une grande injustice. Si j'étais au pain sec, il savait bien me garder la moitié de ses noix, et la moitié de sa moitié de pomme. Une fois il vint en pleurant, et pourtant il apportait un

1. Manière plaisante de faire allusion aux querelles d'écoliers.

morceau de sucre, un grappillon de raisin, et quelque reste de rôti. Festin de roi ! Je m'informai de ce qui le faisait pleurer : "Ah ! me dit-il, la soupe était si bonne, mon frère !" Je l'appelais Eugène, mais lui ne me donnait pas mon nom, et ne me parla, ni ne parla jamais de moi, qu'en disant : mon frère. Telle était notre mutuelle affection que les préférences, dont son caractère et sa gentillesse étaient l'objet, ne le rendaient pas orgueilleux, ni moi, jaloux. Nous connaissons bien notre histoire, depuis ce jour-là et avant ce temps-là; chaque jour nous en évoquons les chers souvenirs. Dînettes, batailles, jardins dévalisés, aventures gaies ou tristes, tout reparaît après vingt ans, frais et entier comme un événement de la veille; tout nous charme. Nous ne voyons pas que nous ayons voulu une seule fois méchamment nous affliger. Souvent j'aurais fait l'école buissonnière, mais il m'aurait suivi, et j'aimais mieux, ô merveille ! quel que fût le beau temps, remplir mon devoir avec lui, que de lui faire partager la responsabilité de mon crime. Nous traversions des jardins pleins de choses tentantes, et je regardais tout d'un œil stoïque. Ce n'était pas pour éviter de lui donner mauvais exemple; c'était qu'il n'aurait pu, à son âge, fuir aussi lestement que moi. Hélas ! quand sentirai-je, à l'exemple de saint Augustin, de vrais repentirs pour avoir volé tant de poires [2] ? Mais il y en eut beaucoup que je volai par amour fraternel.

... Nous avons grandi, nous avons vieilli, nous tenant par la main et par le cœur. Présentement nous sommes en âge d'homme, et, grâce à Dieu, notre enfance n'a point cessé. Nous sommes encore ces deux frères qui se

---

2. Allusion à un passage des *Confessions* de saint Augustin.

rendaient à l'école ensemble, portant leurs provisions dans le même panier; ayant les mêmes adversaires, les mêmes soucis, la même fortune et les mêmes plaisirs; l'un ne peut souffrir que l'autre ne pleure; l'un ne peut se réjouir que l'autre ne soit heureux; l'un ne peut tenter une aventure que l'autre n'en coure les chances aussitôt. Nos caractères, quoique différents, se touchent et s'enlacent dans une constante harmonie : aucune dissonance ni de goûts, ni de volontés, ni de désirs. Il est toujours mon conseiller, et il me croit toujours son guide; il connaît toujours mes défauts, et il ne les voit jamais; il m'aide à réparer mes erreurs, et je ne sais s'il pense que j'ai pu me tromper.

J'ai donc un ami qui, devant les hommes, me défend; qui, devant Dieu, prie pour moi; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir, et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui me restera fidèle en toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent, et toutes mes peines, compatissant, et cet ami que j'ai en mon frère, mon frère l'a en moi. Nous sentons notre richesse. Nous demandons à Dieu de vivre ensemble, de travailler ensemble, de souffrir ensemble; car nous ne pouvons être nulle part si bien et si heureux qu'ensemble. Plaise à sa miséricorde, qui nous a donné même sang, même cœur, même labeur, de nous donner un jour le même repos à l'ombre du même clocher.

Louis VEUILLOT

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties.

— 4. L. Veuillot commence par montrer l'affection qui, dans son enfance, l'unissait à son frère; relevez quelques traits naïfs et charmants. — 5. La vraie affection se prouve par les actes; que dites-vous alors de celle qui unissait ces deux frères ? — 6. L'auteur a cru nécessaire d'employer les deux synonymes *affliction* et *douleur;* montrez la nuance qui les distingue. — 7. Comment a-t-il exprimé cette idée : La présence de mon frère m'a préservé de bien des chutes ? — 8. Justifiez l'emploi des épithètes *accommodant* et *redoutable.* — 9. A quoi fait-il allusion dans l'expression *jardins dévalisés ?* Ne développe-t-il pas la même idée un peu plus loin ? Quelle excuse présente-t-il à ce sujet ? — 10. Les deux frères ont grandi : ils sont en âge d'homme. Comment se témoignent-ils maintenant leur affection ? — 11. Montrez la délicatesse des sentiments exprimés dans la dernière phrase du 2e alinéa. — 12. L. Veuillot trouve dans son frère tous les caractères de l'ami sincère; quels sont-ils d'après lui ? — 13. Citez une phrase qui rappelle cette parole de M. René Bazin : *Un ami, c'est la perle au fond des mers.* — 14. Quels termes l'auteur a-t-il employés, dans les deux dernières phrases, pour rendre plus sensible l'intimité de leur union ? — 15. Quel est le lien qui relie les parties de ce morceau ? Pourquoi la première est-elle plus étendue que les autres ? — 16. Dans ces pages, pourtant si simples de ton comme il convient d'ailleurs à la nature des pensées exprimées, L. Veuillot, toujours spirituel, a su trouver, pour rendre ses idées, des images pittoresques, des expressions délicates et savoureuses; donnez-en des exemples. — 17. D'après le texte, quelle idée vous faites-vous 1° de la jeunesse de L. Veuillot; 2° de son caractère; 3° de ses dispositions au moment où il écrit ces pages ? Relevez les expressions où éclatent ses sentiments chrétiens. — 18. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *frère* (latin *frater*), *protecteur.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *dévaliser, bagarre.* — 3. Quelle est la composition des mots ci-après : *dînette, grappillon, dissonance* ? — 4. Donnez dix *épithètes* pouvant qualifier le mot *affection.* — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot *frère* : *frères jumeaux, frère puîné, demi-frère, frères d'armes, les Frères prêcheurs; le sommeil est le frère de la mort; il faut soulager ses frères.*

Rédaction. — Les devoirs des frères et des sœurs les uns à l'égard des autres.

29. Incendie du temple de Jérusalem

Extrait de *Rome et la Judée* (1858).

A la suite d'une révolte des Juifs, Titus, avec une puissante armée romaine, était venu assiéger Jérusalem. Depuis deux ans, le temple n'était plus qu'une citadelle qui défiait les plus furieuses attaques des assiégeants. Ayant résolu d'en finir, Titus, avant de porter au sanctuaire le coup qui allait le détruire, fait une dernière tentative pour engager les rebelles à se rendre. "Jérusalem est la cité de Dieu, répond dédaigneusement le chef du peuple, Jean de Giscale, Jérusalem ne périra point."

C'est alors qu'il est question de recourir au feu. Mais le feu, ce n'est pas seulement la victoire, c'est la ruine; c'est la destruction de ce temple que Titus voudrait sauver. Il permet cependant que le feu soit mis au bas d'une des portes. Elle s'allume, cette porte magnifique. Des flots d'argent *liquéfié* coulent de toutes parts et portent partout l'incendie. Bientôt la seconde rangée de *portiques* qui formait le temple intérieur et environnait le sanctuaire est tout entière embrasée. Ses *lambris* de cèdre propagent la flamme d'un bout à l'autre. Elle brûle vingt-quatre heures et demeure détruite en grande partie.

Il y eut alors un jour de trêve. Les portiques brûlaient; les Juifs, chassés par la flamme, refoulés dans le sanctuaire ou au pied du sanctuaire, étaient épuisés de force, sinon de courage; Titus, dans son respect religieux pour le temple, faisait éteindre par ses soldats l'incendie qu'ils avaient allumé; il délibérait en conseil de guerre s'il lui était permis de brûler ce sanctuaire, sacré pour les païens eux-mêmes. "Ce n'était plus un lieu sacré, lui disaient ses lieutenants moins *timorés*. Les Juifs l'avaient profané. Ils en avaient fait une citadelle: qu'on le traitât comme une citadelle." Titus recula encore, et

il ordonna un assaut général pour s'épargner un nouvel incendie.

Mais ni Dieu, qui voulait anéantir le Sanctuaire, ni les Juifs, qui avaient renoncé à le sauver, n'attendirent l'heure de l'assaut. Les Juifs prirent encore l'initiative par une sortie désespérée. Titus la repousse et va se reposer dans sa tente. Pendant qu'il se repose, les Juifs, impatients dans leur agonie, tentent une nouvelle sortie. Elle est repoussée encore, et ils sont rejetés jusque sur la muraille du sanctuaire. Mais, cette fois, Titus n'est plus là: et, sans ordre de personne, mû par une certaine *impulsion* divine, un soldat saisit un tison encore allumé de l'incendie qui a commencé l'avant-veille, se fait *hisser* par un de ses camarades à la hauteur d'une de ces fenêtres d'or qui, du côté du nord, donnaient sur des chambres attenantes au sanctuaire, jette son tison et la flamme éclate.

A ce moment fatal, les Juifs n'ont de force que pour pousser un cri de désespoir. Titus accourt et trouve son armée acharnée à l'incendie. Il n'y a plus de discipline; la voix de César se perd dans le bruit; ses gestes ne sont pas obéis. Ses soldats *cupides,* qui voient tout revêtu d'or au dehors et croient tout d'or au dedans, se poussent, se renversent, s'écrasent sous les ruines fumantes. Titus entre un instant dans ce lieu qui n'était plus le Lieu Saint[1]. Il lui est donné quelques secondes pour en contempler les richesses et promener ses regards profanes sur ce qu'avait seul vu l'œil du grand prêtre. Au moment où

---

1. **Lieu Saint:** Partie du temple, appelée encore *saint des saints,* où était placée autrefois l'arche d'alliance. Accessible seulement au grand prêtre, il était séparé du *saint,* réservé aux prêtres, par un double voile.

il sort pour crier encore d'éteindre l'incendie, un soldat, derrière lui, met le feu sous la porte qui séparait le vestibule du Lieu Saint. Ces soldats avaient mission de Dieu et ne se laissaient arrêter par personne.

Cette dernière heure du temple fut une heure d'épouvantable destruction. Qu'on se figure, accumulés dans cette enceinte du temple et du sanctuaire, équivalente à une trentaine d'arpents, les huit mille hommes de Jean et d'Eléazar, au moins six mille fugitifs, des centaines de lévites et de prêtres; et, se ruant au travers, dix ou vingt mille hommes peut-être, irrités par quatre mois de siège, ivres de cupidité et de colère, exaltés par le carnage et l'incendie, ne reconnaissant plus ni le bâton du centurion, ni la voix de César, tuant enfants ou soldats, suppliants ou combattants! le sol encombré de morts au point qu'on ne pouvait ni marcher sur le pavé, ni même le voir! la rampe de cet autel, sur lequel, depuis vingt-neuf jours, le sang des agneaux ne coulait plus, inondée de sang humain! et, au milieu de tout cela, l'incendie, propagé avec fureur, achevant de détruire les portiques, le trésor du temple, le sanctuaire, des monceaux d'or et de pierres précieuses! Il y eut un moment suprême où il sembla, à celui qui voyait de loin cette flamme immense, que toute la montagne de Moria [2] brûlait jusque dans ses racines. C'est alors qu'aux cris de fureur des soldats païens, aux hurlements des Juifs qui combattaient environnés de flammes, aux clameurs de cette multitude désarmée que les combattants juifs repousssaient vers les Romains et les Romains vers l'incendie, répondit de la montagne voisine de Sion une exclamation de douleur qui retentit,

---

2. **Moria :** nom de la montagne sur laquelle était bâti le temple.

selon Josèphe[3], jusque de l'autre côté de la mer Morte, dans les montagnes de la Pérée. Alors des hommes agonisants de la faim, et depuis longtemps muets, trouvèrent dans leur poitrine un dernier cri lorsqu'ils surent que le temple périssait...

La ruine du temple était complète; le peu que l'incendie avait respecté fut bientôt détruit. Des portiques, du temple intérieur, du sanctuaire, selon la parole de l'Evangile, "il ne resta pas pierre sur pierre."

CHAMPAGNY.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Pourquoi Titus hésitait-il à incendier le temple ? — 4. Ses lieutenants étaient-ils de son avis ? Quelle raison invoquaient-ils pour motiver leur sentiment ? — 5. Pourquoi l'auteur peut-il dire que les Juifs avaient renoncé à sauver le temple ? — 6. Comment le feu fut-il allumé à l'intérieur du sanctuaire ? — 7. Quelle impression produisit sur les Juifs la vue de la lueur fatale ? — 8. Qu'est-ce qui expliquait la désobéissance des soldats de Titus ? — 9. Justifiez les images ci-après : *sa voix se perd dans le bruit, promener ses regards profanes*. Quelle idée cette dernière épithète ajoute-t-elle à la phrase ? Le même alinéa ne contient-il pas une gradation ? — 10. Quelle phrase surtout de l'avant-dernier alinéa donne une idée du carnage qui eut lieu ? — 11. Dans la description de la dernière heure du temple, l'auteur exprime ce qu'on pouvait voir ou entendre; relevez les idées qui ont rapport au sens de la vue, puis au sens de l'ouïe. — 12. Quelles étaient à ce moment les dispositions des soldats romains ? — 13. Vous souvenez-vous en quelle circonstance Notre-Seigneur prédit le siège de Jérusalem et la destruction du temple ? Citez ses paroles. — 14. Les Romains furent les instruments de la justice divine pour détruire le temple de Jérusalem et châtier le peuple déicide; citez quelques faits de notre histoire où apparaît visiblement l'action de Dieu et de sa providence. — 15. Relevez les termes qui expriment une impression ou une réflexion de l'auteur. — 16. Le style de ce morceau brille surtout par la *clarté* et la *précision* : citez quelques verbes de l'avant-dernier alinéa remarquables par leur précision. On pourrait peut-être reprocher à l'auteur quelques répétitions : trouvez-en quelques-unes. — 17. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau ?

---

3. **Josèphe**: historien juif, auteur de l'*Histoire de la guerre des Juifs* (37-95).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *incendie, flamme,* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *trêve, se ruer, cupide.* — 3. De quel mot vient *citadelle ? anéantir ? attenant ?* — 4. Quelles *épithètes* pourraient caractériser la lueur d'un incendie ? — 5. Expliquez les termes ci-après qui peuvent servir à décrire un incendie : *flammèche, tison, brandon, embrasement, pétillement, flamboiement, brasier, crépitation, décombres, borne-fontaine, boyau d'incendie; couver, jaillir, éclater, crépiter, aviver, pétiller, flamber, étinceler, enflammer, craquer, suffoquer.*

Rédaction. — a) Développez, en indiquant les effets : *Tout à coup, la cloche d'alarme des pompiers retentit à l'extrémité de la rue.*

b) Décrivez un incendie dont vous avez été témoin.

---

30. Meurtre de saint Prétextat

Extrait des *Récits des Temps mérovingiens* (1840).

Saint Prétextat, évêque de Rouen, au VIe siècle, ne cessait de reprocher à la reine Frédégonde ses scandales et ses entreprises tyranniques. Elle résolut de s'en défaire par l'assassinat. Le serf qui a consenti à se charger du crime, moyennant sa liberté et deux cents pièces d'or, n'attend plus que le moment favorable pour exécuter son dessein.

Ce jour-là, l'évêque de Rouen, dont le meurtrier guettait la sortie depuis le lever du soleil, se rendit de bonne heure à l'église. Il alla s'asseoir à sa place accoutumée, à quelques pas du maître-autel, sur un siège isolé, au-devant duquel se trouvait un prie-Dieu. Le reste du clergé occupa les stalles qui garnissaient le chœur, et l'évêque entonna, suivant l'usage, le premier verset de l'office du matin.

Pendant que la *psalmodie,* reprise par les chantres, continuait en chœur, Prétextat s'agenouilla en appuyant les mains sur le prie-Dieu placé devant lui. Cette posture, dans laquelle il resta longtemps, fournit à l'assassin, qui s'était glissé par derrière, l'occasion qu'il épiait depuis le commencement du jour. Profitant de ce que l'évêque, prosterné en prières, ne voyait rien de ce qui se passait à l'entour, il s'approcha de lui insensiblement jusqu'à la portée du bras et, tirant le couteau suspendu à sa ceinture, il l'en frappa sous l'aisselle. Prétextat, se sentant blessé, poussa un cri; mais, soit *malveillance,* soit lâcheté, aucun des clercs présents n'accourut à son aide, et l'assassin eut le temps de *s'esquiver.* Ainsi abandonné, le vieillard se releva seul, et, appuyant les deux mains contre sa blessure, il se dirigea vers l'autel, dont il eut encore la force de monter les degrés. Arrivé là, il étendit ses mains pleines de sang pour atteindre, au-dessus de l'autel, le vase d'or [1] suspendu par des chaînes, où l'on gardait l'Eucharistie réservée pour la communion des mourants. Il prit une parcelle du pain consacré et communia, puis, rendant grâces à Dieu de ce qu'il avait eu le temps de se munir du saint viatique [2], il tomba en défaillance entre les bras de ses fidèles serviteurs, et fut transporté par eux dans son appartement.

Instruite de ce qui venait d'avoir lieu, soit par la *rumeur* publique, soit par le meurtrier lui-même, Frédé-

---

1. **Vase d'or.** Autrefois, on conservait la sainte Eucharistie non dans un tabernacle comme aujourd'hui, mais dans un vase d'or, ordinairement en forme de colombe, suspendu au-dessus du maître-autel. Les Orientaux ont conservé ce rite.

2. **Viatique** (latin *viaticum,* de *via,* voie) : provisions de route. Ce mot est ici d'une précision saisissante, puisqu'il désigne le sacrement qui se donne comme ressource suprême à ceux qui vont quitter la vie.

gonde[3] voulut se donner l'affreux plaisir de voir son ennemi agonisant. Elle se rendit en hâte à la maison de l'évêque, accompagnée des ducs Ausowald et Beppolen, qui ne savaient ni l'un ni l'autre quelle part elle avait prise à ce crime, et de quelle étrange scène ils allaient être témoins. Prétextat était dans son lit, ayant sur le visage tous les signes d'une mort prochaine, mais conservant encore le sentiment et la connaissance. La reine dissimula ce qu'elle ressentait de joie et prenant, avec un air de sympathie, un ton de dignité royale, elle dit au mourant: "Il est triste pour nous, ô saint évêque, aussi bien que pour le reste de ton peuple, qu'un pareil mal soit arrivé à ta personne vénérable. Plût à Dieu qu'on nous indiquât celui qui a osé commettre cette horrible action, afin qu'il fût puni d'un supplice égal à son crime!"

Le vieillard, dont tous les soupçons étaient confirmés par cette visite même, se souleva sur son lit de douleur, et, attachant ses yeux sur Frédégonde, il répondit: "Et qui a frappé ce coup, si ce n'est la main qui a tué des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent et fait tant de maux dans le royaume?" Aucun signe de trouble ne parut sur le visage de la reine, et, comme si ces paroles eussent été pour elle vides de sens et le simple effet d'un dérangement *fébrile,* elle reprit du ton le plus calme et le plus affectueux: "Il y a auprès de nous de très habiles médecins qui sont capables de guérir cette blessure: permets qu'ils viennent te visiter." La patience

---

3. **Frédégonde** (545-597): épouse de Chilpéric Ier, roi d'une partie de la Gaule franque appelée Neustrie; cette femme, connue par ses crimes, fit assassiner, entre autres, Sigebert, roi d'Austrasie, deux fils de Chilpéric nés d'un premier mariage et Chilpéric lui-même.

de l'évêque ne put tenir contre tant d'effronterie et, dans un transport d'indignation qui épuisa le reste de ses forces, il dit: "Je sens que Dieu veut me rappeler de ce monde; mais toi, qui t'es rencontrée pour concevoir et diriger l'attentat qui m'ôte la vie, tu seras dans tous les siècles un objet d'*exécration*, et la justice divine vengera mon sang sur ta tête." Frédégonde se retira sans dire un mot, et, après quelques instants, Prétextat rendit le dernier soupir.

Augustin THIERRY.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de cette narration historique ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Dans la première partie, l'auteur nous présente les personnages : l'évêque, remarquable par son calme inaltérable et sa grande piété (relevez les mots du texte qui mettent en relief ces qualités) ; le meurtrier qui a recours à la ruse pour accomplir son crime (montrez-le). — 4. En même temps, il décrit le lieu de la scène, les circonstances de temps (en quels termes ?). Est-il mieux de dire *guettait la sortie* que *épiait la sortie* ? — 5. Remarquez la composition de ce récit, vrai modèle de narration. L'auteur, en faisant connaître d'abord les personnages et les circonstances de temps et de lieu, a décrit **le cadre des actions** ; il décrit ensuite **ces actions elles-mêmes** dans l'ordre où elles se sont produites : indiquez-les brièvement. — 6. A. Thierry peint en deux mots des plus suggestifs les sentiments des témoins de l'attentat; relevez ces mots et commentez-les. Faites ressortir la précision du verbe *s'esquiver*. — 7. Montrez que le saint évêque, frappé à mort, se distingue encore par son courage et sa foi. — 8. Frédégonde était une femme ambitieuse, criminelle, d'une méchanceté infernale, d'une effronterie et d'une hypocrisie révoltantes : relevez, dans le texte, les termes qui l'expriment. — 9. L'expression *en hâte* (3e alinéa) a-t-elle sa raison d'être ? Pourquoi cette scène était-elle *étrange* pour les deux compagnons de Frédégonde ? — 10. En quels termes l'auteur dépeint-il l'évêque couché sur son lit ? Montrez que ce qu'il dit du moribond se trouve vérifié par la suite du récit. — 11. Comment la reine dissimule-t-elle sa joie ? Quelle est son attitude aux premières paroles du mourant ? Quels mots nous laissent deviner l'impression produite sur elle par les dernières paroles du saint évêque ? — 12. Relevez une image très expressive dans la première phrase du dernier alinéa et montrez-en toute l'énergie. — 13. La grande étendue donnée à la dernière partie s'explique par le fait que l'attentat décrit n'est qu'un épisode de la vie de Frédégonde.

Cependant ce récit est *un* : par quoi est assurée cette unité ? — 14. Tracez le caractère de saint Prétextat. — 15. Quelles sont les circonstances de ce récit qui le rendent si intéressant, si émouvant même ? — 16. Ce morceau montre le merveilleux talent d'A. Thierry pour reconstituer le passé : il rend ses personnages tellement vivants qu'on croirait assister à ce qu'il raconte. Mais il ne cherche pas à embellir ni à dramatiser les faits; il ne dit que ce qu'il est absolument nécessaire de dire; il a le ton qui convient à l'histoire, grâce à la *précision* des termes et à la *sobriété* du style. Relisez, pour vous en convaincre, le deuxième alinéa. Citez plusieurs expressions de ce même alinéa qui, en faisant image, laissent une vive impression dans l'esprit du lecteur. — 17. Si, en général, cet historien se borne à laisser parler les faits, ici cependant, à certains moments, il n'a pu s'empêcher de manifester son sentiment : relevez les passages en question. — 18. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *confirmer, entonner,* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *meurtre, posture.* — 3. Trouvez dix mots ayant même préfixe que *prosterner* (latin *pro,* en avant; *sternere,* étendre). — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de *chœur.* — 5. Expliquez les expressions ci-après : *autel privilégié, monter à l'autel, dresser des autels à quelqu'un; clergé régulier, clergé séculier.* — 6. Nommez les différents *objets* qui se trouvent dans le chœur d'une église ainsi que les *personnes* qui s'y placent habituellement.

Rédaction. — Décrivez une scène religieuse dont vous avez été témoin et qui vous a vivement impressionné.

31. Le naufrage de la "Blanche Nef"

Extrait de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre* (1825).

L'an 1120, le roi d'Angleterre Henri Ier, fils de Guillaume le Conquérant et duc de Normandie, fit la paix avec son suzerain Louis VI, roi de France. Pour repasser la mer, il décida que lui, ses enfants et toute sa suite auraient à leur disposition deux bateaux au lieu d'un.

La flotte fut rassemblée au mois de décembre dans le port de Barfleur[1]. Au moment du départ, un certain Thomas, fils d'Etienne, vint trouver le roi, et, lui offrant un marc d'or[2], lui parla ainsi: "Etienne, fils d'Erard, mon père, a servi toute sa vie le tien sur mer, et c'est lui qui conduisait le vaisseau que ton père monta pour aller à la conquête[3]; seigneur roi, je te supplie de me bailler en fief[4] le même office: j'ai un navire appelé la Blanche Nef et disposé comme il convient." Le roi répondit qu'il avait choisi le navire sur lequel il voulait passer, mais que, pour faire droit à la *requête* du fils d'Etienne, il confierait à sa conduite ses deux fils, sa fille et tout leur cortège.

---

1. **Barfleur:** petit port de la presqu'île du Cotentin, en Normandie.

2. **Marc d'or:** quantité d'or pesant un marc ou huit onces. A cette époque, il était d'usage de prélever un droit sur tous les offices à chaque changement de titulaire; c'est ce qui explique pourquoi ce marin, voulant hériter de la charge de son père, offre au roi un marc d'or.

3. **Conquête.** Il s'agit de la conquête de l'Angleterre en 1066, On sait que Guillaume, duc de Normandie, surnommé depuis *le Conquérant,* ayant franchi la Manche avec une armée composée surtout de Normands, s'était fait proclamer roi d'Angleterre. La langue française remplaça la langue anglo-saxonne à la cour, dans les tribunaux et la législation.

4. **Bailler en fief:** expression des temps féodaux qui signifie concéder un droit, un office, en retour de certaines redevances, comme le paiement d'un marc d'or.

Le vaisseau qui devait porter le roi mit le premier à la voile par un vent du sud, au moment où le jour baissait et le lendemain matin il aborda heureusement en Angleterre; un peu plus tard, sur le soir, partit l'autre navire; les matelots qui le conduisaient avaient demandé du vin au départ, et les jeunes passagers leur en avaient fait distribuer avec profusion. Le vaisseau était manœuvré par cinquante rameurs habiles : Thomas, fils d'Etienne, tenait le gouvernail, et ils naviguaient rapidement par un beau clair de lune, longeant la côte voisine de Barfleur. Les matelots, animés par le vin, faisaient force de rames pour atteindre le vaisseau du roi. Trop occupés de ce désir, ils s'engagèrent imprudemment parmi des rochers à fleur d'eau dans un lieu alors appelé le Ras de Catte, aujourd'hui Ras de Catteville [5]. La Blanche Nef donna contre un écueil, de toute la vitesse de sa course, et s'entr'ouvrit par le flanc gauche: l'équipage poussa un cri de détresse qui fut entendu sur les vaisseaux du roi déjà en pleine mer; mais personne n'en soupçonna la cause. L'eau entrait en abondance, le navire fut bientôt englouti avec tous les passagers, au nombre de trois cents personnes, parmi lesquelles il y avait dix-huit femmes. Deux hommes seulement se retinrent à la grande vergue, qui resta flottante sur l'eau: c'était un boucher de Rouen, nommé Bérauld, et un jeune homme de naissance plus relevée, appelé Godefroi, fils de Gilbert de l'Aigle.

Thomas, le patron de la Blanche Nef, après avoir plongé une fois, revint à la surface de l'eau; apercevant les têtes des deux hommes qui tenaient la *vergue*: "Et le fils du roi, leur dit-il, qu'est-il arrivé de lui? — Il n'a

5. **Ras de Catteville**, à l'extrémité de la presqu'île du Cotentin.

point reparu, ni lui, ni son frère, ni sa sœur, ni personne de leur compagnie. — Malheur à moi!" s'écria le fils d'Etienne, et il replongea volontairement. Cette nuit de décembre fut extrêmement froide, et le plus délicat des deux hommes qui survivaient, perdant ses forces, lâcha le bois qui le soutenait, et descendit au fond de la mer en recommandant à Dieu son compagnon. Bérauld, le plus pauvre de tous les naufragés, dans son *justaucorps* de peau de mouton, se soutint à la surface de l'eau: il fut le seul qui vit revenir le jour; des pêcheurs le recueillirent dans leur barque, il survécut, et c'est de lui qu'on apprit les détails de l'événement.

Augustin Thierry.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel but s'est proposé l'auteur dans ce récit ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Que signifie cette expression : *un certain ...* (2e phrase) ? — 4. A quels sentiments faisait appel Thomas en présentant sa requête au roi ? — 5. Le vent était-il favorable à la traversée de la Manche ? Pourquoi ? — 6. Quelle imprudence commirent les fils du roi avant le départ ? — 7. Quelle sorte de navire avaient-ils pour la traversée ? — 8. Dites quelle fut la cause immédiate du désastre. — 9. Rendez de deux autres manières cette expression : *donna contre un écueil.* — 10. Remarquez comment l'auteur raconte le naufrage : son récit est d'une extrême *sobriété,* on n'y rencontre pas un détail inutile; le style est *simple,* mais aussi très *précis.* Relisez ce passage en faisant ressortir la précision des verbes. — 11. Qu'advint-il du patron de la Blanche Nef ? Quel sentiment le fit agir ainsi ? — 12. Ne rencontre-t-on pas un fait touchant, vers la fin du dernier alinéa ? — 13. Comment a-t-on connu les détails du naufrage de la Blanche Nef ? — 14. Relevez les termes de marine employés dans ce récit. — 15. Dites ce que vous savez d'Augustin Thierry.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *flotte, patron* (du latin *patronus,* de *pater,* père) et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes

de *navire, détresse, faire droit à la requête.* — 3. Dans le mot *survivre,* quelle idée ajoute le préfixe ? Citez six autres verbes formés de la même manière. — 4. Expliquez les expressions qui suivent : *chavirer, couler, dégréer, désemparer, s'échouer, s'engloutir, s'ensabler, submerger, renflouer, talonner; coup de vent, sauvetage, bouée, épave.*

Rédaction. — a) Votre père, tant que ses forces le lui ont permis, a travaillé chez le même patron. Ecrivez à celui-ci pour lui demander un emploi, en faisant délicatement allusion aux services rendus par votre père.

b) A la vue d'un homme en état d'ivresse, on éprouve un sentiment de *crainte,* puis de *dégoût,* enfin de *pitié.* Dites pourquoi.

---

32. Mort de saint Thomas Becket

Extrait de *Deux chanceliers d'Angleterre* (1834).

D'abord chancelier d'Angleterre, Thomas Becket fut ensuite nommé archevêque de Cantorbéry. Dans ce dernier poste, il défendit avec la plus grande énergie les droits de l'Eglise contre les injustes prétentions du roi Henri II. Celui-ci, dans un mouvement de colère, s'écria un jour : "De tous les lâches qui mangent mon pain, aucun n'osera donc me débarrasser de ce prêtre ?" Sur cette parole, quatre chevaliers partirent immédiatement pour Cantorbéry, afin d'y assassiner l'archevêque.

Le déclin du jour permettait à l'archevêque une fuite facile; ses clercs effrayés l'y exhortaient avec des pleurs. Il resta impassible, et ne sortit de sa chambre que lorsqu'on lui eut annoncé l'heure des vêpres. Alors on voulut l'entraîner vers l'église; mais lui s'avançait lentement à travers les cloîtres et les couloirs, marchant le dernier de tous, comme le berger qui pousse ses brebis devant soi. Ni son geste ni sa marche ne trahissaient un sentiment de crainte. Enfin il entra dans l'église, où déjà quelques moines assemblés chantaient l'office. On

voulut fermer les portes derrière lui; mais, les rouvrant de ses mains, il fit entrer quelques-uns de ses serviteurs qui étaient restés en dehors et ajouta: "Nous vous ordonnons au nom de la sainte obéissance de laisser les portes ouvertes, car il ne convient pas de faire de la maison de Dieu un château fort."

Tout à coup les quatre meurtriers s'élancèrent dans l'église, le glaive et la hache à la main. "Où est le traître ?" Becket ne répondit rien. "Où est l'archevêque ?" Thomas descendit les degrés de l'autel, qu'il avait déjà montés, et se présenta en disant: "Me voici! je suis l'archevêque et non le traître. Quel est votre dessein? — Que tu meures!"

A ce moment, ses clercs se réfugièrent au pied des autels: il n'en resta que trois auprès de lui, entre lesquels Edouard Grim, le porte-croix. Un des meurtriers s'avança et mit la main sur l'archevêque: "Suivez-nous, lui dit-il, vous êtes pris." L'archevêque, arrachant son manteau des mains du soldat, répondit: "Vous exécuterez ici vos desseins ou vos ordres." Puis il s'adressa à Réginald, qu'il voyait arriver l'épée nue: "Qu'est-ce donc, Réginald? Je t'ai comblé de bienfaits, et tu approches de moi tout armé dans l'église? Si c'est ma tête que vous cherchez, je vous défends de la part de Dieu de toucher à aucun des miens, moine, clerc ou laïque, grand ou petit. Pour moi, je reçois volontiers la mort, si, dans l'*effusion* de mon sang, l'Eglise peut trouver la paix et la liberté."

On le somma d'absoudre les évêques excommuniés [1]; il répondit : "Jusqu'à ce qu'ils aient satisfait aux *saints*

---

1. Ces évêques avaient été excommuniés par l'archevêque de Cantorbéry, pour avoir signé les *Statuts de Clarendon* qui asservissaient au roi le clergé d'Angleterre.

canons, je ne les absoudrai pas.'' Puis l'homme de Dieu se mit à genoux et proféra cette dernière prière: ''Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Eglise.'' Alors un coup d'épée frappa le bras du porte-croix, qui avait voulu protéger l'évêque, et atteignit l'archevêque lui-même à la tête; un second coup le renversa par terre; un troisième coup lui abattit une grande partie du crâne. Et l'un des meurtriers, s'approchant avec son glaive, fit jaillir la cervelle et la répandit sur le pavé. Ils sortirent ensuite de l'église, poussant des vociférations contre leur victime, et allèrent piller le monastère. Ainsi périt, à l'âge de cinquante-trois ans, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry [2].

Frédéric OZANAM.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Ce qui frappe d'abord dans la personne du saint archevêque, c'est son calme inaltérable; comment se manifeste-t-il ? — 4. Pourquoi refuse-t-il de fuir ? — 5. Comment voit-on que les meurtriers se faisaient d'abord un scrupule de le mettre à mort dans l'église même ? — 6. Dans ces paroles : "Vous exécuterez ici vos desseins ou vos ordres", que semblent indiquer les derniers mots ? — 7. Il y a deux dialogues dans ce morceau; indiquez-les, et dites quelles en sont les caractéristiques. — 8. Relevez un détail qui rend particulièrement odieux l'un des assassins. — 9. Montrez la grande charité de l'archevêque pour tous les siens; cet incident ne vous rappelle-t-il pas un fait analogue de la passion du Sauveur ? Montrez aussi son mépris de

---

2. A la nouvelle de ce crime, un cri d'indignation s'éleva dans l'Europe entière. En vain Henri II désavoua-t-il les meurtriers; frappé d'excommunication par le pape, il dut faire amende honorable sur le tombeau du martyr. Ses fils se révoltèrent bientôt contre lui et il finit par mourir de chagrin. Quant à Thomas Becket, les éclatants miracles opérés à son tombeau le firent canoniser trois ans après sa mort.

la mort. — 10. Comment se manifeste son inébranlable fermeté ? Quelle condition exige-t-il pour lever l'excommunication ? — 11. Quelle est sa dernière prière ? — 12. Racontez son martyre. — 13. Quelle leçon donne ici saint Thomas Becket ? — 14. Par quoi est assurée l'*unité* de ce morceau ? — 15. Quelles sont les qualités dominantes du style dans ce morceau ? Faites-les ressortir par l'étude de quelques passages plus remarquables. Expliquez : *il resta impassible, on le somma d'absoudre, poussant des vociférations.* — 16. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *mort, déclin,* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *bienfait, meurtrier.* — 3. Décomposez les mots ci-après : *archevêque, excommunié, impassible.* — 4. Quelles idées éveille dans votre esprit la pensée de saint Thomas Becket ? Donnez les *noms* qui les désignent. — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot *saint* : *élu, martyr, confesseur de la foi, thaumaturge, apothéose, auréole, nimbe, béatification, canonisation, palme du martyre, ère des martyrs, commun des saints, culte de dulie, communion des saints, le Saint-Siège, ne savoir à quel saint se vouer, prêcher pour son saint.*

Rédaction. — *Martyre de saint Tarcisius.* Le jeune Tarcisius s'est offert à porter la sainte Eucharistie aux chrétiens emprisonnés pour la foi ... Serrant sur sa poitrine le céleste dépôt, il s'avance rapidement sur la place publique, lorsque des camarades païens veulent le contraindre de participer à leur jeu. Sur son refus, ils essaient de lui arracher ce qu'il cache si soigneusement ... Ils l'accablent de coups jusqu'à ce qu'il tombe. La populace, qui vient d'apprendre, par un espion nommé Fulvius, que Tarcisius porte les Mystères des chrétiens, s'apprête à le mettre en pièces pour s'assurer du dépôt. Mais survient alors un officier chrétien d'une force extraordinaire, Quadratus, qui écarte la foule, reçoit les confidences du martyr avant qu'il expire, puis l'emporte aux Catacombes où il est enseveli au milieu de l'admiration des fidèles.

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

CORNEILLE, *Polyeucte.*

33. Sixième centenaire des Vêpres siciliennes

(Mgr Freppel; Lettre du 25 mars 1882,
Au directeur du journal *La Sicilia Cattolica*)

Vous comprendrez sans peine que, dans la France entière et particulièrement en Anjou, nous éprouvions un douloureux étonnement de voir la sanglante tragédie du 31 mars 1282 devenir, pour la ville de Palerme, à six siècles de distance, l'objet d'un enthousiasme qui ne saurait se justifier à aucun point de vue.

I

Est-ce bien là un spectacle à remettre sous les yeux d'un peuple chrétien, pour l'instruction de la génération présente?

Car, enfin, il suffit de s'en rapporter au témoignage de vos propres historiens pour savoir ce qu'ont été les *Vêpres siciliennes*: vingt mille Français égorgés sans distinction d'âge ni de sexe, avec des raffinements de cruauté que ma plume se refuse à décrire; une population ivre de carnage s'acharnant sans pitié contre des vieillards, des femmes et des enfants, violant les tombeaux pour jeter les cadavres en pâture aux chiens, profanant les églises, assassinant les religieux et les prêtres pendant la célébration des saints mystères, se faisant un jeu cruel d'arracher aux passants un mot de la langue française pour donner à l'instant même le signal du meurtre, voilà les *Vêpres siciliennes.*

Il n'y aura qu'une voix dans le monde entier pour dire que, du choix d'un tel anniversaire, il ne saurait résulter beaucoup d'honneur pour la civilisation moderne.

II

Encore, si l'histoire permettait de voir là le point de départ d'une ère d'affranchissement pour la Sicile, il se mêlerait du moins quelques rayons de gloire à des scènes si lugubres. Mais, est-ce qu'une idée quelconque d'indépendance nationale se rattache au souvenir des *Vêpres siciliennes?*

A-t-on oublié que, pour les promoteurs du massacre, tout se réduisait à échanger une domination étrangère contre une autre, à remplacer la maison d'Anjou par la maison d'Aragon, à substituer le joug des Espagnols au pouvoir des Français? Ce résultat, si peu flatteur pour l'amour-propre national, vaut-il bien la peine d'être solennisé au bout de six siècles avec tant d'allégresse?

Et ne sommes-nous pas autorisés à dire qu'au point de vue historique une pareille fête est un vrai contresens?

III

Puis, l'épouvantable vengeance des *Vêpres siciliennes* a été hors de toutes proportions avec les justes griefs de la noblesse et du peuple.

Malgré ses défauts, Charles d'Anjou reste une des plus fières figures de la fin du XIII[e] siècle. La Sicile n'a pas à rougir d'avoir compté parmi ses souverains le fils de Blanche de Castille et le frère de saint Louis. Rien ne saurait d'ailleurs porter atteinte à l'honneur de cette glorieuse maison d'Anjou qui, de Poitiers à Saint-Jean-d'Acre, a brillé partout où il s'agissait de défendre la cause de la foi.

Je ne saurais donc trop regretter la célébration d'un tel anniversaire.

La cause de la civilisation ne peut que perdre à ces réminiscences d'un passé d'antipathies et de haines. L'amour de la patrie, pense-t-on que de tels moyens soient bien propres à le nourrir et à le fortifier? Les grandes pages de l'histoire d'un peuple sont celles où se trouvent inscrites ses victoires, non celles qui rappellent des massacres.

Il semble qu'on l'ait trop oublié dans votre pays!

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelles raisons, et tirées de quelles sources, invoque Mgr Freppel pour condamner la célébration d'un pareil anniversaire ? — 2. Etudiez la phrase où il définit, d'après l'histoire, le caractère des *Vêpres siciliennes*. — 3. A quel sentiment en appelle-t-il pour faire rougir les Siciliens de cette aventure, dans le deuxième paragraphe ? — 4. Que vaut, dans le troisième, l'argument tiré de la disproportion entre le crime et ses prétendues causes ? — 5. Que savez-vous de la maison d'Anjou et de celle d'Aragon ? — 6. Mgr Freppel avait-il un motif particulier pour intervenir dans cette affaire ? — 7. Quel sentiment vous semble animer le cœur de l'évêque et du Français tout au long de cette lettre ? — 8. Ne se rattache-t-elle pas au genre oratoire tout autant qu'au genre historique ?

---

34. La foi au moyen âge

Extrait de *Sainte Elisabeth de Hongrie* (1836).

Après avoir dépeint les manifestations du culte de la sainte Vierge et des saints au moyen âge, Montalembert parle des caractères de la piété populaire à cette époque mémorable "où les grandes espérances illuminaient les peuples chrétiens et leur embellissaient une civilisation encore imparfaite."

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais, quand leur amour avait embrassé le ciel et sa mère, et tous ses bienheureux habitants, il redes-

cendait sur la terre pour la peupler et l'aimer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection *ingénue*. Des hommes qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des chrétiens devaient mettre à l'étude des œuvres de Dieu; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les *vertus* des pierres précieuses, autant de *symboles* des vérités consacrées par la foi.

De *pédantes nomenclatures* n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le christianisme. Quand, la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle [1], ou celui que suivaient les bienheureux pour aller au ciel.

Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images, un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les noms des apôtres, de ses saints favoris ou des saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se

---

1. **Compostelle** : ville du nord-ouest de l'Espagne, où se trouve le tombeau de l'apôtre saint Jacques le Majeur. C'est le lieu de pèlerinage le plus célèbre de toute la péninsule.



LA VIERGE A LA BRANCHE D'OLIVE
Barabino, peintre italien.

réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Elisabeth [2] eut aussi sa fleur, humble et cachée comme elle voulut toujours l'être.

Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lis sans tache, avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres [3]: c'étaient comme des reliques partout *éparses* et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire de *substituer* à son souvenir celui de Vénus.

La sympathie était censée réciproque; la terre devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres des forêts que le Christ allait venir: *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* [4]. Mais, en revanche, elle devait donner des roses et des *anémones* au lieu où l'homme versait son sang, et des lis, là où il laissait tomber des larmes. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devaient se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil. On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François [5] à la nature entière, animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plain-

---

2. Sainte Elisabeth de Hongrie, dont l'auteur écrit la vie.

3. Nos ancêtres ont conservé cette coutume; on comprend ainsi pourquoi, dans plusieurs endroits de la province de Québec, on désigne encore les fleurs de la belle ancolie des bois sous le nom de *Gants de Notre-Dame;* la grande fleur blanche du convolvulus ou liseron des haies y est restée la *Chemise de Notre-Dame,* et la magnifique et si curieuse fleur du cypripède porte toujours le nom de *Sabot de la Vierge.*

4. Que la terre s'ouvre et qu'elle fasse germer un Sauveur. (*Office de l'Avent.*)

5. Saint François d'Assise.

tifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si *stérilisée* pour l'âme, était alors *imprégnée* d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espérance. C'était un vaste royaume d'amour et de sciences aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi.

MONTALEMBERT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Distinguez-en les parties. — 3. Quel but se proposait-on au moyen âge dans l'étude de la nature ? Montrez que cette étude, envisagée de cette façon, loin d'être desséchante pour l'esprit et le cœur, était pleine de charme et de poésie. — 4. Indiquez, par quelques exemples, comment les chrétiens d'alors savaient associer les choses qui passent aux réalités qui demeurent, comment ils se servaient des créatures pour s'élever jusqu'au Créateur. — 5. Commentez la première phrase du deuxième alinéa. Doit-on en conclure qu'il faille condamner les efforts de la vraie science qui, respectueuse de la Révélation, cherche à pénétrer de plus en plus les secrets de la nature ? Montrez que la science et la poésie ont chacune leur domaine propre et que, toutes deux, elles peuvent servir à la gloire de Dieu. — 6. Différenciez les épithètes *tendres* et *vifs* (3e alinéa). — 7. En quels termes l'auteur parle-t-il de la très sainte Vierge ? Montrez la justesse et la beauté des images de ce passage. — 8. Comment le bon peuple se rappelait-il le souvenir de cette Mère chérie ? Ne reste-t-il pas encore quelque trace au Canada d'une coutume de ces âges de foi ? — 9. Si les chrétiens du moyen âge s'intéressaient à la terre, "cette belle créature de Dieu", ils jugeaient que celle-ci, en retour, devait s'associer à leurs joies et à leurs tristesses; comment l'auteur l'a-t-il exprimé ? — 10. Vous souvenez-vous de quelques faits où éclate la fraternité qui unissait saint François d'Assise "à la nature animée et inanimée" ? — 11. Montalembert compare l'époque où il vit à celle du moyen âge : vers laquelle vont ses préférences ? Pourquoi ? Commentez *stérilisée* et *imprégnée*. — 12. D'après ce morceau, dites quels étaient les principaux caractères de la piété populaire au moyen âge. — 13. Quels sentiments l'auteur y a-t-il manifestés ? Relevez, dans le texte, les termes qui y correspondent. — 14. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *foi* (latin *fides*), *fleur* (latin *florem*), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *sollicitude, ingénu, symbole.* — 3. Différenciez les noms ci-après : *grâce, charme, beauté, splendeur, élégance, distinction, gentillesse.* — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de *vertu.* — 5. Indiquez les différentes attitudes que peut prendre l'homme à l'égard de la religion, depuis le *saint* jusqu'au *sectaire.*

Rédaction. — a) En un paragraphe, décrire la fleur que l'on préfère.

b) Si vous vouliez composer un bouquet, quelles fleurs choisiriez-vous ? ou : Si votre père vous cédait un coin de son jardin, qu'y mettriez-vous ? Justifiez votre choix.

---

35. Mort de sainte Jeanne d'Arc

Extrait de l'*Histoire de France* (1841).

Sainte Jeanne d'Arc, ayant reçu la mission providentielle de "bouter" les Anglais hors du royaume de France, avait, selon sa prédiction, délivré Orléans et fait sacrer le roi à Reims. Livrée ensuite aux Anglais, elle venait d'être condamnée par un tribunal inique à être brûlée vive sur la place du Vieux-Marché, à Rouen.

... Jeanne se remit en toute confiance à Dieu. Elle demanda la croix... Comme elle embrassait cette croix, et qu'Isambart [1] l'encourageait, les Anglais commencèrent à trouver cela bien long; il devait être au moins midi; les soldats grondaient, les capitaines disaient: "Comment! nous ferez-vous dîner ici?..." Alors, perdant patience et n'attendant pas l'ordre du *bailli* qui seul pourtant avait autorité pour l'envoyer à la mort, ils firent monter deux

1. C'est le nom du religieux qui avait tenu à l'assister jusqu'à ses derniers moments.



JEANNE D'ARC SUR LE BUCHER
Lenepveu, peintre français (1819-1898).

sergents pour la tirer des mains de ses juges. Au pied du tribunal, elle fut saisie par les hommes d'armes qui la traînèrent au bourreau, lui disant: "Fais ton office..." Cette furie de soldats fit horreur: plusieurs des assistants, des juges mêmes, s'enfuirent pour n'en pas voir davantage.

Quand elle se trouva en bas de la place, entre ces Anglais qui portaient les mains sur elle, la nature pâlit et la chair se troubla; elle cria de nouveau: "O Rouen, tu seras donc ma dernière demeure!..." Elle n'en dit pas plus et "ne pécha pas par ses lèvres", dans ce moment même d'effroi et de trouble...

Elle n'accusa ni son roi [2], ni ses saintes [3]. Mais parvenue au haut du bûcher, voyant cette grande ville, cette foule immobile et silencieuse, elle ne put s'empêcher de dire : "Ah! Rouen, Rouen, j'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort!" Celle qui avait sauvé le peuple, et que le peuple abandonnait, n'exprima, en mourant (admirable douceur d'âme), que de la compassion pour lui...

Elle fut liée sous l'*écriteau* infâme où on lisait : "Hérétique, *relapse,* apostate, ydolastre..." Et alors le bourreau mit le feu... Elle le vit d'en haut et poussa un cri... Puis, comme le frère [4] qui l'exhortait ne faisait pas attention à la flamme, elle eut peur pour lui, s'oubliant elle-même, et elle le fit descendre.

... Cependant, la flamme montait... Au moment où elle toucha Jeanne, la malheureuse frémit et demanda de

---

2. Charles VII, qu'elle avait fait sacrer à Reims.

3. Sainte Catherine et sainte Marguerite, que saint Michel lui donna comme conseillères et avec qui elle avait de fréquentes communications.

4. Voir note 1.

l'eau bénite; de l'eau, c'était apparemment le cri de la frayeur... Mais, se relevant aussitôt, elle ne nomma plus que Dieu, que ses anges et ses saintes. Elle leur rendit témoignage: "Oui, mes voix étaient de Dieu, mes voix ne m'ont pas trompée..." Elle répétait le nom du Sauveur... Enfin, laissant tomber sa tête, elle poussa un grand cri: "Jésus!"

Dix mille hommes pleuraient. Quelques Anglais seuls riaient ou tâchaient de rire. Un d'eux, des plus furieux, avait juré de mettre un fagot au bûcher; elle expirait au moment où il le mit, il se trouva mal: ses camarades le menèrent à une *taverne* pour le faire boire et reprendre ses esprits; mais il ne pouvait se remettre: "J'ai vu", disait-il hors de lui-même, "j'ai vu de sa bouche, avec le dernier soupir, s'envoler une colombe." D'autres avaient lu dans les flammes le mot qu'elle répétait: "Jésus!"

Le bourreau alla, le soir, trouver frère Isambart; il était tout épouvanté! Il se confessa, mais il ne pouvait croire que Dieu lui pardonnât jamais... Un secrétaire du roi d'Angleterre disait tout haut, en revenant: "Nous sommes perdus; nous avons brûlé une sainte[5]!"

MICHELET.

ANALYSE DU TEXTE

1. De quel ouvrage est tiré ce récit historique ? Que savez-vous de son auteur ? Quelle impression générale s'en dégage ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. A quoi fait allusion la première phrase ? — 4. Expliquez : *les soldats grondaient;* donnez une autre acception du verbe *gronder.* — 5. De quels sentiments sont animés les soudards anglais ? Comment les manifestent-ils ? — 6. Dites l'impression produite sur les assistants par la conduite brutale et indigne de la soldatesque ? — 7. Comment l'auteur montre-t-il la délicatesse

5. Jeanne d'Arc a été canonisée le 16 mai 1920, par le pape Benoît XV.

de conscience de Jeanne ? — 8. Citez ses réflexions de la fin du troisième alinéa et expliquez-les. — 9. Justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression : *écriteau infâme*. — 10. Relevez un trait touchant de la charité de Jeanne pour le prochain. — 11. Quels sont les divers sentiments manifestés par elle sur le bûcher ? Quelle allusion renferme cette parole : *Oui, mes voix étaient de Dieu* ? — 12. Dites les impressions que produit sur les témoins la vue de la constance héroïque de Jeanne dans son supplice. Commentez cette expression *tâchaient de rire*. — 13. Donnez, d'après le texte, les principaux traits du caractère de sainte Jeanne d'Arc en relevant les passages correspondants. — 14. Ne trouvez-vous pas extraordinaire que Dieu, voulant arracher la France des mains des Anglais, se soit servi pour cela d'une humble bergère de dix-sept ans ? Pourquoi, pensez-vous, a-t-il agi ainsi ? Ne rencontre-t-on pas dans l'histoire d'autres faits analogues ? — 15. Certains impies objectent parfois que c'est l'Eglise qui a condamné Jeanne; que leur répondriez-vous ? — 16. Quelles raisons pouvaient avoir les Anglais de faire périr sur le bûcher cette jeune vierge ? — 17. Remarquez le style *nerveux, saccadé* et comme haché de ce récit. Il n'est d'ailleurs que la notation exacte de l'émotion intense de l'historien, émotion qui perce sous les mots, qui se manifeste par l'emploi de phrases haletantes et des plus suggestives. Donnez quelques exemples. Relevez aussi quelques expressions remarquables d'*énergie* et de *précision*. — 18. L'auteur n'a pu s'empêcher d'exprimer explicitement son *admiration*, son *indignation*, sa *compassion;* cherchez dans le texte les termes qui correspondent à ces sentiments. — 19. Quelles ont été vos impressions à la lecture de ce morceau ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *bûcher*, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *gronder* (1er alinéa), *furie, compassion, taverne*. — 3. Donnez, avec leur orthographe, quelques noms composés formés de l'adjectif *grand* et d'un nom. — 4. Construisez une phrase pour chacune des acceptions du mot *voix*.

Rédaction. — a) L'histoire de sainte Jeanne d'Arc vous plaît-elle ? Pourquoi ?

b) Racontez brièvement la vie de sainte Jeanne d'Arc en donnant un paragraphe à chacune des divisions ci-après : 1° son enfance et ses apparitions; — 2° ses luttes contre les Anglais; 3° son procès et sa mort; 4° conclusion.

36. Notre histoire

Extrait du *Cours d'Histoire du Canada* (1861).

En étudiant l'histoire moderne, nos regards s'arrêtent naturellement sur la patrie de nos ancêtres, sur la belle France, qui apparaît au premier rang des nations. Fille aînée de l'Eglise et gardienne des nobles traditions, nous la voyons, appuyée sur la foi et sur l'honneur, conserver sa haute position, même après les plus terribles revers, et se relever saine et forte, lorsque ses ennemis croient l'avoir renversée pour toujours. Foi et honneur ! C'était la devise qu'elle remettait à ses *preux* chevaliers, lorsqu'elle les envoyait en Orient délivrer le tombeau du Christ [1]. Foi et honneur ! Portant ces deux mots sur les lèvres et dans le cœur, les missionnaires français ont fait briller le flambeau du christianisme et de la civilisation au milieu des tribus qui dormaient plongées dans la nuit de l'infidélité. Foi et honneur ! tel fut le gage d'union et d'amour que la France remit à ses enfants qu'elle envoyait se créer une nouvelle patrie dans les forêts de l'Occident, sur les bords des grands fleuves de l'Amérique. Et ceux-ci, l'histoire nous l'apprend, ont respecté les enseignements de leur mère.

Si l'on trouve dans les annales de l'Europe tant de pages dignes de fixer l'attention, quel intérêt ne doit pas inspirer l'histoire de notre pays, puisqu'elle renferme le tableau animé des épreuves, des souffrances, des succès de nos ancêtres; puisqu'elle nous retrace les moyens qu'ils ont employés pour fonder une colonie catholique sur les bords du Saint-Laurent, et désigne en même temps

1. Allusion aux croisades.

la voie que doivent suivre les Canadiens afin de maintenir intactes la foi, la langue et les institutions de leurs pères!

Les histoires du nouveau monde sont, il est vrai, privées du grave cachet d'antiquité qui est empreint sur celles de l'ancien continent. Tandis que les temps historiques de l'Europe ont une étendue, ou, pour mieux dire, une profondeur qui fera toujours le désespoir des *archéologues*, au Canada, il suffit de remonter à deux siècles et demi pour assister avec Champlain à la fondation du "fort et habitation de Kébek". Un siècle en arrière, et l'on arrive aux profondes ténèbres dans le sein desquelles ont pris naissance les traditions huronnes et algonquines.

En revanche, l'histoire du Canada jouit d'un avantage inconnu aux histoires européennes, qui, en remontant le cours du temps, vont se perdre dans les ténèbres de la fable. Au Canada, l'histoire a assisté à la naissance du peuple dont elle décrit l'enfance, et qu'elle voit arriver aujourd'hui à l'âge *viril*. Elle l'a connu dans toute sa faiblesse; elle a reçu ses plaintes lorsqu'il était tout petit et *souffreteux;* elle a entendu ses premiers chants de joie; elle est préparée à le suivre et à l'encourager dans les luttes que recèle encore l'avenir.

D'ailleurs, cette histoire présente, dans ses premiers temps surtout, un caractère d'héroïsme et de simplicité antique que lui communiquent la religion et l'origine du peuple canadien. En effet, dès les commencements de la colonie, on voit la religion occuper partout la première place. C'est en son nom que les rois de France chargeaient Jacques Cartier et Champlain d'aller à la découverte de pays à civiliser et à convertir au christianisme; elle était appelée à bénir les fondations des bourgades françaises sur le grand fleuve: elle envoyait ses

prêtres porter le flambeau de la foi chez les nations sauvages de l'intérieur du continent, et ces courses lointaines de quelques pauvres missionnaires amenaient la découverte d'une grande partie des régions de l'ouest. Les apôtres infatigables de la compagnie de Jésus *avaient déjà* exploré tout le lac Huron, *que* les colons de la Nouvelle-Angleterre connaissaient à peine les forêts voisines du rivage de l'Atlantique. Les premières familles, venant pour habiter le pays, y arrivaient à la suite des religieux, qui dirigèrent les pères dans leurs travaux et procurèrent aux enfants les bienfaits d'une éducation chrétienne.

Ainsi, la religion a exercé une puissante et salutaire influence sur l'organisation de la colonie française au Canada : elle a reçu des éléments divers, sortis des différentes provinces de la France; elle les a fondus ensemble; elle en a formé un peuple uni et vigoureux, qui continuera de grandir aussi longtemps qu'il demeurera fidèle aux traditions paternelles.

Pendant son enfance, il fut guerrier et chasseur par nécessité, étant obligé de négliger la culture de ses petits champs pour fournir à ses premiers besoins par la chasse, et pour lutter dans des combats de tous les jours contre les farouches tribus iroquoises. Au milieu des fatigues de la chasse et des dangers de la guerre, il acquit la force et l'expérience qui plus tard lui devaient servir à défendre son existence contre les ennemis de l'extérieur et de l'intérieur. Aussi lorsque, à la suite de revers causés par les désordres de la cour de Louis XV, par l'insouciance des autorités et par les spéculations honteuses employées, la France se vit arracher sa plus ancienne colonie, les soixante-dix mille Canadiens qui restèrent sur le sol de

la patrie eurent foi dans la Providence et dans leur union. Abandonné des nobles et des riches[2], délaissé par la mère patrie, le peuple se réfugia sous les ailes de la religion, qui l'aida à conserver ses institutions, ses coutumes et sa langue.

Abbé J.-B. FERLAND

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Pourquoi appelle-t-on la France *la fille aînée de l'Eglise* ? — 5. A quels événements historiques est-il fait allusion dans le premier alinéa ? — 6. Commentez la devise : *Foi et honneur*. — 7. Quelles sont, d'après l'abbé Ferland, les raisons pour lesquelles nous devons nous intéresser vivement à notre histoire ? — 8. L'auteur fait un parallèle entre les histoires de l'Europe et celle du Canada; indiquez les principaux éléments de ce parallèle. — 9. Que veut dire : *font le désespoir des archéologues* ? — 10. Quel a été, dans notre histoire, le rôle de la religion ? Selon l'auteur, à quelle condition le Canada français continuera-t-il à se développer et à prospérer ? — 11. Le dernier alinéa donne une vision rapide des événements du régime français; en le relisant, indiquez au fur et à mesure les faits qui y sont évoqués. — 12. Expliquez : *gardienne des traditions, preux chevaliers, cachet d'antiquité.* Par quelle image l'auteur a-t-il désigné les enseignements du christianisme, dans le premier alinéa ? la protection du clergé, dans le dernier ? A quoi compare-t-il le peuple dans le quatrième paragraphe ? — 13. Quels sentiments l'abbé Ferland manifeste-t-il dans ce morceau ? — 14. N'y a-t-il pas quelque part une certaine allure oratoire ? — 15. Expliquez les mots en italique.

---

2. Nos historiens actuels n'admettent plus ce départ en masse de notre élite sociale, après la cession. Voici ce qu'écrit M. Thomas Chapais dans son *Cours d'histoire du Canada* : "Nos classes dirigeantes n'abandonnèrent pas le sol natal en 1764, comme on l'a prétendu. En dehors des fonctionnaires civils et militaires, qui pouvaient difficilement rester ici sous le nouveau régime, les Canadiens qui émigrèrent furent l'exception." Voir l'étude du juge Baby : *L'exode des nôtres après la cession.*

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *histoire,* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *ancêtres, revers.* — 3. A propos du mot *histoire,* expliquez les mots et les expressions qui suivent : *conte, nouvelle, historiette, annales, anecdotes, épisode, biographie, monographie, nécrologie, mémoires, odyssée, légende, mythe, fable, roman, racontar, ethnographie, épopée, éphémérides; récit humoristique, narration piquante, récit fidèle.* — 4. Donnez quelques exemples de *devises.*

Rédaction. — a) Quel personnage de l'histoire du Canada préférez-vous ? Justifiez votre choix.

b) Développez la devise des Canadiens français : *Aime Dieu et va ton chemin.*

Louis Fréchette a chanté dans des strophes pleines de chaleur et de vie les merveilleux exploits de nos aïeux. Qui ne goûterait l'émotion des premiers vers qui suivent ! Comparez les deux morceaux, pour en marquer surtout les différences.

Notre histoire

O notre Histoire! écrin de perles ignorées!
Je baise avec amour tes pages vénérées.

O registre immortel, poème éblouissant
Que la France écrivit du plus pur de son sang!
Drame ininterrompu, bulletins pittoresques,
De hauts faits surhumains récits chevaleresques,
Annales de géants, archives où l'on voit,
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique!
Où l'on voit s'embrasser et se donner la main
Les vaillants de la veille et ceux du lendemain;
Où le glaive et la croix, la charrue et le livre
— Tout ce qui fonde, joint à tout ce qui délivre —
Brillent, vivant trophée où l'on croit voir s'unir
Aux gloires d'autrefois celles de l'avenir.

Les gloires d'autrefois, comme elles sont sereines
Et pures *devant* vous, vertus contemporaines!...

Salut d'abord à toi, Cartier, hardi marin
Qui le premier foulas de ton pas souverain
Les bords inexplorés de notre immense fleuve!
Salut à toi, Champlain, à toi, de Maisonneuve!
Illustres fondateurs des deux fières cités
Qui mirent dans nos flots leurs rivales beautés!

Ce ne fut tout d'abord qu'un groupe, une poignée
De Bretons brandissant le sabre et la cognée,
Vieux loups de mer bronzés au vent de Saint-Malo.
Bercés depuis l'enfance entre le ciel et l'eau,
Hommes de fer, altiers de cœur et de stature,
Ils ont, sous l'œil de Dieu, fait voile à l'aventure,
Cherchant, dans les secrets de l'Océan brumeux,
Non pas les bords dorés d'eldorados fameux,
Mais un sol où planter, dans leur sainte vaillance,
A côté de la croix le drapeau de la France.

Sur leurs traces, bientôt de robustes colons,
Poitevins à l'œil noir, Normands aux cheveux blonds,
Austères travailleurs de la noble corvée,
Viennent offrir leurs bras à l'œuvre inachevée...
Le mot d'ordre est le même, et ces nouveaux venus
Affrontent à leur tour les dangers inconnus
Avec des dévoûments qui tiennent du prodige.
Ils ne comptent jamais les obstacles; que dis-je?
Ils semblent en chercher qu'ils ne rencontrent pas.
En vain d'affreux périls naissent-ils sous leurs pas,
Vainement autour d'eux chaque élément conspire:
Ces enfants du sillon vont fonder un empire!

Et puis, domptant les flots des grands lacs orageux,
Franchissant la savane et ses marais fangeux,
Pénétrant jusqu'au fond des forêts centenaires,
Voici nos découvreurs et nos missionnaires!
Apôtres de la France et pionniers de Dieu,
Après avoir aux bruits du monde dit adieu,
Jusqu'aux confins perdus de l'Occident immense
Ils vont de l'avenir prodiguer la semence
Et porter, messagers des éternels décrets,
Au bout de l'univers le flambeau du progrès!...

Louis Fréchette, *La Légende d'un peuple*

37. L'esprit apostolique des fondateurs de la Nouvelle-France

Extrait de *La Naissance d'une race* (1919).

Les rois chrétiens[1] ont mis une pensée d'apostolat au commencement de leurs entreprises coloniales. Depuis la *commission* de François Ier à Jacques Cartier jusqu'à celle de Louis XV à de Vaudreuil-Cavagnal qui est de 1755, la pensée reste la même : "Appeler les peuples non convertis, par toutes les voies les plus douces qu'il se pourra, à la connaissance de Dieu et aux lumières de la religion catholique, apostolique et romaine." Ces formules vont entrer si bien dans le style officiel qu'elles seront reprises par tous les fonctionnaires et dans les plus humbles documents avec la persistance d'une tradition. Dans l'octroi d'une concession de terre au sieur de Verchères, l'intendant Talon appelle la propagation de la foi et la publication de l'Evangile, la "fin première et principale de l'établissement de la colonie française au Canada." Pour les hommes de France, coloniser, c'est créer de la civilisation; et leur théorie, avec ses applications même imparfaites, reste celle qui fait le plus honneur à l'Europe chrétienne.

Quelle noblesse dans l'attitude de la France à l'égard des nations indigènes ! Pendant que d'autres peuples, devenus colonisateurs par l'âpre désir du commerce, laissent les conquistadors[2] asservir les Indiens, ou, sous prétexte de les enflammer au travail, empoisonnent les

1. **Les rois très chrétiens :** c'est ainsi qu'on désignait les rois de France.

2. **Conquistador :** mot espagnol signifiant *conquérant.*

noirs d'Afrique avec les alcools frelatés des distillateurs allemands ou anglais, Richelieu, d'un geste de grand seigneur que répétera Colbert au nom de son roi, décrète que "les sauvages qui seront amenés à la connaissance de la foi ou en feront profession, seront censés et réputés *naturels françois* et comme tels pourront venir bientôt en France quand bon leur semblera, et y acquérir, *tester, succéder* et accepter donations et *legs,* tout aussi que les vrais *regnicoles* et originaires françois sans être tenus de prendre aucunes lettres de déclaration ni de naturalité."

On devine si cette politique chrétienne devait entrer dans les vues de l'Eglise. Pour elle la Nouvelle-France se lève du fond des solitudes d'Amérique comme une terre d'élection. Les premiers missionnaires n'ont qu'une ambition : y établir une Eglise modèle. Et tous ces nobles desseins, que propagent les Relations[3], s'affirment plus particulièrement un jour dans l'entreprise des Associés de Montréal : "Le dessein des Associés de Montréal est de travailler purement à la gloire de Dieu et au salut des âmes... Les Associés espèrent, de la bonté de Dieu, voir en peu de temps une nouvelle Eglise qui imitera la pureté et la charité de la primitive." L'élan religieux se fait si ardent qu'à la fin les têtes s'enflamment au pays de France. Et voici que se lève, dans les imaginations, la splendeur attirante de je ne sais quelle cité mystique. Religieux et religieuses s'offrent en si grand nombre à passer les mers qu'il faut en décourager beaucoup. Un jour, vers 1660, dans Argentan, puis à Séez[4],

---

3. Les **Relations des Jésuites**, récit de leurs travaux apostoliques dans la Nouvelle-France.

4. **Argentan, Séez** (pron. sé), deux petites villes de **Normandie.**

des processions s'organisent pour conspuer le *jansénisme,* et l'on s'en va par les rues en criant à haute voix : "Suivez Jésus-Christ; la foi se retire de la France; allons au Canada!" Et l'on vient au Canada parce que, nous disent les *Relations,* c'est "le chemin le plus court pour aller au ciel."

Beaucoup, parmi les premiers venus, ont emporté dans leur âme un rêve apostolique. N'est-ce pas le fondateur, Samuel de Champlain, qui a laissé à notre histoire ces lignes de foi superbe: "Quant à moy, i ay faict eslection du plus fascheux et pénible chemin qui est la périlleuse navigation des mers, à dessein toutefois non d'y acquérir tant de biens que d'honneur et gloire de Dieu pour le service de mon Roy et de ma Patrie." Quelle page vraiment digne des *Actes des Apôtres* que celle où le vieux frère Sagard nous montre Louis Hébert le laboureur, sur son lit de mort, laissant à sa femme et à ses enfants ce testament de patriarche : "Je meurs content, leur dit-il, parce qu'il a plu à Notre-Seigneur de me faire la grâce de voir mourir avant moi des sauvages convertis. J'ai passé les mers pour les venir secourir plutôt que pour aucun intérêt particulier, et je mourrais volontiers pour leur conversion si tel était le bon plaisir de Dieu" !

En 1661, un Français est prisonnier chez les Agnierronnons. Il "n'a presque plus de doigts" et il écrit à un sien ami des Trois-Rivières une série de réflexions : "La sixième, dit-il, est que non seulement nous rendrons notre Amérique française, mais encore nous la ferons toute chrétienne; et d'une vaste solitude, nous en ferons un sanctuaire, où la divine Majesté trouvera des adorateurs de toutes les Langues et de toutes les Nations."

Abbé Lionel GROULX

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? — 2. L'idée maîtresse est exprimée par le titre; indiquez l'ordre suivi par l'auteur dans le développement de cette idée maîtresse et reconstituez le plan du morceau. — 3. Que désigne cette périphrase *les rois chrétiens* ? D'où leur vient ce nom ? Quel but se sont-ils proposé dans leurs entreprises coloniales ? Par quels moyens voulaient-ils l'atteindre ? — 4. Expliquez : *style officiel, persistance d'une tradition.* — 5. Quelles allusions renferme la première partie du deuxième alinéa ? — 6. En quels termes l'auteur apprécie-t-il la conduite de la France à l'égard des indigènes ? A quel procédé a-t-il recours pour la mettre mieux en relief ? — 7. Expliquez : *âpre désir, geste de grand seigneur.* — 8. Prouvez, par quelques exemples, ce que dit l'auteur au sujet des premiers missionnaires. — 9. Comment se représentait-on le Canada en France, vers le milieu du XVIIe siècle ? — 10. Qu'était-ce que le jansénisme ? — 11. Quel but s'était proposé Champlain dans ses expéditions ? — 12. Indiquez les sentiments manifestés dans les dernières paroles de Louis Hébert. — 13. Faites ressortir la beauté de la dernière idée du texte. — 14. Quelles impressions laisse en vous cette lecture ? — 15. Expliquez les mots en italique.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *apôtre, voie* (latin *via*), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *s'enflammer* (au figuré), *âpre, conspuer;* des antonymes de *regnicole.* — 3. Distinguez les adjectifs ci-après : *noble, généreux, chevaleresque, dévoué, désintéressé, obligeant, libéral, magnanime, héroïque.* — 4. Citez quelques *épithètes* pouvant caractériser un geste. — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot *testament* : *legs, prélegs, testament authentique, testament olographe, codicille, testateur, colégataire.*

Rédaction. — On a dit que tout chrétien doit être apôtre. Montrez, par quelques exemples courts mais significatifs, comment tout cœur généreux peut être apôtre par la *prière,* l'*exemple,* la *parole,* le *sacrifice.*

38. Les sauvages avant le combat

Extrait de l'*Histoire du Canada* (1845).

Le seul mot de guerre excitait chez les jeunes sauvages un frémissement plein de délices, venant d'un profond enthousiasme. Le bruit de la mêlée, la vue d'ennemis *palpitants* dans le sang les enivraient de joie. L'imagination sans cesse *enflammée* par le récit des exploits de leurs ancêtres, ils brûlaient de se distinguer comme eux dans les combats.

Le sauvage capable de porter les armes était guerrier, et il avait droit d'assister aux assemblées publiques et d'exprimer son avis sur les affaires en délibération. La guerre ne se décidait que par la tribu réunie. Alors les vieillards s'adressaient aux jeunes gens pour les exciter à combattre. "Les os de nos frères blanchissent la terre, disaient-ils, ils crient contre nous; il faut les satisfaire. Peignez-vous de couleurs *lugubres;* saisissez vos armes qui portent la terreur; que nos chants de guerre et nos cris de vengeance réjouissent les ombres des morts et fassent trembler les ennemis ! Allons faire des prisonniers et combattre tant que l'eau coulera dans les rivières, que l'herbe croîtra dans les champs, que le soleil et la lune resteront fixés au firmament."

Le chant de guerre était ensuite entonné. "Lieux que le soleil inonde de sa lumière, s'écriait le guerrier, et que la nuit blanchit de son pâle flambeau; lieux où se balance la verdure, où l'onde coule, où le torrent bondit, vous tous, pays de la terre, apprenez que nous marchons aux combats.

"Nous sommes des hommes qui allons trouver nos ennemis, femmes timides qui craignent nos coups. Oui, comme une femme craintive recule et tressaille à l'aspect du serpent dont la crête se dresse et l'œil étincelle sous la fougère, l'ennemi, pâlissant au seul bruit de nos pas, fuira saisi de terreur; plus rapide que la biche, plus lâche qu'elle, il disparaîtra dans les forêts, tremblant au bruit de la feuille qui tombe, et il laissera derrière lui ses vêtements et ses armes. De retour dans son village, la honte et le mépris l'accableront; ou perdu au milieu des neiges de l'hiver, les bois stériles et dépouillés de feuillage refuseront à sa faim dévorante jusqu'à leur écorce gelée : il s'assiéra triste et désolé loin de son pays, loin de ses amis, et il maudira le jour funeste qui l'aura vu fuir.

"Les massues de son pays seront les nobles *trophées* de notre valeur. Les chevelures de ses frères orneront nos cabanes; nos poteaux seront teints de leur sang. Timides prisonniers morts dans les supplices infligés par nos mains, leurs cendres seront emportées du bûcher par le vent.

"Mais nous partons, reviendrons-nous ? Faibles enfants, tendres femmes, adieu ! Pour vous et pour vous seuls nous aimons la vie. Ne pleurez pas : le combat nous appelle, et peut-être nous reverrons-nous bientôt. Vous, braves amis, vengez-nous si nous succombons; apaisez le cri de notre sang; levez la hache de guerre, et teignez du sang de nos vainqueurs les bois témoins de leurs victoires, afin qu'ils ne puissent dire : C'est là qu'ils sont tombés !"

Tous les combattants demandaient alors qu'on les menât au combat. Ils se choisissaient un chef, qu'ils prenaient parmi ceux que distinguaient d'anciens exploits, une taille imposante, ou une voix forte et sonore qui pût se faire entendre dans le tumulte des batailles. Le

chef élu faisait de longs jeûnes pour se rendre favorables le dieu du bien et le dieu du mal; il étudiait ses rêves, qui étaient pour lui des *oracles*. Les guerriers répétaient une prière, puis ils commençaient la danse de guerre, l'image la plus énergique et la plus effrayante de ces luttes mortelles. Tout se terminait par un repas solennel, dans lequel on ne servait que de la chair de chien. Le chef y racontait ses exploits et ceux de ses ancêtres.

Au signal donné, la petite armée se mettait en campagne. Tant qu'elle n'était pas sortie de son propre territoire, elle marchait sans soin, dispersée pour la commodité de la chasse, et se réunissait le soir pour camper. Mais dès qu'elle mettait le pied dans le pays ennemi, elle ne se séparait plus; on n'avançait qu'avec les plus grandes précautions et on ne se parlait que par signes. Les sauvages étudiaient soigneusement le pays qu'ils traversaient. Ils montraient en cela une *sagacité* inconcevable : ils devinaient une habitation de très loin par l'odeur de la fumée; ils découvraient des pas sur l'herbe la plus tendre comme sur la matière la plus dure, et lisaient dans ces *vestiges* le sexe et la stature de la personne qui les avait laissés, et le temps qui s'était écoulé depuis son passage. Pour dissimuler leur route, les sauvages marchaient sur une seule file, un guerrier devant l'autre, en mettant les pieds dans les mêmes traces, que le dernier recouvrait de feuilles. S'ils rencontraient une rivière, ils cheminaient dedans.

Dès qu'ils étaient arrivés près de l'ennemi, le conseil s'assemblait et formait le plan d'attaque. Au point du jour et lorsqu'ils supposaient l'ennemi encore plongé dans le sommeil, ils se glissaient dans son camp et lançaient

une grêle de traits en poussant de grands cris, puis ils tombaient sur lui le casse-tête à la main. Le carnage commençait.

François-Xavier GARNEAU

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Quel but s'est-il proposé en l'écrivant ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Comment l'historien montre-t-il le tempérament belliqueux des sauvages ? — 5. Quels sentiments sont manifestés dans la harangue des vieillards ? dans le chant de guerre ? — 6. La langue des sauvages, comme toutes les langues primitives, abonde en images ; relevez dans le texte les plus suggestives. Montrez aussi qu'elles sont prises dans les choses familières aux sauvages. — 7. En quoi consistaient leurs préparatifs de guerre ? — 8. Quelles précautions prenaient-ils en campagne ? — 9. Montrez, par le texte, quelques traits du caractère des sauvages. — 10. Relevez aussi quelques-unes de leurs mœurs, de leurs pratiques religieuses, de leurs ruses de guerre. — 11. Expliquez : *frémissement plein de délices, imagination enflammée, sagacité inconcevable.* Montrez la précision de *glissaient* (dernier alinéa).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *chant* (latin *cantus*), *carnage* (latin, *carnem,* chair), et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *tumulte, sagacité, vestige.* — 3. Donnez la nuance précise des adjectifs ci-après : *expert, entendu, inventif, avisé, malin, finaud, fourbe, artificieux, matois, madré, futé, retors, compétent.* — 4. Le mot *sauvage* évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées ; donnez les *noms* qui les désignent.

Rédaction. — Développez la maxime : *L'union fait la force,* par des exemples tirés de la *famille,* de la *société,* de la *religion.*

39. Bataille de Carillon

Extrait de *Montcalm,* biographie (1911).

Montcalm avait posté ses 3 500 soldats sur les hauteurs qui dominent le fort Carillon. C'est là qu'il devait soutenir, sans broncher, le choc des 15 400 hommes d'Abercromby. M. Thomas Chapais nous fait revivre en détail ce glorieux fait d'armes de notre histoire, dans ce récit que l'on considère, à juste titre, comme une des plus belles pages de la prose canadienne.

C'était le 8 juillet (1758), date à jamais mémorable dans l'histoire du Canada. Dès la pointe du jour, les roulements de la *générale* éclatent dans le camp français. Nos bataillons travaillent en hâte à perfectionner l'*abatis.* Vers dix heures, on aperçoit les troupes légères de l'ennemi. Enfin, à midi et demi, toute l'armée anglaise débouche sur Carillon. Le moment suprême est arrivé.

Un coup de canon donne à nos troupes le signal de laisser tomber la hache du bûcheron et de se former en bataille. Pendant ce temps, l'armée anglaise s'avance dans un ordre admirable. Ce sont d'abord les éclaireurs de Rogers, l'infanterie légère, et les bateliers de Bradstreet, qui ouvrent un feu de tirailleurs. Puis on voit défiler les provinciaux [1] se déployant de gauche à droite. Enfin paraissent les réguliers, qui s'avancent en masses rouges sous le soleil éclatant; ils passent dans les intervalles des régiments provinciaux; ils s'engagent dans l'abatis.

Devant eux se dressent les retranchements silencieux, au-dessus desquels on ne voit paraître que les drapeaux ondulants des bataillons français. A l'endroit où flotte

1. **Provinciaux:** soldats levés dans les colonies anglaises d'Amérique, appelés ainsi pour les distinguer des **réguliers** ou soldats anglais et écossais.

l'enseigne d'ordonnance de Royal-Roussillon, rouge et bleue, se tient Montcalm, tête nue et habit bas. Lévis commande la droite et Bourlamaque la gauche. Trois lignes de blancs uniformes bordent le retranchement; en arrière, chaque bataillon a sa compagnie de grenadiers et ses piquets en ordre de bataille, prêts à porter secours. Montcalm a défendu de tirer un seul coup de feu sans son ordre.

Les colonnes anglaises avancent toujours au son du *fifre* et de la *cornemuse;* elles sont engagées dans l'enchevêtrement de l'abatis; la consigne est d'enlever la position à la baïonnette, et elles marchent au pas de charge, avec une vivacité digne des meilleures troupes. Pas une balle n'a encore été échangée, et les Anglais touchent presque aux retranchements de gauche défendus par la Sarre et Languedoc.

Le moment est solennel. Soudain, une voix vibrante se fait entendre : "Feu !" La crête du mamelon se couronne de flammes, et trois mille fusils vomissent la mort dans les rangs ennemis. La bataille était commencée.

Labourées, décimées par cet ouragan de fer et de plomb, les colonnes anglaises *vacillent,* hésitent un instant, puis reprennent leur marche avec une admirable intrépidité, en répondant au feu de nos bataillons. La mort semble planer sur ces abatis sanglants. N'importe; grenadiers, montagnards se pressent, se poussent, enjambent les troncs d'arbres, laissant des lambeaux de chair aux branches tranchantes comme des glaives, et montent d'un même élan vers ces retranchements meurtriers.

Mais au pied de la ligne française se dressent les arbres *"appointés"* comme autant de *chevaux de frise;* la tempête infernale fait rage; une grêle de balles tombe

des sommets où flottent les drapeaux de la France dans le brouillard rouge de la fusillade; et les feux croisés des "saillants" balaient les revers de la hauteur.

Enfin l'ennemi recule. "La position est imprenable", s'écrient les soldats anglais. Mais Abercromby, qui se tient à un mille et demi en arrière, au moulin de la Chute, envoie l'ordre de recommencer l'attaque. Et les intrépides colonnes reprennent leur élan. Scène *épique* : des masses d'hommes rendus furieux par le carnage se précipitent dans un effroyable enchevêtrement d'obstructions, tombent, se relèvent, s'embarrassent dans les branches aiguës, foulent aux pieds des cadavres, crient, jurent, et s'avancent toujours vers la hauteur fatale d'où semble pleuvoir le trépas !...

A un certain moment nos troupes entendent une vive fusillade en arrière de leurs positions, vers le sud-est. Qu'y a-t-il ? Les ennemis auraient-ils tourné le retranchement ? Non, non, Montcalm a tout prévu. Abercromby a bien tenté cette manœuvre, en envoyant des barques chargées de soldats sur la rivière de la Chute, espérant faire débarquer ceux-ci *sans coup férir*. Mais les volontaires de Bernard et Duprat sont à leur poste, et les reçoivent à coups de fusil. Le canon du fort se met de la partie; deux barques sont coulées à fond, le reste prend la fuite...

Soudain, une puissante rumeur éclate vers notre droite. Deux colonnes ennemies se sont réunies pour tenter contre ce point un effort désespéré. C'est l'élite de l'armée anglaise qui se rue sur nos retranchements, défendus par la Reine, Béarn et Guyenne. Le formidable 42e [2] est là.

---

2. Le 42e régiment écossais, "composé de montagnards géants, soldats superbes".

Les montagnards d'Ecosse, reconnaissables à leurs jambes nues et à leur costume bizarre, combattent avec une impassible bravoure et une froide *ténacité*. Rien ne les arrête; ils vont, ils franchissent l'abatis, ils avancent toujours, semant leur route de cadavres et de sang; ils sont au pied des retranchements.

Toute l'armée sent que l'heure décisive est arrivée. "A droite, à droite, tirez à droite," crient nos soldats. Lévis voit le danger sans trembler; Montcalm, tête nue, les yeux pleins d'éclairs, accourt avec ses grenadiers. Les baïonnettes étincellent. Un rempart de flammes, de fer et d'acier enveloppe le retranchement. Les montagnards géants tombent par centaines; mais les blessés crient à leurs compagnons de marcher en avant et de faire triompher le drapeau...

Tout à coup, à l'extrême droite, un cri se fait entendre : En avant, Canadiens ! Lévis a ordonné une sortie aux compagnies coloniales commandées par MM. de Raymond, de Saint-Ours, de Lanaudière, de Gaspé. En même temps, le feu de front redouble. Lévis reçoit deux balles dans son chapeau. Montcalm semble *invulnérable* et combat comme le dernier de ses soldats, dont il enflamme le courage jusqu'à l'héroïsme.

Enfin, assaillis de face et de côté, *décimés* et sanglants, les *preux* Ecossais se reforment plus loin, font une tentative au centre contre Royal-Roussillon, et un dernier effort à gauche. Mais ils sont repoussés partout... A sept heures, toute l'armée d'Abercromby est en pleine retraite vers la Chute. Près de deux mille Anglo-Américains *gisent* au pied de ces retranchements pourtant si fragiles. Sur la droite, le sol est jonché de cadavres du régiment écossais...

Ainsi donc une poignée de héros, luttant contre des forces six fois plus nombreuses, avait remporté le plus étonnant des triomphes...

Un siècle et demi s'est écoulé depuis le jour où la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre se sont rencontrées en champ clos sur les hauteurs historiques de Ticondéroga; mais le nom de ce fort, aujourd'hui *démantelé,* retentit toujours à nos oreilles comme une sonnerie de clairon. Lorsqu'on le prononce devant nous, dans notre imagination émue nous voyons passer soudain :

"Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux [3]."

Et, jusqu'au fond de nos plus humbles hameaux, le souvenir de cette victoire franco-canadienne va remuer encore la fibre populaire.

Thomas CHAPAIS

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Dégagez l'idée maîtresse de chaque alinéa, puis distinguez nettement les parties du morceau. — 3. Remarquez le procédé de l'auteur pour nous faire connaître les ennemis : relisez ce passage. — 4. Le deuxième alinéa déborde de mouvement et de vie; par contraste, le troisième est un tableau où, derrière des retranchements, apparaissent les bataillons français figés dans l'attente, calmes, résolus. Montrez que rien ne manque à ce tableau. Dans tout tableau, il faut choisir *un* point de vue, évidemment le plus favorable, et s'y maintenir tout le temps; appréciez celui-ci par rapport à cette règle. — 5. Les colonnes anglaises avancent toujours dans l'enchevêtrement de l'abatis, sans que retentisse un seul coup de feu, ni d'un côté ni de l'autre, pourquoi ? Que peut-on entendre seulement dans ce silence impressionnant ? — 6. Quels effets produit sur les ennemis la première décharge ? Comment l'auteur fait-il ressortir leur intrépidité ? Par quelle expression désigne-t-il une fumée éclairée par la lueur des coups de feu ? — 7. Après un instant de découragement, les ennemis, sur l'ordre de leur chef, se ruent de nouveau à l'assaut. Montrez que le rythme de la phrase : *Scène épique* ... rend bien la sensation de violence, d'impétuosité, de rage qui caractérise l'attaque des masses anglaises. —

---

3. Vers de Crémazie dans *Le Drapeau de Carillon.*

8. Citez un incident de la bataille qui fait ressortir la prévoyance de Montcalm. — 9. L'élite de l'armée anglaise atteint le pied des retranchements. En quels termes l'auteur décrit-il les soldats du 42e ? Comment montre-t-il *leur impassible bravoure et froide ténacité* ? Commentez : *semant leur route de* ... — 10. A cette heure décisive, quelle est l'attitude de nos soldats ? de Lévis ? de Montcalm ? Quel aspect présentent alors les retranchements ? Quel sentiment anime les blessés écossais ? — 11. A ce moment critique, une énergique contre-attaque est lancée à l'extrême droite; qui la dirige ? quelles troupes l'exécutent ? — 12. Comment l'auteur apprécie-t-il les résultats de la bataille ? Indiquez quelques causes qui nous ont valu la victoire. — 13. Quelles qualités a montrées Montcalm dans cette journée mémorable ? — 14. D'après l'auteur, quelle vision évoque chez les Canadiens le seul nom de Carillon ? — 15. Quelles impressions laisse en vous cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *régulier,* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *vaciller, étinceler.* — 3. Nommez quelques instruments de musique à cordes, à vent, à percussion. — 4. Citez quelques *verbes* pouvant servir pour exprimer les *mouvements* et les *sentiments* d'une troupe d'assaut. — 5. Expliquez les expressions ci-après qui rappellent l'idée de combat : *battre à plate couture, cueillir des palmes, mettre en déroute, tenir en échec, enfoncer l'ennemi, mettre hors de combat, lâcher pied, se rendre à discrétion, entrer en lice, échauffourée, escarmouche, combat singulier, pugilat, carrousel, tournoi.*

Rédaction. — a) Dans une lettre à ses parents, le lendemain de la victoire de Carillon, un jeune Canadien raconte la bataille à laquelle il vient de prendre part. Faire cette lettre.

b) Quelles sont les plus glorieuses victoires inscrites dans les annales canadiennes ? Rappelez brièvement les circonstances principales de chacune d'elles.

On ne lira pas sans intérêt le parallèle entre Montcalm et Lévis, du même auteur :

Montcalm et Lévis

Montcalm était la plus brillante et la plus attachante figure du groupe militaire et administratif auquel étaient liées à ce moment les destinées de la Nouvelle-France. On voyait se manifester en lui non seulement les qualités du soldat, mais celles

du penseur, du philosophe et du politique. Par sa culture intellectuelle, son érudition, son expérience acquise dans les campagnes d'Italie et d'Allemagne, par son esprit prime-sautier, son style alerte, sa chaude éloquence, en un mot, par la variété de talents qui le distinguait, il dominait et éclipsait la terne et médiocre personnalité de Vaudreuil.

Il était aussi supérieur à Lévis, quoique ce dernier eût une incontestable valeur. Montcalm avait plus de connaissances, plus d'élévation d'esprit, plus d'étude, plus d'idées générales. Son lieutenant ne l'emportait sur lui que par la circonspection du caractère et la pondération des facultés. Le chevalier de Lévis avait de l'intelligence, de l'éducation et de l'instruction, sans être un lettré. A défaut d'une grande connaissance des livres, il possédait une utile science des hommes. Il était calme, froid, avisé et perspicace. Passé maître dans l'art de bien vivre avec tout le monde, il savait adroitement se tenir en dehors des querelles d'autrui, et conduisait sa barque avec une dextérité merveilleuse au milieu des écueils. Il gagna et conserva la confiance et l'amitié d'hommes que séparait la plus violente antipathie. C'est ainsi que Vaudreuil chantait ses louanges, et que Montcalm lui ouvrait intimement son cœur. Sa qualité maîtresse était le tact. Grâce à elle, son mérite ne connut jamais l'ombre, et sa carrière fut une suite ininterrompue de succès. Après l'avoir commencée simple cadet de famille et modeste lieutenant, il devait mourir maréchal de France.

Thomas CHAPAIS, *Montcalm*

---

40. Mort de Montcalm

Extrait de *Montcalm,* biographie (1911).

Dans la nuit du 12 septembre 1759, Wolfe avait débarqué 4 800 soldats d'élite à l'anse au Foulon. Voulant empêcher ces Anglais de s'établir sur la côte d'Abraham où ils eussent été inexpugnables, Montcalm avait lancé contre eux toutes les troupes dont il disposait. Mais celles-ci, décimées par une décharge meurtrière d'un ennemi supérieur en nombre, avaient dû céder et s'étaient même repliées en désordre.

En s'efforçant de rallier ses troupes, Montcalm avait reçu deux blessures, dont l'une était fatale. Voyant que

la bataille était absolument perdue, et se sentant mortellement atteint, il se fit soutenir sur son cheval par trois soldats et parvint à gagner la ville, où il pénétra par la porte Saint-Louis, en même temps que Montbeillard et un flot d'hommes de tous les corps échappés à la poursuite de l'ennemi. La terreur et la désolation régnaient dans Québec, où les fuyards avaient apporté les désastreuses nouvelles du champ de bataille. Mais, à la vue de Montcalm, qui, les habits souillés de sang, et affaissé sur son cheval noir, descendait lentement la rue Saint-Louis, appuyé sur ses soldats dont la contenance indiquait le désespoir; devant ce groupe tragique où s'accusait, dans un poignant *relief,* toute la profondeur et toute l'horreur de la défaite, des cris de douleur et de consternation éclatèrent de toutes parts. "Oh, mon Dieu! mon Dieu! Le marquis est tué!" répétaient en pleurant les femmes qui se pressaient sur le passage du lugubre cortège. En entendant ces exclamations et ces gémissements, le général se redressa; et, domptant un moment ses souffrances, il essaya, avec sa *courtoisie* habituelle, de rassurer celles qui les proféraient. "Ce n'est rien! ce n'est rien! leur dit-il. Ne vous affligez pas pour moi, mes bonnes amies!"

On le conduisit dans la maison de M. André Arnoux, le chirurgien du Roi, qui était à l'armée du lac Champlain avec Bourlamaque. Ce fut Arnoux le jeune, frère d'André, qui examina et pansa ses blessures. Montcalm voulut savoir quel était son *verdict médical.* Et Arnoux ne put éviter de lui déclarer que la mort était proche. Le général accueillit cette annonce avec une *sérénité* et une fermeté d'âme admirables. "Combien d'heures ai-je encore à vivre? demanda-t-il; dites-moi la vérité comme un ami

sincère.'' Le chirurgien répondit que le blessé ne pourrait se prolonger beaucoup au delà de trois heures du matin. Une relation contemporaine prétend que Montcalm s'écria alors: ''Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais dans Québec.'' Et immédiatement, il prit ses dispositions pour mettre ordre à ses affaires et se préparer à bien mourir...

Son secrétaire, Marcel, resta auprès de lui jusqu'à la fin. Montcalm lui communiqua ses volontés dernières... Pendant qu'il s'occupait de ces soins, sa pensée dut s'envoler vers son cher Candiac [1], vers la mère, l'épouse, les enfants, tous les êtres aimés qu'il ne reverrait plus qu'au delà du tombeau, dans l'éternelle patrie des âmes. La foi profonde qui l'animait vint adoucir ses derniers instants, et le fortifier au moment suprême. Il reçut le viatique et l'extrême-onction avec une piété vive. Et à cinq heures du matin, le 14 septembre 1759, il expirait comme un héros chrétien, qui croit aux promesses de l'immortalité. Une fois de plus s'était vérifiée la parole que nous citions au début de cet ouvrage: ''La guerre est le tombeau des Montcalm [2].''

Thomas CHAPAIS.

ANALYSE DU TEXTE

1. De quel ouvrage est tiré ce récit ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Quels sentiments régnaient dans Québec quand Montcalm y rentrait ? — 3. Remarquez avec quel relief l'auteur a peint le "groupe tragique" de la rue Saint-Louis. Quels détails a-t-il

---

1. Le marquis de Montcalm était né au château de *Candiac,* situé près de Nîmes, dans le sud de la France.

2. Ce dicton, souvent répété en Languedoc, venait de ce que plusieurs membres de la famille des Montcalm avaient versé leur sang pour la France.

signalés ? Montrez que tous ces détails concourent à produire une même impression. — 4. Qu'est-ce qui prouve l'affection réciproque du bon peuple de Québec et de Montcalm ? Relevez une expression qui rappelle la délicatesse des procédés de celui-ci. — 5. Comment Montcalm accueillit-il l'annonce de sa mort prochaine ? Pourquoi ajouta-t-il : *dites-moi la vérité comme un ami sincère* ? — 6. Quelle parole croit-on qu'il dit alors ? — 7. Quels souvenirs chers à Montcalm sont rappelés au commencement du dernier alinéa ? Commentez *s'envoler*. Montrez la justesse et la beauté d'une périphrase de la même phrase. — 8. La foi profonde de Montcalm produisit en lui deux effets à ses derniers moments : indiquez-les. — 9. Quelles pensées évoque le dicton : *La guerre est le tombeau des Montcalm* ? — 10. Relevez dans ce morceau les termes qui manifestent les sentiments de Montcalm. — 11. L'auteur a si bien reconstitué cette scène émouvante de notre histoire qu'elle semble se passer réellement sous nos yeux. Le style, comme il convient à ce genre, est *simple, sobre* : l'auteur, en général, laisse parler les faits eux-mêmes. Cependant il n'a pu s'empêcher de manifester son admiration : en quels termes ? — 12. Quelles sont vos propres impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *ordre* (latin *ordo*) et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *désolation, contenance* (1er alinéa), *courtoisie, proférer, sérénité;* un homonyme de *héros.* — 3. Par quelles *épithètes* peut-on donner une idée de l'état d'âme de Montcalm descendant la rue Saint-Louis ? à son lit de mort ? — 4. Indiquez quelques *adjectifs* par lesquels se traduisent des sentiments de douleur et d'affliction. — 5. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot *patrie* : *la mère-patrie, la petite patrie, la céleste patrie, un sans-patrie, un grand patriote, un chauvin; à tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !*

Rédaction. — Dites quelle est la qualité que vous admirez le plus dans Montcalm et indiquez en quelles circonstances elle s'est manifestée avec le plus d'éclat.

41. Peuple sans histoire

Extrait des *Récits laurentiens* (1919).

Assis à sa table de travail, lord Durham s'est endormi le soir en rédigeant un rapport aux ministres anglais sur les Canadiens français et sa dernière phrase portait : *Ils sont un peuple sans histoire.* Pendant qu'il dormait, sa domestique, une jeune Canadienne très distinguée, venue là pour le service, ayant aperçu ces derniers mots du rapport, a écrit d'une main fiévreuse : *Thou liest, Durham !* et a signé *Madeleine de Verchères.* On devine l'ahurissement du noble lord quand, le matin, se réveillant subitement, il vient d'ouvrir les yeux sur son rapport; il se demande quel peut bien être l'auteur du méfait. C'est alors qu'il entend frapper à la porte.

Trois coups discrètement frappés.

— Entrez ! Ah ! c'est vous, miss ! Je suis bien content de vous voir. Vous êtes Française, n'est-ce pas? Vous allez me donner un renseignement.

— Bien volontiers, Excellence, si j'en suis capable.

— Y a-t-il en ce pays quelque personne qui se nomme Madeleine de Verchères?

La jeune fille pâlit un peu, mais ne broncha pas.

—La personne de ce nom, Excellence, est morte depuis un siècle!

— Ah!

— Elle a vécu longtemps mais pour nous c'est toujours une enfant de quatorze ans que nous appelons l'*héroïne de Verchères.*

— Vraiment ! Dites-moi son histoire, miss. J'aime beaucoup vos... légendes de l'ancien régime!

Elle tremblait un peu, la pauvre petite Thérèse. Toute droite et blanche comme la coiffe placée sur ses cheveux noirs, elle parla cependant et refit pour cet étranger le merveilleux tableau où, sur un fond de forêt et d'eau bleue, *se profilent* les masques hideux des Iroquois, les

têtes apeurées des vieillards et des enfants, mais où domine la *silhouette* d'une petite Canadienne de quatorze ans coiffée d'un feutre à *panache,* debout sur le *bastion,* l'arme au bras.

— Il y a deux siècles, Excellence, que l'héroïsme a écrit cette histoire aux bords du Saint-Laurent. La fille de Monsieur et de Madame de Verchères habitait avec ses parents un de ces forts primitifs, simples palissades entourant l'église et les habitations, qui étaient alors les sentinelles avancées de la civilisation française sur ce continent. C'était au temps où l'Iroquois rôdait partout, où, chaque buisson pouvant cacher un tigre à face humaine, chaque colon devait être un soldat. A cette rude école, les cœurs se trempaient et, dans le danger, les âmes se déployaient, comme au vent les drapeaux.

Or un jour que Monsieur et Madame de Verchères étaient, l'un à Montréal, l'autre à Québec, le cri de guerre des Iroquois éclata à la lisière du bois. En un instant, vingt moissonneurs, surpris sur leurs gerbes, sont massacrés et scalpés. Madeleine est sur le rivage. On lui crie: "Sauvez-vous!" Levant la tête, elle aperçoit, à cent pas d'elle, les hideuses figures tatouées. Sans perdre son sang-froid, elle fait volte-face et se précipite dans le fort dont la porte était ouverte.

Et c'est ici, Excellence, que commence vraiment cet incroyable exploit, beau comme une fable antique! Le fort est sans défense: pour toute garnison, des vieillards débiles, des femmes affolées, des enfants qui gémissent, deux soldats à demi morts de frayeur qui parlent de faire sauter les poudres. Mais Madeleine est d'un sang magnifique et qui ne connaît pas la peur! D'instinct, elle prend le commandement de toutes ces faiblesses. "Sou-

venez-vous, dit-elle à ses deux petits frères, deux bambins auxquels elle vient de donner un fusil, souvenez-vous que les fils des gentilshommes sont nés pour verser leur sang pour Dieu et le Roi!'' Et à l'instant, Excellence, cette fillette de quatorze ans, coiffée d'un feutre à panache, paraît sur le bastion.

— L'aventure, en effet, ne manque pas de pittoresque!... Poursuivez, miss!

— Et Madeleine, avec une décision et une intelligence admirables, organise cette garnison, donnant aux uns des armes, aux autres de la consolation, à tous du courage. Partout à la fois, faisant de-ci de-là le coup de feu pour abattre un Iroquois plus hardi que les autres, elle réussit à persuader aux Indiens qu'ils ont affaire à forte partie. Le jour, la nuit, elle est au poste, et l'on ne peut songer sans émotion à la sublime fillette, seule en ce coin du nouveau monde, à vingt milles de tout secours humain, passant la nuit sur la palissade à surveiller l'horizon, ses mains blanches posées sur la culasse du gros canon prêt à dégueuler, prêtant l'oreille au murmure nocturne de la forêt, à la chanson du flot, tendant son âme pure vers la Vierge qui venait de sauver Québec, cependant que cette tranquille audace dompte les tigres de la Mohawk dont les yeux fauves luisent dans les taillis...

A mesure qu'elle parlait, Thérèse s'animait, ses yeux brillaient de fierté et sa voix tremblait d'émotion. Pour Durham, il devenait de plus en plus probable que celle-là pourrait, si elle le voulait bien, le renseigner exactement sur son mystérieux visiteur de la nuit dernière. Sans laisser rien paraître, il ajouta:

— Et comment finit tout cela?...

— Enfin, après quarante-huit heures passées sans manger ni dormir, après avoir tenu seule, pendant huit jours, contre une véritable petite armée indienne, Madeleine vit le secours paraître à l'horizon!... Le Gouverneur, informé on ne sait trop comment, envoyait M. de la Monnerie pour délivrer le fort. Madeleine, toujours coiffée à la *mousquetaire,* marcha derechef à la grève et, comme le commandant sautait sur le sable, elle enleva son feutre, s'inclina et lui dit avec cette grâce toute française qui sied si bien au courage: "Monsieur! faites relever les sentinelles; il y a huit jours qu'elles ne sont pas descendues des bastions. A ces conditions-là, je vous remets mon commandement et je vous rends la place!..."

— Vraiment, miss! on croirait entendre un chant de l'Iliade!...

— C'est plus qu'un chant de l'Iliade, Excellence, c'est une page de l'histoire du Canada, du Canada français!

Durham maintenant ne doutait plus. Il savait à n'en pas douter que la petite main qui jouait fiévreusement dans les dentelles du tablier était celle-là même qui avait écrit le *Thou liest, Durham!* Mais elle était si crâne, la petite Canadienne française, et si évidemment sincère, qu'il ne lui en voulait plus, et qu'au-dessus du gentilhomme qui respectait la femme et le geste, il y avait l'homme attendri qui pardonnait.

Aussi, relevant sa belle tête de *patricien,* il ajouta:

— Je vous remercie, miss, de l'attachant récit que vous venez de me faire et qui m'a remué. J'ignorais que ce pays nouveau eût des annales déjà si glorieuses... Vous y mettiez tant de chaleur que, vraiment, je me demandais en vous écoutant si vous racontiez quelque chose ou... si vous plaidiez une cause!

Aux derniers mots, Durham s'était levé. Thérèse fit un pas en avant et, frémissante :

— Je plaidais une cause en effet, Excellence, celle des miens, celle de l'héroïsme français et de son droit au respect, à l'espace, à la survivance, à la liberté !...

Tendant à la jeune fille le papier qu'il tenait toujours en main :

— Permettez-moi, miss, de vous remettre ceci sans vous demander d'explication !

Et avec un sourire :

— Je comprends que le fort de Verchères est toujours français et que, malgré le siècle écoulé, l'ombre de la petite Madeleine revient parfois la nuit, dans le Château, monter la garde !

Fr. MARIE-VICTORIN.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. En présence du gouverneur, la jeune fille ne laisse-t-elle pas percer son émotion ? Relevez les termes qui l'indiquent. — 5. Quels sentiments manifeste cette parole de Durham : *J'aime beaucoup vos ... légendes ...* ? Cette parole n'est-elle pas bien en harmonie avec la dernière phrase de son rapport ? — 6. L'auteur a d'abord condensé tout le récit de l'exploit de Madeleine de Verchères en un tableau remarquable. Montrez qu'il a su choisir ce qu'on appelle, en peinture et en sculpture, le *moment utile* de l'action, c'est-à-dire l'instant où l'attitude des personnages suggère le mieux l'ensemble de l'action. Distinguez aussi les éléments de ce tableau, les termes de peinture dont l'auteur s'est servi. — 7. A l'époque de Durham, combien d'années s'étaient écoulées depuis l'exploit de Verchères ? Pourquoi Thérèse dit-elle alors : *Il y a déjà deux siècles* ? — 8. A quoi font allusion ces paroles : *La Vierge qui venait de sauver Québec* ? — 9. Indiquez les sentiments manifestés par la jeune Canadienne dans son récit, dans son attitude. — 10. Relevez les paroles par lesquelles lord Durham fait connaître ses impressions. Comment le récit qu'il vient d'entendre a-t-il pu l'éclairer sur le mystère de la nuit précédente ? — 11. Indiquez, d'après le texte, quels auraient été les traits principaux du caractère de Durham.

Montrez qu'ils s'accordent bien avec ce qu'en dit l'histoire. — 12. Qu'est-ce qui fait l'intérêt, le charme de ce morceau ? — 13. Montrez, par quelques exemples, que le style est bien adapté à la pensée et au caractère des personnages. — 14. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ? — 15. Demandez-vous si la scène n'est pas fondée sur une interprétation fausse d'un mot du rapport de lord Durham.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *vieillard* et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *lisière, débile, crâne* (adj.). — 3. Donnez les différentes acceptions du mot *régime*. — 4. Quelles *épithètes* pourraient caractériser la conduite de Madeleine de Verchères ? donner une idée de l'état d'âme de lord Durham pendant le récit ?

Rédaction. — a) Trouvez dans l'histoire trois femmes qui ont manifesté un grand patriotisme et dites ce que vous savez sur chacune d'elles.

b) Tous les hommes aiment leur pays; quelles sont les raisons que nous avons d'aimer le Canada ?

---

42. La renaissance du peuple acadien

Extrait des *Etudes et Appréciations* (1918).

Au lendemain de la dispersion des Acadiens, c'était un spectacle profondément lamentable que celui de ces malheureux, les uns cachés dans les bois, les autres jetés comme des *épaves* sur toutes les côtes de l'Amérique, quelques-uns même transportés jusqu'en Angleterre et en France. Et celui qui eût prédit à ce peuple une reconstitution de ses familles et de sa vie, suffisante pour lui permettre, après cent cinquante ans, de disputer aux fils de ses bourreaux toutes les formes de l'influence et du pouvoir, eût passé pour un ironiste ou un dément. La



DÉPORTATION DES ACADIENS
Composition de M. J.-B. Lagacé.

Providence nous a ménagé la joie d'assister à ce revirement du destin et à cette revanche de l'histoire.

Il y a des arbres dont les racines s'adaptent si bien au sol, et en tirent une sève si féconde, que ni la main de l'homme, ni les ravages de la tempête, ne peuvent épuiser leur vitalité. Il y a des races dont le berceau est chargé d'orages, et qui, par leur vigueur physique et leurs qualités morales, en même temps que par le secours d'en haut, triomphent des plus invincibles obstacles. La race acadienne, sœur jumelle de la nôtre, mérite une place à part dans les annales des peuples grandis et glorifiés par le malheur.

Rien en vérité n'est plus merveilleux que le ralliement progressif de ces déportés et de ces bannis, se rassemblant en groupes nombreux autour du domaine ancestral, et faisant en quelque sorte le siège de leurs anciennes demeures occupées par des étrangers. Rameau [1] a raconté, en des pages palpitantes d'intérêt, ce mouvement obscur, laborieux, maintes fois interrompu, mais patient, et puissant, et reconstructeur de la nationalité acadienne. Nous avons nous-même visité, au cours de deux voyages dans les trois provinces de l'Est, diverses paroisses formées et habitées par les descendants des victimes de Lawrence [2]. Et nous avons pu étudier sur les lieux, dans l'intimité des familles, ce qui fait la force de cette race dont l'âme est cuirassée de foi, de patriotisme et d'en-

1. **Rameau de Saint-Père :** écrivain français qui s'est rendu cher aux Canadiens et aux Acadiens par ses études sur le développement de la race française en Amérique (1820-1899).

2. **Lawrence :** gouverneur anglais de la Nouvelle-Ecosse qui, avec l'approbation tacite du cabinet de Londres, ordonna en 1755 la cruelle déportation des Acadiens.

durance, et dont les prodiges de courage ont égalé la misère.

Les Acadiens ont hérité des pêcheurs bretons, leurs aïeux, un goût marqué pour la mer et l'exploitation de ses richesses. Cet amour très vif de l'onde prometteuse et *fascinatrice,* amour dû à l'instinct naturel et aux besoins d'une vie exposée à tous les *aléas,* les a détournés jadis, du moins en certains endroits, de travaux agricoles qui eussent pu asseoir plus solidement leur fortune, et étendre davantage leur champ d'action. La culture joint maintenant ses fruits à ceux de la pêche pour leur assurer l'aisance et les attacher plus étroitement au sol...

Le catholicisme, chez eux, s'est conservé et perpétué, grâce sans doute à l'action de Dieu et de son Eglise, mais grâce aussi à leur langue. La langue française les a protégés contre le péril protestant. Et c'est là une des raisons pour lesquelles cette race malheureuse, mais plus grande que son infortune, garde si jalousement son parler maternel...

Lorsque les bannis de 1755 furent livrés aux caprices de la mer pour être jetés et dispersés sur tous les rivages, il y en eut qui, s'armant d'un reste d'énergie, parvinrent à se rendre maîtres des vaisseaux sur lesquels on les avait parqués, et à ramener ces navires vers des ports français. N'était-ce pas là l'image, le signe *précurseur,* de ce que nous voyons aujourd'hui dans les sphères sociales de l'ancienne Acadie, où les premiers habitants du sol, si injustement dépossédés, ont pu ressaisir une partie de leur influence et où plusieurs d'entre eux prennent une part de plus en plus grande dans la direction du vaisseau de leur pays?

La Providence *se joue* des calculs des hommes, et elle marque souvent son action par d'éclatants retours de justice. Elle venge, dans l'existence bénie des fils, l'honneur et la fortune outragés des ancêtres.

Mgr L.-A. PAQUET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Pour faire mieux ressortir la renaissance acadienne, montrez que l'auteur a recours d'abord au contraste, puis à la comparaison. — 4. Quelles sont les trois causes qui ont aidé les Acadiens à triompher de tous les obstacles ? — 5. Pourquoi l'auteur peut-il dire que la race acadienne est la sœur jumelle de la nôtre ? — 6. Comment le malheur peut-il grandir et glorifier ? — 7. Justifiez l'emploi du mot *épaves* (1er alinéa) ; commentez *berceau chargé d'orages* (2e alinéa). — 8. Par quelle comparaison suggestive l'auteur fait-il entrevoir la tactique des Acadiens pour reconquérir le domaine de leurs ancêtres ? — 9. Qu'est-ce qui fait la force de leur race ? — 10. Dites quelle a été de tous temps l'occupation préférée des Acadiens. Pourquoi ? Quelle remarque l'auteur fait-il à ce sujet ? — 11. Justifiez l'emploi des épithètes *prometteuse* et *fascinatrice*. — 12. A quoi Mgr Paquet attribue-t-il la conservation du catholicisme chez les Acadiens ? — 13. Quels termes indiquent leur grand amour pour la langue française ? — 14. Dans l'avant-dernier alinéa, l'auteur rappelle un épisode de la dispersion et en fait comme le symbole, l'image, de la renaissance acadienne : montrez la justesse de ce rapprochement. — 15. Quelle leçon se dégage de ces événements ? Commentez *se joue* (dernier alinéa). — 16. Quels sentiments fait naître en vous le souvenir de la déportation de 1755 ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *peuple* (latin *populus*), *ralliement*, et donnez-en la signification. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *aléa*, *lamentable*. — 3. Quels *noms* et quels *adjectifs* pourraient caractériser la déportation des Acadiens ?

Rédaction. — a) On a dit que "trois caractères marquent pour jamais l'infâme conduite tenue, vis-à-vis des Acadiens, par l'administration anglaise : une *perfidie* froide et basse, une *cruauté* sauvage, un *égoïsme* violent et cupide." Faites ressortir ces trois caractères, d'après ce que vous savez de ce douloureux événement.

b) Décrire la gravure : lieu de la scène, personnages, impression qui s'en dégage.

c) Commenter l'*Evangéline* de Longfellow (Voir l'édition d'Emile Lauvrière et la thèse d'Ernest Martin sur les Acadiens du Poitou).

Salut, ô ciel de ma patrie!
Salut, ô noble Saint-Laurent!
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi, notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais?

Octave CRÉMAZIE.

GENRE DIDACTIQUE

43. L'homme doit résoudre le problème de sa destinée

Extrait des *Pensées.*

Dans les pages qui suivent, Pascal veut faire sentir aux indifférents, qui affectent de mépriser toute recherche religieuse, que le problème de notre destinée est de tous le plus important et qu'un homme sensé ne saurait s'en désintéresser.

... C'est assurément un grand mal que d'être dans ce doute; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher, quand on est dans ce doute; et ainsi celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste; que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

Où peut-on prendre ces sentiments? Quel sujet de joie trouve-t-on à n'attendre que des misères sans ressources? Quel sujet de vanité de se voir dans des obscurités impénétrables, et comment se peut-il faire que ce raisonnement se passe dans un homme raisonnable?

"Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même; je suis dans une ignorance terrible de toutes choses; je ne sais ce que c'est que mor

corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit... Tout ce que je connais est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

"Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage. Voilà mon état, plein de faiblesse et d'incertitude. Et de tout cela, je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte, tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future."

Qui souhaiterait d'avoir pour ami un homme qui *discourt* de cette manière? qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires? qui aurait recours à lui dans ses afflictions? Et enfin à quel usage de la vie on le pourrait destiner?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses: la corruption de la nature et la rédemption de Jésus-Christ. Or, je soutiens que, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité; et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard de toutes les autres choses: ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort, sans inquiétude et sans émotion. C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes.

PASCAL.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Les 1er et 6e alinéas fournissent des exemples de ce qu'on a appelé le tour *géométrique* du raisonnement de Pascal; remarquez tout ce qu'il y a de clarté, de précision et de rigueur dans ces deux démonstrations. — 5. Mais Pascal n'est pas seulement un

logicien dont la dialectique serrée ne laisse à son adversaire aucune échappatoire; c'est encore un apôtre qui veut persuader et convertir : il est tellement convaincu de la vérité de la religion chrétienne, tellement effrayé à la pensée de l'éternité, qu'il ne peut se contenir en face des impies indifférents. Comment se manifeste, dans les 2e et 5e alinéas, la conviction *passionnée* qui l'anime ? — 6. Le discours qu'il prête à son adversaire dans les 3e et 4e alinéas révèle à la fois l'étrange et dangereuse insouciance de ce dernier et l'ironie froide, dédaigneuse, de l'auteur à son endroit; quels sont les passages les plus suggestifs ? — 7. Comment fait-il ressortir, dans le dernier alinéa, l'étrange insensibilité de ces indifférents pour les choses religieuses ? Relevez-y un contraste frappant. — 8. Le style de Pascal dans ce morceau n'est que la fidèle expression de son âme dont il reflète jusqu'aux moindres émotions. Voilà pourquoi il est aussi naturel que varié. Indiquez quelques phrases remarquables par la vivacité du tour, par leurs images saisissantes. Distinguez : *fasse profession* de *fasse vanité* (1er alinéa). L'auteur ne craint pas de répéter le mot qui convient, plutôt que d'en employer un autre moins juste : citez des exemples dans le 1er alinéa. — 9. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *doute, destinée.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *incertitude, impie, assigner, indispensable.* — 3. Donnez quelques *verbes* qui pourraient caractériser les différentes attitudes de l'homme à l'égard de la religion. — 4. Le mot *éternité* évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; énumérez les *noms* qui les désignent.

Rédaction. — Développez, en un paragraphe, cette parole de Bossuet : *Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu.*

---

44. Catholicisme et sociologie

De *Science et Religion* (1895).

Le catholicisme a pour lui de n'être pas seulement une théologie ou une psychologie, mais une sociologie; et c'est là, sachons-le bien, à l'heure critique où nous sommes, son plus grand avantage.

Essayez en effet d'atteindre ou de définir le protestantisme: c'est le salut individuel qui est sa grande affaire. Le pécheur s'y confond, il s'y abîme et, pour parler comme Luther, il s'y engloutit dans la conscience de son indignité, dans la terreur de son juge, dans l'effroi de la damnation. "Les moindres manquements lui semblent des crimes", n'y ayant ni indulgences ni œuvres qui puissent les réparer. La préoccupation même de la foi détruit ainsi l'espérance en son cœur et, dans le naufrage de l'espérance, sombre à son tour la charité. Comment en effet s'occuperait-on des autres, quand on est à ce point inquiet de soi-même, et d'autant plus inquiet que la conscience est justement plus scrupuleuse ou plus farouche?

Mais, dans le catholicisme — à quelque monstrueux abus que la doctrine des indulgences et des œuvres ait pu donner lieu quelquefois —, il suffit de la ramener à son premier principe pour en apercevoir clairement la fécondité sociale. Les mérites des uns s'appliquent au salut des autres. La Carmélite aux pieds nus, qui pleure dans son cloître sur les péchés du mondain, les efface. Le moine qui s'en va mendiant sur les routes rachète la femme adultère au prix des humiliations qu'il essuie. Il s'établit ainsi, dans la société catholique idéale, une circulation de perpétuelle charité. Les vivants y prient pour les morts, les morts y intercèdent pour les vivants. Une justice plus clémente, un Dieu plus tendre à la faiblesse humaine y accorde aux élus la grâce des réprouvés. Et, du centre à la circonférence de ce cercle infini où l'humanité se trouve enveloppée tout entière, il n'est personne en qui ne retentissent, pour le désoler, les péchés, mais aussitôt, et pour le consoler, les mérites aussi des autres.

Ferdinand BRUNETIÈRE.

ANALYSE DU TEXTE

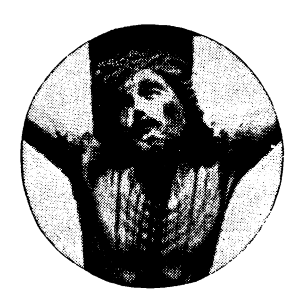
1. Par quel procédé de style l'auteur établit-il que, dans le catholicisme, on s'occupe les uns des autres ? — 2. Sur quel dogme repose la "fécondité sociale" qu'il lui attribue ? — 3. Comment s'appelle cet échange de leurs mérites que font entre eux les membres des trois Eglises ? — 4. Quels caractères distinguent, d'après l'auteur, la religion protestante ? — 5. Commentez "du centre à la circonférence de ce cercle infini". — 6. Expliquez *théologie, psychologie, sociologie.* — 7. La dernière phrase se distingue par une qualité de style évidente : quelle est-elle ?

GENRE LYRIQUE

45. Le crucifix

Extrait des *Nouvelles Méditations poétiques* (1823).

Cette touchante élégie a été suggérée au poète par un crucifix, dernier souvenir d'une personne très chère.



Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr[1],
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir!

I

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,

1. Le crucifix de la mourante lui venait de M. de Kéravenant, un prêtre "martyr" de la Révolution.

Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort [2].

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort, sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc *mausolée*
L'ombre des noirs *cyprès*.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche;
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser.

Maintenant tout dormait sur sa bouche glacée;
Le souffle se taisait dans son sein endormi,
Et sur l'œil sans regard la paupière affaissée
Retombait à demi.

2. Rien de plus beau, en effet, que les prières pour la recommandation de l'âme que l'Eglise place, à ce moment suprême, sur les lèvres de ses ministres ! "Partez de ce monde, âme chrétienne, au nom de Dieu le Père tout-puissant, qui vous a créée; au nom de J.-C., fils du Dieu vivant, qui a souffert pour vous; au nom du Saint-Esprit, qui a été répandu en vous; au nom des Anges et des Archanges... Qu'aujourd'hui votre habitation soit dans la paix, et votre demeure dans la sainte Sion..."

Et moi, debout, saisi d'une terreur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais!... Mais le prêtre entendit mon silence,
Et, de ses doigts glacés prenant le crucifix:
"Voilà le souvenir, et voilà l'espérance:
Emportez-les, mon fils!"

II

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Placé près de ce cœur, hélas! où tout s'efface,
Tu l'as contre le temps défendu de l'oubli,
Et mes yeux goutte à goutte ont imprimé leur trace
Sur l'ivoire amolli.

O dernier confident de l'âme qui s'envole,
Viens, reste sur mon cœur ! parle encore, et dis-moi
Ce qu'elle te disait quand sa faible parole
N'arrivait plus qu'à toi;

A cette heure douteuse où l'âme recueillie,
Se cachant sous le voile épaissi sur nos yeux,
Hors de nos sens glacés pas à pas se replie,
Sourde aux derniers adieux.

Pour éclaircir l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! Que lui dis-tu ?

III

Tu sais, tu sais mourir! et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu priais en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

De la croix, où ton œil sonda ce grand mystère,
Tu vis ta Mère en pleurs et la nature en deuil;
Tu laissas, comme nous, tes amis sur la terre,
Et ton corps au cercueil!

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir:
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir!

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu;
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

Ah! puisse, puisse alors sur ma funèbre couche,
Triste et calme à la fois comme un ange éploré,
Une figure en deuil recueillir sur ma bouche
L'héritage sacré !

Soutiens ses derniers pas, charme sa dernière heure;
Et, gage consacré d'espérance et d'amour,
De celui qui s'éloigne à celui qui demeure
Passe ainsi tour à tour,

Jusqu'au jour où, des morts perçant la voûte sombre,
Une voix dans le ciel les appelant sept fois,
Ensemble éveillera ceux qui dorment à l'ombre
De l'éternelle croix!

LAMARTINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Comment ce crucifix est-il pour le poète un *symbole deux fois saint* ? — 5. Montrez que Lamartine a peint le tableau de la chambre mortuaire avec une saisissante sobriété, que tous les détails trop tristes sont rejetés dans la pénombre. — 6. Justifiez la comparaison de la troisième strophe, les images de la quatrième. — 7. Faites ressortir les deux idées renfermées dans le 39e vers. — 8. Y a-t-il longtemps que le poète a perdu cette personne aimée ? — 9. En quels termes exprime-t-il cette idée : Tu m'as fait garder le souvenir ? Justifiez l'image dont il s'est servi. — 10. A quoi est-il fait allusion dans le 62e vers ? Ne semble-t-il pas renfermer une inexactitude ? — 11. Que demande le poète pour sa dernière heure ? — 12. Quel autre souhait forme-t-il ? Justifiez l'emploi des épithètes *triste* et *calme* (78e vers). — 13. La dernière strophe est pleine de grandeur; exprimez-la en termes plus simples. — 14. Le crucifix a donné au poète l'occasion de manifester ses sentiments. Quels sont ces sentiments ? Montrez qu'ils sont vrais et profonds, tandis que les faits qu'ils supposent sont vaporeux à dessein. (Ainsi, la pièce de vers n'indique aucunement s'il s'agit d'un mort ou d'une morte.) — 15. Montrez que les pensées s'épurent au cours de la poésie et qu'elles deviennent de plus en plus élevées. — 16. Cette poésie est remarquable par la limpidité, la suavité, l'harmonie de la forme, par la magie incomparable de la mélodie et du rythme; citez les vers qui vous semblent les plus remarquables et justifiez votre choix; expliquez *bouche expirante, saints flambeaux, œil sans regard, nature en deuil.* — 17. Cependant, on y rencontre aussi quelques négligences de style, ce qui ne surprend pas quand on sait que Lamartine ne les a pas revus : c'est, dit-il, assez de les avoir écrits. Donnez-en quelques exemples. — 18. Quelle impression laisse en vous cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *crucifix*. — 2. Donnez des synonymes de *tristesse, empreindre.* — 3. Distinguez *stèle* de *mausolée*. — 4. Indiquez les *noms* qui pourraient exprimer les sentiments de Jésus en croix, ceux du chrétien regardant un crucifix; les *adjectifs* qui caractériseraient la mort du soldat sur le champ de bataille, du martyr, du pécheur impénitent, du pauvre abandonné, du chrétien fidèle.

Rédaction. — a) Le crucifix : ce qu'il vous rappelle, ce qu'il vous fait espérer.

b) Développez en quelques lignes cette parole de saint Paul en parlant de Jésus-Christ : *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi.*

Sainte Thérèse a épanché son cœur tout débordant de l'amour du divin Crucifié, dans une page sublime que Sainte-Beuve lui-même, malgré son athéisme, considérait comme l' "un des plus beaux morceaux de la littérature".

Est-ce que tu crois, ô toi éternellement vivant, que je t'aime à cause des récompenses futures promises dans ton royaume; pour les palmes, les harpes, les merveilles, les délices espérées de ton Ciel? Oh! non; moi je t'aime parce que tu as été malheureux, parce que tu as passé par toutes les douleurs, supporté toutes les humiliations! Toi, Dieu chargé de fers; toi, Dieu conduit au supplice par les bourreaux! Moi, je t'aime parce que tu as été forcé de crier vers le Père: "Pourquoi m'as-tu abandonné?" Moi je t'aime plus à cause de ton agonie et de ta mort qu'à cause de ta résurrection; car je m'imagine que toi, ressuscité, remontant dans les espaces azurés, ayant ton univers à tes ordres, tu as moins besoin de ta servante! Mais lorsque j'assiste à ton agonie, il me semble que je reviens dans les contrées déjà connues de moi, que j'avais déjà contemplé jadis cette colline et cette croix inondées de la pourpre de ton sang! que cette Madeleine, la sainte ta bien-aimée, qui gémit là-bas, c'était peut-être moi! Car dans mon cœur son cœur se lamente; car toutes les larmes de ses yeux sourdent dans mes paupières, et mon désespoir est si terrible, si profond, que deux semblables désespoirs ne peuvent pas exister! Non, elle ne t'aimait pas davantage! Je sais qu'elle est une grande sainte, et moi, une pauvre chétive dont les actions sont moins méritoires devant toi; mais elle ne t'aimait pas davantage!... Une seule fois, dans sa vie, elle s'est prosternée tout en larmes dans la poussière arrosée de ton sang sur le Golgotha, une seule fois seulement; et moi, combien de fois!...

Car, presque chaque nuit, se renouvelle pour moi le supplice du calvaire, et, après tant de siècles écoulés, se présente pour moi dans sa réalité ce moment où, au milieu des ténèbres, mourut le Créateur en présence de toute la création. Et je dévore de mes regards la croix de ton martyre, sur laquelle se détache en blanc ton corps éclairé par la lumière de l'amour, tandis que le reste de ma cellule est plongé dans l'ombre sépulcrale!

Toi et moi, Seigneur! personne de plus, nous seuls, si près l'un de l'autre et si séparés! Car je me trouve bien bas sous tes pieds, et toi au-dessus de moi dans cette effrayante immensité, cloué avec du fer à des poutres de cèdre!

Je suis prosternée à deux genoux, silencieuse; mais tout mon cœur tressaille sous les tourments de ton corps; les épines de ton front s'enfoncent dans mes tempes; les clous de tes mains dé-

chirent mes mains; la plaie de ton flanc saigne sous mon cœur! Et quoique je sois ici dans la poussière, je me confonds si bien avec mon Dieu que je me sens là-haut crucifiée avec toi!

SAINTE THÉRÈSE

---

46. L'étoile du soir

Extrait du poème *Le Saule* (1830).

Qui n'a pas contemplé l'étoile du soir, celle que l'on voit la première après le coucher du soleil ! Elle a inspiré à Musset, alors qu'il n'avait que vingt ans, ces vers gracieux tout pénétrés d'une mélancolie discrète et tendre.

Pâle étoile du soir [1], messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant;
De ton palais d'azur au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère;
Le phalène [2] doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.

Etoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi, que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit:

Etoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?

---

1. **L'étoile du soir**, appelée encore *Vénus, étoile du berger,* est la plus brillante de toutes les planètes du système solaire.
2. **Phalène** (nom féminin) : genre de papillons nocturnes. Musset, à tort, fait ce mot masculin.

Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

Ah! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête;
Etoile de l'amour, ne descends pas des cieux.

Alfred DE MUSSET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Dégagez l'idée maîtresse de ce morceau. — 2. Comment est représentée l'étoile dans la première strophe ? Justifiez l'emploi de l'épithète *pâle.* — 3. Montrez l'enchaînement des idées dans les 5e et 6e vers. — 4. Pourquoi l'auteur parle-t-il d'une phalène et non d'une abeille ? — 5. Ce n'est pas la première fois que le poète contemple l'étoile : quel mot de la 3e strophe l'indique ? L'épithète *tremblant,* se rapportant à l'étoile du soir qui est une planète, est-elle exacte ? — 6. L'étoile du soir est encore appelée *étoile du berger* : montrez que Musset ne l'a pas oublié. — 7. Si vous aviez à peindre le tableau représenté par le poète, dites comment il serait composé. — 8. L'étoile du soir, en elle-même, est chère au poète sans doute (pourquoi ?). Mais elle l'est bien plus encore comme symbole de la beauté idéale qui a tant d'attrait pour un cœur de vingt ans. Glosez là-dessus. — 9. Ces vers sont imprégnés d'une mélancolie discrète et tendre; quels sont les termes qui donnent surtout cette impression ? — 10. On a dit que cette pièce "est un diamant digne d'être serti dans l'or". La grâce et l'harmonie s'y réunissent pour enchanter l'oreille; citez quelques vers des plus remarquables de ce point de vue. — 11. Relevez et commentez les principales images; expliquez : *messagère lointaine, voiles du couchant, palais d'azur, terre endormie, larme d'argent.*

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *étoile* (latin *stella*). — 2. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot *étoile* : *étoile fixe, étoile filante, planète, comète, nébuleuse, météore, bolide, constellation, voie lactée; loger à la belle étoile, avoir le front dans les étoiles, être né sous une bonne étoile, il croit à son étoile, travailler des étoiles aux étoiles.*

Rédaction. — Vos impressions et vos réflexions en contemplant un beau ciel étoilé.

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore,
Sur le flanc des coteaux déjà court le gazon.
Cependant du plaisir la frileuse saison
Sous ses grelots légers rit et voltige encore,
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le Printemps inquiet paraît à l'horizon.

Alfred DE MUSSET, *A la Mi-Carême*

---

47. L'Immortalité

Extrait des *Premières Méditations poétiques* (1820).

L'*Immortalité,* d'après le poète lui-même, est "un fragment tronqué d'une longue méditation sur les destinées de l'homme." On peut dire que c'est un hymne de triomphe en l'honneur de la vie future. La grandeur du sujet, l'éclat des images, la sincérité de l'émotion du poète donnent à ces pages, toutes débordantes du lyrisme le plus pur et le plus élevé, une beauté presque sans égale. Dans l'œuvre entière de Lamartine, il n'en est pas de plus dignes d'être confiées à la mémoire.

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit:
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit [1].

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse,
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une épouse ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Ou l'airain gémissant, dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus,

---

1. Dans sa sobriété, ce vers rappelle le passage de Bossuet sur la rapidité de la vie (voir *Langue française,* 109e leçon).

Je te salue, ô mort! Libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur;
Ton bras n'est point armé d'un glaive destructeur,
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide;
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
Tu n'anéantis pas, tu délivres: ta main,
Céleste messager, porte un flambeau divin;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière;
Et l'espoir près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau [2].

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? Parais; que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

Qui m'en a détaché? Qui suis-je, et que dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer, quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? Par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encor dans un oubli nouveau?

---

2. Il faudrait lire un magnifique développement de cette idée dans la *Mort de Socrate,* du même auteur. (Voir un fragment, page 18.).

Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?

Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux.

"Vain espoir!" s'écriera le troupeau d'Epicure[3]
Et celui dont la main, *disséquant* la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et *végéter* l'esprit[4].
"Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse,
Regarde autour de toi: tout commence et tout s'use,
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir:
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir,
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés, tu vois les mers tarir;
Les cieux même, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,

---

3. **Le troupeau d'Epicure:** les amis, les disciples, les partisans d'Epicure. Epicure (341-270 av. J.-C.) était un philosophe grec qui se représentait l'âme comme composée d'atomes subtils qui, à la mort, devaient se désagréger comme ceux du corps; il niait ainsi l'immortalité de l'âme.

4. Allusion aux matérialistes, qui soutiennent que rien n'existe en dehors de la matière.

Le soleil, comme nous, marche à sa décadence
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour et ne le verront plus!
Tu vois autour de toi dans la nature entière
Les siècles entasser poussière sur poussière
Et le temps, d'un seul pas confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil.
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie
Et, dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité!"

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur: j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond.
Oui, la raison se tait[5]; mais l'instinct vous répond.
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'*éther* l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre,
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout: seul, malgré mon effroi,

---

5. Le poète semble négliger ici le témoignage de la raison; c'est que, par suite de sa tournure d'esprit, il est peu porté vers les choses abstraites. Il n'en est pas moins vrai cependant, comme la philosophie le démontre, que la raison, loin de "se taire", proclame hautement que l'âme étant simple est par suite immortelle.

Etre infaillible et bon, j'espérerais en toi
Et, certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits, je t'attendrais encore!

LAMARTINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. La première strophe se déroule grave, majestueuse; appréciez les comparaisons qu'elle renferme. Montrez l'heureux emploi de l'épithète *tremblants* (que fait présager ce mot ?). Le 4e vers donne la sensation de la rapidité de la vie, comment ? — 5. L'émotion du poète, croissant peu à peu, éclate bientôt en de sublimes accents où abondent des images d'une richesse et d'une splendeur incomparables. Relevez-en quelques-unes dans les 2e, 3e et 4e strophes. Citez aussi quelques termes mis en relief par leur position. Montrez la précision des verbes *frissonne* et *s'attendrisse* (vers 5) ainsi que le rapport qu'ils ont entre eux. Signalez, dans le vers 13, une alliance de mots des plus frappantes. — 6. Par contre, on pourrait y relever certaines imperfections de détail : (vers 7-8), (vers 10), (vers 16-17). — 7. *Tu n'anéantis pas, tu délivres,* voilà ce qui résume avec beaucoup de force tout cet hymne en l'honneur de celle que nous osons à peine nommer; montrez la vérité de cette conception de la mort. Bossuet avait comparé l'issue de la vie "à un précipice affreux"; comment cette manière d'envisager la mort, si différente de celle de Lamartine, se justifiait-elle par le but que se proposait l'orateur sacré ? — 8. Examinez soigneusement les termes dont s'est servi le poète pour rendre cette idée : Quand je m'endors, mon espérance, soutenue par ma foi, me fait rêver d'une vie meilleure. — 9. La 4e strophe exprime les élans spontanés d'une âme avide de voir son Dieu; commentez-en les principaux termes. — 10. Au commencement de la 5e strophe, le poète pose la grave question de l'origine de l'homme et de sa destinée (citez). A qui s'adresse-t-il dans le vers 31 et les suivants ? Pourquoi a-t-il multiplié les formes exclamatives et interrogatives dans les 4e et 5e strophes ? — 11. Par un artifice de composition, le poète rend plus vivante cette méditation philosophique : il en fait comme une sorte de dialogue; quels en sont les personnages ? Relevez quelques périphrases dans les 6e et 7e strophes. — 12. Quelle raison invoquent les matérialistes pour nier l'immortalité de l'âme ? Etudiez de quelle manière le poète a développé la pensée renfermée dans le vers 59. Faites remarquer les fortes antithèses de la fin de la 7e strophe. — 13. Le poète leur répond par le cantique d'espérance de la dernière strophe (vers

81-94), un des plus beaux passages de la littérature française, "une page de Bossuet écrite en vers", a dit E. Faguet. Remarquez la construction de cette période; elle est merveilleusement équilibrée et on sent qu'un souffle puissant l'enlève d'un mouvement irrésistible. Montrez, par quelques exemples, la netteté et la vigueur du style dans ce passage. — 14. Expliquez : *soleil de nos jours, rayons tremblants, airain gémissant, sons éperdus, chaînes corporelles, prison d'argile, troupeau d'Epicure, disséquant la nature, célestes plaines, champs de l'éther.* — 15. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ? — 16. A quelle théorie astronomique font allusion les vers 80-88 ? — 17. Commentez "être infaillible et bon".

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *matière* (latin *materia*). — 2. Indiquez des synonymes de *frissonner, décadence.* — 3. Montrez la composition des mots ci-après : *immortel, disséquer.* — 4. Le mot *immortalité* évoque dans votre esprit un certain nombre d'idées; donnez les *noms* qui les désignent.

Rédaction. — En un paragraphe, développez cette pensée tirée de Lamartine : *La mort, c'est un réveil.*

Remarquez les fortes antithèses que renferment les vers ci-après et l'effet produit par le retour à chaque strophe de l'idée maîtresse.

Ton âme est immortelle

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
Ton âme est inquiète et tu crois qu'elle pleure:
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.

Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir;
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore:
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.

Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir;
Tombe, agenouille-toi, créature insensée:
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

Alfred DE MUSSET, *Lettre à Lamartine.*

Dégagez l'idée maîtresse de la poésie qui suit et montrez par quels procédés l'auteur l'a mise en relief.

L'espoir et la vie

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu, ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.
Un bourgeon vert, à côté d'elle,
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle:
L'homme est ainsi toujours nouveau.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'aurore;
O ma Muse! ne pleurez pas.
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

Alfred DE MUSSET, *Nuit d'août.*

---

48. Le vieux soldat de Carillon

Extrait du *Drapeau de Carillon* (1858).

Un vieux soldat de Carillon avait pu cacher aux Anglais son drapeau fleurdelisé et, plein d'espoir, il le montrait en cachette à d'autres Canadiens patriotes. Un jour, il forme le projet d'aller trouver le roi de France, de déplier devant lui cette relique glorieuse et de lui demander des secours pour chasser les envahisseurs. Il part pour Versailles, mais des courtisans l'empêchent d'arriver jusqu'au trône. Le cœur navré, il se rembarque, regagne sa chaumière, sans faire connaître à ses amis l'insuccès de sa démarche afin de ne pas leur ôter l'espérance. Peu après, il disparaît avec sa bannière : il était allé à Carillon, mourir dans les plis de son étendard.

Sur les champs refroidis jetant son manteau blanc
Décembre était venu. Voyageur solitaire,
Un homme s'avançait d'un pas faible et tremblant
Aux bords du lac Champlain. Sur sa figure *austère*
Une immense douleur avait posé sa main.
Gravissant lentement la route qui s'incline,
De Carillon bientôt il prenait le chemin
Puis enfin s'arrêtait sur la haute colline.

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,
Il déroulait au vent les couleurs de la France.
Planant sur l'horizon, son triste et long regard
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance.
Sombre et silencieux il pleura bien longtemps,
Comme on pleure au tombeau d'une mère adorée,
Puis à l'écho sonore envoyant ses accents,
Sa voix jeta le cri de son âme éplorée:

"O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

"Mes compagnons, d'une vaine espérance
Berçant encor leurs cœurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent: Reviendront-ils jamais?
L'illusion consolera leur vie;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir

Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

"Cet étendard[1] qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

"Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats!
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide *bière,*
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous! Apportant ma bannière
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir."

A quelques jours de là, passant sur la colline
A l'heure où le soleil à l'horizon s'incline,
Des paysans trouvaient un cadavre glacé
Couvert d'un drapeau blanc. Dans sa dernière étreinte,
Il pressait sur son cœur cette relique sainte,
Qui nous redit encor la gloire du passé.

Octave CRÉMAZIE.

---

1. Voir dans *Langue française,* 137e leçon : *Le drapeau de Carillon,* du même auteur. On peut être tenté d'intervertir cette strophe avec celle qui la suit.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Indiquez les circonstances de temps et de lieu mentionnées dans le 1er quatrain. — 4. Quels sentiments animent le voyageur d'après les deux premières strophes ? Comment les manifeste-t-il ? — 5. Appréciez l'image que présente le 1er vers, le 5e. — 6. D'où provient cette tristesse plaintive et douloureuse que le vieux soldat manifeste dans sa chanson ? Faire ressortir le contraste en vous plaçant au point de vue du soldat. — 7. Montrez qu'une idée revient dans chaque couplet et que tout concourt à la ramener. — 8. A qui le vieux soldat s'adresse-t-il successivement ? — 9. Cette chanson, malgré quelques imperfections de style (par exemple dans les vers 31, 38, 42), respire une émotion sincère et profonde. Aussi s'intéresse-t-on vivement à ce brave qui chérit son drapeau et que rien ne saurait consoler des malheurs de son pays. — 10. Le poète fait connaître ses sentiments; relevez les termes qui les expriment.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *illusion, expirer* (latin *ex, spirare,* souffler). — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *austère, drapeau, bière* (vers 45). — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de *planer.* — 4. Quelles *épithètes* pourraient caractériser l'état d'âme du vieux soldat de Carillon ?

Rédaction. — a) Quels sont les plus beaux exemples de dévouement à la patrie que vous ayez rencontrés dans notre histoire ?

b) Commentez ces vers de Victor Hugo (*Les Chants du crépuscule*) :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.

49. Adieux à la vie

Ce morceau, le plus célèbre de Gilbert, est une imitation de plusieurs psaumes; il porte cependant l'empreinte personnelle du poète. Certaines strophes, qui reflètent une tristesse sincère, une plainte spontanée, sont admirables et suffiraient à lui assurer l'immortalité.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence.
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
"Qu'il meure, et sa gloire avec lui!"
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
"Leur haine sera ton appui.

"A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage:
Tout trompe ta simplicité:
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

"Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

"J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir:
Eux-même[1] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir."

---

1. On permet, en poésie, d'écrire *eux-même,* ce qui rend possible l'élision.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois!
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILBERT.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Montrez que Gilbert manifeste dans cette poésie des sentiments de confiance en Dieu, de reconnaissance pour sa miséricorde, d'espérance dans le jugement de la postérité, de regret de quitter si tôt la vie, de mélancolie à la vue de l'abandon dont il est l'objet, d'admiration pour les beautés de la nature, de douceur et de générosité pour ses amis sourds à sa voix. — 4. Faites ressortir les antithèses des deux premières strophes, le contraste entre les 7e et 8e strophes. — 5. Comparez la conception de la vie exprimée dans le 25e vers à celle de Lamartine dans l'*Immortalité* (voir N. 47). Laquelle est la vraie ? — 6. Quelle strophe préférez-vous ? Pourquoi ? Quels sont les vers les plus remarquables pour la mélancolie qui s'en dégage ? — 7. Expliquez les vers 11 et 12. — 8. La vie est-elle bien "un banquet" ? Discutez.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *vie* (latin *vita*), *pénitence*. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *révéler, constance*. — 3. Donnez l'étymologie du mot *adieu* et son sens exact. — 4. Distinguez les termes ci-après : *simplicité, droiture, humilité*. — 5. Expliquez les expressions qui suivent relatives au mot *vie* : *avoir la vie dure, ne pas donner signe de vie, devoir la vie à quelqu'un, la vie spirituelle, le pain de vie, ce discours est sans vie, certificat de bonne vie, je suis la voie, la vérité et la vie.* (N.-S.)

Rédaction. — a) Développez ce vers de Casimir Delavigne : *La vie est un combat dont la palme est aux cieux.*

b) A la mort de quel personnage voudriez-vous que la vôtre ressemblât ? Racontez celle de ce personnage.

Dites les sentiments qui animent les extraits ci-après et montrez le contraste qu'ils forment entre eux. Le premier exprime les sentiments d'une jeune fille brusquement jetée en prison sous la Terreur et attendant la charrette qui doit la conduire à la mort. Le second exprime les accents d'une âme ardente, longtemps égarée à la recherche des faux biens, mais qui sait maintenant apprécier les choses à leur juste valeur.

La jeune captive

... Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine;
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps: je veux voir la moisson
Et comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige, et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin:
Je veux achever ma journée.

O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi:
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.

Pour moi Palès[1] encore a des asiles verts,
Les vallons des échos, les muses des concerts:
Je ne veux pas mourir encore.

André CHÉNIER, *La jeune captive.*

O l'objet le plus beau, le plus aimable et le plus digne d'être aimé, ô mon Dieu, comme le cerf désire l'eau des fontaines, ainsi je soupire après toi. Quand donc te verrai-je?... Quand pourrai-je me rassasier de ta beauté? Quand, loin de cette terre d'ombres et de ténèbres, irai-je contempler les splendeurs dont la vue fait tressaillir ta maison de chants d'allégresse...? Jusque-là, mon cœur, excité par le désir de te voir, ressemblera à la mer dont les flots tumultueux se soulèvent pour toucher au rivage...

SAINT AUGUSTIN

---

50. Gloria in excelsis Deo

Extrait de *Mon Auvergne,* recueil de poésies (1904).

Seigneur, Vous avez fait les monts voisins du ciel,
Les monts graves, *froncés* comme de vieux visages,
Qui pleurent tristement, dans le deuil des nuages,
L'eau pure des glaciers à flot torrentiel.

Vous avez fait la mer farouche et *convulsive,*
Qui clame[2] incessamment son long *miséréré*
Et dont la *houle,* ainsi qu'un front désespéré,
Frappe, pour s'y briser, la falaise massive.

---

1. **Palès:** déesse des bergers et des troupeaux dans la mythologie latine; la campagne elle-même.

2. **Clame:** crie. On n'emploie plus guère ce verbe qu'en composition : *acclamer, proclamer, réclamer, déclamer.*

Vous avez érigé sous vos bleus pavillons,
Parmi la *glèbe*, où leur racine les enchaîne,
Le châtaignier géant et le hêtre et le chêne,
Dont les bras étendus bénissent nos sillons.

Vous avez déployé le désert sans limites
Où, jadis, les lions, à l'ombre des dattiers,
Courbant la majesté de leurs mufles altiers,
Venaient lécher les pieds poudreux de vos ermites.

Vous avez endormi l'étang sous les roseaux
Et par l'inculte lande, où la roche *s'incruste,*
Tel un ruban d'argent sur une laine *fruste,*
Vous faites frissonner la *moire* des ruisseaux.

Et de la même main, Seigneur, qui précipite
Dans des gouffres à pic des fleuves tout entiers,
Vous suspendez aux verts rameaux des églantiers
Les nids aériens où le printemps palpite.

Vous maintenez debout des sapins foudroyés;
Et ces héros blessés, fiers de leurs cicatrices,
Sous des bandages frais de mousses protectrices
Ressoudent les débris de leurs membres broyés.

C'est Vous qui mûrissez le froment et les seigles,
Et vêtez de blancheur le lis noble et loyal;
Et c'est Vous qui creusez d'un froncement royal
La face des lions et le profil des aigles.

Et dans la sombre mer qui hennit son courroux
Ou *brame* longuement ses plaintes grandioses,
Et dans les monts, casqués de glaciers bleus et roses,
Sur qui pointe, en *cimier,* quelque *isard* au poil roux;

Dans la paix des labours où le paysan sème,
Dans les parfums de glèbe apportés par les vents,
Dans les sourires doux qu'ont les soleils levants,
Dans la splendeur des nuits, Seigneur, c'est vous que j'aime.

Je vous aime dans les oiseaux et dans les fleurs,
Dans le fleuve géant, dans la source où les merles
Cueillent de leur bec jaune, une à une, les perles
De la fougère humide et des mousses en pleurs.

Je vous aime, Seigneur, dans toute créature,
Même dans le grillon qui se terre et s'endort
A l'heure où, retenus au ciel par des clous d'or,
Les *crêpes* de la nuit flottent sur la nature,

Et jusque dans l'abeille et dans la fourmi grise,
Qui donnent aux humains l'exemple du travail,
Jusque dans le plus pauvre et le moindre bétail;
Je voudrais Vous aimer comme François d'Assise.

Même dans le crapaud hideux, qui va par bonds,
Seigneur, je Vous bénis, car Vous l'avez fait naître
Afin que la laideur humble de ce pauvre être
Nous rendît à la fois pitoyables et bons.

Car Vous êtes partout, et partout je Vous sens,
Seigneur: Vous souriez dans les claires aurores;
C'est vers Vous qu'au matin la terre, ouvrant ses pores,
Exhale ses brouillards d'azur comme un encens.

C'est pour Vous que le soir fait flamboyer sa forge
Et, sur l'horizon rouge aux lueurs de vitrail,
Dresse, cabré, luttant poitrail contre poitrail,
Le groupe du dragon sanglant et de saint George.

Je songe à votre glaive, ô Seigneur, quand je vois
L'éclair fendre le ciel de sa lame écarlate
Et, quand l'ouragan passe et quand la foudre éclate,
C'est Votre souffle que j'entends et Votre voix.

Et j'évoque en esprit, dans leur blancheur première,
Les âmes des souffrants, des pauvres et des saints,
Qui, tels de radieux et splendides essaims,
S'envoleront un jour vers Vous, vers la Lumière !...

Arsène VERMENOUZE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Montrez que cette poésie a les caractères de l'*ode sacrée* : elle traduit une émotion profonde, portée jusqu'à l'enthousiasme et causée par la contemplation des œuvres de Dieu. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Montrez que le poète a développé son sujet en faisant l'*énumération des parties;* que les principales idées qui semblent manquer de transition entre elles sont en réalité étroitement unies par le sentiment. — 5. Il a présenté successivement un grand nombre de tableaux, mais tous sont ramassés en quelques traits bien choisis, fortement dessinés, évoquant de grandes scènes et des mondes d'idées. Citez quelques exemples. — 6. Pour faire ressortir la valeur poétique de l'expression, exprimez à votre façon les idées ou le thème essentiel de chacune des cinq premières strophes, puis examinez les *procédés de développement* et les *images* par lesquels le poète le transforme, le colore et l'embellit. — 7. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *froncer* (du latin *frons,* front). — 2. Donnez les doublets de *poitrail, essaim.* — 3. Employez *encenser, abîme,* au sens propre et au sens figuré. — 4. Quel sens a le mot *aigle,* selon qu'il est masculin ou féminin ? — 5. Expliquez les mots ci-après restés latins de forme : *album, pensum, accessit, intérim, exeat, ultimatum, ex-voto.* — 6. Trouvez des *épithètes* qui pourraient marquer la beauté d'un paysage.

Rédaction. — L'AMOUR DE DIEU. *Pourquoi* j'aime Dieu : 1° à cause de ses bienfaits; 2° à cause de ses perfections. *Comment* je veux l'aimer : "Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande." (N.-S.).

51. Le Cor

Extrait des *Poèmes antiques et modernes* (1826).

Le poète, alors capitaine d'infanterie en garnison à Pau, entend le soir le son du cor dans la montagne. Ce son évoque en lui le souvenir de Roland et de la bataille de Roncevaux où le chevalier trouva la mort.

I

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche *aux abois*
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit, demeuré,
J'ai souri de l'entendre et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins[1] antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, *cirque* du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, *gaves,* ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons,
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit;

---

1. **Paladins :** nom donné dans les romans de chevalerie aux seigneurs qui suivaient Charlemagne dans ses expéditions. Ordinairement ils vivaient dans le palais de l'empereur (*palatium,* d'où *palatinus* ou paladin).

A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle;

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher;
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux ! Roncevaux ! dans ta sombre vallée,
L'ombre du grand Roland[2] n'est donc pas consolée!

II

Tous les *preux* étaient morts, mais aucun n'avait fui,
Il reste seul debout, Olivier près de lui;
L'Afrique[3] sur le mont l'entoure et tremble encore:
"Roland, tu vas mourir, rends-toi", criait le More;

Tous tes pairs[4] sont couchés dans les eaux des torrents."
Il rugit comme un tigre et dit: "Si je me rends,
Africain, ce sera lorsque les Pyrénées
Sur l'onde avec leurs corps rouleront entraînées..."

III

Tranquilles cependant, Charlemagne et ses preux
Descendaient la montagne et se parlaient entre eux.

---

2. **Roland**: d'après la légende, neveu de Charlemagne qui fut surpris par les Sarrasins ou Mores dans le val de Roncevaux et y périt avec Olivier, son ami intime, et toute l'arrière-garde de l'armée. Ses exploits ont été célébrés dans la *Chanson de Roland,* épopée du moyen âge.

3. **L'Afrique**: les Africains, les Sarrasins.

4. **Pairs**: nom donné aux douze paladins attachés à la personne de Charlemagne.

A l'horizon déjà, par leurs eaux signalées,
De Luz et d'Argelès se montraient les vallées...

Roland gardait les monts; tous passaient sans effroi.
Assis nonchalamment sur un noir palefroi [5]
Qui marchait revêtu de *housses* violettes,
Turpin disait, tenant les saintes *amulettes*:

"Sire, on voit dans le ciel des nuages de feu,
Suspendez votre marche; il ne faut tenter Dieu.
Par Monsieur saint Denis [6], certes, ce sont des âmes
Qui passent dans les airs sur ces vapeurs de flammes.

"Deux éclairs ont relui, puis deux autres encor."
Ici, l'on entendit le son lointain du cor.
L'empereur étonné [7], se jetant en arrière,
Suspend du destrier la marche aventurière.

"Entendez-vous? dit-il. — Oui, ce sont des pasteurs
Rappelant les troupeaux épars sur les hauteurs,"
Répondit l'archevêque, "ou la voix étouffée
Du nain vert, Obéron [8], qui parle avec sa fée."

Et l'empereur poursuit; mais son front soucieux
Est plus sombre et plus noir que l'orage des cieux.

---

5. **Palefroi:** au moyen âge, cheval de parade et de voyage; le *destrier* était le cheval de guerre.

6. **Saint Denis:** premier évêque de Paris, martyrisé à Montmartre; patron des rois de France.

7. **Etonné** (du latin pop. *extonare* qui signifie littéralement : ébranler comme par un coup de tonnerre) : frappé d'une forte commotion morale. Le sens du mot *étonner* s'est affaibli : il ne signifie guère plus que *surprendre par quelque chose d'extraordinaire.*

8. **Obéron:** roi des génies de l'air, dans la mythologie scandinave.

Il craint la trahison[9], et, tandis qu'il y songe,
Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

"Malheur! c'est mon neveu! Malheur! car si Roland
Appelle à son secours, ce doit être en mourant.
Arrière, chevaliers! repassons la montagne!
Tremble encor sous nos pieds, sol trompeur de l'Espagne!"

IV

Sur le plus haut des monts s'arrêtent les chevaux:
L'écume les blanchit; sous leurs pieds Roncevaux
Des feux mourants du jour à peine se colore;
A l'horizon lointain fuit l'étendard du More:
"Turpin, n'as-tu rien vu dans le fond du torrent?

— J'y vois deux chevaliers, l'un mort, l'autre expirant.
Tous deux sont écrasés sous une roche noire;
Le plus fort dans sa main élève un cor d'ivoire[10];
Son âme en s'exhalant nous appela deux fois."

Dieu! que le son du cor est triste au fond des bois!

Alfred DE VIGNY.

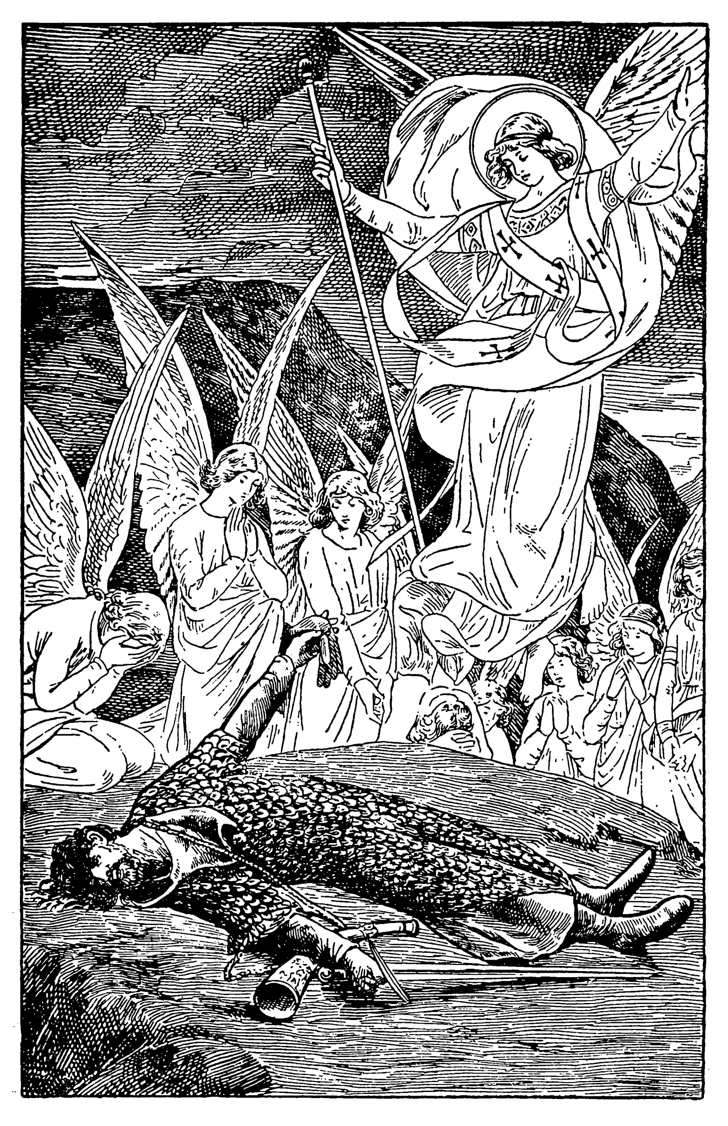
ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? (Montrez que c'est un *récit épique* encadré dans une *rêverie mélancolique*.) — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. Pourquoi le poète aime-t-il le son du cor ? Quelle impression produit-il sur son âme ? D'après lui, où faut-il surtout l'entendre ? Dans la scène décrite dans les 5e et 6e strophes, quelles seraient

---

9. Dans la *Chanson de Roland*, il y a un traître, Ganelon. L'histoire de son enfant a fait l'objet d'un drame de H. de Bornier : *La fille de Roland* (N. 73).

10. Ce qu'on appelait au moyen âge un *olifant* (de *elephas*, éléphant, puis dent d'éléphant, puis ivoire).



MORT DE ROLAND
Luc-Olivier Merson, peintre français.

pour un témoin les sensations de la vue ? celles de l'ouïe ? — 5. La partie épique du morceau comprend plusieurs scènes ou tableaux différents. Quels sont les personnages du premier tableau ? Indiquez les détails qui montrent l'acharnement de la lutte, la bravoure de Roland, la terreur qu'il inspire. — 6. Que représente le deuxième tableau ? Quels en sont les personnages ? Pourquoi Charlemagne était-il sans crainte ? Quelle raison l'archevêque Turpin invoque-t-il pour déterminer l'empereur à suspendre sa marche ? Relevez, dans le 44e vers, un terme détourné de son sens ordinaire. Pourquoi le son du cor produit-il tant d'impression sur Charlemagne ? Citez une parole qui paraît au moins étrange sur les lèvres d'un archevêque. Comment l'auteur fait-il ressortir les craintes qui agitent l'empereur ? — 7. Quels sont les éléments constitutifs du troisième tableau ? Quels termes indiquent que c'est le soir ? que Charlemagne est revenu à marches forcées ? D'après le poème, comment serait mort Roland ? — 8. Montrez que le récit qui précède a réellement les caractères de l'épopée. — 9. Comment se termine la rêverie du poète ? — 10. Relevez, tant dans le récit épique que dans la rêverie qui l'encadre, des détails qui montrent la *couleur locale* de ce morceau. — 11. Quelle strophe préférez-vous pour la mélancolie qui s'en dégage ? pour la cadence et l'harmonie ? pour la vigueur du style ? Quelles sont celles qui expriment le mieux l'état d'âme du poète ? — 12. Qu'est-ce qui fait la beauté du premier vers ? du 24e ? du 27e ? du 60e ? du dernier ? Quelle figure de style renferme le 2e ? le 31e ? Expliquez : *biche aux abois, paladins antiques, montagnes d'azur, saintes amulettes;* justifiez l'emploi des épithètes de *monts* dans le 13e vers. — 13. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *roc.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *ouïr, étonner;* un homonyme de *écho;* un antonyme de *soucieux* (front). — 3. Donnez des diminutifs de *cascade, agneau.* — 4. Montrez la différence de sens entre *suspendre sa marche* et *arrêter sa marche.* — 5. Citez quelques *verbes* et *expressions verbales* exprimant l'action de mourir; quelques *épithètes* qui pourraient caractériser la conduite de Roland.

Rédaction. — a) Une scène vous a si fortement impressionné que vous ne l'oublierez jamais. En suivant le plan de l'auteur du *Cor,* 1° dites ce qui la rappelle le plus ordinairement à votre souvenir; 2° racontez brièvement cette scène; 3° exprimez les impressions qu'elle ne manque pas de produire en vous.

b) Décrire la gravure : *Mort de Roland.* (Voir page 169).

D'un cœur qui t'aime,
Mon Dieu, qui peut troubler la paix?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il d'autre bonheur que la tranquille paix
D'un cœur qui t'aime?

RACINE.

---

52. Les Morts

Ils ont aussi passé sur cette terre; ils ont descendu le fleuve du temps; on entendit leur voix sur ses bords, et puis l'on n'entendit plus rien. Où sont-ils ? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Pendant qu'ils passaient, mille ombres vaines se présentèrent à leurs regards; le monde, que le Christ a maudit, leur montra ses grandeurs, ses richesses, ses voluptés; ils le virent, et soudain ils ne virent plus que l'éternité. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Semblable à un rayon d'en haut, une croix, dans le lointain, apparaissait pour guider leur course: mais tous ne la regardaient pas. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Il y en avait qui disaient: "Qu'est-ce que ces flots qui nous emportent? Y a-t-il quelque chose après ce voyage rapide? Nous ne le savons pas, nul ne le sait." Et, comme ils disaient cela, les rives s'évanouissaient. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Il y en avait aussi qui semblaient, dans un recueillement profond, écouter une parole secrète; et puis, l'œil fixé sur le couchant, tout à coup ils chantaient une aurore invisible et un jour qui ne finit jamais. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Entraînés pêle-mêle, jeunes et vieux, tous disparaissaient tels que le vaisseau que chasse la tempête. On compterait plutôt les sables de la mer que le nombre de ceux qui se hâtaient de passer. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Ceux qui les virent ont raconté qu'une grande tristesse était dans leur cœur; l'angoisse soulevait leur poitrine; et, comme fatigués du travail de vivre, levant les yeux au ciel, ils pleuraient. Où sont-ils? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Des lieux inconnus, où le fleuve se perd, deux voix s'élèvent incessamment.

L'une dit: "Du fond de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur; Seigneur, écoutez mes gémissements, prêtez l'oreille à ma prière. Si vous scrutez nos iniquités, qui soutiendra votre regard? Mais près de vous est la miséricorde et une rédemption immense"[1].

Et l'autre: "Nous vous louons, ô Dieu! nous vous bénissons: Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées! La terre et les cieux sont remplis de votre gloire"[2].

---

1. **Du fond de l'abîme...:** traduction de deux versets du psaume 129, *De profundis clamavi...*, que l'on récite pour les défunts.

2. **Nous vous louons...:** les deux premières propositions sont tirées du *Gloria in excelsis;* le reste appartient au *Sanctus.*

Et, nous aussi, nous irons là d'où partent ces plaintes ou ces chants de triomphe. Où serons-nous? Qui nous le dira? Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur!

Félicité DE LAMENNAIS.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Quelle en est l'idée maîtresse ? — 3. Distinguez-en les différentes parties. — 4. A quoi l'auteur compare-t-il le temps ? Justifiez cette allégorie et relevez dans le morceau les termes qui s'y rapportent. — 5. Montrez la raison d'être de ces mots du premier alinéa : *aussi, cette* terre. — 6. Comment Lamennais rappelle-t-il que la terre est un lieu d'*épreuve ?* De combien de manières le monde cherche-t-il à séduire les hommes ? Citez les paroles de Notre-Seigneur auxquelles il est fait allusion. — 7. Relevez une antithèse dans chacun des deux premiers alinéas. Signalez, dans le troisième, une comparaison, une métonymie, une métaphore et montrez la justesse de ces images. — 8. Remarquez l'effet produit, dans ce même alinéa, par la substitution de l'imparfait au passé simple. Ainsi, l'apparition de la croix n'est pas transitoire; elle demeure. Citez d'autres exemples. — 9. Quels mots servent de transition entre les 3e et 4e alinéas ? — 10. De qui parle-t-on dans le 4e alinéa ? dans le 5e ? Relevez une des assertions mensongères des premiers et réfutez-la. — 11. Exprimez en termes plus simples les idées de la première phrase du 5e alinéa, puis montrez la justesse et la beauté des images qu'elle renferme. — 12. Comment Lamennais a-t-il indiqué que la mort vient soudainement et que personne ne peut lui échapper ? — 13. Le 7e alinéa est peut-être le plus beau du morceau. Dégagez-en l'idée principale; commentez les principales images. Pourquoi le verbe *pleuraient* a-t-il été rejeté à la fin de la phrase ? — 14. Quelles sont ces deux voix d'outre-tombe ? Montrez le contraste qu'elles forment. En quels termes sont exprimées ces pensées : nul n'est irréprochable devant Dieu ? Seigneur, nous espérons en vous ? — 15. Ne vous semble-t-il pas que Lamennais est ici incomplet ? Que sont devenus ceux qui, voyant la croix, "ne la regardaient pas" ? Pourquoi l'auteur n'en parle-t-il pas explicitement ? Mais n'en est-il pas question d'une manière indirecte ? — 16. En quoi le dernier alinéa diffère-t-il des autres ? Pouvez-vous dire quelle devait être l'intention de l'auteur en écrivant cette page ? Montrez que cette parole : *Où sont-ils ? Qui nous le dira ? Heureux les morts...* est à la fois consolante et terrible. Quel effet produit sa répétition à la fin de chaque alinéa ? — 17. Quels sentiments l'auteur a-t-il manifestés dans ce morceau ? Relevez les termes correspondants. — 18. Cette page, écrite dans le style *biblique,* c'est-

à-dire dans un style grave et sentencieux, se distingue spécialement par la grandeur des pensées et l'énergie de l'expression. Relevez quelques pensées fortes et profondes; faites ressortir l'énergie avec laquelle elles sont rendues. — 19. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ? — 20. De quelle façon la pièce se rattache-t-elle au genre lyrique ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *temps*. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *gémissement, iniquité, miséricorde.* — 3. Construisez une phrase pour chacune des acceptions de *aurore.* — 4. Recherchez dans le texte de combien de manières a été exprimée cette pensée : Ils moururent. — 5. Nommez les *objets* et les *actions* qu'évoque dans votre esprit une cérémonie funèbre. — 6. Expliquez les expressions qui suivent : *mort naturelle, accidentelle, violente, civile, éternelle; lettre morte, morte saison, les ombres de la mort; avoir la mort dans l'âme; mon âme est triste jusqu'à la mort* (N.-S.) ; *être mort au monde; il n'y va pas de main morte; le flot vient mourir sur le sable; je meurs tous les jours* (saint Paul) ; *Dieu ne veut pas la mort du pécheur; la mort et le soleil ne peuvent se regarder en face; le plus riche n'emporte qu'un linceul en mourant.*

Rédaction. — a) En un paragraphe, développez cette pensée : *Le temps est ton navire, et non pas ta demeure.*

b) Commentez en quelques lignes cette parole de Lamennais : *Insensé, ce temps dont tu abuses creuse ta fosse, et demain ce sera l'éternité.*

---

53. Mes vieux pins

Extrait des *Epis,* recueil de poèmes (1914).

Remarquez comment les vers ci-après manifestent un vif sentiment de la nature et une mélancolie discrète, tempérée par l'espérance chrétienne.

O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout, sur les coteaux, comme de fiers géants,
J'aime la nudité de votre écorce grise!
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
J'aime vos bras tendus vers les gouffres béants!

Vous étiez avant moi sur la rive où je pleure
Et, quand j'aurai quitté ce monde que j'effleure,
Vous chanterez encore avec les océans,
Avec l'homme immortel qu'un souffle pulvérise,
O vieux pins embaumés qui chantez à la brise,
Debout, sur les coteaux, comme de fiers géants!

Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser.
Ils me font souvenir des hommes d'un autre âge.
Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
Et donnent à la nue un front pur à baiser.
Versant comme une pluie, au milieu des soirs calmes,
Leurs chants joyeux, les nids se bercent sur vos palmes.
A vos cimes l'hiver ne semble point peser;
Le lac vous voit frémir dans son brillant mirage;
Vos troncs fermes et droits résistent à l'orage,
Quand je vois autour d'eux tant d'arbres se briser.

Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
Où votre ombre descend nous invite à rêver.
Le sentier où je passe est toujours solitaire.
Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
Où ma course bientôt, hélas! va s'achever,
Me paraît toute belle! O l'étrange demeure!
Et pourquoi l'aimer tant, puisqu'il faut que l'on meure?
Puisque le jour fini ne peut se retrouver?...
J'ai soif de l'inconnu, de son profond mystère.
Lorsque les feux du soir dorent vos fronts, la terre
Où votre ombre descend nous invite à rêver.

Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
Voit glisser un rayon. C'est l'espoir radieux.

Comme dans l'épaisseur de vos grappes sans nombre,
Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
Voit quelquefois encor sourire un coin des cieux.
Comme le flot d'argent des urnes renversées,
Beaux arbres, le jour luit dans vos blanches percées
Et met une auréole à mon front soucieux.
Et qu'importe après tout ce que dure un jour sombre?
Mon âme émue, alors, dans une vague d'ombre
Voit glisser un rayon. C'est l'espoir radieux.

Pamphile LEMAY.

ANALYSE DU TEXTE

Commentez strophe par strophe.

Les beaux vers sont si beaux! La strophe cadencée
Par son rythme sonore et ses rigides lois
Donne un fier mouvement à l'auguste pensée;
Elle est impérieuse et touchante à la fois.
D'un vers passionné, dont l'harmonie est grande,
Nul ne saurait braver l'irrésistible appel:
Une âme habite en lui, le soulève et le scande,
Et l'on sent qu'il respire et qu'il est immortel.

SULLY PRUDHOMME.

---

54. Sur une tombe

Extrait des *Contemplations* (1856).

La fille de V. Hugo, faisant une excursion en barquette à Villequier, périt noyée dans la Seine. Quatre ans après, aux lieux mêmes où son cœur de père fut soumis à une si rude épreuve, le poète écrivit cet admirable chant de douleur et de résignation dont Louis Veuillot disait : "Il n'y a pas de plus beaux vers dans la langue française ni dans la langue chrétienne."

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur tout plein de votre gloire
Que vous avez brisé;

Je viens à vous, Seigneur! confessant que vous êtes
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu vivant!
Je conviens que vous seul savez ce que vous faites
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui tremble au vent.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme
Ouvre le firmament
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement;

Je conviens à genoux que vous seul, Père auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Je ne résiste plus à tout ce qui m'arrive
Par votre volonté.
L'âme de deuils en deuils, l'homme de rive en rive,
Roule à l'éternité...

Dès qu'il possède un bien, le sort le lui retire.
Rien ne lui fut donné, dans ses rapides jours,
Pour qu'il s'en puisse faire une demeure et dire:
C'est ici ma maison, mon champ et mes amours!

Il doit voir peu de temps tout ce que ses yeux voient;
Il vieillit sans soutiens.
Puisque ces choses sont, c'est qu'il faut qu'elles soient,
J'en conviens, j'en conviens!

Dans vos cieux, au delà de la sphère des nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues
Où la douleur de l'homme entre comme élément...

Victor HUGO.

ANALYSE DU TEXTE

Commentez strophe par strophe.

---

55. Aux jeunes gens

Extrait des *Idylles héroïques* (1858).

Dans la pièce qui suit, pleine d'inspiration et d'élan, le poète invite la jeunesse à chercher l'idéal dans l'étude de la nature, de l'histoire, mais surtout en Dieu.

Aimez votre jeunesse, aimez, gardez-la toute!
Elle est de vos aînés l'espoir et le trésor;
Portez-la fièrement sans en perdre une goutte;
Portez-la devant vous comme un calice d'or.

Peut-être on vous dira d'y boire avec largesse,
D'y verser hardiment le vin des passions;
D'autres vous prêcheront l'égoïste sagesse
Qui rampe et se réserve à ses ambitions.

Mais aux vils tentateurs vous serez indociles.
La muse vous conseille, et vous saurez choisir:
Restez dans le sentier des vertus difficiles;
Votre âge a des devoirs plus doux que le plaisir.

Venez donc, je vous suis, et nous volons ensemble,
Nous remontons le cours du temps précipité;
Vous me faites revoir tout ce qui vous ressemble,
Toute chose où rayonne un éclair de beauté.

Avec vous je suis jeune, avec vous j'ai des ailes,
Vos ailes de vingt ans, l'espérance et la foi!
Ces deux vertus des forts, qui vous restent fidèles,
Me rouvrent votre Eden déjà trop loin de moi:

Non pour cueillir sans fin la fleur d'or sur les landes,
Pour perdre nos printemps à tresser dans les bois,
A nouer de nos mains, tant de folles guirlandes
Qui, l'automne arrivé, nous pèsent quelquefois,

Non! c'est pour y tenter la cime inaccessible
Où les héros d'Arthur cherchaient le Saint-Graal [1].

---

1. D'après une légende bretonne du moyen âge, le **Saint-Graal** était le vase dont se serait servi le Sauveur à la dernière Cène et avec lequel Joseph d'Arimathie aurait ensuite recueilli le sang qui coulait des plaies du divin Crucifié. Ce vase, qui conférait à celui qui le possédait des privilèges merveilleux, fut porté en Bretagne par Joseph d'Arimathie, mais fut perdu. Les chevaliers du roi Arthur firent plusieurs expéditions à sa recherche. Ce sujet a fourni le thème de plusieurs poèmes de chevalerie.

A vous, audacieux qui pouvez l'impossible,
A vous d'y découvrir, d'y ravir l'idéal!

Faisons, si vous voulez, ce périlleux voyage,
Loin du sentier banal où notre ardeur se perd;
Montons pour respirer la pureté sauvage,
L'héroïque vigueur qu'on retrouve au désert.

Venez vers ces sommets inondés de lumière;
L'extase y descendra sur votre front bruni.
Sous ces chênes, vêtus de leur beauté première,
Imprégnez-vous là-haut d'un souffle d'infini.

Et dans votre âme, avec le concert qui s'élève,
Avec le bruit du vent et l'odeur des ravins,
Quand vous aurez senti couler comme une sève
Tout ce que la nature a d'éléments divins,

Vous irez moissonner, dans un autre domaine,
Dans un autre infini qu'on n'épuise jamais:
Les œuvres des penseurs vous ouvrent l'âme humaine;
Visitez avec eux l'histoire et ses sommets.

Là, vous évoquerez les héros et les sages,
Vous y respirerez leur âme et leur vertu.
Gravez dans votre cœur leurs augustes images;
Haïssez avec eux ce qu'ils ont combattu.

Puis sans vous arrêter même à ces temps sublimes,
Au réel trop étroit par votre essor ravis,
Toujours plus haut, toujours plus avant dans les cimes,
Lancez dans l'idéal vos cœurs *inassouvis*.

Plus haut! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont pas de flux ni de reflux,

Où le bruit de la terre, où le chant de sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus!

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu!

Victor DE LAPRADE.

Rédaction. — Comparez avec l'*Excelsior* de Longfellow.

---

56. Le jugement dernier

Extrait des *Odes*.

Les méchants raillaient les justes de mettre leur confiance en Dieu et défiaient celui-ci de venir au secours des siens opprimés et malheureux. C'est alors que, soudain, retentit la trompette du jugement dernier.

... Quel bruit s'est élevé? la trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'Océan révolté loin de son lit s'élance
Et de ses flots *séditieux*
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à les couvrir de leur ruine immense.

C'en est fait: l'Eternel, trop longtemps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé:
Il a paru: c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains : voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal.
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la vérité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la religion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et, reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu; c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent
Et près de l'Eternel en désordre s'avancent,
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion[1]! oh! combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables!
Ici près de l'ingrat

---

1. **Sion**: une des collines de Jérusalem, et, par extension, cette ville elle-même.

Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Ces juges trafiquaient du sang de l'innocence
Avec ses fiers persécuteurs;
Sous le vain nom de bienfaiteurs,
Ces grands semaient ensemble et les dons et l'offense.
Où fuir? où vous cacher? l'œil vengeur vous poursuit,
Vous, brigands, jadis rois, ici sans diadème.
Les *antres,* les rochers, l'univers est détruit:
Tout est plein de l'Etre suprême.

Coupables, approchez:
De la chaîne des ans les jours de la clémence
Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence:
Son Dieu dort-il? répondez-nous.
Vous pleurez! vains regrets! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous
Et l'enfer demande sa proie [2].

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma *lyre,*

---

2. Dans Agrippa d'Aubigné, on trouve aussi, sur le même sujet, des vers d'une grande force :

Dieu descend, il approche, et pour voir de plus près,
Il met le doigt qui juge et qui punit après...
Edom, Moab, Agar, tremblent à la senestre (*gauche*);
Les tyrans abattus, pâles et criminels,
Changent leurs vains honneurs aux tourments éternels.
Ils n'ont plus dans le front la furieuse audace;
Ils souffrent en tremblant l'impérieuse face;
Face qu'ils ont frappée, et remarquent assez
Le chef, les membres saints qu'ils avaient transpercez.

Les Tragiques.

Mes doigts harmonieux peignent la volupté.
Fuyez, pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire:
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorsqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants! quelques infortunés!
A peine mon regard voit, entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-Puissant parlait; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers;
Là tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amants, et la femme et l'époux.
Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître,
Légion de méchants, honteux de se connaître
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire
Et de ses longs combats, au sein de l'Eternel,
Il se repose, environné de gloire.
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel;
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein, il chante ses bienfaits.
L'Eternel a brisé son tonnerre inutile

Et, d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile[3].

GILBERT.

Cette ode de Gilbert est remarquable; mais on sent qu'elle n'atteint pas encore, pour la *splendeur* des images, la *richesse* et l'*harmonie* de la forme, à la perfection des strophes qui suivent :

L'Eternité

Frémissez donc! Bientôt, annonçant sa venue,
Le clairon de l'archange entr'ouvrira la nue.
Jours d'éternels tourments! jours d'éternel bonheur!
Resplendissant d'éclairs, de rayons, d'auréoles,
Dieu vous montrera vos idoles
Et vous demandera: "Qui donc est le Seigneur?"

La trompette, sept fois sonnant dans les nuées,
Poussera jusqu'à lui, pâles, exténuées,
Les races à grands flots se heurtant dans la nuit;
Jésus appellera sa mère virginale;
Et la porte céleste et la porte infernale
S'ouvriront ensemble avec bruit.

Dieu vous dénombrera d'une voix solennelle.
Les rois se courberont sous le vent de son aile.
Chacun lui portera son espoir, ses remords.
Sous les mers, sur les monts, au fond des catacombes,
A travers le marbre des tombes,
Son souffle remuera la poussière des morts!

O siècle, arrache-toi de tes pensers frivoles.
L'air va bientôt manquer dans l'espace où tu voles.
Mortels! gloire, plaisirs, biens, tout est vanité.
A quoi pensez-vous donc, vous qui dans vos demeures
Voulez voir en riant entrer toutes les heures?
L'Eternité! l'Eternité!

Victor HUGO, *Odes et Ballades.*

---

3. Cette personnification du temps semble ici déplacée.

Il serait intéressant de comparer à ces deux morceaux les strophes qui suivent, tirées d'un des chœurs d'*Athalie,* où Racine fait ressortir le contraste de la destinée des bons et des méchants. "Ces strophes, dit M. Le Bidois, sont d'une beauté accomplie. La poésie épicurienne n'a jamais eu plus de mollesse et de grâce brillante, ni la poésie chrétienne plus de gravité, de force et d'éloquence. Nous sommes donc comme au confluent de deux poésies, à un point de perfection unique."

La destinée des méchants

UNE VOIX, seule

Rions, chantons, dit cette troupe impie;
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir insensé qui se fie.
De nos ans passagers le nombre est incertain.
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie;
Qui sait si nous serons demain?

TOUT LE CHŒUR

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux, qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur.
C'est à nous de chanter, nous à qui tu révèles
Tes clartés immortelles;
C'est à nous de chanter tes dons et ta grandeur.

UNE VOIX, seule

De tous ces vains plaisirs, où leur âme se plonge,
Que leur restera-t-il? Ce qui reste d'un songe
Dont on a reconnu l'erreur.
A leur réveil, ô réveil plein d'horreur!
Pendant que le pauvre à ta table
Goûtera de ta paix la douceur ineffable,
Ils boiront dans la coupe affreuse, inépuisable,
Que tu présenteras au jour de ta fureur
A toute la race coupable.

TOUT LE CHŒUR

O réveil plein d'horreur!
O songe peu durable!
O dangereuse erreur!

RACINE.

57. La poésie lyrique dans la Bible et les offices de l'Eglise

Aucune poésie profane n'est comparable, pour la profondeur et la sublimité des pensées, l'abondance et la richesse des images, à celle que l'on rencontre dans la Bible. Malheureusement, outre que les traductions ne rendent jamais les beautés de l'original, il faut, de plus, certaines connaissances pour les bien comprendre et par suite les goûter pleinement. Voici cependant quelques extraits qui en donneront une idée : les élèves s'efforceront de dégager les *sentiments* exprimés et remarqueront la *manière* dont ils sont rendus.

1° CANTIQUE DE MOISE APRES LE PASSAGE DE LA MER ROUGE

Chantons Jéhovah! il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier!

Ma force, la gloire de mon chant, c'est le Seigneur. C'est lui mon Dieu, je le célébrerai; lui, le Dieu de mon père, je l'exalterai. Le Seigneur s'est levé comme un guerrier. Jéhovah est son nom.

Le char de Pharaon, son armée, il les a jetés à la mer. Ses capitaines choisis, il les a noyés dans la mer Rouge; le flot les a recouverts; ils sont descendus au fond de l'abîme comme la pierre.

Ta droite, ô Seigneur ! est glorifiée dans sa force; ta droite, ô Seigneur! a broyé tes ennemis...

Tu as envoyé ton souffle: la mer les a engloutis; ils sont descendus comme un plomb sous les vagues houleuses...

Que le Seigneur règne durant les siècles, sur les siècles et par delà!

2° LES PSAUMES

En parlant de David, Lamartine s'écriait : "C'est le roi des lyriques ! Jamais la fibre humaine n'a résonné d'accords si intimes, si pénétrants et si graves !... Lisez de l'Horace et du Pindare[1] après un psaume ! Pour moi, je ne le peux plus."

L'omniprésence de Dieu

Où aller pour me dérober à ton esprit? Où fuir pour échapper à ton regard? Si je monte aux cieux, tu y es; si je me couche dans le séjour des morts, te voilà! Si je prends les ailes de l'aurore et que j'aille habiter aux confins de la mer, là encore ta main me conduira et ta droite me saisira. Et je dis: Au moins les ténèbres me couvriront, et la nuit sera la seule lumière qui m'entoure : les ténèbres n'ont pas pour toi d'obscurité; pour toi, la nuit brille comme le jour et les ténèbres comme la lumière... (*Extrait du ps.* 138, *trad. Crampon.*)

Les tristesses de l'exil.

Au bord des fleuves de Babylone nous étions assis et nous pleurions en nous souvenant de Sion. Aux saules de ses vallées nous avions suspendu nos harpes. Car là nos vainqueurs nous demandaient nos cantiques, nos oppresseurs des chants joyeux: "Chantez-nous un cantique de Sion!" Comment chanterions-nous le cantique de Yahweh[2] sur une terre étrangère? Si jamais je t'oublie, Jérusalem, que ma droite oublie de se mouvoir! Que ma

---

1. **Pindare** et **Horace**, l'un grec, l'autre latin, les plus grands poètes lyriques des temps anciens.

2. **Yahweh**, telle paraît être la vraie prononciation du nom divin; dans les temps qui suivirent la captivité, les Juifs cessèrent de le prononcer; lorsqu'ils le rencontraient dans la Bible, ils lui substituaient le titre d'*Adonaï, le Seigneur.* (CRAMPON.)

langue s'attache à mon palais, si je cesse de penser à toi, si je ne mets pas Jérusalem au premier rang de mes joies... (*Extrait du ps.* 136, *trad. Crampon.*)

3° LE POEME DE JOB

Lamartine considérait ce poème "comme le plus sublime monument littéraire, non pas seulement de l'esprit humain, des langues écrites, de la philosophie et de la poésie, mais de l'âme humaine. C'est le grand drame éternel, à trois acteurs, qui résume tout; mais quels acteurs ! Dieu, l'homme et la destinée !" Nous n'en citerons que deux courts extraits, dont l'un est une traduction de ce même auteur.

L'homme vit un jour sur la terre
Entre la mort et la douleur;
Rassasié de sa misère,
Il tombe enfin comme la fleur.
Il tombe! Au moins par la rosée
Des fleurs la racine arrosée
Peut-elle un moment refleurir;
Mais l'homme, hélas! après la vie,
C'est un lac dont l'eau s'est enfuie:
On le cherche, il vient de tarir.

Mes jours fondent comme la neige
Au souffle du courroux divin;
Mon espérance, qu'il abrège,
S'enfuit comme l'eau de ma main.
Ouvrez-moi mon dernier asile:
Là, j'ai dans l'ombre un lit tranquille,
Lit préparé pour mes douleurs.
O tombeau, vous êtes mon père!
Et je dis aux vers de la terre:
"Vous êtes ma mère et mes sœurs!"

LAMARTINE, *La Poésie sacrée.*

Oh! qui me donnera que mes paroles soient écrites! Qui me donnera qu'elles soient consignées dans un livre! Je voudrais qu'avec un burin de fer et du plomb, elles fussent pour toujours gravées dans le roc!

Je sais que mon Vengeur est vivant et qu'il se lèvera le dernier sur la poussière. Alors de ce squelette revêtu de sa peau, de ma chair je verrai Dieu. Moi-même je le verrai; mes yeux le verront et non un autre; mes reins se consument d'attente au dedans de moi...

(*Trad. Crampon.*)

4° LA VISION D'EZECHIEL

Le Franc de Pompignan nous a laissé de cette vision célèbre une traduction remarquable. Comme il connaissait l'hébreu, il avait pu goûter la beauté propre de l'original et il l'a rendue dans des vers d'une sobriété pleine de relief et de vigueur.

Dans une triste et vaste plaine
La main du Seigneur m'a conduit.
De nombreux ossements la campagne était pleine.
L'effroi me précède et me suit.
Je parcours lentement cette affreuse carrière
Et contemple en silence, épars sur la poussière,
Ces restes desséchés d'un peuple entier détruit.
"Crois-tu, dit le Seigneur, homme à qui je confie
Des secrets qu'à toi seul ma bouche a réservés,
Que de leurs cendres relevés
Ces morts retournent à la vie?
— C'est vous seul, ô mon Dieu, vous seul qui le savez.

— Hé bien, parle; ici tu présides;
Parle, ô mon prophète, et dis-leur:
"Ecoutez, ossements arides,

Ecoutez la voix du Seigneur.
Le Dieu puissant de nos ancêtres,
Du souffle qui créa les êtres
Rejoindra vos nerfs séparés.
Vous reprendrez des chairs nouvelles;
La peau se fermera sur elles;
Ossements secs, vous revivrez."

Il dit; et je répète à peine
Les oracles de son pouvoir
Que j'entends partout dans la plaine
Ces os avec bruit se mouvoir.
Dans leurs liens ils se replacent,
Les nerfs croissent et s'entrelacent,
Le sang inonde ses canaux;
La chair renaît et se colore.
L'âme seule manquait encore
A ces habitants des tombeaux,

Mais le Seigneur se fit entendre,
Et je m'écriai plein d'ardeur:
"Esprit, hâtez-vous de descendre;
Venez, esprit réparateur;
Soufflez des quatre vents du monde,
Soufflez votre chaleur féconde
Sur ces corps prêts d'ouvrir les yeux."
Soudain le prodige s'achève,
Et ce peuple de morts se lève,
Etonné de revoir les cieux.

On pourrait encore citer, parmi les plus beaux passages de la sainte Ecriture, le *Magnificat,* les Psaumes *In exitu Israel* et *Laudate pueri Dominum* des Vêpres du dimanche, *Miserere mei Deus,* etc... La liturgie offre également d'admirables modèles de poésie

lyrique : le *Lauda Sion*, le *Dies iræ*, le *Stabat Mater*, le *Vexilla Regis*, le *Te Deum*, l'hymne des saints Innocents, etc. Voici deux stances de cette dernière :

Salut, ô fleurs des Martyrs, que, sur le seuil même de la vie, un fer cruel a moissonnées, comme la tempête brise les roses naissantes.

Premières victimes du Christ, tendre troupeau d'enfants immolés, sous l'autel, avec simplesse, vous vous jouez dans vos palmes et vos couronnes.

(*Trad. de dom Guéranger*)

---

58. Notre langue

Extrait des *Aspirations* (1904).

I

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères
Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
Le séduisant brio du parler des Hellènes,
Le chaud rayonnement des émaux florentins,
Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a le son moelleux du luth éolien,
Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova
Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
Elle est la messagère immortelle qui va
Porter de la lumière aux limites du globe.

II

La première, elle dit le nom de l'Eternel
Sous les bois canadiens noyés dans le mystère.
La première, elle fit monter vers notre ciel
Les hymnes de l'amour, l'élan de la prière.

La première, elle fit tout à coup frissonner
Du grand Meschacebé la forêt infinie,
Et l'arbre du rivage a paru s'incliner
En entendant vibrer cette langue bénie.

Langue de feu, qui luit comme un divin flambeau,
Elle éclaire les arts et guide la science;
Elle jette, en servant le vrai, le bien, le beau,
A l'horizon du siècle une lueur immense.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes.

III

Nous avons conservé l'idiome légué
Par ces héros quittant pour nos bois leurs falaises
Et, bien que par moments on le crût subjugué,
Il est encor vainqueur sous les couleurs anglaises.

Et nul n'osera plus désormais opprimer
Ce langage aujourd'hui si ferme et si vivace,
Et les persécuteurs n'ont pu le supprimer,
Parce qu'il doit durer autant que notre race.

Essayer d'arrêter son élan, c'est vouloir
Empêcher les bourgeons et les roses d'éclore;

Tenter d'anéantir son charme et son pouvoir,
C'est rêver d'abolir les rayons de l'aurore.

IV

Brille donc à jamais sous le regard de Dieu,
O langue des anciens ! Combats et civilise,
Et sois toujours pour nous la colonne de feu
Qui guidait les Hébreux vers la Terre promise.

William CHAPMAN

Questionnaire

1. Reconstituez le plan de cet hommage à notre langue. — 2. Essayez d'appliquer à cette langue les traits un peu flous qui servent à Chapman à la dessiner. — 3. Quels échos, d'après la 2e partie, a-t-elle éveillés sur nos bords ? fut-elle vraiment la première au pays du Meschacebé et à qui cette mention se rapporte-t-elle ? — 4. Qu'entend le poète en parlant du pays des menhirs, des landes et des falaises ? — 5. Est-il vrai que notre idiome a paru "par moments subjugué" ? à quoi cela fait-il allusion ? — 6. Analysez les images de l'avant-dernière strophe et dites dans quelle mesure elles conviennent à notre parler. — 7. L'allusion à la colonne de feu, dans la dernière strophe, vous semble-t-elle appropriée à un simple parler ?

---

59. Scrupule poétique

L'auteur, qui séjourne en France à ce moment, s'adresse *A ceux de mon pays* le Canada :

Et si je n'ai pas dit la terre maternelle,
Si je n'ai pas chanté
Les faits d'armes qui sont la couronne éternelle
De sa grave beauté,

Ce n'est pas que mon cœur ait négligé de rendre
Hommage à son pays
Ou que, muet aux voix qu'un autre sait entendre,
Il ne l'ait pas compris;

Mais la flûte sonore est plus douce à ma bouche
Que le fier olifant
Et je voulais louer la fleur après la souche,
La mère avant l'enfant.

N'ayant pour seul flambeau qu'une trop neuve lampe;
Les héros et les dieux
N'étant bien célébrés que l'argent à la tempe
Et les larmes aux yeux :

J'attends d'être mûri par la bonne souffrance
Pour, un jour, marier
Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

Paul MORIN

---

60. La leçon des érables

I

Hier que, dans les bois et les bruyères roses
Me promenant rêveur et mâchonnant des vers,
J'écoutais le réveil et la chanson des choses,
Voici ce que m'ont dit les grands érables verts :

"Si notre front là-haut si fièrement s'étale,
Si la sève robuste a fait nos bras si forts,

C'est que, buvant le suc de la terre natale,
Nous plongeons dans l'humus des grands érables morts.

"Si nos rameaux font voir de hautaines verdures,
C'est pour perpétuer, au siècle où tout s'éteint,
La gloire des géants aux fières chevelures
Qui verdirent pour nous depuis l'âge lointain.

"Dans nos feuilles, parfois, une brise commence,
Dolente, le refrain des vieux airs disparus.
Ecoutez : elle chante et l'âme et la romance
Des aïeux survivants en nos feuillages drus.

"Tantôt, l'air solennel des graves mélopées
Incline, avec le vent, notre haut parasol;
Un orgue ébranle en nous le son des épopées;
Nous respirons vers Dieu la prière du sol !

"Prier, chanter avec la brise aérienne
Et l'âme du terroir et l'âme des aïeux,
Et puis se souvenir afin qu'on se souvienne,
Voilà par quels devoirs on grandit jusqu'aux cieux !"

Ainsi dans la forêt, près des bruyères roses,
M'ont parlé, l'autre jour, les grands érables verts.
Et, songeur, j'ai connu le prix des nobles choses
Qui font les peuples grands, *plus grands que leurs revers.*

II

Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire,
Ceux dont la souvenance est *sans mauvais remords*
Et qui, près des tombeaux où sommeille la gloire,
A l'âme des vivants mêlent l'âme des morts.

Ils le gardent surtout ceux dont les lèvres fières
Ont gardé les refrains du parler maternel,
Epopée ou romance où l'âme de nos pères
Vient prier et vibrer d'un accent éternel.

III

Gardons toujours les mots qui font aimer et croire,
Dont la syllabe pleine *a plus qu'une rumeur;*
Tout noble mot de France est fait d'un peu d'histoire
Et *chaque mot qui part* est une âme qui meurt.

En gardant bien sa langue, on garde bien son âme;
Et nous te garderons, ô verbe des aïeux,
Aussi longtemps qu'au pôle une immortelle flamme
Allumera, le soir, ses immuables feux;

Que montera des blés la mâle villanelle,
Que mugira le bronze en nos clochers ouverts
Et que se dressera, dans la brise éternelle,
Le panache hautain des grands érables verts !

Abbé Lionel GROULX

Questionnaire

1. A quelle doctrine fait allusion la 2e strophe ? — 2. Quelles fonctions l'auteur assigne-t-il à nos érables dans les strophes 3-6 ? — 3. Quels sont les caractères romantiques que vous découvrez dans toute la première partie ? — 4. Comment les 2e et 3e parties se rattachent-elles à la 1re ? — 5. Qu'a voulu dire le poète en parlant des historiens qui "près des tombeaux où sommeille la gloire, à l'âme des vivants mêlent l'âme des morts" ? — 6. On a dit de l'abbé Groulx qu'il est orateur autant que poète : indiquez une partie de la pièce qui donnerait raison à ceux qui le disent. — 7. Quelqu'un a parlé de cette pièce comme d'un programme d'action nationale et personnelle : trouvez-vous qu'elle annonce déjà la carrière et le genre d'influence exercé par l'auteur ? — 8. Expliquez les mots en italique.

61. **Milly** (extrait) 1830

I

Ne permets pas, Seigneur, ce deuil et cet outrage !
Ne souffre pas, mon Dieu, que notre humble héritage
Passe de mains en mains, troqué contre un vil prix
Comme le toit du vice ou le champ des proscrits;
Qu'un avide étranger vienne, d'un pied superbe,
Fouler l'humble sillon de nos berceaux sur l'herbe;
Dépouiller l'orphelin, grossir, compter son or
Aux lieux où l'indigence avait seule un trésor
Et blasphémer ton nom sous ces mêmes portiques
Où ma mère à nos voix enseignait des cantiques !

Ah ! que plutôt cent fois, aux vents abandonné,
Le toit pende en lambeaux sur le mur incliné;
Que les fleurs du tombeau, les mauves, les épines
Sur les parvis brisés germent parmi les ruines;
Que le lézard dormant s'y réchauffe au soleil;
Que Philomèle y chante aux heures du sommeil;
Que l'humble passereau, les colombes fidèles
Y rassemblent en paix leurs petits sous leurs ailes
Et que l'oiseau du ciel vienne bâtir son nid
Aux lieux où l'innocence eut autrefois son lit !

II

Et vous qui survivrez à ma cendre glacée,
Si vous voulez charmer ma dernière pensée,
Un jour élevez-moi... Non, ne m'élevez rien !
Mais près des lieux où dort l'humble espoir du chrétien,
Creusez-moi dans ces champs la couche que j'envie

Et ce dernier sillon où germe une autre vie !
Là, sous des cieux connus, sous les collines sombres
Qui couvrirent jadis mon berceau de leurs ombres,
Plus près du sol natal, de l'air et du soleil,
D'un sommeil plus léger j'attendrai le réveil.
Là, ma cendre, mêlée à la terre qui m'aime,
Retrouvera la vie avant mon esprit même,
Verdira dans les prés, fleurira dans les fleurs,
Boira des nuits d'été les parfums et les pleurs.

Et, quand du jour sans soir la première étincelle
Viendra m'y réveiller pour l'aurore éternelle,
En ouvrant mes regards je reverrai des lieux
Adorés de mon cœur et connus de mes yeux :
Les pierres du hameau, le clocher, la montagne,
Le lit sec du torrent et l'aride campagne;
Et, rassemblant de l'œil tous les êtres chéris
Dont l'ombre près de moi dormait sous ces débris,
Avec des sœurs, un père et l'âme d'une mère,
Ne laissant plus de cendre en dépôt à la terre,
Comme le passager, qui des vagues descend,
Jette encore au navire un œil reconnaissant,
Nos voix diront encore à ces lieux pleins de charmes
L'adieu, le seul adieu qui n'aura point de larmes.

LAMARTINE

62. Réponse à un acte d'accusation

(*Contemplations,* Autrefois, I, 7, 1834)

I

Quand, tâchant de comprendre et de juger, j'ouvris
Les yeux sur la nature et sur l'art, l'idiome,
Peuple et noblesse, était l'image du royaume;
Les mots, bien ou mal nés, étaient parqués en castes :
Les uns, nobles, hantant les Phèdres, les Jocastes,
Les Méropes, ayant le décorum pour loi
Et montant à Versailles aux carrosses du roi;
Les autres, tas de gueux, drôles patibulaires,
Habitant les patois, quelques-uns aux galères
Dans l'argot, dévoués à tous les genres bas,
Déchirés en haillons, dans les halles, sans bas,
Sans perruque, créés pour la prose ou la farce.

II

Alors, brigand, je vins, je m'écriai : "Pourquoi
Ceux-ci toujours devant, ceux-là toujours derrière ?"
Et sur l'Académie, aïeule et douairière,
Cachant sous ses jupons les tropes effarés,
Et sur les bataillons d'alexandrins carrés
Je fis souffler un vent révolutionnaire;
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire !
Et je dis : "Pas de mot où l'idée au vol pur
Ne puisse se poser, toute humide d'azur !"

III

Force mots, par Restaut peignés tous les matins
Et de Louis quatorze ayant gardé l'allure,
Portaient encor perruque. A cette chevelure
La Révolution, du haut de son beffroi,
Cria : "Transforme-toi ! c'est l'heure. Remplis-toi
De l'âme de ces mots que tu tiens prisonnière !"
Et la perruque alors rugit et fut crinière.
Liberté ! c'est ainsi qu'en nos rébellions
Avec des épagneuls nous fîmes des lions !
Oui, je suis ce Danton, je suis ce Robespierre !
J'ai contre le mot noble, à la longue rapière,
Insurgé le vocable ignoble, son valet,
Et j'ai sur Dangeau mort égorgé Richelet !

J'ai fait plus; j'ai brisé tous les carcans de fer
Qui liaient le mot peuple et tiré de l'enfer
Tous les vieux mots damnés, légions sépulcrales;
J'ai de la périphrase écrasé les spirales
Et mêlé, confondu, nivelé, sous le ciel,
L'alphabet, sombre tour qui naquit de Babel;
Car je n'ignorais pas que la main courroucée
Qui délivre le mot délivre la pensée !

IV

Tous les mots à présent planent dans la clarté;
Les écrivains ont mis la langue en liberté.

Victor Hugo

63. Epitaphe de Louis Veuillot

Elégie par lui-même

Tiré de *"Çà et Là"*, 2e volume, p. 524.

I

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et, si l'on me donne une pierre,
Gravez dessus : J'ai cru, je vois.

Dites entre vous : "Il sommeille;
Son dur labeur est achevé."
Ou plutôt, dites : "Il s'éveille;
"Il voit ce qu'il a tant rêvé."

II

Ne défendez pas ma mémoire,
Si la haine sur moi s'abat;
Je suis content, j'ai ma victoire;
J'ai combattu le bon combat.

Ceux qui font de viles morsures
A mon nom sont-ils attachés,
Laissez-les faire; ces blessures
Peut-être couvrent mes péchés.

Je suis en paix, laissez-les faire !
Tant qu'ils n'auront pas tout vomi,
C'est que — Dieu soit béni ! — poussière,
Je suis encor leur ennemi.

Dieu soit béni ! ma voix sonore
Persécute encor ces menteurs !
Ce qu'ils insultent, je l'honore,
Je dénonce leurs cris imposteurs;

Je fais un chemin dans leurs fanges;
A leurs captifs je peins le jour;
Je suis l'envoyé des bons anges
Vers les cœurs où naîtra l'amour.

III

Quant à ma vie, elle fut douce :
Les ondes du ciel font fleurir
Sur l'aride pierre la mousse,
Sur les remords, le repentir.

Dans ma lutte laborieuse,
La foi soutint mon cœur charmé :
Ce fut donc une vie heureuse,
Puisque enfin j'ai toujours aimé.

Je fus pécheur et, sur ma route,
Hélas ! j'ai chancelé souvent;
Mais grâce à Dieu, vainqueur du doute,
Je suis mort ferme et pénitent.

J'espère en Jésus. Sur la terre,
Je n'ai pas rougi de sa loi :
Au dernier jour, devant son Père,
Il ne rougira pas de moi.

84. La cloche de Louisbourg

Extrait des *Floraisons matutinales* (1897).

I

Cette vieille cloche d'église,
Qu'*une gloire en larmes encor*
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine
En traits fleuronnés, sur l'airain :
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une *pieuse relique* :
On peut la baiser à genoux;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

II

Jadis ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois pendant la *nuitée,*
Par les grands coups du vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Le marin qui rôde par là

Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris stella,*

Elle fut bénite.

III

Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée;
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont pour jamais *damasquinée*
Comme l'acier des vieux *estocs.*

Oh! c'était le cœur de la France
Qui battait à grands coups alors
Dans la triomphale cadence
Du grave bronze aux longs accords.

IV

O cloche, c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux !

En nos cœurs tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des *souvenances nostalgiques*
Douces à nous faire pleurer.

Nérée BEAUCHEMIN

ANALYSE DU TEXTE

1. Si l'auteur a suivi ici un plan déterminé, quel est-il ? — 2. Où se trouve la proposition développée par le poète ? — 3. A quels signes reconnaît-on que cette cloche est catholique ? qu'elle est française ? — 4. Quelle allusion est contenue dans la strophe "O cloche ... silence harmonieux" ? — 5. Etudiez l'image de la dernière strophe et dites ce qu'elle éveille en vous ? — 6. Que pensez-vous, du point de vue de l'harmonie, de la strophe "Oh ! c'était le cœur de la France ... aux longs accords" ? — 7. Expliquez les mots en italique. — 8. Que vient faire ici la mention de l'*Ave, maris stella* ? — 9. Qu'est-ce qui a pu inspirer au poète de traiter un pareil sujet ? — 10. La forme adoptée vous suggère-t-elle quelque réflexion ?

GENRE DRAMATIQUE

65. Le Cid (Extraits)

L'action se passe en Espagne, au moyen âge. — Le roi de Castille vient de nommer comme gouverneur de son fils *don Diègue,* vieux soldat couvert de gloire. *Le comte de Gormas,* de dépit de n'avoir pas été choisi, cherche querelle à son rival plus heureux.

I. — Le Comte de Gormas, Don Diègue

LE COMTE

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du Roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi :
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite;

Mais on doit ce respect au pouvoir absolu
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre ;
Joignons d'un nœud sacré ma maison [1] à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis ;
Faites-nous cette grâce et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité [2].
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince :
Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour et les méchants d'effroi.
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre [3] sans égal,
Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
Instruisez-le d'exemple [4] et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DIÈGUE

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.

---

1. **Maison :** se dit, en parlant des grandes familles, de toute la parenté.

2. On a souvent critiqué l'incohérence de cette métaphore : l'éclat éblouit, mais *n'enfle* pas.

3. **Se rendre :** devenir ; emploi fréquent au XVIIe siècle.

4. Par vos exemples.

Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter les nations,
Attaquer une place, ordonner une armée
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir[5] :
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il **verrait . . .**

DON DIÈGUE

Je le sais, vous servez bien le Roi :
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.

---

5. Ont une influence plus grande.

Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras;

DON DIÈGUE

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE

Ne le méritait pas ! Moi ?

DON DIÈGUE

Vous.

LE COMTE

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(*Il lui donne un soufflet.*)

DON DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÈGUE

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !
(*Le Comte, d'un revers de son épée, a fait tomber celle de don Diègue.*)

LE COMTE

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain,
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
Adieu ! fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

II. — Don Diègue, *seul*

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,

Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
Tant de fois affermi le trône de son roi,
Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi ?
O cruel souvenir de ma gloire passée !
Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
Faut-il de votre éclat voir triompher le comte
Et mourir sans vengeance ou vivre dans la honte ?
  Comte, sois de mon prince à présent gouverneur;
Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur;
Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a su rendre indigne.
Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre et qui, dans cette offense,
M'as servi de parade et non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains;
Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

III. — Don Diègue, Don Rodrigue, *son fils*

DON DIÈGUE

Rodrigue, as-tu du cœur ?

RODRIGUE

Tout autre que mon père
L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE

Agréable colère !
Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
Je reconnais mon sang à ce noble courroux;

Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte;
Viens me venger.

RODRIGUE

De quoi ?

DON DIÈGUE

D'un affront si cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel;
D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie;
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie;
Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour venger et punir.
Va contre un arrogant éprouver ton courage :
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage;
Meurs ou tue [6]. Au surplus, pour ne te point flatter,

---

6. Meurs ou tue. "Ce mot terrible, d'une fureur presque sauvage, est sublime dans la bouche de don Diègue : c'est le cri désespéré de l'honneur outragé, qui, pour laver sa honte, oublie les affections les plus chères; Rodrigue sera le vengeur ou la victime de l'honneur paternel.

"Cette scène est une des plus belles du théâtre français. Il est difficile de saisir le spectateur par une action plus rapide, des émotions plus profondes et un langage plus entraînant. L'effet produit sur Rodrigue est immense : c'est comme un homme frappé de la foudre. Il reste stupéfait, anéanti."

A. SENGLER, S. J.

"Malheureusement l'honneur dont il s'agit ici n'est plus que le préjugé funeste régnant à l'époque du Cid (XIe siècle) comme au temps de Corneille; c'est la prétendue mission qui incombe aux enfants de venger leurs parents, au péril même de leur vie et par tous les moyens possibles, le duel non excepté. Aussi, quelles que soient les beautés de cette pièce, on ne peut que condamner, au nom de la morale chrétienne, le mobile qui fait agir les principaux personnages et les pousse à des actes coupables."

E. PROCÈS, S. J.

Je te donne à combattre un homme à redouter.
Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
Porter partout l'effroi dans une armée entière;
J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus;
Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
C'est ...

RODRIGUE

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE

Le père de Chimène.

RODRIGUE

Le ...

DON DIÈGUE

Ne réplique point, je connais ton amour;
Mais qui veut vivre infâme est indigne du jour;
Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
Enfin tu sais l'affront et tu tiens la vengeance :
Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi;
Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer : Va, cours, vole et nous venge.

(Acte I, scènes 3, 4, 5.)

Rodrigue hésite un instant, car il voulait épouser Chimène; mais enfin l'honneur l'emporte : il part à la recherche du comte. Il ne tarde pas à le rencontrer

IV. — Le Comte, Don Rodrigue

RODRIGUE

A moi, comte, deux mots [7].

LE COMTE

Parle.

RODRIGUE

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue ?

LE COMTE

Oui.

RODRIGUE

Parlons bas; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu [8],
La vaillance et l'honneur de son temps ? le sais-tu ?

LE COMTE

Peut-être.

---

7. **A moi, comte...** Corneille commence toujours par le trait le plus saillant : il entame et présente la situation par l'arête vive. Il faut supposer que Rodrigue fait signe au comte et le détache d'un groupe en passant. Ces mots : *parlons bas, écoute,* indiquent assez que les gens de la suite du comte pourraient les entendre. — Le dialogue est impétueux, bondissant; c'est une suite de ripostes qui sont déjà de l'escrime : la parole se croise et s'entrelace comme fera tout à l'heure l'acier. — Cette scène offre le parfait exemple de ces vers à double compartiment qui sont de l'essence de la tragédie, mais qui appartiennent plus particulièrement à la forme de Corneille :

"Es-tu si las de vivre ? — As-tu peur de mourir ?"

Sainte-Beuve, *Nouveaux Lundis.*

8. Fut la vertu même, la vertu incarnée.

RODRIGUE

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang ? le sais-tu ?[9]

LE COMTE

Que m'importe ?

RODRIGUE

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE

Jeune présomptueux ![10]

RODRIGUE

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années[11].

LE COMTE

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain,
Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main ?

RODRIGUE

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître
Et pour des coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE

Sais-tu bien qui je suis[12] ?

---

9. Le sais-tu ? Remarquez comme cette répétition accélère le mouvement de la scène.

10. De l'indifférence dédaigneuse le comte passe à l'insulte.

11. Je suis jeune... La beauté de ces deux vers, ainsi que celle des vers 153 et 154, les a fait souvent citer.

12. C'est la réplique au *Connais-tu bien don Diègue ?* (vers 142).

RODRIGUE

Oui ; tout autre que moi
Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.
Les palmes dont je vois ta tête si couverte
Semblent porter écrit le destin de ma perte.
J'attaque en téméraire [13] un bras toujours vainqueur ;
Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.
A qui venge son père il n'est rien d'impossible ;
Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE

Ce grand cœur, qui paraît aux discours que tu tiens,
Par tes yeux, chaque jour, se découvrait aux miens ;
Et, croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
Je sais ta passion et suis ravi de voir
Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
Que ta haute vertu répond à mon estime
Et que, voulant pour gendre un cavalier [14] parfait,
Je ne me trompais point au choix que j'avais fait.
Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse :
J'admire ton courage et je plains ta jeunesse.
Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire [15] ;

---

13. La fierté du jeune chevalier, tout autre que l'arrogance qui déplaît tant chez le comte, est toujours tempérée par une politesse instinctive.

14. **Cavalier :** ici, gentilhomme.

15. Vers passé en proverbe.

On te croirait toujours abattu sans effort,
Et j'aurais seulement le regret de ta mort[16].

RODRIGUE

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie !

LE COMTE

Retire-toi d'ici.

RODRIGUE

Marchons sans discourir.

LE COMTE

Es-tu si las de vivre ?

RODRIGUE

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE

Viens, tu fais ton devoir et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

(Acte II, scène 2)

CORNEILLE

ANALYSE DU TEXTE

Première scène : **La querelle du comte et de don Diègue.**

1. Le comte ne peut prendre son parti de la faveur accordée à son rival; montrez que l'orgueil, le dépit débordent dans son langage. — 2. La réponse de don Diègue (vers 4-6) forme contraste : elle est calme et digne. C'est ainsi que, dès le début, l'opposition du langage indique nettement l'opposition des caractères. — 3.

---

16. Dans les vers 163-180, le comte a changé de ton : il *admire* la valeur de Rodrigue, mais ses félicitations sont empreintes d'une *pitié dédaigneuse* qui réveille la colère du fils de don Diègue.

La contradiction, si discrète soit-elle, ne fait qu'exciter la colère du comte qui éclate en plaintes amères contre l'ingratitude royale. Comparez les vers 6 et 10. — 4. Remarquez alors le changement d'attitude de don Diègue : le vieillard s'efforce de calmer par son urbanité l'emportement de son rival et de se faire pardonner son triomphe par sa modestie; il va même jusqu'à lui faire une concession (vers 12; remarquez comment la place des mots *faveur* et *mérite* donne du relief à l'antithèse) ; il lui apporte l'argument sans réplique qui, à ses yeux, doit clore la dispute (indiquez-le) ; il lui demande avec délicatesse et courtoisie, pour Rodrigue, la main de Chimène. — 5. A cette proposition si conciliante, le comte répond par un refus ironique et hautain. Il déverse cette ironie d'abord sur Rodrigue (relevez les termes significatifs), puis sur le vieillard lui-même qu'il attaque par le seul point vulnérable : son grand âge (faites ressortir l'*insistance* maligne du comte à humilier son adversaire). — 6. On comprend aisément que, sous le coup de ces offenses, don Diègue relève la tête : sans se départir de sa noble attitude, sans jactance, il lance au comte cette fière réponse (vers 35-40) dont un trait décoché à l'adresse des envieux touchera son rival au point sensible (citez ce trait). — 7. Celui-ci, piqué au vif, redouble ses attaques, lâche la bride à sa vanité et, dans une tirade emphatique (vers 43-56), énumère tous ses titres de gloire; on sent qu'il n'est plus maître de lui. — 8. Don Diègue, qui a l'avantage de se mieux posséder, réplique par une ironie froide et méprisante qui n'en produit que plus d'effet sur l'orgueil blessé (commentez les vers 58, 60, 62). — 9. La querelle s'envenime de plus en plus, le dialogue se précipite (montrez que la vivacité du style rend à merveille les mouvements de la pensée; remarquez la substitution du *Tu* au *Vous* à partir du vers 75) ; enfin le soufflet est donné, fait qui amène avec lui tant de conséquences. — 10. Après cet affront, le vieillard ayant mis la main à l'épée, son adversaire n'a pas de peine à le désarmer; mais il flétrit sa victoire par des insultes. — 11. Lequel garde vos sympathies à la fin de cette scène ? Pourquoi ? — 12. Indiquez les principaux traits du caractère tant du comte que de don Diègue. — 13. Montrez le *mouvement* et l'*énergie* du style dans cette scène.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *honneur* (latin *honor*). — 2. Donnez, avec les nuances qui les distinguent, des synonymes de *brigue, impudent, outrage.* — 3. Indiquez les *verbes* et les *locutions verbales* qui marquent la colère; les *adjectifs* qui pourraient rendre les divers degrés de la colère; les *noms* qui marquent l'état de la colère.

Rédaction. — a) Décrire un homme en colère.

b) Développer cette pensée de Corneille : *L'honneur aux nobles cœurs est plus cher que la vie.*

66. Cinna (Extraits)

L'empereur romain Auguste, neveu de Jules César et son héritier, qui a comblé Cinna de ses faveurs, vient d'apprendre que ce dernier a tramé un complot contre sa vie. Irrité d'une telle ingratitude, car il ne connaît pas les motifs secrets qui font agir Cinna, Auguste médite une vengeance éclatante; mais l'impératrice lui conseille la prudence, "la plus belle marque qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque". C'est alors que l'empereur fait venir Cinna pour lui parler sans témoins et lui adresse les paroles qui suivent.

AUGUSTE

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose[1]
Observe exactement la loi que je t'impose;
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après, tout à loisir:
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père, et les miens[2]:
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance;
Et, lorsque après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,

1. Surtout, avant tout.
2. Cinna était fils d'une petite-fille de Pompée, le rival de César.

T'avait mis contre moi les armes à la main;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me [3] pus connaître;
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti:
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens;
Ma cour fut ta prison, ma faveur tes liens.
Je te restituai d'abord ton patrimoine;
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine [4],
Et tu sais que, depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,
Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire
Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène [5],
Après tant de faveur montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident [6]
Et te fis, après lui [7], mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue

3. Au XVIIe siècle, on plaçait le pronom personnel **le plus loin** possible de l'infinitif qui le régissait.

4. **Antoine**, rival d'Octave (Auguste), défait par lui à la bataille d'Actium.

5. **Mécène** avait été le ministre et le favori d'Auguste.

6. **Accident**, ce mot avait alors toute sa force, et signifiait *malheur*.

7. **Après lui**: après sa mort.

Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis [8].
Bien plus, ce même jour, je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur [9] et tant de gloire
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire;
Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner!

CINNA

Moi, seigneur! moi, que j'eusse une âme si traîtresse!
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE

Tu tiens mal ta promesse:
Sieds-toi [10], je n'ai pas dit encor ce que je veux;
Tu te justifieras après, si tu le peux.
Ecoute cependant et tiens mieux ta parole.
Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?

---

8. Dans une scène précédente, Cinna avait conseillé à Auguste de garder l'empire.

9. **Heur:** chance, bonheur.

10. **Sieds-toi** (du vieux mot *seoir*, être assis). Cette expression n'est plus guère usitée qu'en poésie et dans le langage familier.

De tous ces meurtriers, te dirai-je les noms [11] ?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile,
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé?
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé [12] :
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes
Et qui, désespérant de les plus éviter [13]
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique?
Si j'ai bien entendu tantôt [14] ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui pour tout conserver tienne tout en sa main;
Et, si sa liberté te faisait entreprendre [15],
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? d'y régner en ma place?
D'un étrange malheur son destin le [16] menace
Si pour monter au trône et lui donner la loi

11. On devine aisément l'effet produit sur Cinna par l'énumération de tous ces détails circonstanciés.

12. Vers devenu proverbe.

13. De les éviter plus longtemps.

14. Allusion à la scène où Auguste a consulté ses conseillers sur son abdication.

15. C'est-à-dire inspirait ton entreprise, tes actes.

16. *Le* se rapporte à l'*Etat*.

Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
Si jusques à ce point son sort est déplorable
Que tu sois après moi le plus considérable
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connaître, et descends en toi-même:
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux:
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite [17].
Ose me démentir: dis-moi ce que tu vaux;
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.

Ma faveur fait ta gloire et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie;

---

17. A propos de ces vers, on a raconté que le maréchal de la Feuillade, étant sur le théâtre, dit tout haut à Auguste : "Ah ! tu me gâtes le *Soyons amis, Cinna.*" Le vieux comédien qui jouait Auguste se troubla, et crut avoir mal joué. Le maréchal, après la pièce, lui dit : "Ce n'est pas vous qui m'avez déplu, c'est Auguste qui dit à Cinna qu'il n'a aucun mérite, qu'il n'est propre à rien, qu'il fait pitié, et qui ensuite lui dit : *Soyons amis.* Si le roi m'en disait autant, je le remercierais de son amitié." Il y a un grand sens et beaucoup de finesse dans cette plaisanterie. Cela n'empêche pas que le discours d'Auguste ne soit un des plus beaux que nous ayons dans notre langue

Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie;
Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens
Et tant d'autres enfin, de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps...

CINNA

Je demeure stupide [18];
Non que votre colère ou la mort m'intimide:
Je vois qu'on m'a trahi; vous m'y voyez rêver
Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée:
Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.
Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
Par la mort de César étaient trop peu vengés.
C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause;
Et, puisque à vos rigueurs la trahison m'expose,
N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
D'inutiles regrets ni de honteux soupirs.
Le sort vous est propice, autant qu'il m'est contraire:
Je sais ce que j'ai fait et ce qu'il vous faut faire.
Vous devez un exemple à la postérité,
Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime
Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.

---

18. **Stupide**: frappé de stupeur.

Voyons si ta constance ira jusques au bout.
Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout;
Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

(Acte V, scène 1.)

Cinna, confondu et désespéré, a bravé l'empereur. Emilie, qui vient ensuite, se montre encore plus audacieuse : elle se glorifie d'avoir été l'âme du complot. C'est alors qu'Auguste, par un effort héroïque de magnanimité qui désarmera toutes les haines, s'écrie :

AUGUSTE

En est-ce assez, ô ciel! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers;
Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècle, ô mémoire!
Conservez à jamais ma dernière victoire!
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie:
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie
Et, malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue.
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler[19]:
Avec cette beauté[20] que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année...

(Acte V, scène 3.)

CORNEILLE.

---

19. Ce passage fit verser des larmes au grand Condé, assistant à la première représentation de *Cinna*.

20. Emilie.

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez-en les différentes parties. — 2. Pourquoi Auguste impose-t-il le silence à Cinna ? Quels termes font pressentir que l'entrevue va être orageuse ? — 3. Il punit d'abord Cinna en lui rappelant les nombreux bienfaits dont il l'a comblé : indiquez-les. Quelle circonstance met particulièrement en relief sa générosité ? — 4. Après cette longue énumération, faite avec un calme parfait et une simplicité majestueuse, il laisse tomber ces paroles foudroyantes : *Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner;* montrez-en toute la force. Quel effet produisent-elles sur le coupable ? — 5. Cinna cherchant à nier, l'empereur, pour prouver qu'il a *de bons avis* et non pas seulement *de mauvais soupçons,* le force à entendre les moindres détails de la conspiration; montrez qu'ils sont des plus précis. Quels doivent être, à ce moment, pensez-vous, les sentiments et l'attitude du conspirateur ? les sentiments d'Auguste en prononçant les vers 67 et 68 ? — 6. Auguste se demande quels sont les motifs qui ont pu déterminer Cinna; il en cite deux. Par quel argument sans réplique prouve-t-il au conspirateur que ce n'est pas le bien du pays qui le fait agir ? Au sujet du second, il se donne la satisfaction d'écraser pour ainsi dire son rival sous son mépris en lui montrant sa faiblesse, son incapacité et l'inanité de ses projets ambitieux; dans quels vers surtout exprime-t-il son ironie et son dédain ? — 7. Cinna est littéralement accablé par la révélation qu'il vient d'entendre : quel mot de sa réponse l'indique ? — 8. Complètement démasqué et voyant que toute dénégation est inutile, il cherche à se relever par une bravade. Comment essaie-t-il de justifier sa conduite ? Quels sentiments manifeste-t-il dans sa réponse ? — 9. Auguste l'accable de sa colère et de son mépris. Montrez qu'à ce moment il semble plutôt disposé à punir qu'à pardonner. — 10. Justifiez l'emploi de l'apostrophe dans les vers 137-143. — 11. Par un acte héroïque de clémence, Auguste pardonne aux coupables. Quels vers font ressortir cette magnifique victoire sur lui-même ? N'accorde-t-il à Cinna que son pardon ? Montrez la beauté et l'élévation des sentiments exprimés dans les dix derniers vers. — 12. Relevez dans le texte les passages qui indiquent les principaux traits du caractère d'Auguste, du caractère de Cinna. — 13. Faites ressortir le *mouvement,* la *sobriété* et l'*énergie* du style. Relevez quelques vers *bien frappés,* au rythme ferme et vigoureux, qui se détachent avec un relief ineffaçable et où la beauté de la forme s'allie à la majestueuse noblesse des pensées. — 14. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *siècle* (latin *sæculum*), *mémoire* (latin *memoria,* grec *mnêmê*). — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *inclination,*

dessein. Distinguez les expressions : *se justifier, se disculper, s'excuser; générosité, grandeur d'âme, magnanimité.* — 3. Expliquez : *intrigue, menée, machination, brigue, cabale, conspiration, conjuration, sédition; conjuré, affidé, séditieux; tramer un complot, le déjouer, ourdir une cabale.*

Rédaction. — La sainte Ecriture dit : *"L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui domine son âme vaut mieux que celui qui subjugue des villes."* Expliquez cette pensée, puis donnez quelques exemples caractéristiques de victoires sur soi-même.

---

67. Polyeucte (Extraits [1])

Polyeucte, nouvellement converti au christianisme par Néarque, reçoit du gouverneur Félix, son beau-père, l'ordre de se rendre au temple pour sacrifier aux idoles. "Va, nous allons te suivre", répond sans hésiter Polyeucte à l'envoyé du gouverneur.

NÉARQUE

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE

Au temple où l'on m'appelle.

NÉARQUE

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

---

1. Corneille lisait beaucoup : il rencontra dans la volumineuse *Vie des saints* de Surius un récit du martyre de saint Polyeucte qui le frappa. Il en fit le sujet du plus parfait de ses chefs-d'œuvre, *Polyeucte,* qui fut représenté pour la première fois en 1640.

NÉARQUE

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste [2].

NÉARQUE

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE

Je les veux renverser
Et mourir dans leur temple ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes:
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la foi qu'il vient de me donner [3].

NÉARQUE

Ce zèle est trop ardent; souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

---

2. **Funeste :** ici latinisme (de *funus,* meurtre) signifiant : qui apporte la mort.

3. Polyeucte a été baptisé le matin même.

NÉARQUE

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE

Et si ce cœur s'ébranle?

POLYEUCTE

Il sera mon appui.

NÉARQUE

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE

Plus elle est volontaire et plus elle mérite.

NÉARQUE

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir [4].

NÉARQUE

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée [5].

NÉARQUE

Par une sainte vie il faut la mériter.

---

4. S'offrir : faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

5. Le théâtre de Corneille est plein de ces dialogues rapides et animés. "Nulle part, dit La Harpe, on ne saurait trouver une série de questions et de répliques plus vives, plus énergiques, et en même temps plus naturelles."

POLYEUCTE

Mes crimes[6], en vivant[7], me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait:
La foi que j'ai reçue aspire à son effet[8].
Qui fuit croit lâchement et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe:
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE

Qui marche assurément[9] n'a point peur de tomber:
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.

---

6. **Crime** (latin *crimen*) : faute qui peut être matière d'accusation.

7. Le participe *vivant* se rapporte non au sujet, mais au complément *me*.

8. **Aspire à son effet** : tend fortement à se manifester par des actes.

9. Avec assurance.

Qui craint de le nier dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire et doute de sa foi.

NÉARQUE

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE

J'attends tout de sa grâce et rien de ma faiblesse.
Mais, loin de me presser [10], il faut que je vous presse.
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant; suivons ce saint effort;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut, je me souviens encor de vos paroles,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite [11]
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien j'en montre plus que vous!

NÉARQUE

Vous sortez du baptême et, ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime;
Comme encor tout entière, elle agit pleinement
Et tout semble possible à son feu véhément;
Mais cette même grâce, en moi diminuée

---

10. Loin que vous me pressiez.
11. On fait quelquefois *amour* du féminin au singulier, en poésie.

Et par mille péchés sans cesse exténuée[12],
Agit aux grands effets[13] avec tant de langueur
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.
Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à[14] me fortifier.
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes;
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir!

POLYEUCTE

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.
Ne perdons plus de temps; le sacrifice est prêt;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule[15]
Dont arme un bois pourri[16] ce peuple trop crédule;
Allons en[17] éclairer l'aveuglement fatal;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste;
Faisons triompher Dieu: qu'il dispose du reste.

---

12. **Exténuée:** du latin *extenuata,* très affaiblie.
13. Dans les grandes occasions.
14. **A** s'employait fréquemment au lieu de *pour.*
15. **Foudre** était du masculin ou du féminin du temps de Corneille. Le féminin a prévalu, sauf dans certaines expressions comme *un foudre d'éloquence, un foudre de guerre.*
16. Périphrase qui désigne l'idole.
17. **En:** c'est-à-dire de ce peuple.

NÉARQUE

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous,
Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous.

(Acte II, scène 6.)

Les deux chrétiens ayant brisé les autels des faux dieux[18], le gouverneur Félix fait conduire sur-le-champ Néarque au supplice. Alors Pauline, femme de Polyeucte, pour sauver son époux, le presse vivement d'abandonner la religion du Christ; le gouverneur lui-même s'efforce d'ébranler, par la persuasion et la prière, la constance du héros; mais Polyeucte oppose à toutes leurs séductions cette magnifique profession de foi :

POLYEUCTE

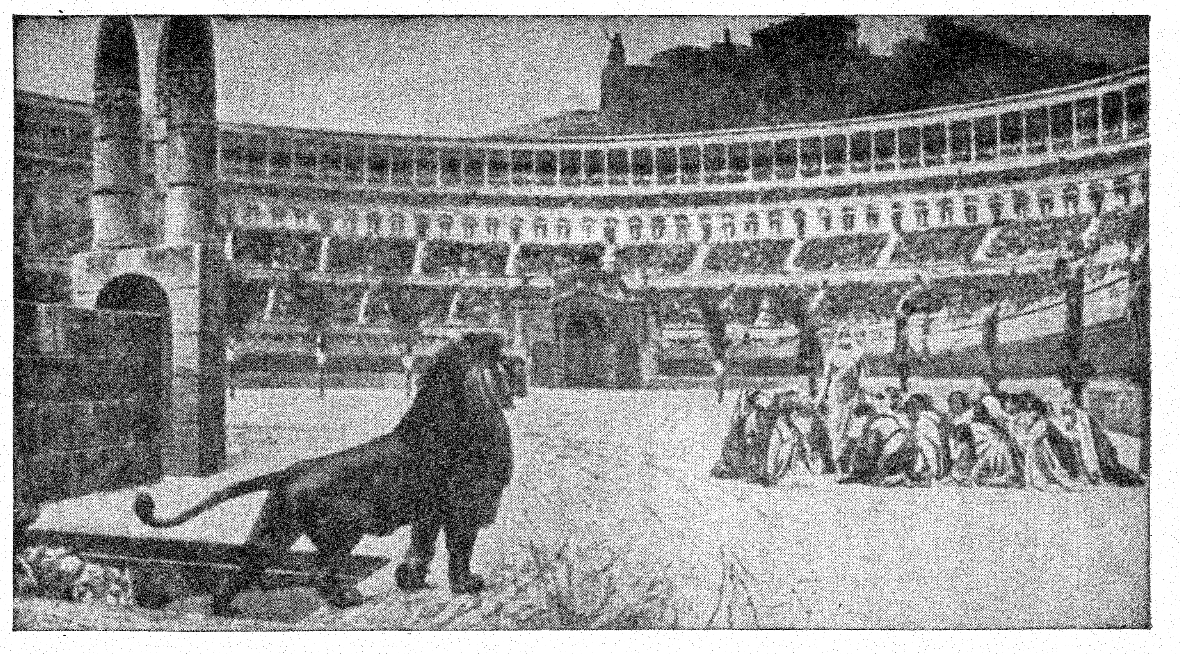
Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre et les enfers;
Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie[19],
Voulut mourir pour nous avec ignominie
Et qui, par un effort de cet excès d'amour,
Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre:
Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux;
Vous n'en punissez point qui n'ait son maître[20] aux cieux:
La prostitution, l'adultère, l'inceste,
Le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste,
C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.

---

18. On a parfois reproché à Polyeucte d'avoir renversé les idoles dans le temple. Mais, quand ce saint martyr s'abandonnait ainsi à un acte humainement répréhensible, il obéissait à un mouvement particulier de la grâce, que le miracle de sa constance dans les supplices a pleinement justifié.

19. Voir note 11.

20. Vous ne punissez aucun crime dont les dieux, que les païens appelaient *les immortels,* ne donnent l'enseignement et l'exemple.



LA DERNIERE PRIERE

Gérome, peintre et sculpteur français (1824-1904)

J'ai profané leur temple et brisé leurs autels;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur!
Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE

Je suis chrétien.

FÉLIX

Impie!
Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE

Je suis chrétien[21].

FÉLIX

Tu l'es? O cœur trop obstiné!
Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE

Où le conduisez-vous?

FÉLIX

A la mort.

POLYEUCTE

A la gloire.
Chère Pauline, adieu; conservez ma mémoire.

---

21. "Ce mot : *je suis chrétien,* deux fois répété, égale les plus beaux mots des *Horaces.* Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le ciel comme sa patrie."
(CHATEAUBRIAND.)

PAULINE

Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs.

POLYEUCTE

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

FÉLIX

Qu'on l'ôte de mes yeux et que l'on m'obéisse.
Puisqu'il aime à périr je consens qu'il périsse.

(Acte V, scène 3.)

CORNEILLE.

ANALYSE DU TEXTE

I. Le dialogue entre Polyeucte et Néarque. — 1. Faites ressortir le contraste de ces deux caractères. D'où proviennent les sentiments qui animent Polyeucte ? — 2. Montrez que ce qui fait la beauté de cette scène, c'est d'abord "la force irrésistible du sentiment, tiré de ce qu'il y a de plus sublime dans les maximes de la foi"; puis le tour vif, animé, antithétique, du dialogue : relevez les principales antithèses.

II. La profession de foi de Polyeucte. — 3. En parcourant le texte, on voit les divers sentiments manifestés successivement par Polyeucte : citez deux effets de l'amour de Dieu pour les hommes; comment le martyr montre-t-il l'inconséquence des païens ? en quels passages surtout prouve-t-il son courage ? — 4. Quelle impression se dégage de tout ce morceau ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *zèle, palme.* — 2. Expliquez par l'étymologie les mots ci-après : *enthousiasme* (grec *en Theos,* en Dieu) ; *défunt* (latin *defunctus* : qui a achevé de s'acquitter) ; *cimetière* (d'un mot grec signifiant : lieu où l'on dort) ; *trépas* (1. *tre,* au delà; *pas,* passage) ; *condescendance; adieu.* — 3. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *abhorrer, fureur.* — 4. Donnez dix *adjectifs* pouvant qualifier le mot *zèle.*

Rédaction. — a) *"Les hommes supérieurs sont des entraîneurs d'hommes; ils vivent encore par leurs œuvres : leurs exemples causent des actes, comme les sources créent des torrents."* Montrez, par deux ou trois exemples, la justesse de cette pensée.

b) Décrire la gravure : *La dernière prière* (p. 235).

68. Athalie (Extrait)

Athalie, reine de Juda, digne fille de l'impie Achab et de l'infâme Jézabel, ne pensait plus à l'assassinat de ses petits-fils, enfants d'Ochosias, qu'elle avait ordonné pour s'assurer la possession du pouvoir. Un songe affreux vint réveiller ses remords et ses craintes. Voulant apaiser par des présents le Dieu des Juifs et tourner en sa faveur un pronostic défavorable, elle se rend au temple, escortée de ses gardes et accompagnée d'Abner, le général en chef de ses armées, resté cependant fidèle au culte du vrai Dieu. La vue d'un jeune enfant, qu'elle y aperçoit, paraît l'intriguer au plus haut point. Elle ignore que cet enfant n'est autre que le petit Joas, le seul de ses petits-fils qui a pu échapper au massacre, sauvé par Josabet, sa tante, épouse du grand prêtre Joad; il a été élevé depuis dans le temple et le grand prêtre se propose en ce jour même de le proclamer roi. Chassée par Joad du parvis réservé aux hommes, Athalie se retire dans le vestibule du temple. C'est là que, perplexe, elle tient conseil avec ses deux ministres, *Abner,* qui ne l'a pas quittée, et *Mathan,* un prêtre apostat devenu par ambition le sacrificateur de Baal, qu'elle a fait immédiatement mander.

I. — Athalie, Abner, Mathan, Suite d'Athalie

MATHAN

Grande reine, est-ce ici votre place?
Quel trouble vous agite et quel effroi vous glace?
Parmi vos ennemis que venez-vous chercher?
De ce temple profane osez-vous approcher?
Avez-vous dépouillé cette haine si vive?...

ATHALIE

Prêtez-moi l'un et l'autre une oreille attentive.
Je ne veux point ici rappeler le passé
Ni vous rendre raison du sang que j'ai versé.
Ce que j'ai fait, Abner[1], j'ai cru le devoir faire.

---

1. Athalie s'adresse ici à Abner, plutôt qu'à Mathan parce qu'elle est plus soucieuse de son approbation. C'est un hommage rendu à la vertu.

Je ne prends point pour juge un peuple téméraire[2].
Quoi que son insolence ait osé publier,
Le Ciel même a pris soin de me justifier;
Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers[3] respecter Athalie.
Par moi Jérusalem goûte un calme profond:
Le Jourdain ne voit plus l'Arabe vagabond,
Ni l'altier Philistin, par d'éternels ravages,
Comme au temps de vos rois, désoler ses rivages;
Le Syrien me traite et de reine et de sœur[4];
Enfin de ma maison le perfide oppresseur,
Qui devait jusqu'à moi pousser sa barbarie,
Jéhu[5], le fier Jéhu, tremble dans Samarie.
De toutes parts, pressé par un puissant voisin,
Que j'ai su soulever contre cet assassin,
Il me laisse en ces lieux souveraine maîtresse.
Je jouissais en paix du fruit de ma sagesse;
Mais un trouble importun vient, depuis quelques jours,
De mes prospérités interrompre le cours.
Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe?)
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge.
Je l'évite partout, partout il me poursuit.

---

2. **Téméraire :** inconsidéré.

3. La mer Rouge et la mer Méditerranée. — Pour Athalie, le succès justifie les actes.

4. On comprend mieux la fierté d'Athalie quand on se rappelle que son père, Achab, avait péri dans un combat contre le roi de Syrie.

5. **Jéhu :** roi d'Israël, qui extermina la postérité d'Achab, fit jeter par la fenêtre Jézabel dont le corps, selon la prédiction d'Elie, fut dévoré par des chiens. — **Fier** a le sens du latin *ferus* : cruel.

C'était[6] pendant l'horreur d'une profonde nuit.
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
"Tremble," m'a-t-elle dit, "fille digne de moi.
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille[7]." En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser;
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris, et traînés dans la fange,
Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

ABNER

Grand Dieu!

ATHALIE

Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,

---

6. Ce songe fameux d'Athalie, *songe envoyé par Dieu,* n'est pas un simple épisode, "un hors-d'œuvre plus ou moins brillant,... mais *le principal mobile de l'action* : il motive la venue d'Athalie dans le temple, le désir qu'elle a de voir Joas et les frayeurs qui l'engagent ensuite à demander cet enfant. Il amène cette discussion où la bassesse féroce de Mathan est mise en opposition avec la bonté courageuse et compatissante d'Abner. Enfin, il donne lieu à cette scène aussi neuve que touchante où Athalie interroge Joas." (La Harpe.)

7. Remarquer l'effet saisissant de ce mot, à cette place de la phrase et du vers.

Tel qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus.
Sa vue a ranimé mes esprits[8] abattus.
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur[9];
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois en dormant revu la même idée[10]:
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.
Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie
Et chercher du repos au pied de ses autels, —
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels? —
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée:
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux,
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.
Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre: le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand prêtre vers moi s'élance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise! ô terreur!
J'ai vu ce même enfant, dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.

---

8. On dirait aujourd'hui *mes sens.*

9. **Vapeur:** trouble nerveux. Au XVIIe siècle, on supposait que certaines vapeurs montaient à la tête et troublaient l'esprit.

10. *Idée* pour *image.*

Je l'ai vu: son même air, son même habit de lin,
Sa démarche, ses yeux, et tous ses traits enfin.
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.
Que présage, Mathan, ce prodige incroyable?

MATHAN

Ce songe et ce rapport, tout me semble effroyable.

ATHALIE

Mais cet enfant fatal[11], Abner, vous l'avez vu:
Quel est-il? de quel sang? et de quelle tribu?

ABNER

Deux enfants à l'autel prêtaient leur ministère:
L'un est fils de Joad, Josabet est sa mère;
L'autre m'est inconnu.

MATHAN

Pourquoi délibérer?
De tous les deux, Madame, il se faut assurer.
Vous savez pour Joad mes égards, mes mesures[12],
Que je ne cherche point à venger mes injures,
Que la seule équité règne en tous mes avis;
Mais lui-même après tout, fût-ce son propre fils,
Voudrait-il un moment laisser vivre un coupable?

---

11. **Enfant fatal:** enfant que le destin (latin *fatum*) semble avoir réservé pour quelque crime, qui doit sceller mon sort.

12. **Mes mesures:** ma modération. En réalité, Mathan n'a jamais pardonné à Joad d'avoir été choisi comme grand prêtre et il cherche, par toutes sortes de menées sourdes et artificieuses, à le perdre dans l'esprit d'Athalie.

ABNER

De quel crime un enfant peut-il être capable?

MATHAN

Le ciel nous le fait voir un poignard à la main:
Le ciel est juste et sage, et ne fait rien en vain.
Que cherchez-vous de plus?

ABNER

Mais sur la foi d'un songe
Dans le sang d'un enfant voulez-vous qu'on se plonge?
Vous ne savez encor de quel père il est né,
Quel il est.

MATHAN

On le craint, tout est examiné.
A d'illustres parents s'il doit son origine,
La splendeur de son sort doit hâter sa ruine;
Dans le vulgaire obscur si le sort l'a placé,
Qu'importe qu'au hasard un sang vil soit versé[13]?
Est-ce aux rois à garder cette lente justice?
Leur sûreté souvent dépend d'un prompt supplice.
N'allons point les gêner d'un soin embarrassant;
Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

ABNER

Hé quoi, Mathan? D'un prêtre est-ce là le langage?
Moi, nourri dans la guerre aux horreurs du carnage,
Des vengeances des rois ministre rigoureux,
C'est moi qui prête ici ma voix au malheureux;
Et vous, qui lui devez des entrailles de père,

---

13. Remarquer la perfection de ce *dilemme,* en même temps que la froide cruauté de celui qui le présente.

Vous, ministre de paix dans les temps de colère,
Couvrant d'un zèle faux votre ressentiment,
Le sang à votre gré coule trop lentement[14]?
Vous m'avez commandé de vous parler sans feinte,
Madame: quel est donc ce grand sujet de crainte?
Un songe, un faible enfant que votre œil prévenu
Peut-être sans raison croit avoir reconnu.

ATHALIE

Je le veux croire, Abner; je puis m'être trompée;
Peut-être un songe vain m'a trop préoccupée.
Hé bien! il faut revoir cet enfant de plus près;
Il en faut à loisir examiner les traits.
Qu'on les fasse tous deux paraître en ma présence.

ABNER

Je crains...

ATHALIE

Manquerait-on pour moi de complaisance?
De ce refus bizarre où seraient les raisons?
Il pourrait me jeter en d'étranges soupçons!
Que Josabet, vous dis-je, ou Joad les amène.
Je puis, quand je voudrai, parler en souveraine.
Vos prêtres, je veux bien, Abner, vous l'avouer,
Des bontés d'Athalie ont lieu de se louer.
Je sais sur ma conduite et contre ma puissance
Jusqu'où de leurs discours ils portent la licence;

---

14. Cette fière apostrophe d'Abner, d'une concision et d'une énergie toutes militaires, respire une indignation généreuse et une ironie accablante. L'irrégularité de la construction (*Moi... C'est moi qui... Et vous... Vous...*, et les deux derniers vers) est causée par le trouble et l'émotion; l'allure régulière rendrait mal cet état d'âme.

Ils vivent cependant et leur temple est debout.
Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.
Que Joad mette un frein à son zèle sauvage
Et ne m'irrite point par un second outrage.
Allez [15].

II. — Athalie, Mathan, Suite d'Athalie

MATHAN

Enfin, je puis parler en liberté;
Je puis dans tout son jour mettre la vérité.
Quelque monstre naissant dans ce temple s'élève,
Reine: n'attendez pas que le nuage crève.
Abner chez le grand prêtre a devancé le jour.
Pour le sang de ses rois vous savez son amour.
Et qui sait si Joad ne veut point en leur place
Substituer l'enfant dont le ciel vous menace,
Soit son fils, soit quelque autre?...

ATHALIE

Oui, vous m'ouvrez les yeux.
Je commence à voir clair dans cet avis des cieux.
Mais je veux de mon doute être débarrassée.
Un enfant est peu propre à trahir sa pensée;
Souvent d'un grand dessein un mot nous fait juger.
Laissez-moi, cher Mathan, le voir, l'interroger.
Vous cependant, allez et, sans jeter d'alarmes,
A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

15. Remarquer la brièveté des paroles, la promptitude et l'énergie des décisions : Racine excelle à donner ainsi à l'action du mouvement et de la vie.

III. — JOAS, ATHALIE, JOSABET, ZACHARIE (son fils), SALOMITH (sœur de Zacharie), ABNER, DEUX LÉVITES, LE CHŒUR, SUITE D'ATHALIE[16]

JOSABET, aux deux lévites.

O vous, sur ces enfants si chers, si précieux,
Ministres du Seigneur, ayez toujours les yeux.

ABNER, à Josabet.

Princesse, assurez-vous[17], je les prends sous ma garde.

ATHALIE

O ciel! plus j'examine, et plus je le regarde,
C'est lui. D'horreur encor tous mes sens sont saisis.

(Montrant Joas)

Epouse de Joad, est-ce là votre fils?

JOSABET

Qui? Lui, Madame[18]?

ATHALIE

Lui.

JOSABET

Je ne suis point sa mère.

(Montrant Zacharie)

Voilà mon fils.

---

16. "Ici, comme plus d'une fois ailleurs dans *Athalie,* l'intérêt du spectacle s'unit à celui de l'action. Jamais, en aucune tragédie française, le théâtre n'avait été aussi rempli que dans cette scène, n'avait autant parlé aux yeux. Avec ces six personnages disposés, suivant leurs rôles, autour de Joas et de la reine, avec le chœur d'un côté, le cortège royal de l'autre, rangés derrière, elle offre un tableau tout fait." (JACQUINET.)

17. Pour *rassurez-vous.*

18. Josabet n'a que trop bien compris : c'est pour se donner le temps de réfléchir qu'elle répète la question.

ATHALIE, à Joas

Et vous, quel est donc votre père?
Jeune enfant, répondez.

JOSABET

Le ciel jusqu'aujourd'hui[19]...

ATHALIE, à Josabet.

Pourquoi vous pressez-vous de répondre pour lui?
C'est à lui de parler.

JOSABET

Dans un âge si tendre
Quel éclaircissement en pouvez-vous attendre?

ATHALIE

Cet âge est innocent. Son ingénuité
N'altère point encor la simple vérité[20].
Laissez-le s'expliquer sur tout ce qui le touche.

JOSABET, à part.

Daigne mettre, grand Dieu, ta sagesse en sa bouche.

ATHALIE

Comment vous nommez-vous?

JOAS

J'ai nom Eliacin.

ATHALIE

Votre père?

---

19. Josabet craint que Joas ne laisse échapper une réponse imprudente, et elle parle à sa place.

20. Comparer à ces deux vers le proverbe : *La vérité sort de la bouche des enfants.* — On le voit, Athalie n'excède pas en amabilité pour Josabet.

JOAS

Je suis, dit-on[21], un orphelin
Entre les bras de Dieu[22] jeté dès ma naissance
Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE

Vous êtes sans parents?

JOAS

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE

Comment? et depuis quand?

JOAS

Depuis que je suis né.

ATHALIE

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer[23]?

JOAS

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE

Qui vous mit dans ce temple?

---

21. Il ne ment pas, et est très fin dans sa candeur. (MERLET.)

22. Ce Dieu qu'Athalie veut follement attaquer, elle le rencontre partout.

23. Athalie conduit ses questions avec l'habileté d'un juge d'instruction.

JOAS

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom et qu'on n'a point revue [24].

ATHALIE

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin ?

JOAS

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin [25] ?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture
Et sa bonté s'étend sur toute la nature
Tous les jours je l'invoque; et d'un soin paternel
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

ATHALIE

Quel prodige nouveau me trouble et m'embarrasse ?
La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder... Je serais sensible à la pitié [26] ?

ABNER

Madame, voilà donc cet ennemi terrible !
De vos songes menteurs l'imposture est visible,
A moins que la pitié qui semble vous troubler
Ne soit ce coup fatal qui vous faisait trembler [27].

---

24. Le mystère devient de plus en plus impénétrable.

25. Pour : *dans le besoin.* — Les réponses de Joas, qui sont pour la plupart des réminiscences des psaumes dont est nourrie son enfance, dénotent une sagesse supérieure à son âge : le ciel a entendu la prière de Josabet.

26. Les charmes de l'enfance opèrent une véritable transformation. — Ce vers renferme un modèle de la figure de style appelée *réticence.*

27. Par ces paroles où perce une fine ironie, Abner veut rassurer la reine et sauver ainsi l'enfant qui lui a été confié.

ATHALIE, à Joas et à Josabet.

Vous sortez?

JOSABET

Vous avez entendu sa fortune:
Sa présence à la fin pourrait être importune.

ATHALIE, à Joas.

Non : revenez. Quel est tous les jours votre emploi ?

JOAS

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;
Dans son livre divin on m'apprend à la lire
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE

Que vous dit cette loi?

JOAS

Que Dieu veut être aimé,
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé,
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide,
Qu'il résiste au superbe et punit l'homicide[28].

ATHALIE

J'entends. Mais tout ce peuple enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS

Il loue, il bénit Dieu.

---

28. La réponse en elle-même est parfaite; il n'y a pas là un mot qui ne soit tiré des livres saints. Mais ces quatre vers ont, de plus, un mérite théâtral, celui d'offrir un rapport sensible soit avec Joas, soit avec Athalie. Le premier vers, *Que Dieu veut être aimé*, est pour tout le monde; le second et le quatrième sont pour Athalie, et l'application ne lui échappe pas; car elle répond par ce mot très remarquable : *J'entends*. Le troisième vers est pour Joas. (LA HARPE.)

ATHALIE

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE

Hé quoi! vous n'avez point de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire[29]?

ATHALIE

Non, je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS

Vous ne le priez point.

ATHALIE

Vous pourrez le prier.

---

29. C'est au moment où la reine prend un ton caressant et compatissant que les réponses de l'enfant deviennent plus fortes et plus audacieuses.

JOAS

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE

J'ai mon dieu que je sers; vous servirez le vôtre.
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS

Il faut craindre le mien:
Lui seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE

Ces méchants, qui sont-ils[30]?

JOSABET

Hé, Madame! excusez
Un enfant...

ATHALIE, à Josabet.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.
Enfin, Eliacin, vous avez su me plaire[31];
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier.
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier.
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;

---

30. Question dangereuse; on s'explique bien l'empressement de Josabet à prendre la parole.

31. Après la pointe ironique lancée à Josabet au vers précédent, la reine orgueilleuse dissimule son épouvante et ses remords.

Essayez dès ce jour l'effet de mes promesses;
A ma table, partout, à mes côtés assis,
Je prétends vous traiter comme mon propre fils[32].

JOAS

Comme votre fils?

ATHALIE

Oui... Vous vous taisez?

JOAS

Quel père
Je quitterais! et pour...

ATHALIE

Hé bien?

JOAS

Pour quelle mère[33]!

ATHALIE, à Josabet.

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, infectant cette simple jeunesse,
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse,
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur,
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur.

JOSABET

Peut-on de nos malheurs leur dérober l'histoire?
Tout l'univers les sait; vous-même en faites gloire[34].

---

32. La proposition est séduisante. Que va répondre l'enfant à une offre pareille ? Le vers 239 se rattache à "vous" du vers qui suit.

33. La terrible naïveté de cette exclamation donne le frisson quand on songe à qui elle est adressée. Noter la syllepse qui suit.

34. Cette réponse de Josabet aux violentes invectives d'Athalie est à la fois digne et habile.

ATHALIE

Oui, ma juste fureur[35], et j'en fais vanité,
A vengé mes parents sur ma postérité.
J'aurais vu massacrer et mon père et mon frère,
Du haut de son palais précipiter ma mère
Et dans un même jour égorger à la fois
(Quel spectacle d'horreur!) quatre-vingts fils de rois:
Et pourquoi? pour venger je ne sais quels prophètes
Dont elle avait puni les fureurs indiscrètes;
Et moi, reine sans cœur, fille sans amitié,
Esclave d'une lâche et frivole pitié,
Je n'aurais pas du moins à cette aveugle rage
Rendu meurtre pour meurtre, outrage pour outrage,
Et de votre David traité tous les neveux
Comme on traitait d'Achab les restes malheureux!
Où serais-je aujourd'hui, si, domptant ma faiblesse,
Je n'eusse d'une mère étouffé la tendresse;
Si de mon propre sang ma main versant des flots
N'eût par ce coup hardi réprimé vos complots?
Enfin de votre Dieu l'implacable vengeance
Entre nos deux maisons rompit toute alliance.
David m'est en horreur; et les fils de ce roi,
Quoique nés de mon sang, sont étrangers pour moi.

JOSABET

Tout vous a réussi. Que Dieu voie et nous juge[36].

---

35. On sent à la force de ces paroles combien Athalie s'était contenue jusqu'ici. Le dernier trait détourné que lui a lancé Josabet, allusion aux massacres qu'elle a commis, a brisé le frein qui la retenait. Oubliant alors toute réserve, elle fait l'apologie du plus horrible attentat que le cœur d'une mère ait jamais osé concevoir; toute son impiété, toute sa rage s'exhalent dans cette tirade d'une éloquence et d'une énergie extraordinaires.

36. Réponse toujours digne, fière même, et pourtant respectueuse,

ATHALIE

Ce Dieu, depuis longtemps votre unique refuge,
Que deviendra l'effet de ses prédictions?
Qu'il vous donne ce roi promis aux nations,
Cet enfant de David, votre espoir, votre attente[37]...
Mais nous nous reverrons. Adieu. Je sors contente.
J'ai voulu voir; j'ai vu[38].

ABNER, à Josabet.

Je vous l'avais promis:
Je vous rends le dépôt que vous m'avez commis[39].

(Acte II, scènes 5, 6, 7.)

RACINE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Résumez brièvement le morceau et retracez-en le plan. — 2. Faites ressortir avec quelle habileté l'auteur a su décrire le songe d'Athalie. Quel est l'intérêt dramatique de ce songe ? — 3. La scène de l'interrogation, "une merveille de l'art", nous intéresse vivement à cause du contraste frappant de la naïveté de l'enfant et de la duplicité d'Athalie. Montrez que c'est une scène *à grand spectacle;* que les réponses de l'enfant sont à la fois prudentes et hardies, circonspectes et compromettantes; que le péril de l'enfant va toujours croissant, entraînant la même progression dans l'émotion et l'intérêt. Quel est, en définitive, pour Athalie, le résultat de cet entretien ? — 4. Esquissez à grands traits le caractère des personnages en indiquant les passages où il se manifeste (*Athalie*...; *Joas*...; *Josabet*...; *Abner*...; *Mathan*...). — 5. Le style est en harmonie parfaite avec la situation et le caractère de chaque personnage, tantôt *périodique,* où l'idée se déploie en une longue série de

---

37. Athalie défie Dieu de donner *ce roi promis aux nations,* c'est-à-dire le Messie, parce qu'elle se flatte d'avoir massacré tous les princes de la maison de David et qu'elle se croit capable, dans son orgueil, de contrecarrer les desseins du Tout-Puissant; cependant celui qui en ce jour même doit la jeter à bas de son trône est là devant elle ! Quelle folie de vouloir s'attaquer à Dieu !

38. Ce laconisme n'est pas rassurant.

39. *Commis* pour *confié.*

vers (exemple ?), tantôt *coupé,* haletant, comme la passion qu'il respire; mais toujours d'une *propriété* d'expression si remarquable que "ces vers n'ont pas une ride". — 6. Dites les impressions qu'a fait naître en vous cette lecture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *horreur, sacrifice.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *présager, feinte,* un antonyme de *profane.* — 3. Par quels *noms* pourrait-on rendre les sentiments d'Athalie après le songe qu'elle a eu ? ceux d'Abner au moment où Mathan demande la mort de l'enfant ? ceux de Josabet durant l'interrogatoire de Joas ?

Rédaction. — Appréciez la conduite de chacun des personnages de ce morceau.

---

69. Les plaideurs (Extraits)

La scène a lieu dans une ville de Basse-Normandie. Les Normands sont renommés pour leur amour de la chicane.

I. Le monologue de Petit-Jean.

PETIT-JEAN, traînant un gros sac de procès[1].

Ma foi! sur l'avenir bien fou qui se fiera!
Tel, qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Un juge, l'an passé, me prit à son service:
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse[2].
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous:
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.

---

1. Aujourd'hui les avocats portent les pièces des procès dans des *dossiers;* du temps de Racine, on mettait ces pièces dans des sacs.

2. Bon nombre de gardes des palais royaux étaient originaires de Suisse. De là le nom de *suisse* donné en général aux portiers.

Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre[3]
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre[4].
Tous les plus gros messieurs me parlaient chapeau bas:
"Monsieur de Petit-Jean" ah! gros comme le bras!

Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi! j'étais un franc portier de comédie[5]:
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait pas chez nous sans graisser le marteau[6].
Point d'argent, point de suisse; et ma porte était close.
Il est vrai qu'à monsieur j'en rendais quelque chose:
Nous comptions quelquefois. On me donnait le soin
De fournir la maison de chandelle et de foin;
Mais je n'y perdais rien. Enfin, vaille que vaille[7],
J'aurais sur le marché[8] fort bien fourni la paille.
C'est dommage, il avait le cœur trop au métier;
Tous les jours le premier aux plaids[9], et le dernier;
Et bien souvent tout seul: si l'on l'eût voulu croire,
Il s'y serait couché sans manger et sans boire.
Je lui disais parfois: "Monsieur Perrin Dandin,
Tout franc[10], vous vous levez tous les jours trop matin;
Qui veut voyager loin ménage sa monture.
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure."

---

3. **Un bon apôtre:** fin, rusé. Comparer dans La Fontaine : *Grippe-minaud, le bon apôtre.*

4. Se faire valoir, se donner de l'importance, comme un cocher qui fait du bruit avec son fouet pour attirer l'attention.

5. Les portiers de comédie étaient chargés de défendre l'entrée du théâtre à ceux qui n'avaient pas de billets.

6. Sans donner de l'argent au portier.

7. Tant bien que mal.

8. Par-dessus le marché.

9. **Plaids:** plaidoyers, procès.

10. **Tout franc:** à vous parler franchement.

Il n'en a tenu compte. Il a si bien veillé
Et si bien fait qu'on dit que son timbre[11] est brouillé.
Il nous veut tous juger les uns après les autres;
Il marmotte toujours certaines patenôtres[12]
Où je ne comprends rien. Il veut, bon gré, mal gré,
Ne se coucher qu'en robe et qu'en bonnet carré.
Il fit couper la tête à son coq, de colère,
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire:
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal
Avait graissé la patte[13] à ce pauvre animal.

Depuis ce bel arrêt, le pauvre homme a beau faire,
Son fils ne souffre plus qu'on lui parle d'affaire.
Il nous le fait garder jour et nuit, et de près:
Autrement, serviteur[14], et mon homme est aux plaids.
Pour s'échapper de nous, Dieu sait s'il est allègre!
Pour moi, je ne dors plus: aussi je deviens maigre,
C'est pitié. Je m'étends, et ne fais que bâiller.
Mais veille qui voudra, voici mon oreiller[15].
Ma foi ! pour cette nuit il faut que je m'en donne.
Pour dormir dans la rue on n'offense personne.
Dormons.

(Il se couche à terre.)

(Acte I, scène 1.)

---

11. **Timbre:** cerveau. On dit plus souvent *avoir le timbre fêlé.*
12. **Patenôtres** (corruption de *Pater noster*) : ici paroles confuses, sans cesse répétées.
13. **Graisser la patte:** corrompre par un présent.
14. C'est la formule abrégée de : *je suis votre serviteur.* Par ironie, elle se dit de quelqu'un qui ne veut pas faire ce qu'on dit.
15. Il montre le sac de procès qu'il a jeté à terre.

II. Le plaidoyer comique.

Dandin cherche toujours à s'évader. Pour le retenir, on le persuade de tenir audience sans sortir de chez lui. Une cause s'offre à l'instant : le chien Citron vient de manger un chapon. On jugera ce voleur domestique. Le portier Petit-Jean est chargé de l'accusation et le secrétaire l'Intimé, de la défense; Léandre "est l'assemblée". La séance s'ouvre par le plaidoyer de Petit-Jean.

DANDIN, LÉANDRE, L'INTIMÉ, PETIT-JEAN, LE SOUFFLEUR

LE SOUFFLEUR

Messieurs..

PETIT-JEAN

Oh! prenez-le plus bas;
Si vous soufflez si haut, l'on ne m'entendra pas.
Messieurs...

DANDIN

Couvrez-vous.

PETIT-JEAN

Oh! Mes...

DANDIN

Couvrez-vous [1], vous dis-je.

PETIT-JEAN

Oh! Monsieur, je sais bien à quoi l'honneur m'oblige.

DANDIN

Ne te couvre donc pas.

---

1. L'avocat devait plaider le bonnet sur la tête.

PETIT-JEAN, se couvrant.

Messieurs...
(Au souffleur.) Vous, doucement.
Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement.
Messieurs, quand je regarde avec exactitude
L'inconstance du monde et sa vicissitude;
Lorsque je vois, parmi tant d'hommes différents,
Pas une étoile fixe et tant d'astres errants;
Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune;
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune;
Quand je vois les Etats des Babiboniens[2]
(Babyloniens)
Transférés des Serpents aux Nacédoniens;
(Persans) (Macédoniens)
Quand je vois les Lorrains, de l'état dépotique
(Romains) (despotique)
Passer au démocrite, et puis au monarchique;
(démocratique)
Quand je vois le Japon...

L'INTIMÉ

Quand aura-t-il tout vu?

PETIT-JEAN

Oh! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu?
Je ne dirai plus rien.

DANDIN

Avocat incommode,
Que ne lui laissiez-vous finir sa période?
Je suais sang et eau pour voir si du Japon
Il viendrait à bon port au fait de son chapon;

---

2. Vers 13-16 : au théâtre, Petit-Jean commence par prononcer chaque nom de peuple de la manière fautive; le souffleur le reprend, et alors Petit-Jean répète le mot correctement.

Et vous l'interrompez par un discours frivole.
Parlez donc, avocat.

PETIT-JEAN

J'ai perdu la parole.

LÉANDRE

Achève, Petit-Jean : c'est fort bien débuté.
Mais que font là tes bras pendants à ton côté?
Te voilà sur tes pieds, droit comme une statue.
Dégourdis-toi. Courage ! allons, qu'on s'évertue[3] !

PETIT-JEAN, remuant les bras.

Quand... je vois... Quand... je vois...

LÉANDRE

Dis donc ce que tu vois.

PETIT-JEAN

Oh dame! on ne court pas deux lièvres à la fois.

LE SOUFFLEUR

On lit...

PETIT-JEAN

On lit...

LE SOUFFLEUR

Dans la...

PETIT-JEAN

Dans la...

LE SOUFFLEUR

Métamorphose...

---

3. **Qu'on s'évertue :** qu'on se remue.

PETIT-JEAN

Comment?

LE SOUFFLEUR

Que la métem...

PETIT-JEAN

Que la métem...

LE SOUFFLEUR

Psychose...

PETIT-JEAN

Psychose...

LE SOUFFLEUR

Hé! le cheval!

PETIT-JEAN

Et le cheval[4]...

LE SOUFFLEUR

Encor!

PETIT-JEAN

Encor...

LE SOUFFLEUR

Le chien!

PETIT-JEAN

Le chien...

4. Petit-Jean, qui répète machinalement les paroles du souffleur, ne s'aperçoit pas que celui-ci cesse de *souffler,* et l'injurie. Ce *jeu* continue au vers suivant.

LE SOUFFLEUR

Le butor!

PETIT-JEAN

Le butor!...

LE SOUFFLEUR

Peste de l'avocat!

PETIT-JEAN

Ah! peste de toi-même!
Voyez cet autre avec sa face de carême[5]!
Va-t'en au diable!

DANDIN

Et vous, venez au fait. Un mot
Du fait.

PETIT-JEAN

Hé! faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise.
Pour moi, je ne sais point tant faire de façon
Pour dire qu'un mâtin vient de prendre un chapon.
Tant y a[6] qu'il n'est rien que votre chien ne prenne;
Qu'il a mangé là-bas un bon chapon du Maine;
Que, la première fois que je l'y trouverai,
Son procès est tout fait, et je l'assommerai.

LÉANDRE

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

---

5. **Face de carême:** figure pâle et défaite.
6. Quoi qu'il en soit.

PETIT-JEAN

On l'entend bien toujours. Qui voudra mordre y morde [7].

(Acte III, scène 3.)

RACINE.

ANALYSE DU TEXTE

I. Le monologue de Petit-Jean. — 1. Retracez-en *le plan,* et montrez l'enchaînement de ses différentes parties. — 2. Petit-Jean débute par une réflexion qui marque le désappointement et dont le reste du monologue n'est que le développement et la justification (commentez cette réflexion). — 3. Puis il raconte, dans son langage populaire et savoureux, comment il est entré au service du juge Dandin; quels sentiments manifeste-t-il dans les vers 5-10 ? Montrez que le 11e vers sert de transition. — 4. Il exprime ensuite de deux manières différentes cette idée : j'exige de l'argent de quiconque veut voir mon maître; indiquez-les. Les mots *quelque chose, quelquefois* (vers 16-17) ne sont-ils pas suggestifs ? — 5. Le souvenir de son ancienne position arrache encore à Petit-Jean une expression de regret : *c'est dommage* (21e vers) ; on voit ainsi la persistance du sentiment exprimé dans les deux premiers vers, par suite *l'unité* du morceau. — 6. Qu'est-ce qui, dans la manie du juge, vous paraît conforme à la réalité ? semble un peu forcé ? — 7. Tracez les principaux traits du caractère de Petit-Jean; de celui du juge. — 8. Le style, très conforme au caractère et à la condition du personnage, est alerte, concis, naturel, vivant, pittoresque, semé de proverbes, de traits d'esprit. Montrez que c'est le langage d'un homme du peuple; citez quelques passages où le style est particulièrement concis; relevez les proverbes ou sentences qu'on y rencontre.

II. Le plaidoyer comique. — 9. Dans cette scène, désopilante au possible, Petit-Jean commence par imiter l'emphase pédantesque des avocats du temps (relevez dans ce passage un vers devenu proverbe). — 10. Une intervention inattendue de l'Intimé lui coupe la parole. Pendant qu'il s'évertue à retrouver le fil de ses idées, le souffleur impatienté le traite de *cheval, chien, butor,* injures que l'avocat improvisé répète imperturbablement, comme si elles faisaient partie du plaidoyer. — 11. Dandin ramène enfin l'orateur au fait (remarquez l'enjambement du 38e vers). Las de "tourner autour du pot", Petit-Jean conclut alors qu'à la première récidive, il assommera Citron. Comment "l'assemblée" apprécie-t-elle le plaidoyer de Me Petit-Jean ? — 12. Racine a tourné ici en ridicule certains *travers* de quelques

---

7. **On l'entend :** on la comprend. **Mordre :** critiquer.

avocats de son temps; quels étaient-ils, à en juger par le discours de Petit-Jean ? — 13. Indiquez les passages les plus comiques, les plus spirituels.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *juge* (latin *judex*), *plaid.* — 2. Indiquez les différentes acceptions du mot *foi.* — 3. Quelles *épithètes* pourraient caractériser Petit-Jean ? — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives à l'idée de *juge* : *juré, assesseur, juge d'instruction, procureur, jury, parquet, avocat, avoué; demandeur, défendeur, inculpé, prévenu, caution, plaideur; acte d'accusation, plaidoyer, plaidoirie, réquisitoire; débouter, confirmer, casser, récuser, en appeler, nier sa culpabilité, intenter une action, signifier une sommation, purger une sentence.*

Rédaction. — Expliquez le sens de ces deux proverbes : 1° *Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera;* 2° *Qui veut voyager loin, ménage sa monture.*

---

70. Le Misanthrope (Extrait)

La comédie du *Misanthrope,* représentée pour la première fois en 1666, est le chef-d'œuvre de Molière.

Alceste est un homme franc, sincère, qui a la passion de la justice et de la vérité, mais qui ne pardonne rien à la faiblesse humaine et s'irrite particulièrement des compliments et des témoignages d'amitié en usage dans la société. Son ami *Philinte* est par-dessus tout l'homme tolérant, complaisant. Les deux caractères sont nettement marqués et contrastent admirablement dans le passage que nous citons.

PHILINTE, ALCESTE

PHILINTE

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, assis.

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE

Mais encor, dites-moi, quelle bizarrerie?...

ALCESTE

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE

Mais on entend les gens au moins sans se fâcher.

ALCESTE

Moi, je veux me fâcher et ne veux point entendre.

PHILINTE

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre
Et, quoique amis, enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE, *se levant brusquement.*

Moi, votre ami? rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être;
Mais, après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus.

PHILINTE

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE

Allez, vous devriez mourir de pure honte:
Une telle action ne saurait s'excuser
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments,
Vous chargez la fureur de vos embrassements
Et, quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant

Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme;
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable,
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE

Je veux qu'on soit sincère et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie[1],
Répondre, comme on peut, à ses empressements
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

ALCESTE

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode
Et je ne hais rien tant que les contorsions

---

1. Les mots *joie* et *monnoie* rimaient alors.

De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat [2]
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat [3].
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin [4] il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située [5]
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [6],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers.
Sur quelque préférence une estime se fonde
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde [7].
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens;
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait du mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue et, pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils [8] que l'usage demande.

---

2. **Font combat :** font assaut.
3. **Fat** avait un sens plus fort qu'aujourd'hui : il indiquait un mélange de sottise prétentieuse et de perversité.
4. **Faquin :** homme de peu de valeur, sans éducation.
5. La locution employée le plus ordinairement est : *un cœur bien placé.*
6. **Des régals :** des plaisirs, des agréments. Ce vers et le suivant sont un peu embarrassés, surtout à cause de la répétition de *on.*
7. Vers devenu proverbe.
8. **Dehors civils :** civilités extérieures.

ALCESTE

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme et qu'en toute rencontre,
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE

Il est bien des endroits[9] où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux l'on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaît[10],
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE

Oui.

PHILINTE

Quoi! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie
Et que le blanc qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE

Sans doute.

PHILINTE

A Dorilas, qu'il est trop importun
Et qu'il n'est à la cour oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

---

9. **Endroits :** circonstances.
10. Vers peu harmonieux.

ALCESTE

Fort bien.

PHILINTE

Vous vous moquez.

ALCESTE

Je ne me moque point
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêts, trahison, fourberie:
Je n'y puis plus tenir, j'enrage et mon dessein
Est de rompre en visière[11] à tout le genre humain.

(Acte I, scène 1.)

MOLIÈRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Dites brièvement ce que vous savez de Molière. — 2. Résumez le morceau et montrez l'enchaînement des idées. — 3. Quel incident a occasionné l'indignation d'Alceste ? Relevez les expressions, les tours de phrase, les procédés de style qui manifestent le mieux cette indignation ? — 4. Cette scène pose la question des rapports entre la politesse et la sincérité; quelle est à ce sujet l'opinion d'Alceste ? Expliquez les vers 35-36. — 5. Il ne se contente pas d'exprimer avec force son opinion; il la motive, la développe : selon lui, la conduite de Philinte est avant tout *ridicule;* commentez les expressions caractéristiques. Elle est de plus *injuste.* — 6. Quelles objections Philinte oppose-t-il à la mise en pratique des théories d'Alceste ? Montrez qu'il les appuie par des exemples significatifs. — 7. Ces répliques de

---

11. **Rompre en visière :** attaquer en face, sans ménagement, comme un chevalier qui, dans un tournoi, aurait rompu sa lance dans la visière de son adversaire.

Philinte ne font qu'augmenter l'irritation d'Alceste et lui fournissent l'occasion de manifester clairement ses pensées et ses sentiments; dégagez-les de ses dernières paroles. — 8. Qui préférez-vous, d'Alceste ou de Philinte ? Chacun d'eux n'a-t-il pas ses défauts ? — 9. Montrez que le caractère de Philinte, qui n'est guère qu'esquissé, fait cependant ressortir avec force, par contraste, celui du misanthrope. — 10. Pour apprécier les idées émises dans ce morceau, faites ressortir la part de vérité que renferme chacune des deux opinions. Montrez que, dans la pratique, pour concilier les devoirs de la franchise et de la sincérité avec les exigences de la politesse, il faut beaucoup de tact, de la bienveillance, une réelle charité. — 11. Indiquez les principales qualités du style dans ce morceau (étudiez particulièrement de ce point de vue les 14 premiers vers et les tirades d'Alceste).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Indiquez quelques mots qui renferment la seconde racine de *misanthrope*. — 2. Donnez, avec leur sens précis, des synonymes de *sincère;* des antonymes de *misanthrope, sincérité*. — 3. Quelles *épithètes* pourraient caractériser Alceste ? Philinte ? — 4. Distinguez, par des exemples, les mots qui suivent : *charité, générosité, dévouement, bienfaisance, obligeance, condescendance, philanthropie, clémence, miséricorde.*

Rédaction. — Expliquez et commentez la pensée qui suit de Lacordaire : *"Ce n'est ni le génie, ni la gloire, ni l'amour qui mesurent l'élévation de l'âme, c'est la bonté. Par-dessus toute chose, soyez bon : la bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes."*

---

71. L'Avare (Extrait)

A l'occasion de son mariage, l'avare *Harpagon* doit donner un souper. En distribuant ses ordres aux domestiques, il leur recommande par-dessus tout l'économie : on prendra garde à la casse, et on ne versera à boire aux convives que lorsqu'ils auront soif. Puis, en présence de son intendant, *Valère,* il débat avec *maître Jacques,* qui est à la fois cuisinier et cocher, le menu du festin.

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES

HARPAGON

Valère, aide-moi à ceci. Oh çà! maître Jacques, approchez-vous: je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON

Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Grande merveille!

HARPAGON

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère[1]?

MAÎTRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON

Que diable! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient rien autre chose à dire: de l'argent! de l'argent! de l'argent! Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche: de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet[2]: de l'argent!

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant. Mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent?

VALÈRE

Oui.

MAÎTRE JACQUES, à Valère.

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret et de prendre mon office de

---

1. **Faire bonne chère** veut dire ici préparer un festin.

2. Epée que l'on place la nuit à son chevet, pour s'en servir à la première alerte. Au figuré, la chose qu'on a toujours sous la main, la grande ressource, le grand moyen, qui doit suffire à tout.

cuisinier: aussi bien vous mêlez-vous céans d'être factoton [3].

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES

Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON

Eh! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES

Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES

Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. Potages [4]... *entrées*...

HARPAGON

Que diable! voilà pour traiter une ville tout entière!

---

3. **Factoton** (forme populaire du latin *factotum*): celui qui se mêle de tout, qui prétend savoir tout faire. — Valère, dans le désir caché qu'il a d'épouser la fille de l'avare, s'efforce de plaire en tout à ce dernier. — **Céans**: ici dedans.

4. Sur la scène, l'acteur ajoutait aux mots *potages* et *entrées* une longue énumération de mets qu'il choisissait à sa fantaisie. — Le mot potage avait alors un sens plus étendu qu'aujourd'hui.

MAÎTRE JACQUES

Rôt...

HARPAGON, mettant la main sur la bouche de maître Jacques.

Ah! traître! tu manges tout mon bien!

MAÎTRE JACQUES

Entremets...

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques.

Encore!

VALÈRE, à maître Jacques.

Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les "Préceptes de la santé" et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes [5]; que, pour bien se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.*

---

5. **Viande** (du latin *vivenda,* les choses dont on vit) : désignait au XVIIe siècle un aliment quelconque.

HARPAGON

Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger et non pas manger pour vi...* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE

Qu'*il faut manger pour vivre et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques.

Oui. Entends-tu? (*A Valère.*) Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom[6].

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver, en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas; et, pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire, je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

6. On attribue ce mot au philosophe grec *Socrate* (470-399 av. J.-C.).

HARPAGON, à Valère.

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère et qui rassasient d'abord: quelque bon haricot[7] bien gras, avec quelque pâté en pot, bien garni de marrons.

VALÈRE

Reposez-vous sur moi[a].

HARPAGON

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse

MAÎTRE JACQUES

Attendez. Ceci s'adresse au cocher.
(Maître Jacques remet sa casaque.)
Vous dites...?

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES

Vos chevaux, monsieur! Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons[8] de chevaux.

---

7. **Haricot** a ici son sens primitif : espèce de ragoût fait avec du mouton coupé en morceaux et des navets.

a. Aujourd'hui, il faudrait : *Reposez-vous-en sur moi.*

8. **Façons** : apparences ; *idées* : images, ombres. — *Idées, fantômes, façons* : gradation très plaisante et très juste.

HARPAGON

Les voilà bien malades! ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES

Et pour ne rien faire, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir exténués; car enfin, j'ai une tendresse[9] pour mes chevaux qu'il me semble que c'est moi-même quand je les vois pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON

Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES

Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'il traînassent un carrosse? ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien nous fera-t-il ici besoin[10] pour apprêter le souper.

MAÎTRE JACQUES

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

9. On dirait aujourd'hui : *une telle tendresse...*

10. **Faire besoin :** être utile.

VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

HARPAGON

Paix!

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter [11] et vous faire sa cour. J'enrage de cela et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie; et, après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi?

MAÎTRE JACQUES

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

---

11. Gratter: flatter.

HARPAGON

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir; et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards [12] à votre sujet et que l'on n'est point plus ravi que de faire sans cesse des contes de votre lésine [13]. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets, dans le temps des étrennes ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour avoir mangé un reste de gigot de mouton; celui-ci, que l'on vous surprit une nuit en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en battant maître Jacques.

Vous êtes un sot, un maraud, un coquin et un impudent.

---

12. **Brocards :** railleries piquantes, moqueries.

13. **Lésine :** avarice poussée à l'extrême.

MAÎTRE JACQUES

Eh bien, ne l'avais-je pas deviné? vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

(Acte III, scène 5.)

MOLIÈRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties de ce morceau. — 2. Montrez que Molière a su placer Harpagon dans une situation propre à faire ressortir son avarice. — 3. Relevez les principaux traits d'avarice d'Harpagon. Parmi ceux que maître Jacques a rapportés, ne s'en trouve-t-il pas un d'invraisemblable ? — 4. Pourquoi, pensez-vous, Harpagon insiste-t-il pour savoir ce qu'on dit de lui ? — 5. Que révèlent les exclamations qu'il pousse lorsqu'on lui demande de l'argent pour le dîner ? — 6. L'avare a-t-il des amis ? Croyez-vous que tout le monde, comme le prétend maître Jacques, se moque de lui ? — 7. Quels sentiments maître Jacques a-t-il manifestés dans le cours du morceau ? — 8. Citez quelques expressions familières employées par lui. Sont-elles naturelles dans sa bouche ? — 9. S'il n'a guère d'instruction, il a su du moins mettre de l'ordre dans ce qu'il rapporte à Harpagon; retracez le plan de son petit discours de la fin. — 10. Dans ce discours, il semble prendre plaisir à énumérer, en les accentuant malicieusement, tous les propos que l'on tient sur le compte d'Harpagon. Montrez qu'ils sont de nature à rendre profondément ridicule et odieuse la passion de l'avarice. — 11. Appréciez la conduite de Valère. — 12. Quels sont les passages les plus comiques du morceau ? — 13. L'*Avare* est, de toutes les grandes comédies de Molière, la seule qui soit en prose. Montrez, par quelques exemples tirés de ce morceau, que cette prose est *souple* et *naturelle*. On pourrait peut-être lui reprocher quelques expressions triviales : relevez-en quelques-unes. — 14. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *vigile* (latin *vigilia,* veille). — 2. Indiquez, avec leur sens précis,

des synonymes de *avare, almanach;* des homonymes de *brocard;* des antonymes de *avare.* — 3. Quelles *épithètes* pourraient qualifier un avare ? — 4. Donnez les *noms* qui marquent toutes les nuances de l'avarice ou de la dépense depuis la *ladrerie* jusqu'à la *prodigalité.*

Rédaction. — a) Un camarade très dépensier vous demande ce qu'on dit de lui. Répondez-lui en imitant maître Jacques pour la forme.

b) *On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres,* a dit un moraliste. Que signifie cette pensée ? Développez-la en vous appuyant sur des exemples empruntés à la vie de famille.

---

72. Les Femmes savantes (Extrait)

Trissotin, le bel esprit tout infatué de lui-même, et le savantissime *Vadius,* qui "a des vieux auteurs la pleine intelligence, et qui connaît du grec autant qu'homme de France", se rencontrent en visite chez les Femmes savantes dont ils recherchent tous deux les applaudissements.

TRISSOTIN, VADIUS, LES FEMMES SAVANTES

VADIUS

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais [1], au Cours [2], aux ruelles [3], aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot, à mon sens,
Qu'un auteur qui partout va gueuser [4] des encens,

---

1. **Le Palais de justice,** où les principaux libraires avaient leur boutique.

2. Le **Cours la Reine,** lieu de promenade à Paris.

3. On appelait **ruelle** l'espace compris entre le lit et la muraille; puis la partie de la chambre où l'on plaçait les sièges, autour d'un lit de repos; enfin, par extension, tout salon littéraire.

4. **Gueuser:** mendier comme un gueux. — Vadius fait d'avance sa propre censure.

Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles[5].
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.

Voici de petits vers, pour de jeunes amants,
Sur quoi[6] je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS

On voit partout chez vous l'ithos et le pathos[7].

TRISSOTIN

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile[8].

---

5. Parce qu'il les torture en leur lisant de ses vers, fruits de ses veilles.

6. **Sur quoi :** sur lesquels. — Se serait-on jamais douté, pendant cette tirade de Vadius, que, lui aussi, et à l'instant même, allait exhiber ses petits vers !

7. Ces deux mots grecs signifient le premier, les *mœurs,* c'est-à-dire les dispositions ordinaires d'un individu ; le second, les *passions,* c'est-à-dire les états accidentels. Comme le langage de la passion est souvent imagé, grandiloquent, on a fait de *pathos* un synonyme de *emphase.*

8. **Théocrite,** poète grec du IIIe siècle avant J.-C. — **Virgile** (70-19 av. J.-C.), grand poète latin, auteur des *Bucoliques,* des *Géorgiques* et de l'*Enéide.*

VADIUS

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace [9] après vous.

TRISSOTIN

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux [10]?

VADIUS

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux [11]?

TRISSOTIN

Aux ballades [12] surtout vous êtes admirable.

VADIUS

Et dans les bouts-rimés [13] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

---

9. **Votre Horace,** Horace, votre modèle. — Horace (65-8 av. J.-C.), célèbre poète lyrique latin.

10. **Rondeaux :** petites pièces de vers composées d'après certaines règles particulières.

11. **Madrigaux.** Voir note page 5.

12. **Ballade :** genre de poésie fort cultivé au moyen âge et qui se compose de couplets terminés par un vers servant de refrain.

13. **Bouts-rimés :** vers composés sur des rimes choisies d'avance.

TRISSOTIN

En carrosse doré vous iriez par les rues,

VADIUS

On verrait le public vous dresser des statues.
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?[13a]

VADIUS

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN

Vous en savez l'auteur?

VADIUS

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

13a. Sur la querelle entre Uraniens et Jobelins, cf. Faguet : *Petite histoire de la littérature française*, pp. 128-131.

VADIUS

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS

Vous?

TRISSOTIN

Moi.

VADIUS

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet[13b].
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.

TRISSOTIN

La ballade, à mon goût, est une chose fade.
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

13b. Comparez avec l'histoire que raconte Mme de Sévigné (N. 1).

VADIUS

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN

Elle a pour les pédants de merveilleux appas.

VADIUS

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN

Allez, petit grimaud[14], barbouilleur de papier.

VADIUS

Allez, rimeur de balle[15], opprobre du métier.

TRISSOTIN

Allez, fripier d'écrits[16], impudent plagiaire.

VADIUS

Allez, cuistre[17]...

---

14. **Grimaud :** à l'origine, écolier des classes inférieures; par extension, mauvais écrivain.

15. **Rimeur de balle,** c'est-à-dire rimeur d'ordre inférieur, auteur sans talent ni mérite.

16. Le *fripier* fait le commerce de vieux habits; le **fripier d'écrits** offre au public, comme étant ses propres œuvres, des productions des auteurs anciens qu'il a retouchées selon le goût du jour.

17. **Cuistre :** domestique de collège; aujourd'hui, pédant ridicule et grossier.

PHILAMINTE

Eh! messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN, à Vadius.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi[18] les Grecs et les Latins!

VADIUS

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace!

TRISSOTIN

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit;

VADIUS

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN

Ma gloire est établie; en vain tu la déchires.

VADIUS

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des Satires[19].

TRISSOTIN

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement:
Il me donne, en passant, une atteinte légère,
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

18. **Sur toi:** de toi.
19. Boileau.

TRISSOTIN

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule, ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler:
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN

Eh bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin [20].

(Acte III, scène 3.)

MOLIÈRE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Le but de l'auteur dans ce morceau, c'est d'amener deux pédants à se dire mutuellement leurs vérités et à condamner ainsi eux-mêmes ce dont ils sont les représentants les plus autorisés; montrez que l'auteur a atteint ce but. — 2. Distinguez les parties du texte. —

---

20. **Barbin :** l'un des principaux libraires du temps. Les deux pédants iront voir chez lui quel est celui dont les livres ont le plus de débit. Cf. Boileau, parlant des livres qui

Ne font de chez Barbin qu'un saut chez l'épicier.

3. Quelle est l'idée principale renfermée dans les vers 1-14 ? Quels sentiments percent dans ces paroles de Vadius ? Ses actes sont-ils d'accord avec ses paroles ? L'effet serait-il le même si l'on remplaçait *gueuser* (6e vers) par *quêter, saisissant* (7e vers) par *prenant ?* — 4. Les deux pédants s'exaltent à qui mieux mieux; montrez que les compliments qu'ils s'adressent l'un à l'autre deviennent de plus en plus outrés. — 5. Qu'est-ce qui pousse Trissotin à interrompre Vadius, au 34e vers ? Faites ressortir la spontanéité, la naïveté de la pensée exprimée dans le 46e vers. — 6. Au 51e vers, Vadius veut revenir à sa ballade : Trissotin ne lui a-t-il pas dit tout à l'heure : *Aux ballades surtout vous êtes admirable;* mais, depuis, Trissotin a changé d'avis (52e vers) ; pourquoi ? — 7. Alors commence ce duel de répliques acérées où les réponses se croisent comme des fers et dégénèrent bientôt en injures. Faites ressortir, par quelques exemples, la véhémence des sentiments exprimés. — 8. Philaminte essaie vainement d'intervenir : ils continuent à se dire de dures vérités, et finalement se renvoient mutuellement à Boileau. Montrez comment Trissotin se glorifie même des attaques de l'auteur des *Satires.* — 9. Comparez les caractères des deux pédants. Qu'ont-ils de commun ? Qu'est-ce qui les distingue ? — 10. Montrez que le style est bien conforme aux pensées et aux sentiments. — 11. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *pédant, lecteur.* — 2. Distinguez les mots qui suivent : *contestation, différend, démêlé, dispute, discussion, controverse, débat, querelle, prise, altercation.* — 3. Trouvez quelques *noms* qui marquent des nuances de l'idée de fatuité. — 4. Donnez le sens précis des expressions ci-après : *être gonflé d'orgueil, s'en faire accroire, prendre des airs, être infatué de sa personne, faire la roue, morguer, parader, se pavaner, se panader, le prendre de haut, se rengorger, faire étalage, se prévaloir, se hisser sur ses ergots.*

Rédaction. — Faites le portrait d'un prétentieux. Décrivez son attitude, l'expression de sa physionomie, son langage, ses procédés avec ses camarades. Racontez brièvement quelques aventures où sa prétention lui a valu des mécomptes.

73. La Fille de Roland (Extrait)

La scène se passe à la cour de Charlemagne, à Aix-la-Chapelle, où se trouve Berthe, fille de Roland et petite-nièce de l'empereur. Au troisième acte de la pièce, un Sarrasin, Noéthold, qui est en possession de Durandal, la fameuse épée de Roland, vient défier les chevaliers français de lui arracher ce glorieux trophée.

I. — CHARLEMAGNE, BERTHE,
NOÉTHOLD et sa suite de Sarrasins,
SEIGNEURS FRANÇAIS

NOÉTHOLD

Moi, Noéthold, émir, et prince de Valence,
Je vous défie encore, à l'épée, à la lance,
A l'arc, au javelot ; la lice va s'ouvrir ;
Barons français, lequel d'entre vous vient mourir ?

TOUS LES JEUNES SEIGNEURS

Moi ! Moi !

CHARLEMAGNE

Non, arrêtez ! lutter serait folie :
Je sens depuis un mois que Dieu nous humilie ;
Trop de sang a coulé déjà, barons chrétiens !
Toi, mécréant[1], tu peux retourner chez les tiens !

NOÉTHOLD

C'est bien, noble Empereur ! Mais j'ai gardé mémoire
D'un jour où tu parus plus jaloux de ta gloire :
L'Espagne presque entière alors était à toi ;
Saragosse tenait seule pour notre roi ;

---

1. **Mécréant** (mauvais ou mal croyant) : terme employé autrefois pour désigner ceux qui n'appartenaient pas à la religion chrétienne et spécialement les mahométans.

Les dix ambassadeurs de notre roi Marsille
Partirent pour Cordoue et devant cette ville
Rejoignirent ton camp. Dans un vaste jardin
Ton fauteuil d'or était dressé sous un grand pin
A tes côtés, Roland, Olivier, le duc Sanche;
Toi, calme et fier, avec ta barbe déjà blanche,
Tu nous vis approcher, souriant à demi
De voir nos fronts courbés devant notre ennemi.
Alors l'ambassadeur, s'inclinant davantage,
Te demanda la paix et m'offrit pour otage;
Toi, tu ne répondis que quelques mots hautains.
— Roi, le temps a changé la face des destins;
Nous avons reconquis notre Espagne, à cette heure
Le mécréant triomphe et le roi chrétien pleure !
Je m'en retourne donc, ainsi que tu l'as dit;
Mon triomphe est complet puisque tu l'as maudit.
Nul ne m'accusera d'une gloire usurpée :
De ton neveu Roland je remporte l'épée,
Durandal [2] !... Je l'ai bien conquise, tu le vois;
Roi, regarde-la donc pour la dernière fois !

CHARLEMAGNE

Attends ! — Du sang des miens je pouvais être avare,
Puisque pour toi contre eux le destin se déclare.
La force en moi décroît, — je n'ai plus soixante ans !
Mais ce reste suffit aux hommes de mon temps;
C'est moi qui combattrai contre toi tout à l'heure
Et, s'il faut sous tes coups que Charlemagne meure,
Il suffira, païen qui crois nous avilir,

2. D'après la légende, Roland, se sentant mourir, aurait essayé, mais en vain, de briser Durandal, pour qu'elle ne tombât pas aux mains des Sarrasins.

De mon dernier regard pour te faire pâlir !
Viens donc !

TOUS LES SEIGNEURS

Sire empereur ! Non, par grâce !

BERTHE

Mon père !
C'est chercher le trépas !

CHARLEMAGNE

Non, mes enfants ! J'espère !
Puis, à survivre ainsi j'aurais trop de remord [3] :
Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort !
— Ennemi de mon Dieu comme de mon empire,
Viens mourir ou tuer [4] !

BERTHE

La cloche d'argent [5], sire !

II. — LES MÊMES, GÉRALD, paraissant au fond

CHARLEMAGNE

Gérald !

BERTHE

Gérald. Oui, sire ! Ah ! je le savais bien !
C'est lui.

---

3. Pour *remords* : licence poétique.

4. Comparez cette expression à : Meurs ou tue (*Le Cid*). Laquelle est la plus énergique ?

5. A la porte du palais d'Aix-la-Chapelle, Charlemagne avait fait placer une cloche d'argent que, par privilège, les plus braves guerriers, ayant une faveur à demander, avaient seuls le droit de faire sonner.

GÉRALD

Sire empereur, d'après le droit ancien
Accordé par vous-même aux guerriers sans reproche,
J'ai fait en cet instant résonner cette cloche.
Si j'eus tort, que je sois puni selon la loi !

CHARLEMAGNE

Non, chevalier; je sais tout ce que je te doi [6].
Ta main pouvait toucher à la cloche muette
Et, quel que soit le prix que ta valeur souhaite,
Tu peux le réclamer.

GÉRALD

Ce droit étant le mien,
Je demande à combattre à l'instant le païen.
Sire, j'arrive tard, mais le temps qui me reste,
Je compte en bien user, par la grâce céleste.
Je vous demande donc, sire, par grand merci,
De vaincre en votre nom ou de mourir ici.

CHARLEMAGNE

Approche, chevalier. — J'aime ce fier visage : —
Fils du comte Amaury, je connais ton courage;
Ma nièce a dû la vie à ta jeune valeur [7];
Mais celui que tu viens combattre est, par malheur,
Vaillant autant que fort et rude à la bataille;
Tu peux juger déjà de sa force à sa taille.

GÉRALD

Sa taille... Mieux encor je la mesurerai
Sur le champ du combat où je le coucherai.

---

6. Licence poétique.

7. Gérald a sauvé Berthe de la mort, en l'arrachant des mains des Saxons.

CHARLEMAGNE

Roland n'eût pas mieux dit, certes ! je le proclame.
Mais, le péril venu, le bras peut trahir l'âme.

GÉRALD

Sire, depuis un an, je vis dans cet espoir
Qui rend la force aussi grande que le devoir !
A peine de retour d'une course lointaine,
Après d'heureux combats sur la terre africaine,
On m'apprit le défi de ce païen, le deuil
De la France, le vôtre, et je conçus l'orgueil
De combattre pour vous, noble Empereur ! Mon père
L'a permis, m'a suivi ; j'attends donc, et j'espère.

CHARLEMAGNE

Oui, cet œil intrépide et ce langage ardent
M'invitent à l'espoir... J'hésite cependant ;
Sais-tu d'une main ferme, agile, toujours prête,
Lancer le javelot et tendre l'arbalète ?
Les Sarrasins nous ont surpassés en cela
Trop souvent, tu le sais !

GÉRALD

Sire, ces armes-là,
Je les laisse aux vassaux, aux ribauds [8], aux esclaves,
Et m'en tiens à l'épée, à l'arme des vrais braves !
Maudit soit le premier soldat qui fut archer ;
C'était un lâche, au fond ; il n'osait approcher !

CHARLEMAGNE

Tu parles noblement, par saint Pol de Tudèle [9] !

---

8. **Ribaud :** jusqu'au XIVe siècle, tout combattant à pied, soudoyé ou valet de guerre.

9. **Tudèle :** ville de la Navarre espagnole.

Va donc venger mes deuils, va punir l'infidèle;
Reprends-lui Durandal, le glaive de Roland,
Que brandit ce païen à son bras insolent;
Et, puisque ta valeur ne se plaît qu'à l'épée,
Prends la mienne, ta main n'en sera point trompée;
Voici Joyeuse ! Elle est noble et digne d'un roi;
Je ne l'ai confiée à personne avant toi[10].

GÉRALD

Oui, sire, de vos mains j'ai l'orgueil de la prendre;
Mais à vous seul aussi je jure de la rendre.

UN DES SEIGNEURS

De l'honneur qui t'est fait jaloux au fond du cœur,
Nous te disons pourtant : Gérald, reviens vainqueur !

GÉRALD

Vainqueur ?... si je le suis, la louange que j'aime,
Vous me la donnerez en agissant de même,
En marchant avec moi vers des périls plus grands
Pour chasser l'étranger de la terre des Francs,
Ou, dressant jusqu'aux cieux la nouvelle hécatombe,
Sa conquête d'un jour, la lui donner pour tombe[11] !
Nous vivrons pour cela, pour cela nous mourrons,
Ici je vous le jure !

GEOFFROY ET LES AUTRES SEIGNEURS

Ici nous le jurons !

---

10. **Joyeuse** était l'épée de Charlemagne. D'après la légende, elle aurait été apportée du ciel par un ange.

11. Ces allusions à l'état des esprits en France, après la guerre de 1870, contribuèrent pour beaucoup au succès triomphal de *la Fille de Roland,* lors de sa première représentation en 1875.

BERTHE, *allant vers lui.*

Regardez-moi, Gérald ! Puis, ma main dans la vôtre...
Elles ne tremblent pas, voyez ! l'une ni l'autre !
Allez, mon chevalier ! Va, mon Gérald !

NOÉTHOLD

Chrétien,
Ton courage me plaît, étant digne du mien ;
Mais le sort va bientôt tromper ton espérance ;
Suis-moi ! — Pour Mahomet !

GÉRALD

Pour le Christ et la France !

(Noéthold et Gérald sortent, suivis de la foule, Charlemagne et Berthe restent seuls.)

III. — CHARLEMAGNE, BERTHE

CHARLEMAGNE

Viens, Berthe ! Cette fois Dieu sera-t-il pour nous ?
Prions-le donc ensemble ; oui, ma fille, à genoux !
Prions : j'ai vu toujours, dans ma rude carrière,
Que l'arme la meilleure est encor la prière.

(Berthe s'agenouille ; Charlemagne, debout près d'elle, lève les mains au ciel.)

BERTHE

O Dieu, notre vrai père, assis au haut du ciel,
Dieu de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel,
Devant qui le méchant frissonne comme l'herbe,
Qui livras à David le Philistin superbe,
Livre, ô toi par qui seul toute justice vit,
L'ennemi de ton nom à cet autre David !

CHARLEMAGNE allant vers la fenêtre, à Berthe qui veut le suivre.

Reste. Je te dirai de ce combat suprême
Les divers mouvements.

BERTHE

Non ! — Je veux voir moi-même !

CHARLEMAGNE

Viens !

(Ils se placent ensemble à la fenêtre. — On entend une fanfare de clairons.)

Le signal... Gérald dans l'arène descend...
On lui lace son heaume[12].

BERTHE

Oh ! j'ai peur à présent !
Mon Dieu, sauvez Gérald : notre cause est la vôtre !

CHARLEMAGNE

Les voilà face à face. Ils marchent l'un vers l'autre.

BERTHE

Ils s'abordent déjà !... Le fer heurte le fer ;
Joyeuse et Durandal jettent un double éclair ;
L'infidèle s'élance !

CHARLEMAGNE

Il recule... Montjoie[13] !...

BERTHE

Non, il revient, levant Durandal qui tournoie...
Sur le front de Gérald elle brille et s'abat ;

---

12. **Heaume :** sorte de casque qui couvrait la tête et le visage des chevaliers du moyen âge.

13. **Montjoie :** cri de guerre des Français dans les batailles ; on en fait remonter l'origine jusqu'à la bataille de Tolbiac.

Je le vois chanceler... Oh ! l'horrible combat !
Son heaume est fracassé, sa tête est découverte.
Le sang de son front coule et rougit l'herbe verte !...

CHARLEMAGNE

Oh ! le bon chevalier !... Il ne recule point,
Joyeuse frémissante étincelle à son poing.

BERTHE

Durandal, de nouveau, sur sa tête se dresse !

CHARLEMAGNE

Cette fois il l'évite, il bondit, il se baisse,
Passe sous Durandal, se relève... C'est bien !
Au défaut du haubert[14], il frappe le païen...

BERTHE

L'infidèle éperdu se rejette en arrière.
Il chancelle...

CHARLEMAGNE

Son corps roule dans la poussière...

BERTHE

Ah ! Gérald est vainqueur !

CHARLEMAGNE, *se penchant au dehors.*

Gloire au Christ triomphant !
Gloire aux barons français ! — Sonnez de l'olifant !
O France ! douce France, ô ma France bénie !
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !
Terre du dévoûment, de l'honneur, de la foi,
Il ne faut donc jamais désespérer de toi,

---

14. **Haubert :** tunique ou cotte de mailles, servant de cuirasse au moyen âge.

Puisque, malgré tes jours de deuil et de misère,
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire !

(Acte III, scènes 3, 4, 5.)

Henri DE BORNIER

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties du morceau. — 2. Quels sentiments manifeste le Sarrasin dans le premier quatrain ? Que produit cette provocation sur les jeunes seigneurs français ? Pourquoi Charlemagne refuse-t-il d'accéder à leur désir ? — 3. L'insuccès de sa bravade rend Noéthold plus insolent : il rappelle à l'empereur sa gloire d'autrefois afin de lui faire mieux sentir son impuissance présente. Relevez les expressions les plus propres à exciter l'indignation de l'empereur. — 4. La réponse de celui-ci est toute empreinte de noblesse et de fierté; comment rappelle-t-il sa force physique ? sa force morale ? — 5. Quelle faveur réclame Gérald à son arrivée ? Pourquoi ne veut-il combattre qu'à l'épée ? Citez les vers qui manifestent le mieux ses sentiments. D'après cela, quelle idée vous faites-vous de son caractère ? Vous est-il sympathique ? — 6. Le public aime à retrouver sur la scène un écho de ses pensées et de ses aspirations; citez quelques allusions qui ont contribué au succès triomphal de cette pièce. — 7. Comment Noéthold apprécie-t-il la résolution du jeune chevalier, son adversaire ? Quels sont les cris de guerre des deux combattants ? — 8. Resté seul avec Berthe, Charlemagne n'exprime-t-il pas son appréhension ? Montrez sa grande foi en Dieu et en la puissance de la prière. — 9. Pourquoi Berthe, dans sa prière, rappelle-t-elle le souvenir de Joseph, d'Agar, de Judith, de Daniel, de David, plutôt que des autres personnages de la sainte Ecriture ? Commentez le 121e vers. — 10. Charlemagne, qui n'est pas complètement rassuré, voudrait épargner à Berthe la vue angoissante d'un combat sans merci; mais la fille de Roland a hérité du courage de son père et, si elle n'est pas sans peur, c'est qu'elle craint pour la vie de celui qui a sauvé la sienne. Quelle exclamation vient comme instinctivement se placer sur ses lèvres à ce moment ? — 11. Indiquez les différentes péripéties du combat. Montrez qu'elles sont esquissées par contraste, afin d'augmenter l'intérêt. Pourquoi l'auteur les fait-il rapporter par les deux personnages, plutôt que par l'un d'eux ? Est-ce sans raison qu'il a placé dans la bouche de la jeune fille le récit des phases les plus critiques ? — 12. Justifiez l'emploi du style coupé, haché, dans ce passage. Une autre forme plus périodique aurait-elle aussi bien rendu les phases du combat et les impressions des deux spectateurs ? — 13. Quels sentiments Charlemagne manifeste-t-il après la victoire ? — 14. Indiquez, d'après cette lecture, les principaux traits du caractère de Charlemagne; du

caractère de Berthe. Ceux de Charlemagne sont-ils conformes à ce qu'en dit l'histoire ? — 15. Dites vos impressions à la suite de cette lecture.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *mécréant, prier* (latin *precari*). — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *hautain, infidèles.* — 3. Donnez quelques *épithètes* pouvant caractériser chacun des personnages de ce morceau. — 4. Trouvez quelques *verbes* et *locutions verbales* qui expriment l'idée de victoire.

Rédaction. — Développez cette devise de la chevalerie : *Fais ce que dois, advienne que pourra.*

---

74. Pour la Couronne (Extrait)

La scène a lieu sur un plateau des Balkans, vers la fin du XVe siècle.

Après avoir vaillamment défendu contre les Turcs son pays et l'Europe chrétienne, le prince bulgare *Michel Brancomir* a cédé à l'ambition perverse de Basilide, sa seconde femme, et veut à tout prix devenir roi. Les électeurs lui préfèrent le vieil évêque Etienne. Michel traite alors secrètement avec les Turcs : il livrera un des passages confiés à sa garde en n'allumant pas le bûcher d'alarme à l'approche de l'ennemi et, à ce prix, il sera roi tributaire du sultan. Mais, au milieu de la nuit, pendant qu'il veille à la place du guetteur afin d'exécuter plus facilement son infâme dessein, son fils *Constantin,* né de sa première femme, instruit de sa trahison, survient et lui demande avec angoisse s'il est bien vrai qu'il ait pu concevoir un tel crime. Michel refuse de s'expliquer.

MICHEL

Je ne daignerai pas te faire de réponse.
Tu sais qu'on obéit quand mon sourcil se fronce :
Or je veux rester seul, ce soir, sur ce plateau ;
Et tu vas retourner à ton poste au château,
Par le plus court chemin, sur-le-champ. Pars et tremble.

J'allumerai ce feu plus tard, si bon me semble,
Et je sais ce qu'il faut pour le bien du pays;
Je l'ordonne. Retourne à ton poste. Obéis.

CONSTANTIN

C'est donc vrai. Je n'ai pas fait un rêve funeste.
La trahison est près de s'accomplir. Je reste.

MICHEL

Tu prétends!...

CONSTANTIN

Ah! je puis braver votre courroux.
Car c'est ce qui me reste encor d'amour pour vous,
Mon père, qui m'a fait venir sur cette cime
Et jeter ma personne entre vous et ce crime.
Sentiment filial, respect du chef vainqueur,
Arrière! Je n'ai plus qu'un désir dans le cœur:
Je veux sauver — car Dieu m'en demandera compte —
Mon pays du malheur, mon père de la honte.
Il faut que l'incendie éclaire les sommets.
Place! Je veux saisir cette torche.

MICHEL

Jamais!

CONSTANTIN

Mon père, songez-y! Mon père, prenez garde!
Car Dieu vous voit, le ciel étoilé vous regarde!...
Je me suis demandé, quand j'ai pu tout savoir,
Ce qu'exigeait l'honneur, quel était mon devoir.
Il était clair, hélas! dénoncer l'acte infâme,
Oui, vous dénoncer, vous et votre horrible femme[1],

1. Basilide, l'instigatrice de la trahison.

Et démasquer ce Turc... Mais pour vous, malheureux,
C'était la mort après quelque supplice affreux;
C'était, c'était surtout votre gloire passée
Par ce crime public en un jour effacée!
Devant cet effrayant devoir qui m'incombait,
J'ai vu, dans un éclair, la honte, le gibet.
Cette atroce action d'un fils livrant son père
M'a rempli de terreur, je n'ai pas pu la faire.
Non, je n'ai pas voulu que ce nom plein d'éclat
Fût méprisé, que tant de gloire s'envolât
Comme une feuille morte au souffle de la trombe
Et qu'un jour le passant crachât sur votre tombe.
Je me suis tu. Le cœur dévoré de tourment,
J'ai tardé, reculé jusqu'au dernier moment.
Mais à présent, je dois agir, car le temps passe.
Je veux bouter la flamme au feu d'alarme. Place!
Apaisez la patrie et le ciel en courroux.
Songez qu'en me taisant j'ai détourné de vous
La mort sur l'échafaud, les tortures prochaines;
Sans moi, vous sentiriez déjà le poids des chaînes
Et la main du bourreau sur vous s'appesantir...
Mon père, n'allez pas m'en faire repentir!

MICHEL

Trop tard. Regrette donc d'avoir sauvé ma vie!
Il fallait, fils pieux, contenter ton envie
Et tout dire et me voir, ainsi qu'un vil Judas,
Massacré sous tes yeux par mes propres soldats.
Tant pis pour toi. Ton cœur s'interroge et discute;
Mais ce qu'a résolu le mien, je l'exécute.
Qui n'a rien su prévoir ne peut rien empêcher
Et je ne permets pas qu'on touche à ce bûcher.

CONSTANTIN

Vous abandonneriez notre vieille frontière!
Les Turcs ravageraient l'Europe tout entière,
Tout le monde chrétien!

MICHEL

Il fut ingrat pour moi.

CONSTANTIN

Et le Christ, votre Dieu!

MICHEL

Ce Dieu m'a-t-il fait roi?
Malgré lui, je veux l'être, et le serai!

CONSTANTIN

Peut-être!
La couronne est parfois trop large au front du traître;
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

MICHEL

Tu m'insultes!... C'est trop de rage et de folie!

CONSTANTIN

Eh bien, j'ai tort, c'est vrai... Pardon! je vous supplie!
Je ne sais plus que dire et j'appelle au secours!
A l'aide, ô souvenirs guerriers des anciens jours,
Soirs enivrants après les batailles gagnées,
Désordre du butin, drapeaux pris par poignées,
Cri de joie et d'orgueil du père triomphant
Heureux de retrouver son page et son enfant
Et baisant sur son front la blessure encor tiède,
Vieux souvenirs de gloire et d'héroïsme, à l'aide!

Prouesses de jadis, exploits des temps passés,
Devant ce malheureux, accourez, surgissez
Et faites-le rougir de sa trahison vile !
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.
Dites, oh! dites donc au héros qui défaille
Que ses soldats tombés sur les champs de bataille
Savent qu'il a rêvé ce crime exorbitant,
Qu'ils en parlent entre eux sous terre et qu'on entend,
Quand on passe le soir, vers leurs tombes guerrières,
Un murmure indigné courir dans les bruyères!...

Non, vous ne serez pas misérable à ce point
Et vous reculerez et vous ne voudrez point
Laisser un nom maudit dans toutes les mémoires!...
Ne voyez-vous donc pas vos anciennes victoires,
Suppliantes, les bras tendus, à vos genoux?
Les prenez-vous en haine et les chasserez-vous?...

Je me jette à vos pieds, et je prie, et j'espère,
Et je vais retrouver mon héros et mon père!
Vous allez allumer ce bûcher de bois mort,
Vous arracher du cœur, avec un mâle effort,
Le turpide [2] projet, la promesse honteuse,
Et les jeter au feu comme une herbe hideuse
Qu'on fait brûler avec sa racine et son fruit;
Et vous resterez pur, et le vent de la nuit
Emportera ce rêve horrible sur ses ailes
Dans un grand tourbillon de flamme et d'étincelles!

2. **Turpide** : ignoble. Néologisme expressif correspondant au nom *turpitude*.

MICHEL

C'en est assez. Debout! car, par tous les démons,
Je veux devenir roi de la plaine et des monts,
Et couronner ma reine, et me venger du prêtre [3].
Aussi vrai que ce ciel est pur, cela doit être,
Et tu perds ta fureur et ta rébellion.
Va disputer plutôt sa charogne au lion
Quand il a mis dessus ses six griffes [4] tenaces.
Rien n'y fera, sanglots, prières ni menaces.
Et, sache-le, malgré tes colères d'enfant,
On n'allumera pas ce bûcher, moi vivant.

CONSTANTIN

Vivant!... Quelle parole avez-vous prononcée?
Vivant!... Oh! quelle atroce et sanglante pensée
Eclose en mon cerveau le torture et le mord?

MICHEL

Je ne te comprends pas... Me voudrais-tu voir mort?

CONSTANTIN

Je songe en ce moment que vous devriez l'être,
Et d'une mort infâme, et de la mort du traître!

MICHEL

Tu dis?

CONSTANTIN

Je me souviens qu'à l'heure où nous parlons,
Othorgul et ses Turcs entrent dans nos vallons,
Que chaque instant perdu me rend votre complice;
Et je songe au devoir qu'il faut que je remplisse.

---

3. Du saint évêque Etienne que les électeurs ont élu roi.
4. Le lion n'a que cinq griffes.

MICHEL

Quel devoir?

CONSTANTIN

Je me dis que, très injustement,
J'ai voulu vous sauver du dernier châtiment
Et que votre existence à la hache échappée
Est un malheur pour tous... et que j'ai mon épée!

MICHEL

Toi! Ton épée!

CONSTANTIN

Elle a, vierge de tout affront,
Su détourner un jour la mort de votre front;
Et ma chair porte encor trace de la blessure...
Mais, puisque l'âcre envie et l'ignoble luxure
Ont fait un scélérat du héros de jadis,
Puisque, au mépris de tout, près de ces Turcs maudits
Vous allez mendier la couronne usurpée,
Elle s'indigne alors, ma pure et noble épée,
Et, d'un éclair vengeur jaillissant du fourreau,
Elle m'ordonne ici d'être juge et bourreau.
(Il tire son épée.)

MICHEL, dégainant à son tour.

J'ai mon épée aussi, qui ne craint pas la tienne.

CONSTANTIN

Je défends mon pays et l'Europe chrétienne,
Mon devoir de soldat, l'honneur de ma maison,
Et vous ne combattez que pour la trahison.
Dieu nous voit et préside au champ clos. Qu'il décide!...
A mort le traître!

Constantin fond sur son père. Les épées se croisent un moment. Michel reçoit un coup en pleine poitrine et chancelle.

MICHEL

Ah!

CONSTANTIN

Dieu! qu'ai-je fait!...

MICHEL, à terre et expirant.

Parricide!

Sois maudit!

(Il meurt.)

CONSTANTIN

Le signal d'abord... Mettons le feu!...

Il prend la torche et la jette dans le bûcher, qui s'enflamme aussitôt. Pendant la fin de la scène, on voit, au loin dans la montagne, s'allumer d'autres signaux, et on entend retentir le canon d'alarme.

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu!
Mais, devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi!
Etoiles, j'ai tué mon père!... Jugez-moi!...

(Acte III, scène 5.)

François COPPÉE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Dites brièvement ce que vous savez de François Coppée. — 2. Distinguez les différentes parties du texte. — 3. A la question précise de son fils, Michel ne daigne pas répondre; il se contente de lui enjoindre de retourner immédiatement à son poste. Montrez que ses paroles sont hautaines, autoritaires, dures, méprisantes. N'y a-t-il pas dans cette manière de répondre, dans les expressions employées, un aveu indirect de trahison ? Comment l'allure du style, dans les dix premiers vers, rend-elle l'énergie des pensées et la fermeté des résolutions ? — 4. Constantin ne s'y trompe pas : son père va trahir. Alors il ne craint pas de lui désobéir, afin de l'empêcher de consommer sa trahison. Quels sont les motifs qui le font agir de cette manière ? Comment exprime-t-il que rien ne pourra

le détourner de son devoir ? — 5. Sur le refus formel de son père de laisser allumer le bûcher d'alarme, Constantin lui montre comment il s'est efforcé jusqu'ici de le sauver de la mort et du déshonneur. Quels sentiments manifeste-t-il à cette occasion ? Appréciez-les. — 6. Loin d'en savoir gré à un fils si aimant, ce père indigne n'a pour lui que des paroles d'une basse et amère ironie; relevez les expressions les plus caractéristiques. — 7. Constantin fait alors appel au patriotisme et à la foi de celui qui fut autrefois un héros chrétien : en quels termes ? Il lui fait même pressentir que cette royauté tant désirée, prix de la trahison, pourrait bien se changer en un état de servitude : par quelle saisissante image ? — 8. N'ayant pu convaincre son père, Constantin espère du moins le toucher par le souvenir des gloires passées, qu'il évoque dans des vers d'un vrai et pur lyrisme; il va même jusqu'à le supplier à genoux de renoncer à son projet criminel. Commentez les principales images de ce passage; montrez la sincérité et la vivacité des sentiments exprimés. — 9. Peine perdue : des passions (lesquelles ?) ont rendu insensible le cœur du traître. N'ayant plus à les cacher, il les étale maintenant dans toute leur laideur, avec une énergie incomparable. N'a-t-il pas encore une expression de dédain pour son fils ? — 10. Quelles doivent être, pensez-vous, les impressions de Constantin, à ces paroles de son père ? Quel mot surtout lui révèle subitement toute l'horreur de la situation où il se trouve ? Montrez que ce mot va faire précipiter le dénouement. — 11. Faites ressortir la terrible alternative dans laquelle est placé Constantin, par suite de la conduite de son père. Appréciez son acte. A son arrivée, avait-il l'intention de mettre à mort son père ? Comment en est-il venu à ce moyen violent et affreux ? — 12. Indiquez, d'après le texte, les principaux traits du caractère des deux personnages. Montrez, par quelques exemples, que, dans chaque réplique, ce caractère se manifeste en restant conforme à lui-même. — 13. Le style se distingue (faire ressortir ses qualités dans les vers 103-112 et les vers 69-86). — 14. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *roi, devoir.* — 2. Indiquez des synonymes de *prouesse, exorbitant, sur-le-champ.* — 3. Donnez quelques *épithètes* pouvant caractériser la conduite de Michel; quelques *noms* exprimant les sentiments qui animent successivement Constantin. — 4. Distinguez, par des exemples, les expressions qui suivent exprimant l'ambition : *convoiter, envier, souhaiter, appeler de ses vœux, aspirer aux honneurs, poursuivre la gloire; briguer, intriguer, cabaler, tramer des intrigues.*

Rédaction. — Le morceau ci-dessus montre les funestes effets de l'ambition. N'y a-t-il pas des cas où l'on peut l'excuser et même la louer ? Citez des exemples, historiques ou autres, à l'appui des deux opinions.

75. Le nez de Cyrano

(*Cyrano,* I. 4 — 1897)

LE VICOMTE DE VALVERT, à Cyrano

Vous... vous avez un nez... heu... un nez... très grand!

CYRANO

Très grand ?... C'est tout?... Ah! non! c'est un peu court,
[jeune homme.
On pouvait dire... oh! Dieu!... bien des choses en somme...
En variant le ton, par exemple .... Tenez:
Agressif: "Moi monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse !"
Amical: "Mais, il doit tremper dans votre tasse!
Pour boire, faites-vous fabriquer un hanap!"
Descriptif: "C'est un roc, c'est un pic, c'est un cap;
Que dis-je? c'est un cap... c'est une péninsule!"
Curieux : "De quoi sert cette oblongue capsule ?
D'écritoire, monsieur, ou de boîte à ciseaux?"
Gracieux: "Aimez-vous à ce point les oiseaux
Que paternellement vous vous préoccupâtes
De tendre ce perchoir à leurs petites pattes?"
Truculent: "Ça, monsieur, lorsque vous pétunez,
La vapeur du tabac vous sort-elle du nez
Sans qu'un voisin ne crie au feu de cheminée ?"
Prévenant: "Gardez-vous, votre tête entraînée
Par ce poids, de tomber en avant, sur le sol!"
Tendre: "Faites-lui faire un petit parasol
De peur que sa couleur au soleil ne se fane!"
Pédant: "L'animal seul, monsieur, qu'Aristophane
Appelle hippocampéléphantocamélos

Dut avoir, sous le front, tant de chair sur tant d'os!''
Cavalier: ''Quoi? l'ami, ce croc est à la mode;
Pour pendre son chapeau, c'est vraiment très commode!''
Emphatique: ''Aucun vent ne peut, nez magistral,
T'enrhumer tout entier, excepté le mistral!''
Dramatique: ''C'est la mer Rouge quand il saigne!''
Admiratif: ''Pour un parfumeur, quelle enseigne!''
Lyrique : ''Est-ce une conque ? Etes-vous un triton ?''
Respectueux: ''Souffrez, monsieur, qu'on vous salue;
C'est là ce qui s'appelle avoir pignon sur rue!''
Campagnard: ''Hé ârdé! c'est-y un nez! Nanain!
C'est queuqu'navet géant ou ben queuqu'melon nain!''
Militaire : ''Pointez contre cavalerie !''
Pratique: ''Voulez-vous le mettre en loterie?
Assurément, monsieur, ce sera le gros lot!''
Enfin, parodiant Pyrame en un sanglot:
''Le voilà donc ce nez qui des traits de son maître
A brisé l'harmonie! Il en rougit, le traître!''
Voilà ce qu'à peu près, mon cher, vous m'auriez dit,
Si vous aviez un peu de lettres et d'esprit!''

Edmond ROSTAND.

Questionnaire

1. Valvert veut ridiculiser le nez de Cyrano; quel procédé emploie ce dernier pour lui faire sauter l'arme des mains ? — 2. Retrouvez la source de chacune des métaphores dont se compose le morceau et montrez si oui ou non elles conviennent à un nez. — 3. Signalez les termes qui révèlent chez Rostand l'esprit de mots. — 4. Expliquez *hanap, péninsule, hippocampéléphantocamélos, triton, pignon sur rue, loterie.* — 5. A quoi fait-on allusion en parlant de Pyrame ? — 6. Trouvez un mot qui définisse exactement le caractère que révèle ici Cyrano. — 7. D'après ces vers, découvrez l'un des aspects du talent de Rostand.

76. Le chapeau de Napoléon

(*Aiglon,* III, 7)

METTERNICH

Ah! ne crois pas pour toi que ma haine s'endorme!

I

Je t'ai haï, d'abord à cause de ta forme:
Chauve-souris des champs de bataille, chapeau
Qui semblais fait avec deux ailes de corbeau!
A cause des façons implacables et nettes
Dont tu te découpais sur nos ciels de défaites:
Demi-disque semblant, sur le coteau vermeil,
L'orbe à demi-monté de quelque obscur soleil!
A cause de ta coiffe où le diable s'embusque:
Chapeau d'escamoteur qui, posé, noir et brusque,
Sur un trône, une armée, un peuple entier debout,
Te relevais ayant escamoté le tout!
A cause de ta morgue insupportable; à cause
De ta simplicité qui n'était qu'une pose,
De ta joie, au milieu des diadèmes d'or,
A n'être insolemment qu'un morceau de castor;
A cause de la main rageuse et volontaire
Qui t'arrachait parfois pour te lancer à terre;
De tous mes cauchemars que dix ans tu peuplas;
Des saluts que moi-même ai dû te faire, plats;
Et, quand pour te flatter je cherchais l'épithète,
Des façons dont parfois tu restais sur sa tête!
Vainqueur, neuf, acclamé, puissant, je t'ai haï!

II

Et je te hais encor vaincu, vieux et trahi!
Je te hais pour cette ombre altière et péremptoire
Que tu feras toujours sur le mur de l'histoire!
Et je te hais pour ta cocarde, arrondissant
Son gros œil jacobin tout injecté de sang;
Pour toutes les rumeurs qui de ta conque sortent,
Grand coquillage noir, que les vagues rapportent
Et dans lequel l'oreille écoute, en s'approchant,
Le bruit de mer que fait un grand peuple en marchant;
Pour cet orgueil français que tu rendis sans bornes,
Bicorne qui leur sers à nous faire les cornes!
Et je te hais pour Béranger et pour Raffet;
Pour les chansons qu'on chante et les dessins qu'on fait
Et pour tous les rayons qu'on t'a cousus dans l'île!

Je te hais! je te hais! et ne serai tranquille
Que lorsque ton triangle inélégant de drap,
Râpé de sa légende, enfin redeviendra
Ce qu'en France il n'aurait jamais dû cesser d'être:
Un chapeau de gendarme ou de garde-champêtre!

Edmond ROSTAND.

Questionnaire

1. Exprimez à votre façon les reproches que, sous le couvert de son chapeau, Metternich fait ici à Napoléon Ier. — 2. En fait, ses reproches ne seraient-ils pas l'un des plus beaux éloges qu'on ait faits de l'empereur et du guerrier ? — 3. Détachez de leur contexte les métaphores ici accumulées et rendez compte de leur justesse ou de leur inexactitude. — 4. Que signifient les allusions à Béranger, à Raffet ? les "rayons cousus dans l'île" ? — 5. Commentez le vers *Te relevais ayant escamoté le tout*. — 6. Expliquez de quelle *légende* il s'agit à la fin, de quel *coteau* et de quel *soleil* il est question au début. — 7. Les cris de haine de Metternich ne seraient-ils pas les cris d'admiration de Rostand et de la France ?

GENRE EPIQUE

(Tableaux et Fresques)

77. La conscience

Extrait de *la Légende des siècles* (1859).

Après le meurtre de son frère Abel, Caïn dit à Dieu qui lui reprochait son crime : "Vous me chassez; j'irai me cacher loin de votre face; je serai fugitif et vagabond sur la terre." Ces paroles ont fourni à V. Hugo le thème du morceau ci-après où sont symbolisées avec une grande puissance les angoisses de la conscience.

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Echevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine.
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent: "Couchons-nous sur la terre et dormons."
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres
Il vit un œil tout grand ouvert dans les ténèbres
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.

"Je suis trop près," dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.

Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil. Il atteignit la grève
Des mers, dans le pays qui fut depuis Assur[1].
"Arrêtons-nous", dit-il, "car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes."
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit, en proie au noir frisson :
"Cachez-moi!" cria-t-il; et, le doigt sur la bouche,
Tous ses fils regardaient trembler l'aïeul farouche.

Caïn dit à Jabel[2], père de ceux qui vont
Sous des tentes de poil dans le désert profond:
"Etends de ce côté la toile de la tente."
Et l'on développa la muraille flottante;
Et, quand on l'eut fixée avec des poids de plomb:
"Vous ne voyez plus rien?" dit Tsilla, l'enfant blond,
La fille de ses fils, douce comme l'aurore.
Et Caïn répondit : "Je vois cet œil encore !"

Jubal[3], père de ceux qui passent dans les bourgs
Soufflant dans des clairons et frappant des tambours,
Cria: "Je saurai bien construire une barrière."
Il fit un mur de bronze et mit Caïn derrière.
Et Caïn dit: "Cet œil me regarde toujours!"

---

1. **Assur:** nom du second fils de Sem, fondateur du royaume d'Assyrie; par métonymie, l'Assyrie elle-même.

2. **Jabel,** d'après la Bible, fut le premier homme qui habita sous des tentes.

3. **Jubal,** selon la Bible, fabriqua le premier des instruments de musique.

Hénoch[4] dit: "Il faut faire une enceinte de tours
Si terrible que rien ne puisse approcher d'elle.
Bâtissons une ville avec sa citadelle;
Bâtissons une ville et nous la fermerons."
Alors Tubalcaïn[5], père des forgerons,
Construisit une ville énorme et surhumaine.
Pendant qu'il travaillait, ses frères dans la plaine
Chassaient les fils d'Enos et les enfants de Seth[6];
Et l'on crevait les yeux à quiconque passait;
Et, le soir, on lançait des flèches aux étoiles.
Le granit remplaça la tente aux murs de toiles;
On lia chaque bloc avec des nœuds de fer
Et la ville semblait une ville d'enfer;
L'ombre des tours faisait la nuit dans les campagnes.
Ils donnèrent aux murs l'épaisseur des montagnes;
Sur la porte on grava: "Défense à Dieu d'entrer."
Quand ils eurent fini de clore et de murer,
On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre.
Et lui restait lugubre et hagard. "O mon père!
L'œil a-t-il disparu?" dit en tremblant Tsilla.
Et Caïn répondit: "Non, il est toujours là."

Alors il dit: "Je veux habiter sous la terre,
Comme dans son sépulcre un homme solitaire;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien."
On fit donc une fosse, et Caïn dit: "C'est bien!"

---

4. **Hénoch** était le premier fils de Caïn. — Il ne faut pas le confondre avec le patriarche Hénoch, père de Mathusalem, qui, après avoir vécu selon la loi de Dieu, fut enlevé au ciel sans avoir connu la mort.

5. **Tubalcaïn,** fils de Sella ou Tsilla, lequel, selon la Genèse, inventa l'art de travailler le fer.

6. **Seth,** troisième fils d'Adam, né après le meurtre d'Abel; il eut pour fils **Enos.**

Puis il descendit seul sous cette voûte sombre.
Quand il se fut assis sur sa chaise, dans l'ombre,
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Victor HUGO.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Dégagez-en l'idée maîtresse. — 3. Distinguez-en les différentes parties. 4. Le poète a emprunté à la Bible le fond de ce récit et les principaux personnages. En vous aidant des notes, indiquez ce qu'il doit à l'histoire et ce qu'il doit à son imagination. — 5. On peut se figurer ici la méthode de travail de V. Hugo. Après avoir déterminé le sujet, il a fouillé la Genèse afin d'avoir des renseignements historiques précis (lesquels, par exemple ?) et de sauvegarder la *couleur locale* (montrez qu'elle existe dans ce morceau). Puis il a choisi un certain nombre de circonstances (quelles circonstances de lieu, entre autres ?) propres à mettre en lumière l'idée maîtresse qu'il ne perdait pas de vue. — 6. Indiquez les sentiments de Caïn (relevez les termes qui les font le mieux connaître) ; ceux de ses enfants, pour lui, pour les étrangers, pour Dieu. — 7. La composition de ce récit est remarquable par son *unité* (il y a un centre d'intérêt : quel est-il ? montrez que tout y converge) ; par la *gradation* de ses parties. — 8. Jamais le ver rongeur du remords n'a été dépeint avec plus de force (relevez les expressions les plus énergiques, les plus suggestives). V. Hugo, comme d'ordinaire, a multiplié les antithèses (citez les plus frappantes) ; il a su adapter le rythme de la phrase à la marche de la pensée : par exemple, la coupe irrégulière des vers 13-14, puis c'est la fuite : course d'abord régulière et persistante, à laquelle succède une allure rapide, mais irrégulière, enfin un galop effréné. — 9. Quelle différence, dans la manière de rendre la pensée, entre : *regardait fixement dans l'ombre* et *regardait dans l'ombre fixement* (11e vers) ? Quels sont les mots mis en relief, dans les onze premiers vers, par la coupe ou par la place qu'ils occupent ? A quoi fait allusion l'épithète *funèbres* (9e vers) ? Quel effet produit dans le dernier vers l'emploi de l'imparfait ? — 10. Cet *œil* que Caïn ne peut éviter, qui ne cesse de le regarder, qui le suit partout, que les murs épais comme des montagnes n'arrêtent pas, cet œil qu'il retrouve jusque dans la tombe, a quelque chose de tragique et de saisissant. Quelles réflexions vous suggère-t-il ? Quelles impressions fait-il naître en vous ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *conscience*. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *crainte, tressaillir, livide*. — 3. Distinguez *remords* de *repentir*. — 4. Donnez quelques expressions qui ont servi ou servent encore à désigner Dieu. — 5. Citez dix *épithètes* pouvant caractériser la conscience.

Rédaction. — a) Faites ressortir, par deux exemples historiques, ce qui distingue le *remords* du *repentir*.

b) Un ministre de Louis XIV répondait à un ambassadeur étranger qui voulait le corrompre : *"Personne ne le saura; mais moi je le saurai."* Expliquez ce mot et dites quelle ligne de conduite on peut en tirer.

Il est intéressant de rapprocher de cette fiction terrible de V. Hugo cette belle paraphrase d'un des plus éloquents Pères de l'Eglise :

Caïn, tu croyais, en frappant Abel, t'affranchir de la présence d'un frère détesté. Il vit encore pour toi, tout égorgé qu'il est; il vit encore plus fatal que jamais et désormais impérissable; il vit dans ton remords et, partout où tu vas, tu portes avec toi ce frère que ton crime t'a donné et que tu ne peux pas détruire. Est-ce que je suis le gardien de mon frère? disais-tu à Dieu. Oui, tu es maintenant le gardien de ton frère; oui, désormais il sera toujours avec toi; car tu ne mourras pas, partout tu porteras écrite sur ton front meurtrier la loi qui défend le meurtre; et malheur, sept fois malheur à quiconque osera porter la main sur toi pour te délivrer de la vie!

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

---

78. Combat des Romains contre les Francs

Extrait des *Martyrs* (1809).

Eudore, qui a servi parmi les archers crétois formant avec les Gaulois l'avant-garde de l'armée romaine, vient de décrire les combattants; il les montre maintenant aux prises.

Déjà les Francs sont à la portée du trait de nos troupes légères. Les deux armées s'arrêtent. Il se fait un profond silence. César, du milieu de la *légion* chrétienne, ordonne

d'élever la *cotte d'armes* de pourpre, signal du combat; les archers tendent leurs arcs, les fantassins baissent leurs piques, les cavaliers tirent tous à la fois leurs épées, dont les éclairs se croisent dans les airs. Un cri s'élève du fond des légions: "Victoire à l'empereur!" Les barbares repoussent ce cri par un affreux mugissement: la foudre éclate avec moins de rage sur les sommets de l'Apennin. L'Etna gronde avec moins de violence lorsqu'il verse au sein des mers des torrents de feu, l'Océan bat ses rivages avec moins de fracas quand un tourbillon, descendu par l'ordre de l'Eternel, a déchaîné les *cataractes* de l'abîme.

Les Gaulois lancent les premiers leurs javelots contre les Francs, mettent l'épée à la main et courent à l'ennemi. L'ennemi les reçoit avec intrépidité. Trois fois ils retournent à la charge; trois fois ils viennent se briser contre le vaste corps qui les repousse: tel un grand vaisseau, voguant par un vent contraire, rejette de ses deux bords les vagues qui fuient et murmurent le long de ses flancs. Non moins braves et plus habiles que les Gaulois, les Grecs[1] font pleuvoir sur les Sicambres une *grêle* de flèches; et, reculant peu à peu, sans rompre nos rangs, nous fatiguons les deux lignes du triangle de l'ennemi. Comme un taureau vainqueur dans cent pâturages, fier de sa corne mutilée et des cicatrices de sa large poitrine, supporte avec impatience la piqûre du *taon* sous les ardeurs du midi, ainsi les Francs, percés de nos dards, deviennent furieux à ces blessures sans vengeance et sans gloire. Transportés d'une aveugle rage, ils brisent le trait dans leur sein, se roulent par terre et se débattent dans les angoisses de la douleur.

La cavalerie romaine s'ébranle pour enfoncer les bar-

1. Eudore, qui est Grec, fait valoir le mérite de ses compatriotes.

bares : Clodion se précipite à sa rencontre. Le roi chevelu [2] pressait une cavale stérile, moitié blanche, moitié noire, élevée parmi des troupeaux de rennes et de chevreuils, dans les *haras* de Pharamond. Les barbares prétendaient qu'elle était de la race de Rinfax, cheval de la Nuit, à la crinière gelée, et de Skinfax [3], cheval du Jour, à la crinière lumineuse. Lorsque, pendant l'hiver, elle emportait son maître sur son char d'écorce sans essieu et sans roues, jamais ses pieds ne s'enfonçaient dans les frimas [4] et, plus légère que la feuille de bouleau roulée par le vent, elle effleurait à peine la cime des neiges nouvellement tombées.

Un combat violent s'engage entre les cavaliers sur les deux ailes des armées.

Cependant la masse effrayante de l'infanterie des barbares vient toujours roulant vers les légions. Les légions s'ouvrent, changent leur front de bataille, attaquent à grands coups de pique les deux côtés du triangle de l'ennemi. Les *vélites*, les Grecs et les Gaulois se portent sur le troisième côté. Les Francs sont assiégés comme une vaste forteresse. La mêlée s'échauffe ; un tourbillon de poussière rougie s'élève et s'arrête au milieu des combattants. Le sang coule comme les torrents grossis par les pluies de l'hiver, comme les flots de l'Euripe dans le détroit de l'Eubée [5]. Le Franc, fier de ses larges bles-

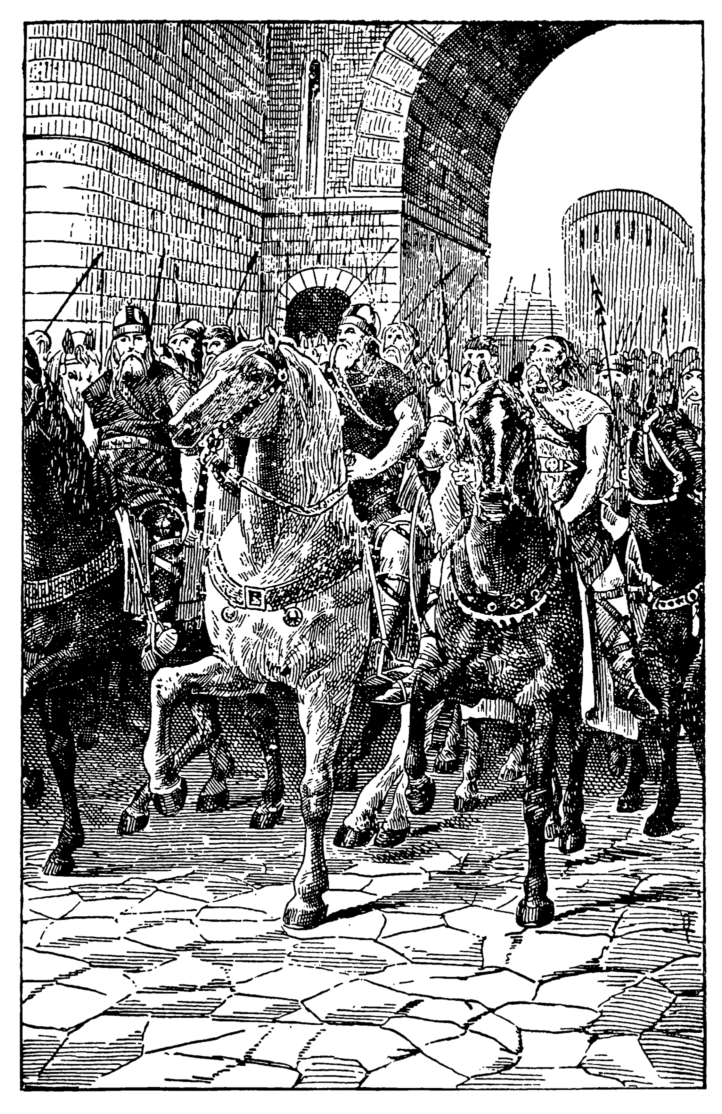
---

2. **Le roi chevelu :** *Clodion.* Les chefs francs portaient la chevelure longue et flottante ; c'était un privilège de leur rang.

3. Allusion à la mythologie scandinave. — Cette généalogie du cheval de Clodion arrête la marche du récit, auquel elle ne tient pas, et le fait perdre de vue.

4. **Frimas,** mis poétiquement pour *neige*.

5. Le détroit de l'**Euripe** sépare l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont) de la côte de la Grèce ; à cause de son resserrement, les courants y sont très violents.



LES FRANCS

Laurens, peintre français (1838-1921)

sures, qui paraissent avec plus d'éclat sur la blancheur d'un corps demi-nu, est un spectre déchaîné du monument [6] et rugissant au milieu des morts. Au brillant éclat des armes a succédé la sombre couleur de la poussière et du carnage. Les casques sont brisés, les *panaches* abattus, les boucliers fendus, les cuirasses percées. L'haleine enflammée de cent mille combattants, le souffle épais des chevaux, la vapeur des sueurs et du sang forment sur le champ de bataille une espèce de *météore* que traverse de temps en temps la lueur d'un glaive, comme le trait brillant du foudre [7] dans la livide clarté d'un orage. Au milieu des cris, des insultes, des menaces, du bruit des épées, des coups de *javelots,* du sifflement des flèches et des dards, du gémissement des machines de guerre [8], on n'entend plus la voix des chefs.

CHATEAUBRIAND.

ANALYSE DU TEXTE

1. Le but de Chateaubriand, dans ce récit, est de reconstituer un épisode de la lutte des Romains contre les Francs. Que savez-vous de ces peuples ? — 2. Distinguez les différentes parties du récit. — 3. Montrez que le premier alinéa est développé par antithèse. Pourquoi les 2e et 3e phrases sont-elles si courtes ? Faites ressortir la justesse des images : *les éclairs se croisent, repoussent ce cri.* Expliquez cette expression biblique : *les cataractes de l'abîme.* — 4. Chateaubriand connaît l'art d'employer comme moyens d'expression la longueur relative des mots ou des membres de phrase et la qualité des sons. Comment, par exemple, la première phrase du 2e alinéa donne-t-elle, par sa coupe et le choix des mots, une sensation de vitesse bien en rapport avec la pensée ? Quel est l'effet du mot *intrépidité,* dans la phrase qui suit ? — 5. Pourquoi les Francs étaient-ils transportés de rage ? Que veut dire : *blessures sans vengeance*

---

6. **Monument :** tombeau.

7. **Foudre.** Voir page 233, note 15.

8. Dans les batailles, les Anciens faisaient usage de la catapulte, de la baliste, etc., machines grossières qui servaient à lancer des projectiles à une petite distance.

et sans gloire ? — 6. Relevez dans ce 2e alinéa deux comparaisons et appréciez-les. Montrez la précision toute réaliste des détails de la dernière phrase. — 7. Les verbes de la première phrase du 3e alinéa sont-ils bien choisis ? Pourquoi ? — 8. Comment l'auteur a-t-il exprimé cette idée : En hiver, la jument de Clodion emportait le traîneau de son maître avec une extrême rapidité ? — 9. Signalez une faute de composition dans ce même alinéa. — 10. La dernière phrase du 3e alinéa et la première du 5e ne forment-elles pas antithèse ? — 11. Montrez la tactique des Romains et celle de leurs ennemis. — 12. Le dernier paragraphe présente le spectacle de l'effroyable mêlée, tableau plein de mouvement et de vie. Comment Chateaubriand a-t-il rendu le désordre de cette mêlée ? Quelle idée a-t-il voulu donner des Francs ? Montrez que, dans ce tableau, il n'a pas même oublié les couleurs. — 13. Faites remarquer l'ordre dans lequel les troupes sont engagées. — 14. Pour que ce récit soit conforme à la vraisemblance, l'auteur a dû étudier les mœurs des Romains et celles des Francs, leur tactique de combat, etc. Montrez, en effet, tout ce que ce morceau doit à la *couleur locale.*

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *combat.* — 2. Distinguez *bataille* de *combat; blessure* de *plaie; balafre* de *cicatrice.* — 3. Donnez des homonymes de *cotte, pique.* — 4. Indiquez quelques *verbes* qui pourraient décrire une troupe de cavalerie se ruant sur l'ennemi.

Rédaction. — Décrire la gravure *Les Francs.* (Voir p. 321).

---

79. Combat de Mérovée et d'un chef gaulois

Extrait des *Martyrs* (1809).

Pour rendre encore plus saisissant le combat dont on vient de parler au numéro précédent, Chateaubriand met aux prises, dans un combat singulier, le chef des Gaulois et Mérovée, le petit-fils du roi des Francs.

Mérovée, rassasié de meurtres, contemplait, immobile, du haut de son char de victoire, les cadavres dont il avait

jonché la plaine. Ainsi se repose un lion de Numidie[1], après avoir déchiré un troupeau de brebis; sa faim est apaisée, sa poitrine *exhale* l'odeur du carnage; il ouvre et ferme tour à tour sa gueule fatiguée, qu'embarrassent des flocons de laine; enfin il se couche au milieu des agneaux égorgés : sa crinière, humectée d'une rosée de sang, retombe des deux côtés de son cou; il croise ses griffes puissantes; il allonge la tête sur ses ongles; et, les yeux à demi fermés, il lèche encore les molles *toisons* étendues autour de lui.

Le chef des Gaulois aperçut Mérovée dans ce repos insultant et superbe. Sa fureur s'allume; il s'avance vers le fils de Pharamond; il lui crie d'un ton ironique:

"Chef à la longue chevelure, je vais t'asseoir autrement sur le trône d'Hercule le Gaulois[2]. Jeune brave, tu mérites d'emporter la marque du fer au palais de Teutatès[3]. Je ne veux point te laisser languir dans une honteuse vieillesse.

— Qui es-tu? répondit Mérovée avec un sourire amer; es-tu d'une race noble et antique? Esclave romain, ne crains-tu point ma *framée?*

— Je ne crains qu'une chose, repartit le Gaulois frémissant de *courroux,* c'est que le ciel tombe sur ma tête[4].

— Cède-moi la terre, dit l'orgueilleux Sicambre[5].

---

1. **Numidie:** contrée de l'Afrique ancienne, formant aujourd'hui l'Algérie.

2. **Hercule le Gaulois:** dieu de la force, chez les Gaulois.

3. **Teutatès:** le principal dieu des Gaulois qui, d'après eux, conduisait aux enfers les âmes des morts.

4. Réminiscence de la réponse que les Gaulois avaient faite à Alexandre, roi de Macédoine.

5. Les **Sicambres** étaient un peuple germain entré dans la confédération des Francs.

— La terre que je te céderai, s'écria le Gaulois, tu la garderas éternellement[6]."

A ces mots, Mérovée, s'appuyant sur sa framée, s'élance du char par-dessus les taureaux, tombe à leurs têtes et se présente au Gaulois qui venait à lui.

Toute l'armée s'arrête pour regarder le combat des deux chefs. Le Gaulois fond l'épée à la main sur le jeune Franc, le presse, le frappe, le blesse à l'épaule et le contraint de reculer jusque sous les cornes des taureaux. Mérovée à son tour lance son angon[7], qui, par ses deux fers recourbés, s'engage dans le bouclier du Gaulois. Au même instant le fils de Clodion bondit comme un léopard, met le pied sur le *javelot,* le presse de son poids, le fait descendre vers la terre et abaisse avec lui le bouclier de son ennemi. Ainsi forcé de se découvrir, l'infortuné Gaulois montre la tête. La hache de Mérovée part, siffle, vole et s'enfonce dans le front du Gaulois, comme la cognée d'un bûcheron dans la cime d'un pin. La tête du guerrier se partage; sa cervelle se répand des deux côtés, ses yeux roulent à terre. Son corps reste encore un moment debout, étendant des mains *convulsives,* objet d'épouvante et de pitié.

CHATEAUBRIAND.

---

6. C'est une allusion à une parole de Marius. Ce général romain envoyé contre les envahisseurs germaniques, après avoir exterminé les Teutons, attaquait les Cimbres. Des députés de ces derniers vinrent lui dire qu'ils réclamaient des terres en Italie, pour eux et pour leurs alliés. "Quels sont vos alliés ? leur dit Marius. — Les Teutons, répondirent-ils. — Vos alliés, repartit le consul, ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la garderont éternellement."

7. Angon: sorte de javelot qui, lancé avec vigueur, traversait le bouclier de l'ennemi.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Distinguez-en nettement les parties. Donnez un titre à la dernière partie. — 3. Quelle est l'attitude de Mérovée ? A quoi le compare-t-on ? Remarquez l'ampleur et la puissance de cette comparaison ; s'il vous fallait dessiner le tableau qu'elle présente, quels en seraient les éléments ? — 4. Pour juger de la *propriété* des verbes de ce premier alinéa, essayez de les remplacer par des synonymes et voyez s'ils produisent le même effet. — 5. Montrez aussi comment l'auteur a su diversifier les sujets des différentes propositions. — 6. Quels mots servent de transition entre les parties ? — 7. Indiquez les sentiments manifestés par les deux adversaires et relevez les expressions qui les expriment. — 8. Le dialogue fait allusion à deux faits historiques : rappelez-les brièvement. — 9. Que remarquez-vous sur le temps des verbes de cette partie ? — 10. Comment l'auteur a-t-il développé cette idée : Mérovée va au-devant du Gaulois ? — 11. Ne trouve-t-on pas un détail à peine vraisemblable ? — 12. Relevez dans le dernier alinéa deux comparaisons très suggestives. Citez une phrase remarquable par l'*harmonie imitative*. — 13. Montrez que le style de ce passage est remarquable par sa *rapidité*. — 14. Faites ressortir l'*unité* de ce morceau : quel est le rôle des premières parties ? — 15. Relevez les détails qui lui donnent la *couleur locale*. — 16. L'auteur n'a-t-il pas manifesté ses sentiments dans le dernier alinéa ? En quels termes ? — 17. Quelles sont vos impressions successives à la lecture de ce texte ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *victoire*. — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *contempler*. — 3. Donnez deux adjectifs dérivés de *cadavre*. — 4. De quels *verbes* vous serviriez-vous pour décrire une lutte corps à corps ?

Rédaction. — Par imitation du texte, décrivez un homme fendant une bûche.

80. La charge des cuirassiers à la bataille de Waterloo (1815)

Extrait des *Misérables,** roman (1862).

A Waterloo, Napoléon I[er] attaquait l'armée anglaise commandée par Wellington. Celui-ci, malgré des prodiges de valeur, allait succomber lorsqu'il fut sauvé par l'arrivée de l'armée prussienne de Blücher. La charge célèbre des cuirassiers de Milhaud est un des épisodes les plus héroïques de cette bataille.

Napoléon était un de ces génies d'où sort le tonnerre. Il venait de trouver son coup de foudre. Il donna l'ordre aux cuirassiers de Milhaud d'enlever le plateau de Mont-Saint-Jean [1].

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'était des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division Lefebvre-Desnouettes, les six cents gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les *fontes* et le long sabre-épée. Le matin, toute l'armée les avait admirés, quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant : "Veillons au salut de l'Empire", ils étaient venus, colonne épaisse, *se déployer* sur deux rangs et prendre leur place de bataille ...

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur, Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

---

1. Plateau situé entre Mont-Saint-Jean et Waterloo, où Wellington s'était établi avec l'infanterie anglaise.

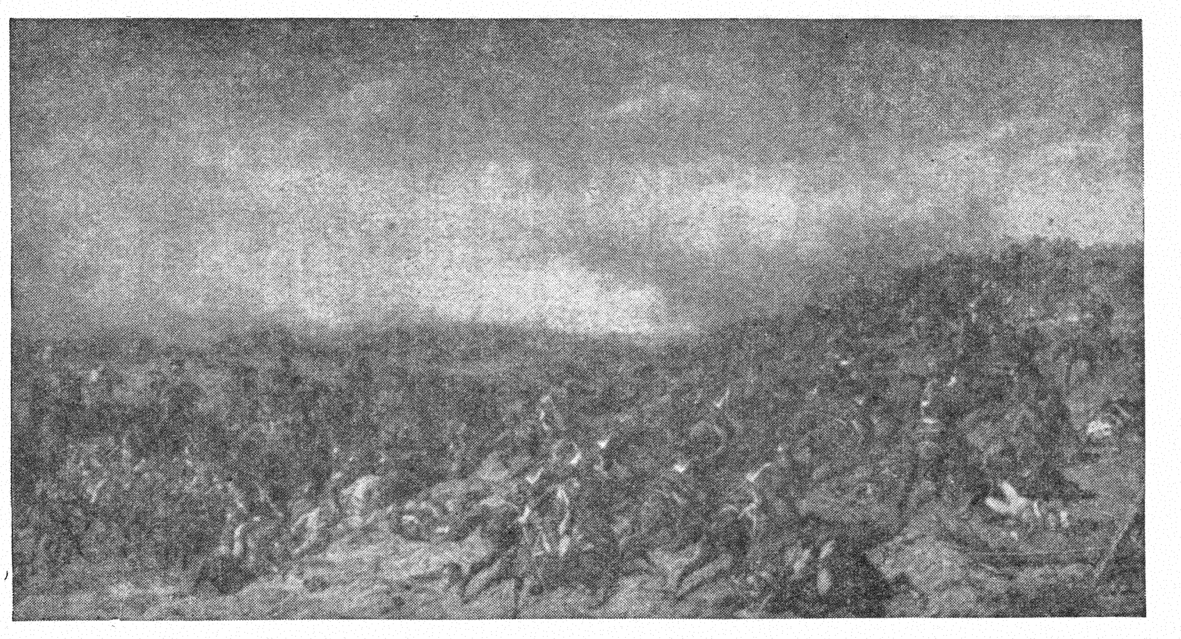
Alors on vit un spectacle formidable. Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonnes par division, descendit d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, *imperturbables* : dans les intervalles de la *mousqueterie* et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal...

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa [2] par la grosse cavalerie; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme. Chaque escadron *ondulait* et se gonflait comme un anneau de *polype*. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là : pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons : derrière la *crête* du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui

---

2. Episode de la bataille de la Moskowa gagnée par Napoléon Ier sur les Russes en 1812.



LES CUIRASSIERS DE WATERLOO
Bellangé, peintre français (1800-1866)

allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit de trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le *cliquetis* des sabres et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés *brandissant* des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes et les étendards et trois mille têtes à moustaches grises criant : Vive l'empereur ! Toute cette cavalerie *déboucha* sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre.

Tout à coup, chose tragique, à la gauche des Anglais, à notre droite, la tête de colonne des cuirassiers *se cabra* avec une clameur effroyable. Parvenus au point culminant de la crête, *effrénés,* tout à leur furie et à leur course d'extermination sur les carrés et les canons, les cuirassiers venaient d'apercevoir entre eux et les Anglais un fossé, une fosse. C'était le chemin creux d'Ohain. L'instant fut épouvantable. Le *ravin* était là, inattendu, béant, à pic sous les pieds des chevaux, profond de deux *toises* entre son double talus; le second rang y poussa le premier, et le troisième y poussa le second; les chevaux se dressaient, se rejetaient en arrière, tombaient sur la croupe, glissaient les quatre pieds en l'air, pilant et bouleversant les cavaliers; aucun moyen de reculer; toute la colonne n'était plus qu'un projectile; la force acquise pour écraser les Anglais écrasa les Français; le ravin *inexorable* ne pouvait se rendre que comblé; cavaliers et chevaux y roulèrent

pêle-mêle, se broyant les uns les autres, ne faisant qu'une chair dans ce gouffre et, quand cette fosse fut pleine d'hommes vivants, on marcha dessus et le reste passa.

Victor HUGO

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Montrez qu'il a voulu produire d'abord une impression de force et de grandeur, puis une impression d'effroi, d'horreur et de pitié. — 3. Distinguez les différentes parties du morceau. — 4. Par un simple tracé, montrez la situation des deux adversaires et la marche des cuirassiers. — 5. En quels termes V. Hugo décrit-il l'armure des cuirassiers ? Montrez-en la précision. — 6. Quels termes emploie-t-il pour donner l'impression de la force redoutable des cavaliers ? de leur admirable cohésion pendant la charge ? Quelle était leur attitude ? Justifiez cette alliance de mots : *étendards et trompettes au vent*. — 7. En quels termes V. Hugo peint-il l'aspect général de la charge, vue de loin ? Quel était le caractère distinctif de ce *tumulte ?* — 8. Où se trouvait l'infanterie anglaise ? Les cuirassiers la voyaient-ils ? Comparez son attitude à celle des cuirassiers. Pourquoi le verbe *attendait* (6e alinéa) est-il rejeté à la fin de la phrase ? — 9. Faites ressortir la justesse de la gradation des idées dans la phrase : *Elle entendait... farouche*. — 10. Comparez les sentiments qui animent les cuirassiers montant la pente du plateau à ceux qu'ils manifestent au sommet de la crête. — 11. Qu'annoncent les mots *chose tragique* au commencement du dernier alinéa ? Pourquoi les cavaliers poussent-ils cette clameur effroyable ? Justifiez l'emploi de l'épithète *effrénés*. Quel effet produit le rapprochement des mots *fossé* et *fosse ?* — 12. L'auteur peint la catastrophe avec une telle précision et une telle intensité de vie qu'il nous semble l'avoir sous les yeux; quels termes révèlent surtout la violence des chocs et l'étendue du désastre ? Expliquez : *le ravin inexorable ne pouvait se rendre que comblé*. — 13. Comment V. Hugo a-t-il su graduer l'intérêt depuis le début jusqu'au dénouement ? — 14. Montrez que la composition de ce morceau est parfaite, les idées étant exprimées dans l'ordre naturel des événements. L'usage de l'antithèse est un procédé particulièrement cher à V. Hugo : relevez-en quelques-unes. — 15. Le mouvement et la cadence du style sont bien appropriés aux pensées exprimées; montrez-le, en analysant les deux longues phrases périodiques : *Toute cette cavalerie...*, et la dernière qui, toutes deux, donnent admirablement l'idée d'une poussée forte et irrésistible. — 16. Relevez les plus riches comparaisons et les métaphores les plus heureuses. — 17. On a reproché à V. Hugo de

manquer parfois de mesure et de sobriété. Ici, par exemple, il a peut-être trop multiplié les épithètes destinées à produire une impression violente; citez-en quelques-unes. — 18. Expliquez : *fer battu, anneau de polype, bondissement orageux, tumulte discipliné, marée d'hommes.*

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *charge* et donnez-en la signification. — 2. Relevez les termes militaires qui donnent au style de ce morceau du relief et de la couleur. — 3. Donnez le sens des expressions : *se ranger en bataille, affronter le feu, lutter pied à pied, vendre chèrement sa vie, bataille rangée, ouvrir les hostilités, avoir les honneurs de la guerre.*

Rédaction. — a) D'après l'analyse ci-dessus, appréciez la *composition* et le *style* de ce morceau.

b) Dites comment, en temps de paix, on peut manifester son patriotisme.

---

81. Les Pauvres Gens

Extrait de *la Légende des siècles.*

I

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un *bahut* vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux grands rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,

Une femme à genoux prie et songe et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre océan jette son noir sanglot.

II

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir [1].
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'*âtre* où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid; rien ne luit.
Dans les *brisants,* parmi les lames en démence,
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent, [chambre.
Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés

1. **Musoir :** pointe d'une digue.

Et fait râler d'horreur les agrès effarés[2].
Lui, songe à sa Jeannie, au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

III

Elle prie et la mauve[3] au cri rauque et moqueur
L'importune, et, parmi les écueils en décombres,
L'océan l'épouvante, et toutes sortes d'ombres[4]
Passent dans son esprit : la mer, les matelots
Emportés à travers la colère des flots.
Et dans sa *gaine*, ainsi que le sang dans l'artère,
La froide horloge bat, jetant dans le mystère,
Goutte à goutte, le temps, saisons, printemps, hivers :
Et chaque battement, dans l'énorme univers,
Ouvre aux âmes, essaims d'autours et de colombes[5],
D'un côté les berceaux et de l'autre les tombes.
Elle songe, elle rêve, — et tant de pauvreté !
Ses petits vont pieds nus, l'hiver comme l'été.
Pas de pain de froment. On mange du pain d'orge.
— O Dieu ! le vent rugit comme un soufflet de forge.
La côte fait le bruit d'une enclume, on croit voir
Les constellations fuir dans l'ouragan noir
Comme les tourbillons d'étincelles dans l'âtre :
C'est l'heure où, gai danseur, minuit rit et folâtre
Sous le loup de satin[6] qu'illuminent ses yeux,

---

2. **Agrès :** voiles, cordages, gouvernail, etc., servant à la manœuvre d'un bâtiment et auxquels l'imagination de V. Hugo prête ici la vie.
3. **Mauve :** nom qui a servi à désigner un oiseau de mer, tel que la mouette, le goéland, etc.
4. **Ombres :** images.
5. Essaims d'âmes innocentes ou perverses.
6. Masque de satin noir en usage dans certains bals.

Et c'est l'heure où minuit, brigand mystérieux,
Voilé d'ombre et de pluie et le front dans la bise,
Prend un pauvre marin frissonnant et le brise
Aux rochers monstrueux apparus brusquement. —
Horreur ! l'homme, dont l'onde éteint le hurlement,
Sent fondre et s'enfoncer le bâtiment qui plonge;
Il sent s'ouvrir sous lui l'ombre et l'abîme, et songe
Au vieil anneau de fer du quai plein de soleil !
Ces mornes visions troublent son cœur, pareil
A la nuit. Elle tremble et pleure.

IV

                                        O pauvres femmes
De pêcheurs ! c'est affreux de se dire : Mes âmes,
Père, amant, frères, fils, tout ce que j'ai de cher,
C'est là, dans ce chaos ! mon cœur, mon sang, ma chair ! —
Ciel, être en proie aux flots, c'est être en proie aux bêtes.
Oh ! songer que l'eau joue avec toutes ces têtes,
Depuis le mousse enfant jusqu'au mari patron,
Et que le vent hagard, soufflant dans son clairon,
Dénoue au-dessus d'eux sa longue et folle tresse
Et que peut-être ils sont à cette heure en détresse
Et qu'on ne sait jamais au juste ce qu'ils font
Et que, pour tenir tête à cette mer sans fond,
A tous ces gouffres d'ombre où ne luit nulle étoile,
Ils n'ont qu'un bout de planche avec un bout de toile !
Souci lugubre ! on court à travers les galets,
Le flot monte, on lui parle, on crie : Oh ! rends-nous-les !
Mais, hélas ! que veut-on que dise à la pensée
Toujours sombre la mer toujours bouleversée ?

Jeannie est bien plus triste encor. Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit ! seul sous ce noir linceul !
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits. — O mère !
Tu dis : S'ils étaient grands ! leur père est seul ! — Chimère !
Plus tard quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : Oh ! s'ils étaient petits !

V

Elle prend sa lanterne et sa *cape.* — C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal.
Allons ! — Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup à ses yeux, qui cherchent le chemin
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain,
Une sombre masure apparaît *décrépite;*
Ni lumière ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux.
La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux d'un fleuve.
— Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va.

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
— Malade ! Et ses enfants ! Comme c'est mal nourri !

Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari. —
Puis, elle frappe encore : Hé ! voisine ! Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. — Ah! Dieu! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! —
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

VI

Elle entra. Sa lanterne éclaira le dedans
Du noir logis muet au bord des flots grondants.
L'eau tombait du plafond comme des trous d'un crible.

Au fond était couchée une forme terrible;
Une femme immobile et renversée, ayant
Les pieds nus, le regard obscur, l'air effrayant :
Un cadavre; — autrefois, mère joyeuse et forte;
Le spectre échevelé de la misère morte;
Ce qui reste du pauvre après un long combat.
Elle laissait, parmi la paille du grabat,
Son bras livide et froid et sa main déjà verte
Pendre, et l'horreur sortait de cette bouche ouverte
D'où l'âme en s'enfuyant, sinistre, avait jeté
Ce grand cri de la mort qu'entend l'éternité !

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.
La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle aurait froid.

VII

Comme ils dorment tous deux dans le berceau qui tremble !
Leur haleine est paisible et leur front calme. Il semble
Que rien n'éveillerait ces orphelins dormant,
Pas même le clairon du dernier jugement;
Car, étant innocents, ils n'ont pas peur du juge.
Et la pluie au dehors gronde comme un déluge.
Du vieux toit crevassé d'où la rafale sort,
Une goutte parfois tombe sur ce front mort,
Glisse sur cette joue et devient une larme.
La vague sonne ainsi qu'une cloche d'alarme.
La morte écoute l'ombre avec stupidité;
Car le corps, quand l'esprit radieux l'a quitté,
A l'air de chercher l'âme et de rappeler l'ange;
Il semble qu'on entend ce dialogue étrange
Entre la bouche pâle et l'œil triste et hagard :
— Qu'as-tu fait de ton souffle ? — Et toi, de ton regard ?
Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
Comme au sombre océan arrive tout ruisseau,
Le sort donne pour but au festin, au berceau,

. . . .

Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
Le refroidissement lugubre du tombeau !

VIII

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis, qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son cœur bat-il ? Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?

Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

IX

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait
Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.
[Il a
"Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu ! que va-t-il dire ?
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus... C'est lui ?... Non. Rien.
...J'ai mal fait... S'il me bat, je dirai : Tu fais bien.
...Est-ce lui ?... Non... Tant mieux... La porte bouge
[comme
Si l'on entrait... Mais non... Voilà-t-il pas, pauvre
[homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant !"
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans, qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.
La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire,
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc;
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux, parut au seuil, et dit : C'est la marine.

X

...“Je suis volé, dit-il; la mer, c’est la forêt !
— Quel temps a-t-il fait ? — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise.
Mais, vois-tu, je t’embrasse et me voilà bien aise.
Je n’ai rien pris du tout. J’ai troué mon filet;
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre,
J’ai cru que le bateau se couchait, et l’amarre
A cassé. Qu’as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ?
Jeannie eut un frisson dans l’ombre et se troubla.
— Moi ? dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l’ordinaire,
J’ai cousu. J’écoutais la mer comme un tonnerre,
J’avais peur. — Oui, l’hiver est dur, mais c’est égal.”
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : “A propos, notre voisine est morte.
C’est hier qu’elle a dû mourir, enfin, n’importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L’un s’appelle Guillaume et l’autre Madeleine,
L’un qui ne marche pas, l’autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin.”

L’homme prit un air grave et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat mouillé par la tempête :
— Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants, cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois; comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n’est pas ma faute. C’est l’affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds.
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons ?
C’est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.

Il faut pour les comprendre avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront; ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche,
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.

— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà !

Victor Hugo

ANALYSE DU TEXTE

1. Dégagez l'idée maîtresse de ce fragment épique.

2. Distinguez les grandes divisions du texte. Puis, avant d'étudier successivement chacune des parties indiquées dans le morceau, essayez d'en exprimer nettement l'idée générale.

3. Ce poème si émouvant a un début digne de lui dans le tableau des quinze premiers vers. Tous les détails qui s'y trouvent sont nécessaires pour la suite du récit et concourent à faire ressortir, soit la *pauvreté*, soit *l'amour du foyer*, les deux ressorts essentiels de l'action. Pourquoi, entre autres, parler de *grands* rideaux *tombants ?* d'*humble* vaisselle ? de *filets* de pêcheurs ? de *vieux* bancs ? de flammes qui *veillent ?* — 4. Montrez que ce tableau est, de plus, très poétique : 1° à cause des détails pittoresques qu'il renferme (les nommer) ; 2° par le charme mystérieux d'une lumière douce et colorée; 3° à cause de la magnificence du cadre; 4° par l'excellence de la composition (où est le centre d'intérêt de ce tableau ?). — 5. On pourrait encore étudier dans cette partie : 1° la *propriété* des termes (pourquoi, au 4e vers, *accrochés* et non *suspendus ? distingue,* au 7e vers, et non *voit, aperçoit ?*) ; 2° l'art de *placer* les mots

(comment *prie,* au 12e vers, est-il mis en relief ? L'effet serait-il le même si l'on remplaçait, au 11e vers, *plafond sombre* par *sombre plafond ?*) ; 3° le merveilleux accord du rythme et de la pensée : c'est ainsi que les vers 12-13 donnent bien la sensation d'angoisse ; les vers 14-15 donnent celle d'effort, d'insistance (comment ?) ; 4° la *justesse* et la *beauté* des images (relevez et commentez les principales).

6. Montrez la transition qui relie ce qui suit à ce qui précède. — 7. Pourquoi *l'homme* (16e vers) et non *son mari, le pêcheur ?* — 8. Quelles sont les circonstances qui rendent si pénible la vie de ce pêcheur ? Lui, s'en occupe-t-il outre mesure ? A quoi songe-t-il lorsqu'il est en mer ? Quelles sont, pendant ce temps, les occupations de Jeannie ? — 9. Montrez comment le 17e vers donne la sensation de lutte ; le 40e, celle de souffrance. Expliquez : *lames en démence* (29e vers), *divins oiseaux du cœur* (43e vers).

10. L'effet serait-il le même si l'on remplaçait *mauve* (44e vers) par son synonyme *mouette ?* — 11. V. Hugo a rendu l'horloge *vivante* (comment ?) ; il a substitué aux termes abstraits *naissance* et *mort* des termes concrets : indiquez-les. — 12. Quelles sont les visions qui hantent l'esprit de Jeannie ? Dites les impressions qu'elles lui causent. Distinguez *songe* de *rêve* (55e vers). — 13. Pour faire ressortir la *valeur poétique* de la forme, le meilleur moyen est de réduire une phrase à son thème essentiel en prose et d'examiner ensuite les *procédés de développement* et les *images* par lesquelles le poète a transformé, embelli ce thème. Par exemple, les vers 62-71 pourraient se réduire à quoi ? Examinez maintenant comment V. Hugo a rendu ces mêmes pensées. Remarquez la force et la puissance d'évocation de certains termes comme *rugit* (58e vers), *sent fondre* (69e vers).

. . . .

14. Le pêcheur n'a-t-il pas sa manière à lui pour rendre la violence du vent ? — 15. Montrez le contraste du langage très vif du pêcheur et la phrase haletante de Jeannie (vers 208-215). — 16. Quel incident fait encore ressortir davantage l'héroïque charité du pêcheur ? — 17. Le langage que le poète prête à ces pauvres gens est-il conforme à leurs caractères, à leur condition ? Relevez quelques expressions originales du pêcheur. — 18. Ce long récit se termine par un dénouement d'un seul vers, mais montrez combien il est *suggestif, naturel, complet.*

* * *

19. Indiquez les traits communs du caractère du mari et de celui de la femme ; puis les traits qui les distinguent. — 20. Au cours du poème, on sent fort bien l'émotion de l'auteur, sa tendresse, sa pitié, son admiration ; citez quelques passages à ce sujet. Quelles sont vos propres impressions à la lecture de ce morceau ? — 21. V.

Hugo a un faible pour l'antithèse; outre les antithèses déjà signalées, on peut dire que le morceau est constitué 1° par une antithèse dans le fond, laquelle ? 2° par une antithèse dans le développement, laquelle ?

22. En résumé, ce poème est remarquable par la beauté morale du récit, par la poésie grandiose qui s'en dégage, par la vérité des mœurs, par l'abondance et la splendeur des images, par le merveilleux accord du rythme et de la pensée (montrez-le).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *heure* (latin *hora*). — 2. Distinguez *logis, cabane, chaumière, isba, mas; crépuscule, aurore, brume; ondée, averse.* — 3. Employez *rayonner* dans ses diverses acceptions. — 4. Expliquez les expressions qui suivent : *un filet de pêcheur, un filet d'eau, un filet de bœuf, un filet de voix, tomber dans les filets de quelqu'un, faire un beau coup de filet.*

Rédaction. — Raconter l'arrivée du pêcheur à la maison et la scène qui s'y passe (vers 200-248).

Charité

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

....

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel.

Victor HUGO, *Les Feuilles d'automne.*

82. Discours de la Mollesse à la Nuit

Extrait du *Lutrin,* poème héroï-comique (1673).

La Nuit vient d'annoncer à la Mollesse des soucis prochains et une lutte inévitable.

A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse, en pleurant, sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant et, d'une faible voix,
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois:
"O Nuit! que m'as-tu dit? Quel démon sur la terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre ?
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants[1],
S'endormaient sur le trône et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un [comte?
Aucun soin[2] n'approchait de leur paisible cour:
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore[3] dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.
Ce doux siècle n'est plus[4]. Le Ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;

1. Allusion aux derniers rois mérovingiens qui ne s'occupaient point des affaires du royaume et laissaient aux maires du palais le soin de gouverner. Ces derniers, d'abord simples intendants de la maison royale, finirent par prendre la place de la dynastie régnante.

2. **Aucun soin :** aucun souci, aucune inquiétude.

3. **Flore :** déesse du printemps et des fleurs.

4. Ici commence un éloge délicat de Louis XIV, roi de France au moment de la publication du *Lutrin.*

Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits.
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace:
L'été n'a point de feux; l'hiver n'a point de glace[5].
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain, deux fois[6] la paix a voulu l'endormir.
Loin de moi son courage, entraîné par la gloire,
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours...
Du moins ne permets pas..." La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

BOILEAU.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? De quel ouvrage est-il tiré ? Dites brièvement ce que vous savez de son auteur. — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Quels sont les détails qui peignent le mieux l'attitude de la Mollesse à son réveil ? Montrez la raison d'être des épithètes *languissant* et *faible* (3e vers) ; l'heureux choix de l'expression *laisse tomber* (dire pourquoi *prononce, articule,* par exemple, ne produisent pas le même effet). — 4. Pourquoi fait-elle l'éloge du temps passé ? Commentez *s'honoraient* (8e vers). Remarquez comment le rythme des vers 15-16 rend bien la marche indolente du chariot royal. — 5. Quelles raisons a-t-elle de se plaindre du présent ? Montrez qu'elle fait, sans le vouloir, un éloge flatteur de l'activité de Louis XIV. Par quelles expressions surtout ? — 6. Pourquoi n'achève-t-elle pas son discours ? — 7. Faites ressortir la précision du dernier tableau. Quels sont les termes les plus suggestifs ? Qu'est-ce qui fait la beauté du dernier vers ? — 8. Montrez que le langage prêté à la Mollesse est bien celui qui convient à son caractère. — 9. Quel intérêt trouvez-vous à la lecture de ce morceau ?

---

5. Allusion à la conquête de la Franche-Comté, opérée en 1668 pendant un hiver rigoureux.

6. Par le traité d'Aix-la-Chapelle (1668) et par les propositions de paix des Hollandais (1672).

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *mollesse.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *indolent, fatigué;* des antonymes de *mollesse, fatigue.* — 3. Quelle est la composition de *interrompre, infatigable, impitoyable ?* — 4. Donnez quelques *verbes* et quelques *épithètes* se rapportant à l'idée de paresse.

Rédaction. — a) Un paresseux vante à ses camarades l'heureux temps où, trop jeune pour fréquenter l'école, il pouvait jouer ou dormir à son aise; il se plaint ensuite de ses parents et de ses maîtres qui l'obligent à travailler. Faites le portrait et le discours de ce paresseux.

b) Dans la pratique de la vie, montrez, par des raisons et des exemples, l'importance de cette maxime : *Ne remets pas à demain ce que tu peux faire aujourd'hui.*

ELOQUENCE SACREE

83. La mort soudaine d'Henriette d'Angleterre

Extrait de l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* (1670).

Henriette d'Angleterre était fille de Charles Ier, roi d'Angleterre, et d'Henriette de France; elle avait épousé Philippe, frère de Louis XIV et duc d'Orléans. Au moment où, par sa grâce et son intelligence, elle était la véritable reine de la cour, la mort vint la frapper presque subitement, alors qu'elle n'avait que vingt-six ans. Bossuet, qui l'avait assistée à ses derniers moments, fut chargé de prononcer son oraison funèbre; il y insiste sur la soudaineté de la catastrophe, afin d'en tirer pour ses auditeurs une salutaire leçon.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas; pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir. Leur élévation en est la cause, et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas si Madame [1] a été choisie pour nous donner une telle instruction: il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant: mais, s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés [2] de l'amour du monde, celui-ci est assez grand

1. **Madame:** on appelait ainsi la femme de *Monsieur*, frère du roi et duc d'Orléans; ces appellations équivalaient à des noms propres.

2. **Enchantés:** possédés et comme ensorcelés; ce mot a ici son sens étymologique.

et assez terrible. O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante[3] nouvelle: Madame se meurt! Madame est morte[4]! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avait désolé sa famille? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourt à Saint-Cloud de toutes parts; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse: partout on entend des cris; partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, Monsieur, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du Prophète: "Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement[5]."

Mais les princes et les peuples gémissaient en vain; en vain Monsieur, en vain le roi même tenait Madame serrée par de si étroits embrassements. Alors ils pouvaient dire l'un et l'autre, avec saint Ambroise: "Je serrais les bras, mais j'avais déjà perdu ce que je tenais[6]."

La princesse leur échappait parmi des embrassements si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevait entre ces royales mains.

Quoi donc! elle devait périr sitôt[7]! Dans la plupart des

---

3. **Etonnante:** voir page 167, note 7.

4. "L'éloge funèbre, par Bossuet, de Madame enlevée à la fleur de son âge et morte entre ses bras, eut le plus grand et le plus rare des succès, celui de faire verser des larmes à la cour. Il fut obligé de s'arrêter après ces paroles : "Madame se meurt ! Madame est morte !" L'auditoire éclata en sanglots, et la voix de l'orateur fut interrompue par ses soupirs et par ses pleurs." (VOLTAIRE.)

5. **D'étonnement:** de consternation et de frayeur.

6. Ces paroles sont tirées de l'oraison funèbre que saint Ambroise prononça pour son frère Satyrus.

7. Réflexion douloureuse qui peint bien la stupeur générale causée par une mort si soudaine.

hommes, les changements se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup; Madame cependant a passé [8] du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs; le matin elle fleurissait, avec quelles grâces! vous le savez [9]: le soir, nous la vîmes séchée [10]; et ces fortes expressions par lesquelles l'Ecriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines devaient être pour cette princesse si précises et si littérales!

... La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirable et si chérie! la voilà telle que la mort nous l'a faite [11]. Encore, ce reste tel quel va-t-il disparaître; cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job; avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à remplir ces places! Mais ici notre imagination nous abuse encore; la mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature,

8. **A passé :** s'est fanée, est tombée.

9. Allusion discrète et rapide à la beauté et au charme de la jeune princesse.

10. La vive imagination de Bossuet applique hardiment à l'un des objets comparés des mots qui semblaient ne devoir servir que pour l'autre.

11. Combien différente de ce qu'elle était hier dans son éclat, Bossuet le donne plus à penser par ces quelques mots d'une simplicité et d'une énergie plus frappantes que s'il insistait sur le contraste. "Pourquoi, demande Chateaubriand, frissonne-t-on à ce mot si simple : *telle que la mort nous l'a faite* ? C'est par l'opposition qui se trouve entre ce *grand cœur,* cette *princesse si admirée,* et cet accident inévitable de la mort, qui lui est arrivé comme à la plus misérable des femmes...".

notre corps prend un autre nom; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps; il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue: tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes [12]!

BOSSUET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties de ce morceau. — 2. L'oraison funèbre doit être en même temps un *éloge* du défunt et une *prédication.* Relevez, dans ce fragment, les expressions à la louange de la princesse ou des manières détournées et délicates de faire son éloge. — 3. Bossuet, tout en se conformant aux bienséances, s'attache surtout à dégager de cette mort foudroyante une leçon salutaire. Il commence par rappeler que Dieu frappe souvent les grands de la terre pour l'instruction du reste des hommes; montrez qu'il a développé cette idée d'une façon oratoire. — 4. Mais, avant d'aller plus loin, il s'empresse, en véritable orateur qui sait deviner les répugnances de ses auditeurs, d'enlever à cette première idée ce qu'elle pourrait avoir de pénible pour les parents et les amis de la princesse; montrez que, tout en partageant leur émotion, il parle avec l'autorité d'un maître et fait appel à leurs sentiments chrétiens. — 5. Il formule ensuite sa thèse, qui doit servir de leçon : *Nous devrions être convaincus de notre néant.* Pour la développer, il va mettre en lumière, par la *soudaineté* du coup qui a frappé Madame et par l'*impuissance* de son entourage, la **souveraine puissance de la mort.** Mais ce récit des derniers moments de la princesse est moins *narratif* que *lyrique,* c'est-à-dire qu'au lieu de raconter la mort de Madame, il expose plutôt les sentiments de ceux qui la voyaient mourir. Quels sont ces sentiments ? — 6. Bossuet est vivement ému (qu'est-ce qui le prouve ?), c'est la condition indispensable pour émouvoir les autres. Pour communiquer son émotion à ses auditeurs, il exhale le sentiment surexcité

---

12. "Jamais, dit M. Jacquinet, la mélancolie chrétienne, qui se plaît à creuser notre néant, n'en a sondé la profondeur avec une rigueur plus savante et plus implacable. Voyez par quelle étroite progression tout se tient et s'enchaîne dans ce *crescendo* de décomposition et d'anéantissement, depuis *Encore, ce reste tel quel,* jusqu'aux derniers mots imités de Tertullien." — Si la pensée appartient à Tertullien, cette admirable expression *un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue* est une trouvaille de Bossuet.

qu'il éprouve lui-même et surtout il fait appel à leurs souvenirs personnels (il parle à un auditoire qui a connu, aimé la princesse et qui a été témoin de la catastrophe six semaines auparavant). Montrez que la sensibilité inspire à l'orateur des mouvements de la plus émouvante éloquence. — 7. Comment fait-il ressortir l'impuissance absolue et désolante de l'entourage de la princesse à arracher Madame à la mort ? Pourquoi note-t-il que la mort enlève la princesse *entre ces royales mains* ? — 8. Pour mettre encore mieux en relief la souveraine puissance de la mort, il montre la rapidité foudroyante du trépas de Madame, 1° par la rapidité du style dans le récit (relevez les expressions les plus remarquables à ce point de vue), 2° par des images empruntées à la sainte Ecriture (citez-les). — 9. Ce n'est pas tout, Bossuet semble vouloir poursuivre la vanité humaine jusque dans l'ignominie du sépulcre; il fait assister ses auditeurs, tous gens de haute naissance, à la lente décomposition, à la disparition même du cadavre. C'est un tableau effrayant dont la plupart des traits sont tirés de la sainte Ecriture. Montrez la progression descendante des idées pour aller de ce qui était la vie à "ce qui n'a plus de nom dans aucune langue". — 10. Bossuet, quand il écrit, ne se préoccupe que de la *propriété* des mots et du ton, afin de conformer exactement le style aux nuances de la pensée; il en résulte que son style est aussi *naturel* que *varié*. On y rencontre aussi certains termes se rapprochant de leur sens originel, de franches et légitimes nouveautés d'expression, de nombreuses allusions à la sainte Ecriture (relevez-en quelques-uns). — 11. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *émotion* (latin *motio*), *chair* (latin *carnem*). — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *consterné, convaincre*. — 3. Citez quelques *noms*, quelques *verbes* ou *locutions verbales* qui pourraient rendre les sentiments de la cour à la mort de la princesse. — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot *larmes* : *pleurer à chaudes larmes, fondre en larmes, essuyer les larmes de quelqu'un, dévorer ses larmes, rire aux larmes, avoir le don des larmes, avoir des larmes dans la voix; larmes d'argent, larmes de Job, larmes de crocodile.*

Rédaction. — Dites comment vous comprenez cette pensée : *Il faut mériter les louanges et les fuir.*

Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure;
Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit;
Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit;
Vous qui passez, venez à lui, car il demeure.

Victor HUGO, *Les Contemplations.*

84. Péroraison de l'oraison funèbre de Condé [1]

Bossuet appelle au tombeau de Condé les peuples, les grands, les compagnons d'armes et les amis du prince, et il les invite à recueillir les dernières leçons que le héros leur adresse. Profondément ému, il fait lui-même de touchants adieux à son ami et déclare renoncer désormais à l'oraison funèbre.

Venez, peuples, venez maintenant; mais venez plutôt, princes et seigneurs, et vous qui jugez la terre; et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel [2]; et vous, plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire.

Jetez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a [3] pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros [4]: des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent

---

1. **Le prince de Condé:** l'un des plus grands généraux de Louis XIV, vainqueur à Rocroy, Fribourg, Nordlingen, Lens; la famille des Condés était une branche cadette de celle des Bourbons à laquelle appartenaient les rois de France.

2. **"Vous qui jugez ... vous qui ouvrez,** etc." Ces périphrases, désignant les magistrats et le clergé, ont ici leur raison d'être parce qu'elles donnent à l'idée toute sa grandeur.

3. L'accord n'a lieu, suivant l'usage latin, qu'avec le sujet le plus rapproché.

4. "Dans ces solennités funèbres, dit M. Jacquinet, une armée d'allégories à demi païennes, figurant les qualités et vertus du défunt, remplissait l'église : on ne voyait partout que tableaux, emblèmes, inscriptions emphatiques à sa louange... Au centre de l'église, le catafalque, construction immense, montait, s'élevait jusqu'à la voûte, dérobant complètement la vue de l'autel."

vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant; et rien enfin ne manque dans tous ces honneurs que celui à qui on les rend [5]. Pleurez donc sur ces faibles restes de la vie humaine, pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros.

Mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides! Quel autre fut plus digne de vous commander? mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête [6]? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant: Voilà celui qui nous menait dans les hasards [7]; sous lui se sont formés tant de renommés capitaines [8] que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre: son ombre eût pu encore gagner des batailles; et voilà que, dans son silence, son nom même nous anime; et ensemble il nous avertit que, pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux et n'arriver pas sans ressources à notre éternelle demeure,

5. Ce passage a été souvent cité comme un remarquable exemple de cette harmonie qui consiste dans le parfait accord du style avec la pensée ou le sentiment. "Quel modèle de style harmonieux ! s'écrie Marmontel. *Obscurcies et couvertes de votre douleur* n'aurait peint qu'à l'imagination; *comme d'un nuage* rend le tableau sensible à l'oreille. Bossuet pouvait dire *les déplorables restes d'une si auguste naissance;* mais, pour exprimer son idée, il ne lui fallait pas de grands sons : il a préféré *le peu qui reste,* et a réservé la pompe de l'harmonie pour la *naissance,* la *grandeur* et la *gloire,* qu'il a fait contraster avec ces faibles sons. La même opposition se fait sentir dans ces mots : *vaines marques de ce qui n'est plus.* Quoi de plus expressif à l'oreille que ces figures *qui semblent pleurer autour d'un tombeau !* c'est la lenteur d'une pompe funèbre..."

6. **Plus honnête :** empreint de plus de civilité et d'humanité.

7. **Les hasards** de la guerre, les dangers, les batailles.

8. On dirait aujourd'hui : *tant de capitaines renommés.*

avec le roi de la terre il faut encore servir le Roi du ciel [9]. Servez donc ce Roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront [10] jamais tout votre sang répandu; et commencez à compter le temps de vos utiles services [11] du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant.

Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au rang de ses amis? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau; versez des larmes avec des prières [12]; et, admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avait égalé le courage. Ainsi, puisse-t-il toujours vous être un cher entretien ! ainsi, puissiez-vous profiter de ses vertus, et que sa mort, que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple!

Pour moi [13], s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous

---

9. Remarquer comme tous les membres de cette période préparent le dernier trait, la grande leçon, rejetée à la fin. C'est ainsi que, répondant à l'appel de l'orateur, tous les personnages de l'auditoire se dirigent tour à tour vers le cercueil de Condé. Ils y viennent pour rendre un hommage d'admiration à ce prince et recevoir de lui une dernière et suprême leçon.

10. Le verbe *faire* est employé ici pour éviter la répétition du verbe *compter,* dont il prend le complément.

11. Expression hardie, en présence de la cour de Louis XIV.

12. **Verser des larmes avec des prières,** expression originale et poétique, heureusement amenée par l'analogie.

13. Bossuet, si discret à parler de lui-même, sort de sa réserve ordinaire. C'est que l'admiration, une intime amitié pour une mémoire aussi chère qu'illustre ont mis sur ses lèvres un hommage personnel et des plus touchants.



BOSSUET

Rigaud, célèbre peintre français (1659 - 1743)

vivrez éternellement dans ma mémoire: votre image y sera tracée, non point avec cette audace qui promettait la victoire; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface; vous aurez dans cette image des traits immortels: je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour, sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparaître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroy; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple: "La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi" [14].

Jouissez, prince, de cette victoire; jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue [15]. Vous mettrez fin à tous ces discours [16]. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte: heureux si, averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve, au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint [17].

BOSSUET.

---

14. Ce texte, tiré de la première épître de saint Jean et appliqué avec tant d'à-propos au vainqueur de Rocroy, résume admirablement la leçon chrétienne de tout le discours.

15. Manière expressive et discrète tout ensemble de rappeler l'étroite amitié qui l'avait uni au prince pendant tant d'années.

16. L'évêque annonce qu'il ne prononcera plus de discours funèbres et qu'il va se livrer sans partage aux travaux de son ministère.

17. Cette conclusion si pleine d'onction et de mélancolie ne fait-elle pas comprendre l'admiration enthousiaste d'un de nos grands écrivains ? "Lorsque l'orateur, après avoir mis Condé au cercueil, appelle les peuples, les princes, les prélats, les guerriers, au catafalque du héros; lorsque enfin, s'avançant lui-même avec ses cheveux blancs, il fait entendre les accents du cygne, montre Bossuet un pied dans la tombe, et le siècle de Louis XIV, dont il a l'air de faire les funérailles, prêt à s'abîmer dans l'éternité; à ce dernier effort de l'élo-

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez les différentes parties du texte. — 2. Bossuet invite d'abord **les peuples** et surtout **les grands** à venir voir "le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire". Pourquoi s'adresse-t-il plus spécialement aux grands ? — 3. Justifiez l'emploi des périphrases qui servent à désigner le clergé et les magistrats. — 4. Montrez comment l'orateur a mis en relief le néant des grandeurs humaines (fin du premier alinéa), le néant même des honneurs qu'on leur rend (deuxième alinéa). — 5. Commentez : *une douleur que le temps emporte, le magnifique témoignage de notre néant.* — 6. Bossuet convoque ensuite **les guerriers** au tombeau du prince, pour leur apprendre qu' "avec le roi de la terre, il faut encore servir le Roi du ciel". Par quelles expressions sont-ils désignés ? — 7. Quelles qualités l'orateur reconnaît-il à Condé en disant : *quel autre fut plus digne de vous commander ?* — 8. Montrez comment il mène ses auditeurs par une progression admirable de la douleur à la consolation, au courage et à l'espérance. — 9. Comment fait-il ressortir l'obligation absolue de travailler pour Dieu ? — 10. A quelle parole de l'Evangile fait-il allusion ? — 11. Il invite ensuite **les amis** du prince à venir lui donner leurs larmes et leurs prières et à conserver le souvenir de ses vertus. Quelles qualités morales lui reconnaît-il ici ? — 12. Avant de terminer, **Bossuet lui-même** vient adresser ses derniers adieux à celui qui fut son intime ami. Pas un mot, dans ce passage, qui ne soit l'expression d'un sentiment profond, d'une grande idée religieuse. Montrez comment il a exprimé sa sincère affection, sa foi ardente, la ferme espérance de revoir son ami, l'amour de ses devoirs d'état. — 13. En lisant à haute voix la dernière phrase, remarquez combien elle est harmonieuse, bien cadencée. Etudiez aussi de ce point de vue les deux premières phrases du morceau.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *néant.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *animer, déplorer, magnificence.* — 3. Donnez les différentes acceptions de *piété, carrière.* — 4. Distinguez les verbes ci-après qui ont rapport au don de l'éloquence : *charmer, persuader, convaincre, entraîner, enlever, enflammer, remuer, émouvoir.* — 5. Citez quelques *épithètes* pouvant caractériser l'éloquence.

Rédaction. — Vous supposerez qu'un seigneur de la cour, ayant entendu prononcer l'*Oraison funèbre* du prince de Condé, écrit à un ami pour lui faire l'éloge de l'orateur sacré et dire l'impression profonde que son discours a produite sur l'auditoire.

---

quence humaine, les larmes de l'admiration ont coulé de nos yeux, et le livre est tombé de nos mains."
(CHATEAUBRIAND, *Génie du christianisme.*)

85. La Passion

Extrait d'un *Sermon sur la Passion de Jésus-Christ* (1660).

Dans ce passage, Bossuet nous montre le Christ s'abandonnant lui-même à ses bourreaux.

Que fait-il donc dans sa passion? Le voici en un mot dans l'Ecriture: *Tradebat autem judicanti se injuste*[1]: "Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement"; et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment[2] de tous ceux qui entreprennent de l'insulter. *Tradebat autem;* il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu. Hérode et toute sa cour se moquent de lui et on le renvoie comme un fou: il avoue tout par son silence; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même; cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. — Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines! — *Tradebat autem judicanti se injuste;* il la reçoit. — Et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à

1. Texte tiré de la première épître de saint Pierre.
2. On dit plutôt aujourd'hui : *en conséquence.*

coups de bâton. — Frappez, voilà la tête. — Hérode l'a habillé de blanc comme un fou; apporte cette vieille *casaque* d'écarlate pour le changer de couleurs! — Mettez, voilà les épaules. — Donne, donne ta main, roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre! — La voilà, faites-en ce que vous voudrez. — Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné; donne encore ta main qu'on la cloue! — Tenez, la voilà encore. — Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats, revenez cent fois à la charge; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités; insultez à sa misère jusque sur la croix, qu'il devienne l'unique objet de votre risée comme un insensé, de votre fureur comme un scélérat : *Tradebat autem;* il s'abandonne à vous sans réserve; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse.

Eh bien! chrétiens, avez-vous considéré cette peinture épouvantable? Cet amas terrible de maux inouïs, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas[3] pour émouvoir? Quoi! je vois encore vos yeux secs! quoi! je n'entends point encore de sanglots! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie? Faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages: un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence? Faut-il que je

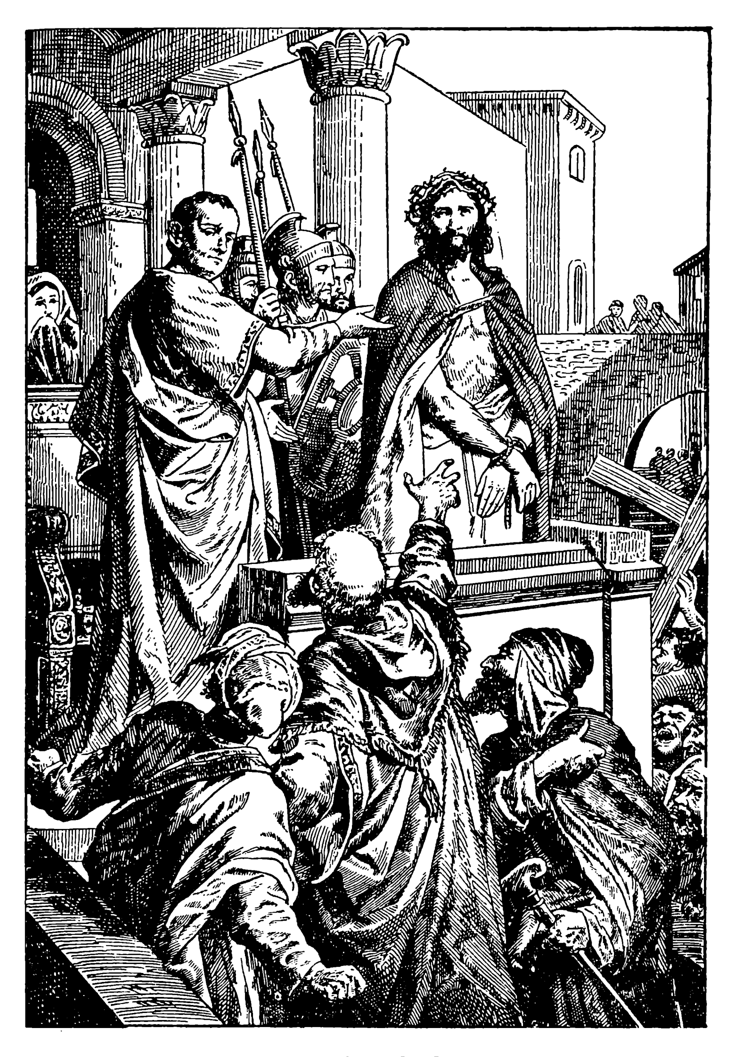
3. Au XVII[e] siècle, on pouvait supprimer la négation dans les phrases interrogatives.

vous dépeigne notre criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps? Mais, le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable: abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs: *Ecce homo, ecce homo*[4] : "Voilà l'homme." Et qui est-ce ? un homme ou un ver de terre? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit; c'est un homme: *Ecce homo*: "Voilà l'homme." Le voilà, l'homme de douleurs; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus! qui vous pourraît reconnaître? "Nous l'avons vu, dit le prophète[5], et il n'était plus reconnaissable." Bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme et "nous l'avons cherché même en sa présence". Est-ce lui? est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, "cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté"? C'est lui, n'en doutez pas: voilà l'homme; voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités: il nous fallait un homme défiguré pour reformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient

---

4. Evangile de saint Jean, XIX, 5.
5. Isaïe.



ECCE HOMO
Tableau de Hoffmann.

effacée: il nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres: "Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé[6] pour nos crimes; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies"[7].

O plaies, que je vous adore ! flétrissures sacrées, que je vous baise ! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré, ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang! "Terre, ne couvre pas mon sang," disait Job: mais qu'importe du[8] sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus; ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber...

BOSSUET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Bossuet se propose dans ce sermon d'exciter la compassion de ses auditeurs pour Jésus souffrant. Montrez que, pour atteindre leur sensibilité, il emploie quatre procédés différents et gradués. — 2. Le premier alinéa n'est que le développement du texte de la sainte Ecriture cité au commencement; montrez que ce texte est développé par l'énumération des circonstances. — 3. L'orateur rajeunit le sujet en le dramatisant (en quels passages, par exemple ?), en lui donnant une forme nouvelle, saisissante; il ne recule pas même devant des détails d'un réalisme parfois excessif (relevez-en quelques-uns de ce genre) ; il donne à son développement un tour rythmique, ayant son refrain : *Tradebat...*, ce qui est de nature à produire et à fortifier de plus en plus l'impression qu'il désire. — 4. Le troisième alinéa présente un tableau des plus pathétiques : l'état affreux où se trouve réduit notre Sauveur y est mis en relief par des contrastes (citez-en), par des images suggestives dont la plupart sont empruntées à la sainte Ecriture (relevez-en quelques-unes). D'autre part, on perçoit aisément, sous la forme, l'émotion intense qui étreint l'âme de l'orateur, en face d'une si grande infortune : elle est rendue sensible par des interrogations pleines d'angoisse, par des répétitions significatives, par un rythme coupé, haletant (donnez des exemples). — 5. Dans le dernier alinéa, cette émotion toujours croissante lui arrache

6. **Froissé :** brisé, meurtri.
7. Isaïe.
8. **Qu'importe du...,** construction assez fréquente au XVIIe siècle.

des accents *lyriques* de la plus touchante éloquence : quels sentiments y manifeste-t-il ? Indiquez des termes et des procédés d'expression qui en font ressortir toute l'intensité. — 6. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *passion, homme.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *iniquité, plaie.* — 3. Expliquez les expressions ci-après qui se rapportent à l'idée de pitié : *compassion, commisération, miséricorde, attendrissement, grâce; apitoyer, attendrir, émouvoir, toucher, fléchir, compatir, déplorer, être affecté, épargner, ménager.*

Rédaction. — Décrire la gravure : *Ecce homo.* (Voir p. 361).

---

86. La médisance

Extrait du *Sermon sur la médisance.*

Si la médisance était réduite à ne se produire qu'en public et devant des témoins, à peine y aurait-il des médisants dans le monde: pourquoi? parce qu'il y aurait fort peu de gens qui pussent ou qui voulussent essuyer la tache que la médisance imprime à celui qui la fait. Mais aujourd'hui l'on est quitte pour un peu de prudence et pour une discrétion apparente; avec cela on médit librement et impunément: d'où il arrive que les plus lâches y deviennent les plus hardis. Peut-on mieux les dépeindre que le Saint-Esprit dans la *Sagesse*, quand il les compare à des serpents qui piquent sans faire de bruit? Ils demandent le secret à tout le monde, et ils ne voient pas, dit saint Jean Chrysostome, que cela même les rend méprisables. Car demander à celui que j'ai fait le confident de ma médisance qu'il garde le secret, c'est proprement

lui confesser mon injustice. C'est lui dire : Soyez plus sage et plus charitable que moi ; je suis un médisant, ne le soyez pas ; en vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple...

Ce n'est pas tout. D'où vient qu'aujourd'hui la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et dans les conversations du monde ? Pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices et cherche-t-elle tant de tours ? Ces manières de s'insinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans parler et qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela ?... Parce qu'autrement la médisance n'aurait pas le front de se montrer ni de paraître... Et de tout ceci je conclus qu'entre les vices, la médisance est évidemment un des plus lâches.

J'ai dit encore que c'était un des plus odieux... Car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un homme à la censure de qui chacun se trouve exposé ; dont il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui se puisse dire exempt ; et de qui les puissances mêmes ne peuvent éviter les traits ? Quoi de plus odieux qu'un tribunal érigé d'une autorité particulière, où l'on décide souverainement du mérite des hommes ; où l'un est déclaré tel que l'on veut qu'il soit ; où l'autre quelquefois est noté [1] pour jamais et flétri d'une manière à ne s'en pouvoir laver ; où tous reçoivent leur arrêt, qui leur est prononcé sans distinction et sans compassion ?

1. **Noté :** déprécié, déconsidéré.

C'est pour cela que l'Ecriture, dans le portrait du médisant, nous le représente comme un homme terrible et redoutable. En effet, il est redoutable dans une ville, redoutable dans une communauté, redoutable dans les maisons particulières, redoutable chez les grands, redoutable parmi les petits: dans une ville, parce qu'il y suscite des factions et des partis; dans une communauté, parce qu'il en trouble la paix et l'union; dans une maison particulière, parce qu'il y entretient des inimitiés et des froideurs; chez les grands, parce qu'il abuse de la créance qu'ils ont en lui pour détruire auprès d'eux qui il lui plaît; parmi les petits, parce qu'il les anime les uns contre les autres. Combien de familles divisées par une seule médisance! combien d'amitiés rompues par une raillerie! combien de cœurs aigris et envenimés par des rapports indiscrets!

BOURDALOUE.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel but se propose l'orateur sacré dans ce sermon ? — 2. Le plan du morceau est d'une grande clarté; distinguez-en les parties. — 3. Par quels arguments Bourdaloue démontre-t-il que la médisance est une lâcheté ? — 4. Si l'on remplaçait, dans la première phrase, *réduite* et *imprime* par *destinée* et *laisse,* la pensée ainsi exprimée aurait-elle la même précision et la même netteté ? — 5. Relevez, dans le premier alinéa, une comparaison suggestive. — 6. Comment l'orateur prouve-t-il, d'une façon péremptoire, que le médisant, qui demande le secret, confesse par là-même sa culpabilité ? — 7. Quel effet produit le changement de personne dans les deux dernières phrases du premier alinéa ? — 8. Remarquez avec quelle finesse, quelle sagacité, quelle puissance d'analyse, Bourdaloue démasque les différents artifices qu'emploie la médisance pour se faire accepter, bien plus, pour se rendre même agréable. Rendez-les encore plus sensibles par quelques exemples tirés de votre expérience personnelle. — 9. Non seulement la médisance est un des vices les plus lâches, c'est aussi un des plus odieux; par quelles raisons l'orateur soutient-il cette affirmation ? — 10. La logique vigoureuse et serrée, caractéristique des sermons de Bourdaloue, apparaît nettement dans

le dernier alinéa : l'orateur y divise sa matière avec attention pour ne rien oublier (montrez-le) ; il reprend ensuite chacune de ces divisions, avance méthodiquement, pas à pas, de manière à emporter l'entière conviction de ses auditeurs. — 11. Il s'adresse, dans ce morceau, bien plus à la raison qu'à l'imagination et à la sensibilité ; aussi on y rencontre très peu d'images ; le style est simple, clair, ferme, d'une grande propriété et netteté d'expression ; montrez-le en commentant les principaux termes du second alinéa (expliquez *s'insinuer, s'applaudit;* justifiez l'emploi de l'épithète dans l'expression *compassion cruelle;* distinguez *se montrer* de *paraître*). Citez quelques images qu'une imagination moins retenue aurait suggérées, dans le dernier alinéa, pour faire ressortir les déplorables effets de la médisance.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *médisance.* — 2. Quelle est la composition de *impunément, confident, équivoque, compassion* ? — 3. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *odieux, équivoque* (n. et adj.), *artifice.* — 4. Quels sont les différents sens de *essuyer ?* — 5. Distinguez les verbes ci-après : *médire, noircir, calomnier, diffamer, vilipender, dénigrer, détracter, décrier, discréditer, déblatérer.*

Rédaction. — Développez ces vers de Boileau :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

La pensée qu'ils renferment est-elle vraie sans restriction ? Quelles conclusions devons-nous, du moins, en tirer pour ce qui regarde l'honneur d'autrui et notre propre réputation ?

---

87. La mort du pécheur

Extrait de l'*Avent.*

Le pécheur mourant, ne trouvant dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent, dans tout ce qui se passe à ses yeux que des images qui l'affligent, dans la pensée de l'avenir que des horreurs qui l'épouvantent, ne sait plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes

qui ne sauraient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré et dont il ne doit plus attendre d'indulgence. Il se roule dans ses propres horreurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit ou du moins pour se fuir lui-même; il sort de ses yeux mourants je ne sais quoi de sombre et de farouche qui exprime les fureurs de son âme; il pousse, du fond de sa tristesse, des paroles *entrecoupées* de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et l'on ne sait si c'est le repentir ou le désespoir qui les a formées; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, l'amour ou la haine qu'ils expriment; il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'âme qui sent l'approche de son juge; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ses soupirs ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'-ouvre d'elle-même, tout son corps frémit; et, par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu et se trouve seule au pied du tribunal redoutable.

MASSILLON.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle impression Massillon veut-il inspirer à ses auditeurs ? — 2. Pour y réussir, comment s'y prend-il ? Distinguez les parties dans le texte. — 3. Montrez avec quel art sont *groupés* tous les détails renfermés dans la première phrase. — 4. Quels sont les divers sentiments qui agitent le pécheur mourant ? — 5. Par quel procédé l'orateur a-t-il développé cette idée : *il ne sait plus à qui avoir recours* ? Commentez : *ennemi déclaré.* — 6. Pour faire ressortir la *propriété* des termes, essayez de remplacer par des synonymes les

verbes ci-après : *accablent, affligent, épouvantent, échappent, s'évanouit.* — 7. Massillon veut donner à ses auditeurs la sensation même de l'état affreux du moribond; relevez les termes qui sont de nature à produire cette impression; certains mots sont destinés aussi à frapper l'imagination. — 8. Mais il affaiblit cette impression par la *surabondance* des détails; citez-en quelques-uns qu'il eût été préférable de retrancher. Commentez : *regards affreux, il entre dans des saisissements.* — 9. Le morceau se termine par une peinture vigoureuse, bien propre à inspirer l'effroi et l'horreur. Montrez la force et la puissance d'évocation de l'expression *s'arrache;* de cette grande image : *tomber entre les mains de Dieu.* Rappelez l'idée qui la rend plus terrible : *ni au Dieu juste*... — 10. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *pécheur.* — 2. Trouvez des synonymes de *épouvante, déclaré* (ennemi). — 3. Indiquez les *noms* qui expriment les sentiments du pécheur mourant, du juste mourant, des assistants, au lit de mort de l'un et de l'autre.

Rédaction. — En suivant le plan du texte ci-dessus, faites le tableau de la mort du juste.

---

88. Jésus-Christ Roi des cœurs

Extrait de la 39e *Conférence* :
De l'établissement du règne de Jésus-Christ (1846).

Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en restera-t-il après la mort ? Je le veux, une prière amie nous suit au delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre; aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise

éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour [1].

Je me trompe, messieurs, il y a un homme dont l'amour garde la tombe; il y a un homme dont le sépulcre n'est pas seulement glorieux, comme l'a dit un prophète [2], mais dont le sépulcre est aimé. Il y a un homme dont la cendre, après dix-huit siècles, n'est pas refroidie; qui chaque jour renaît dans la pensée d'une multitude innombrable d'hommes; qui est visité dans son berceau par les bergers et par les rois, lui apportant à l'envi et l'or, et l'encens, et la myrrhe. Il y a un homme dont une portion considérable de l'humanité reprend les pas, sans se lasser jamais, et qui, tout disparu qu'il est, se voit suivi par cette foule dans tous les lieux de son antique pèlerinage, sur les genoux de sa mère, au bord des lacs, au haut des montagnes, dans les sentiers des vallées, sous l'ombre des oliviers, dans le secret des déserts. Il y a un homme mort et enseveli, dont on épie le sommeil et le réveil, dont chaque mot qu'il a dit vibre encore et produit plus que l'amour, produit des vertus fructifiant dans l'amour. Il y a un homme attaché depuis des siècles à un gibet et, cet homme, des millions d'adorateurs le détachent chaque jour du trône de son supplice, se mettent à genoux devant lui, se prosternent au plus bas qu'ils peuvent sans en rougir et là, par terre, lui baisent avec

1. "Il y avait dans l'accent du P. Lacordaire ce quelque chose de poignant et d'inimitable qui atteint les cordes les plus intimes de l'âme et qui, en traduisant la sincérité et la profondeur de l'émotion chez l'orateur, bouleverse et enlève l'auditoire. Je me souviens encore avec un frémissement intime de l'intonation désespérée de sa voix, lorsque, dans le tableau de la fragilité des affections d'ici-bas, il prononça ces mots : "C'est fini, c'est à jamais fini !" (MONTALEMBERT.)

2. Isaïe.

une indicible ardeur les pieds sanglants. Il y a un homme flagellé, tué, crucifié, qu'une inénarrable passion ressuscite de la mort et de l'infamie, pour le placer dans la gloire d'un amour qui ne défaille jamais, qui trouve en lui la paix, l'honneur, la joie et jusqu'à l'extase. Il y a un homme poursuivi dans son supplice et sa tombe par une inextinguible haine et qui, demandant des apôtres et des martyrs à toute postérité qui se lève, trouve des apôtres et des martyrs au sein de toutes les générations. Il y a un homme enfin, et le seul, qui a fondé son amour sur la terre et, cet homme, c'est vous, ô Jésus ! qui avez bien voulu me baptiser, me oindre, me sacrer dans votre amour et dont le nom seul, en ce moment, ouvre mes entrailles et en arrache cet accent qui me trouble moi-même et que je ne me connaissais pas [3].

Qui donc est aimé, des [3a] grands hommes ? Qui dans la guerre ? est-ce Alexandre, César, Charlemagne ? Qui dans la sagesse ? est-ce Aristote ou Platon ? Qui est aimé, des grands hommes ? qui ? Nommez-m'en un seul; nommez-moi un homme mort qui ait laissé l'amour sur son tombeau. Mahomet est vénéré des musulmans; il n'est point aimé; jamais un sentiment d'amour n'a effleuré le cœur du musulman répétant sa maxime : "Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète." Un seul homme a rendu tous les siècles tributaires envers lui d'un amour qui ne s'éteint pas; roi des intelligences, Jésus-Christ est encore le roi des cœurs et, par une gloire confirmatrice de celle

3. "Ah ! oui, cet accent, il ne le connaissait pas, ni nous non plus; et nul d'entre nous n'en avait jamais entendu de pareil; et parmi ceux qui l'ont entendu ce jour-là, nul ne l'oubliera jamais." (MONTALEMBERT.)

3a. Parmi les. Sans virgule, le sens pourrait être : "Qui est aimé par les grands hommes" ?



LA PRÉDICATION DE JÉSUS
Tableau de Hoffmann

qui n'appartient qu'à lui, il a donné à ses saints le privilège de produire aussi dans la mémoire des hommes un souvenir pieux et constant.

Toutefois, ce n'est pas tout, le royaume des âmes n'est pas encore établi. Jésus-Christ, étant Dieu, ne devait pas se contenter d'une foi inébranlable et d'un amour immortel; il devait exiger l'adoration. L'adoration est l'anéantissement de soi-même devant un être supérieur; et ce sentiment, messieurs, est loin de nous être inconnu. Il gît, comme tous les autres, au fond de notre nature; il y joue un plus grand rôle que peut-être vous ne le pensez. Tous, plus ou moins, ne nous le dissimulons pas, tous nous voulons être adorés. C'est ce désir inné de l'adoration qui a produit toutes les tyrannies... Quiconque a été adoré, tôt ou tard la main populaire le précipitera du haut de la majesté divine usurpée et le traînera, la corde au cou, aux gémonies[4] de la rue et aux gémonies plus sanglantes encore d'un opprobre éternel. Ainsi le veut l'histoire, cette puissance chargée de la promulgation des jugements de Dieu sur l'orgueil de l'homme.

Cependant, malgré l'histoire, Jésus-Christ est adoré. Homme mortel et mort, il a su conquérir une adoration qui subsiste et dont il n'y a pas d'autre exemple ici-bas. Quel empereur a gardé ses temples et ses statues ? Qu'est devenue toute cette population de dieux créés par la flatterie ? La poussière n'en existe même plus, et le souvenir qui en survit n'est qu'une occasion pour la pensée d'admirer l'extravagance des hommes et la justice

---

4. Autrefois, à Rome, lieu où l'on exposait les cadavres des criminels. Au figuré, *traîner quelqu'un aux gémonies,* c'est le couvrir publiquement d'opprobre.

de Dieu. Jésus-Christ seul est demeuré debout sur ses autels, non pas dans un coin du monde, mais sur toute la terre et chez les nations célèbres par la culture de l'esprit. Les plus grands monuments de l'art abritent ses saintes images; les cérémonies les plus magnifiques réunissent les peuples à l'ombre de son nom; la poésie, la musique, la peinture, la sculpture s'épuisent à parler de lui et à lui faire un encens digne de l'adoration que les siècles lui ont vouée. Et encore, sur quel trône l'adore-t-on ? Sur une croix. Que dis-je, sur une croix ! On l'adore sous la vile apparence du pain et du vin. Ici la pensée se confond tout à fait. Il semble que cet homme ait pris plaisir à abuser de son étrange puissance et à braver l'humanité tout entière en la courbant éperdue devant les simulacres les plus vains. Descendu par son supplice plus bas que la mort, il a fait de la honte même le siège de sa divinité; et, non content de ce triomphe, il a voulu que nous reconnussions sa suprême essence et son éternelle vie par une adoration qui donnât à nos sens un affreux démenti. Rien se peut-il concevoir d'un tel succès dans une telle audace ?

Il est vrai, des mains nombreuses ont essayé de le jeter bas de ses autels, mais leur impuissance n'a servi qu'à confirmer sa gloire. A chaque outrage, il a paru grandir; le génie l'a protégé contre le génie, la science contre la science, l'empire contre l'empire; il s'est fait des armes de toutes les armes qu'on a levées contre lui et, quand on le croyait à terre, le monde l'a vu debout, calme, serein, maître adoré.

LACORDAIRE

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est l'idée maîtresse de ce morceau ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Expliquez, par des exemples, ces mots du texte : *Poursuivant l'amour toute notre vie.* — 4. Montrez que l'homme ne connaît pas cet amour parfait qu'il désire si ardemment. — 5. L'eût-il obtenu durant sa vie, que lui en resterait-il, selon l'orateur, après la mort ? — 6. Relevez les principales images du 1er alinéa et faites-en ressortir la justesse. — 7. Le second alinéa renferme un des plus beaux traits d'éloquence qui arrachait à l'un des auditeurs, Montalembert, lui-même orateur renommé, ce cri d'admiration : "Nul n'a jamais rien entendu de pareil !" Faites-en ressortir le *rythme* et la *progression.* Quel effet produit la répétition de la formule : *il y a un homme* ? — 8. Le sépulcre de N.-S. n'est pas seulement glorieux, il est encore aimé; distinguez ces deux idées. — 9. En quels termes l'orateur dit-il que les enseignements de Jésus, consignés dans l'Evangile, n'ont pas cessé de produire de merveilleux effets dans les âmes ? Pourquoi insiste-t-il sur les humiliations du Sauveur ? — 10. Expliquez : *dont l'amour garde la tombe, dont la cendre n'est pas refroidie, qui renaît dans la pensée.* — 11. Le divin Crucifié a fondé son amour sur la terre, ce que n'a pu faire aucun des grands hommes : quels exemples cite l'orateur pour le confirmer ? Pourquoi a-t-il multiplié les propositions interrogatives, au début du 3e alinéa ? — 12. Indiquez la transition qui relie le 4e alinéa au 3e. — 13. A quelle passion Lacordaire fait-il allusion en disant que *tous, plus ou moins, nous voulons être adorés* ? Montrez, par des exemples, quelques-unes des manifestations de cette passion. — 14. Citez quelques faits historiques qui confirment ce que dit l'orateur à la fin de ce 4e alinéa. — 15. Comment l'orateur a-t-il développé cette pensée : J.-C. reçoit de toutes parts l'adoration ? — 16. Si l'on ne considère pas en J.-C. sa divinité, n'y a-t-il pas, dans ce culte qui lui est rendu, quelque chose qui déconcerte la raison humaine ? A quelles épreuves soumet-il notre foi ? — 17. Relevez, dans l'histoire, les principales luttes qu'ont eues à subir J.-C. et son Eglise ? Expliquez ce passage : *le génie l'a protégé... empire.* — 18. Dans ce morceau, Lacordaire parle-t-il de J.-C. comme Dieu ou comme homme ? Montrez-le par le texte. — 19. Son but est évidemment de faire partager à ses auditeurs les sentiments qui l'animent; quels sont ces sentiments ? Citez un passage lyrique où il les a manifestés explicitement. — 20. Qu'est-ce qui caractérise l'éloquence de Lacordaire dans ce morceau : la force de sa dialectique ou bien plutôt la *chaleur* et l'*éclat* dans l'expression de ses sentiments ? — 21. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Indiquez quelques dérivés de *Christ.* — 2. Donnez des synonymes de *sépulcre, opprobre.* — 3. Distinguez les

mots ci-après : *sermon, conférence, homélie, panégyrique, oraison funèbre.* — 4. Quelle est la composition des mots : *inénarrable, inextinguible, anéantissement* ? — 5. Les noms *Mahomet, Charlemagne,* évoquent dans votre esprit un certain nombre d'idées : donnez les *noms* qui les désignent.

Rédaction. — a) LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST. 1° *Pourquoi* il faut que Jésus-Christ règne. 2° *Comment* un cœur chrétien et généreux peut étendre le règne de Jésus en lui et dans les autres.

b) Citez quelques faits de l'Evangile qui montrent la bonté du cœur de Jésus.

---

89. Saint Paul devant l'Aréopage

Athéniens, il me semble qu'en toutes choses vous êtes plus religieux que les autres. Car, passant et voyant les statues de vos dieux, j'ai trouvé même un autel où était écrit : *Au Dieu inconnu.* Eh bien ! ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce.

C'est le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui est dans le monde, le Seigneur du ciel et de la terre, qui n'habite point dans des temples bâtis par les hommes, qui n'est point honoré par les œuvres des mortels, comme s'il avait besoin de quelque chose Celui qui donne tout à tous, et la vie et la respiration.

Il a fait naître d'un seul toute la race humaine pour qu'elle habitât sur toute la face de la terre, déterminant le temps de la durée des peuples et les limites de leur demeure, afin qu'ils cherchent Dieu et qu'ils s'efforcent de le toucher, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous; car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être et, comme quelques-uns de vos poètes l'ont dit,

Nous sommes les fils de Dieu même.

Puisque donc nous sommes les enfants de Dieu, nous ne devons pas croire que la divinité soit semblable à l'or, à l'argent ou aux pierres, qui ont pris des figures par l'industrie des hommes. Irrité contre ces temps d'ignorance, ce Dieu annonce maintenant aux hommes que tous fassent en tous lieux pénitence, parce qu'il a établi un jour pour juger le monde selon la justice par celui qu'il a destiné à en être le juge, ayant confirmé la foi de tous en ressuscitant celui-là d'entre les morts.

Actes des Apôtres, XVII, 21-31

Questionnaire

1. Le début de ce discours vous paraît-il habile ? pourquoi ? — 2. Quels points du dogme catholique l'orateur expose-t-il ici ? — 3. Que vaut l'argument tiré de notre filiation divine ? sur quoi l'orateur l'appuie-t-il ? quelle conséquence en tire-t-il ? — 4. Quelle impression pareille éloquence a-t-elle pu faire sur les Athéniens ? — 5. Que pensez-vous de cette déduction : "Puisque nous sommes les enfants de Dieu, la divinité ne saurait être semblable à l'or" ?

---

90. Aveuglement causé par l'ambition

Par ambition, Bourdaloue entend à la fois la recherche des honneurs ou dignités et la poursuite de la richesse.

"O ambition !", s'écriait saint Bernard, par quel charme arrive-t-il que, étant le supplice d'un cœur où tu as pris naissance et où tu exerces ton empire, il n'y a personne toutefois à qui tu ne plaises et qui ne se laisse surprendre à l'attrait flatteur que tu lui présentes ?"

N'en cherchons point d'autre cause que l'aveuglement où elle jette l'ambitieux.

I

Elle lui montre, pour terme de ses poursuites, un état florissant où il n'aura plus rien à désirer, parce que ses vœux seront accomplis; où il goûtera le plaisir le plus doux pour lui et dont il est le plus sensiblement touché, savoir : de dominer, d'ordonner, d'être l'arbitre des affaires et le dispensateur des grâces, de briller dans un ministère, dans une dignité éclatante, d'y recevoir l'encens du public et sa soumission, de s'y faire craindre, honorer, respecter. Tout cela, rassemblé dans un point de vue, lui trace l'idée la plus agréable et peint à son imagination l'objet le plus conforme aux vœux de son cœur.

II

Mais, dans le fond, ce n'est qu'une peinture, ce n'est qu'une idée, et voici ce qu'il y a de réel.

C'est que, *pour atteindre jusque-là,* il y a une route à tenir, pleine d'épines et de difficultés. C'est que, pour parvenir à cet état où l'ambition se figure tant d'agréments, il faut prendre mille mesures toutes également gênantes et toutes contraires à ses inclinations: qu'il faut se ruiner de réflexions et d'études, rouler pensées sur pensées, desseins sur desseins, compter toutes ses paroles, composer toutes ses démarches, avoir une attention perpétuelle et sans relâche, soit sur soi-même, soit sur les autres. C'est que, pour contenter une seule passion, il faut s'exposer à devenir la proie de toutes les passions; car y en a-t-il une en nous que l'ambition ne suscite contre nous ? n'est-ce pas elle qui tantôt nous aigrit des dépits les plus amers, tantôt nous envenime des plus mortelles inimitiés, tantôt nous enflamme des plus violentes

colères, tantôt nous accable des plus profondes tristesses, tantôt nous dessèche des mélancolies les plus noires, tantôt nous dévore des plus cruelles jalousies, qui fait souffrir à une âme comme une espèce d'enfer et qui la déchire par mille bourreaux intérieurs et domestiques? C'est que, pour se pousser à cet état qu'on ambitionne et pour se faire jour au travers de tous les obstacles qui nous en ferment les avenues, il faut entrer en guerre avec des compétiteurs qui y prétendent aussi bien que nous, qui nous éclairent dans nos intrigues, qui nous dérangent dans nos projets, qui nous arrêtent dans nos voies; qu'il faut opposer crédit à crédit, patron à patron, et pour cela s'assujettir aux plus ennuyeuses assiduités, essuyer mille rebuts, digérer mille dégoûts, se donner mille mouvements, n'être plus à soi et vivre dans le tumulte et la confusion. C'est que, dans l'attente de cet état où l'on n'arrive pas tout d'un coup, il faut supporter des retardements capables non seulement d'exercer, mais d'épuiser, toute la patience; que, durant de longues années, il faut languir dans l'incertitude du succès, toujours flottant entre l'espérance et la crainte, et souvent, après des délais presque infinis, ayant encore l'affreux déboire de voir toutes ses prétentions échouer et ne remportant, pour toute récompense de tant de pas malheureusement perdus, que la rage dans le cœur et la honte devant les hommes.

Je dis plus : c'est que cet état, *si l'on est enfin assez heureux pour s'y ingérer,* bien loin de mettre des bornes à l'ambition et d'en éteindre le feu, ne sert au contraire qu'à la piquer et qu'à l'allumer. C'est que d'un degré on tend bientôt à un autre, tellement qu'il n'y a rien où l'on ne se porte ni rien où l'on se fixe; rien que l'on ne veuille avoir ni rien dont on jouisse; que ce n'est qu'une

perpétuelle succession de vues, de désirs, d'entreprises et, par une suite nécessaire, qu'un perpétuel tourment. C'est que, pour troubler toute la douceur de cet état, il ne faut souvent que la moindre circonstance et le sujet le plus léger, qu'un ambitieux grossit et dont il se fait un monstre. Car tel est le caractère de l'ambition : de rendre un homme sensible à l'excès, délicat sur tout et se défiant de tout. Voyez Aman : que lui manquait-il ? C'était le favori du prince; c'était, de toute la cour d'Assuérus, le plus opulent et le plus puissant. Mais Mardochée à la porte du palais ne le salue pas; et, par le ressentiment qu'il en conçoit, il devient malheureux au milieu de tout ce qui peut faire la félicité humaine. C'est que, autant il en a coûté pour s'établir dans cet état, autant en doit-il coûter pour s'y maintenir. Combien de pièges à éviter ! combien d'artifices, de trahisons, de mauvais coups à prévenir ! combien de revers à craindre !

Je vais encore plus loin et j'ajoute : c'est que *cet état,* au lieu d'être par lui-même un état de repos et un engagement au travail, *est une charge,* est un fardeau et un fardeau très pesant, si l'on en veut remplir les devoirs qui sont d'autant plus étendus et plus onéreux que l'état est plus honorable; un fardeau auquel on ne peut quelquefois suffire et sous lequel on succombe, d'où viennent tant de plaintes qu'on a à soutenir, tant de murmures, de reproches, de mépris.

Voilà, dis-je, en cet état où l'ambitieux croyait trouver un bonheur imaginaire, ce qu'il y a de vrai, ce qu'il y a de certain, ce qu'il y a d'inévitable !

BOURDALOUE

Questionnaire

1. Marquez les effets que l'aveuglement produit chez l'ambitieux. — 2. On a dit que jamais médecin ne promena son bistouri dans les recoins du corps avec autant de sûreté que Bourdaloue ne projeta sa loupe dans les replis de la conscience. Jugez si c'est vrai d'après ce texte. — 3. La phrase "Pour contenter une seule passion ... et domestiques ?" forme un discours en miniature. Démontrez-le. — 4. Dans la même phrase, étudiez la relation entre eux des substantifs, des verbes et des adjectifs. — 5. L'histoire d'Aman est-elle bien probante ? — 6. Expliquez : *idée, domestiques, patron, piquer, monstre.* — 7. Le résumé final est-il exact ?

---

91. A la Légion étrangère de France

10 novembre 1918

Braves soldats !

On vous appelle la *Légion étrangère.* Est-ce bien le nom qui vous convient, après la lutte mondiale à laquelle vous avez pris une si noble part ? Etrangère à qui ? A la France ? Mais vous êtes venus de vos diverses patries, de la Suisse, de l'Espagne, de l'Italie, de la Russie, de la Hollande, du Monténégro — je ne puis les nommer toutes ! — pour vous donner tout entiers à la France ! Vous l'avez adoptée comme la mère bien-aimée que l'on défend et pour laquelle, au besoin, on sait mourir. Vous avez fait vôtres ses aspirations, ses ambitions, ses espérances et ses douleurs. Tous ses ennemis sont vos ennemis. Vous êtes à son service comme les plus vaillants de ses enfants. Il y a de la France en vous : dans votre parler, dans votre démarche, dans votre fierté, dans votre courage, dans votre cœur surtout.

Vous étiez quarante-cinq mille au début de la guerre, et vous n'êtes plus aujourd'hui qu'un peloton de quel-

ques centaines. Les autres sont tombés sous la mitraille. A tous ces glorieux morts j'adresse du fond de mon âme l'hommage de ma plus sincère admiration. Ils ont versé leur sang pour une grande cause : la cause du droit et de la civilisation, la cause que nous aurons tous l'immense joie de voir triompher demain [1].

Pour vous, survivants de la tragique épopée, à combien de batailles vous avez participé, combien d'illustres faits d'armes vous avez accomplis, à quel point vous avez souffert du froid et de la faim, combien de jours et de nuits vous avez passés au fond des tranchées dans la boue et dans le sang, combien de blessures vous avez reçues, je ne saurais le dire; les cicatrices que vous portez, les médailles et les croix d'honneur qui décorent vos poitrines ne nous racontent pas tous vos exploits. Mais nous savons que vous étiez partout où le danger était le plus menaçant, où il fallait frapper quelque grand coup, et que vous êtes restés fidèles à votre fière devise : *Nous mourons, mais nous ne reculons jamais !*

MGR PAUL BRUCHÉSI,
archevêque de Montréal.

Questionnaire

1. Essayez de reconstituer le plan de cette allocution. — 2. L'absence de liaisons entre les phrases vous empêche-t-elle de saisir les liens entre les idées ? marquez ces liens. — 3. Quelle forme de développement présente le premier alinéa ? — 4. Etudiez, du point de vue de la construction, le troisième alinéa. — 5. Malgré son allure de simple exposition, le morceau ne manifeste-t-il pas une grande émotion ? par quoi ? — 6. Le vocabulaire vous semble-t-il approprié à l'auditoire spécial qui l'écoutait ?

1. Mot presque prophétique; l'armistice fut en effet signé le lendemain, 11 novembre. Cette allocution fut prononcée dans la basilique-cathédrale de Montréal.

ELOQUENCE ACADEMIQUE

92. Hommage de Pasteur à ses parents

En 1882, le conseil municipal de Dôle inaugura une plaque commémorative posée sur la façade de la maison natale de Pasteur. Le savant catholique répondit aux discours officiels par les paroles ci-après, qui respirent les sentiments les plus délicats.

Messieurs, je suis profondément ému de l'honneur que me fait la ville de Dôle; mais permettez-moi, tout en vous exprimant ma reconnaissance, de m'élever contre cet excès de gloire. En m'accordant un hommage qui ne se rend qu'aux morts illustres, vous empiétez trop vite sur le jugement de la postérité!

Ratifiera-t-elle votre décision et n'auriez-vous pas dû, monsieur le Maire, prévenir prudemment le Conseil municipal de ne pas prendre une résolution aussi hâtive?

Mais, après avoir protesté, messieurs, contre les dehors éclatants d'une admiration que je ne mérite pas, laissez-moi vous dire que je suis touché et remué jusqu'au fond de l'âme. Votre sympathie a réuni sur cette plaque commémorative les deux grandes choses qui ont fait à la fois la passion et le charme de ma vie: l'amour de la science et le culte du foyer paternel.

Oh! mon père et ma mère! Oh! mes chers disparus, qui avez si modestement vécu dans cette petite maison, c'est à vous que je dois tout! Tes enthousiasmes, ma

vaillante mère, tu les as fait passer en moi. Si j'ai toujours associé la grandeur de la science à la grandeur de la patrie, c'est que j'étais imprégné des sentiments que tu m'avais inspirés. Et toi, mon cher père, dont la vie fut aussi rude que ton rude métier [1], tu m'as montré ce que peut faire la patience dans les longs efforts. C'est à toi que je dois la ténacité dans le travail quotidien. Non seulement tu avais les qualités persévérantes qui font les vies utiles, mais tu avais aussi l'admiration des grands hommes et des grandes choses. Regarder en haut, apprendre au delà, chercher à s'élever toujours, voilà ce que tu m'as enseigné. Je te vois encore, après ta journée de labeur, lisant le soir quelque récit de bataille d'un de ces livres d'histoire contemporaine qui te rappelaient l'époque glorieuse dont tu avais été témoin. En m'apprenant à lire, tu avais le souci de m'apprendre la grandeur de la France.

Soyez bénis l'un et l'autre, mes chers parents, pour ce que vous avez été et laissez-moi vous reporter l'hommage fait aujourd'hui à cette maison.

Messieurs, je vous remercie de m'avoir permis de dire bien haut ce que je pense depuis soixante ans. Je vous remercie de cette fête et de votre accueil, et je remercie la ville de Dôle, qui ne perd de vue aucun de ses enfants et qui m'a gardé un tel souvenir.

PASTEUR.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? Que savez-vous de son auteur ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. La réponse de Pasteur met d'abord en relief sa *modestie* : comment ? — 4. Elle ne montre pas moins son *amour filial,* marque d'une grande âme.

---

1. Son père était tanneur.

N'est-ce pas touchant de voir cet illustre savant, connu du monde entier, rapporter à ses humbles parents toute la gloire dont il est l'objet ? Dans quels termes se manifeste surtout l'intensité de cet amour filial ? Que reconnaît-il devoir à sa "vaillante mère" ? Quel hommage rend-il à son "cher père" ? En résumé, de quelles vertus a-t-il eu les exemples à la maison paternelle ? — 5. Les paroles de Pasteur ne manifestent-elles pas aussi les grandes lignes directrices de sa propre vie ? Quel est le sens de : *chercher à s'élever toujours* ? — 6. L'auteur vous est-il sympathique ? Pourquoi ? — 7. Dans ce morceau, il n'y a rien qui sente la rhétorique; Pasteur y a exprimé avec simplicité et précision ce qu'il pensait et ce qu'il sentait : c'est là le secret de la vraie éloquence. Relevez les termes par lesquels il exprime explicitement son émotion.

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *reconnaissance.* — 2. Quelle est la composition des mots ci-après : *sympathie, contemporain, commémoratif* ? — 3. Distinguez : *gratitude, reconnaissance; toucher, émouvoir, remuer; ténacité, acharnement, persistance, opiniâtreté, persévérance, entêtement, obstination.* — 4. Exprimez, dans une phrase, un sentiment de reconnaissance, selon la qualité de celui à qui vous vous adressez.

Rédaction. — a) Exposez d'une manière *concrète* les devoirs des enfants envers leurs parents. Imaginez des exemples.

b) D'après le texte, dites quels ont été les principes directeurs de la vie et des travaux de Pasteur.

---

93. Le droit à sa langue maternelle

Extrait des *Etudes et Appréciations* (1918).

La langue tient étroitement à la race. Elle en est l'expression la plus nette, la manifestation la plus haute. C'est dans le moule des mots propres à une langue que ceux qui la parlent versent leurs idées, leurs affections, leur culte, leurs aspirations, leur histoire. Le style porte la marque de l'individu. La langue porte l'empreinte de la race. Cela est si vrai que, dès que quelqu'un, par lâ-

cheté et abdication ou sous l'action d'impérieux besoins, substitue au parler ancestral un autre parler, le type de la race, par une sorte de répercussion, se modifie peu à peu en lui et suit en quelque sorte l'évolution de la langue.

La raison de ce phénomène gît dans la nature même de l'homme. L'homme est un être essentiellement sociable; et il entre en société par la communication du langage. Et, puisque la langue est faite pour servir de véhicule à l'idée et que l'idée elle-même, par un rapport naturel, se charge et s'imprègne des influences, des propriétés et des particularités de la race, chaque race trouve en sa langue le miroir de ses conceptions et l'instrument approprié de sa vie.

C'est dire que le droit à la langue est fondé sur la constitution de l'homme, que c'est donc un droit naturel. Qu'y a-t-il, demanderons-nous aux esprits sensés et non prévenus, qu'y a-t-il de plus raisonnable, de plus sûrement voulu par la nature et par Dieu, que le besoin de faire écho à la voix des ancêtres, d'aller chercher dans les replis de leurs âmes et sous la lettre de leurs annales ce qui les a faits eux-mêmes, ce qui fut leur force, leur valeur, leur originalité, leur vertu, et de faire passer sur ses propres lèvres le souffle qui les a animés et la pensée dont ils ont vécu?

La langue appartient tellement au patrimoine de la race et à la substance de ses droits que tous les peuples s'en sont montrés particulièrement jaloux et que plusieurs d'entre eux qui, par la force des choses, durent en subir la perte, se font gloire aujourd'hui d'y revenir[1] et

1. C'est ainsi qu'en Irlande le gaélique reprend une nouvelle vigueur.

estiment leur sort lié et leur honneur associé à la résurrection de l'idiome national.

Rien n'est plus dramatique que l'histoire des persécutions exercées par les peuples conquérants contre la langue des peuples vaincus. On sent qu'il y a là une lutte décisive dont le droit et la vie morale sont l'enjeu. D'un côté, l'oppression brutale; de l'autre, l'héroïque résistance. La langue maternelle est le dernier asile où se réfugie la patrie mutilée. Et, tant que de cet asile peut sortir et monter vers Dieu une protestation vigoureuse, la nationalité n'est pas morte: on a pu raser ses frontières, on a pu démolir ses institutions, on n'a pas déraciné son âme.

Les oppresseurs le savent, et c'est ce qui accroît leur cruauté et leur dépit. L'opinion impartiale et généreuse le sait aussi, et c'est pourquoi les langues opprimées rencontrent, dans les âmes fières et auprès des caractères virils, de si profondes sympathies dont l'histoire garde religieusement les échos. Ici, c'est un grand orateur dénonçant en termes enflammés la russification de la Pologne; là, c'est un grand romancier, protestant en des pages émues contre la germanisation de la Lorraine ou de l'Alsace. Ces manifestations diverses, touchantes et éclatantes, témoignent en faveur du droit; elles démontrent que l'esprit public, libre de tout préjugé, voit entre la langue et la race un lien sacré, créé par la nature même ou par la main souveraine de Dieu.

Mgr L.-A. PAQUET.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quelle est la nature de ce morceau ? — 2. Quelle thèse l'auteur y soutient-il ? Exprimez-la en termes précis. — 3. Distinguez les parties dans le texte. — 4. En quels termes a-t-il exprimé que les idées et les sentiments se manifestent par les mots ? — 5. Qu'arrive-

t-il si l'on abandonne la langue maternelle ? — 6. Quelle raison l'auteur donne-t-il pour expliquer les rapports de la langue et de la race ? — 7. Pourriez-vous citer quelques exemples de ces persécutions contre la langue de peuples vaincus ? — 8. Sous quelle forme l'auteur a-t-il rendu cette pensée de Mistral : *Si un peuple vaincu tient sa langue, il tient la clef qui de ses chaînes le délivre* ? — 9. L'auteur a traité le sujet d'une manière générale, afin de l'envisager dans toute son ampleur et en ne s'appuyant que sur des principes incontestables; sa démonstration n'en a que plus de force. Quelles conclusions pratiques pourrait-on en tirer ? — 10. Il a su donner à sa pensée une forme claire, précise, parlant parfois à l'imagination par des images bien choisies : relevez-en quelques-unes. — 11. De quel grand orateur et de quel grand romancier s'agit-il à la fin ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *nation, vertu* (latin *virtus*). — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *opprimer, asile, préjugé.* — 3. Quelles *épithètes* pourraient caractériser la langue française ? — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives à *mot* : *mot d'ordre, mot de passe, un bon mot, au bas mot, prendre au mot, se donner le mot, traîner ses mots, avoir le fin mot, avoir le dernier mot, qui ne dit mot consent.*

Rédaction. — Expliquez et commentez les vers qui suivent :

Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que notre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit ou moins nette ou plus pure;
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

BOILEAU, *Art poétique.*

---

94. Le but de la vie

A une distribution de prix au collège Charlemagne à Paris en 1840, Jouffroy montre que le vrai but de la vie et le seul chemin du bonheur, même ici-bas, c'est l'accomplissement intégral du devoir, de la tâche quotidienne : philosophie saine, bien consolante, au plus haut point inspiratrice de courage, d'énergie et de dévouement.

Vous allez entrer dans le monde: des mille routes qu'il ouvre à l'activité humaine, chacun de vous en prendra

une. La carrière des uns sera brillante, celle des autres obscure et cachée; la condition et la fortune de vos parents en décideront en grande partie. Que ceux qui auront la plus modeste part n'en murmurent point. D'un côté la Providence est juste, et ce qui ne dépend pas de nous ne saurait être un véritable bien; de l'autre, la patrie vit du concours et du travail de tous ses enfants et, dans le mécanisme de la société, il n'y a point de ressort inutile. Entre le ministre qui gouverne l'Etat et l'artisan qui contribue à sa prospérité par le travail de ses mains, il n'y a qu'une différence, c'est que la fonction de l'un est plus importante que celle de l'autre; mais à les bien remplir le mérite moral est le même.

Que chacun de vous, jeunes élèves, se contente donc de la part qui lui sera échue. Quelle que soit sa carrière, elle lui donnera une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire. Ce sera là sa tâche; qu'il la remplisse avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, et il aura fait dans sa position tout ce qu'il est donné à l'homme de faire.

Qu'il la remplisse aussi sans envie contre ses émules. Vous ne serez pas seuls dans votre chemin; vous y marcherez avec d'autres, appelés par la Providence à poursuivre le même but. Dans ce concours de la vie, ils pourront vous surpasser par le talent ou devoir à la fortune [1] un succès qui vous échappera. Ne leur en voulez pas et, si vous avez fait de votre mieux, ne vous en voulez pas à vous-mêmes. Le succès n'est pas ce qui importe; ce qui importe, c'est l'effort: c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même.

1. Il s'agit ici de la *chance,* et non des richesses.

L'accomplissement du devoir, voilà, jeunes élèves, et le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du riche, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du roi, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous, tant que nous sommes, dans la même balance et de nous peser avec les mêmes poids. C'est à sa suite que se produit dans l'âme le seul vrai bonheur de ce monde, et le seul aussi qui soit également accessible à tous et proportionné pour chacun à son mérite, le contentement de soi-même. Ainsi, tout est juste, tout est conséquent, tout est bien ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination.

Abordez la vie avec cette conviction, jeunes élèves, et vous n'y trouverez point de mécompte. Dans quelque condition que le hasard vous y place, vous vous y sentirez toujours dans l'ordre, associés aux desseins de la Providence, y concourant librement par votre volonté, utiles à votre patrie autant qu'il vous a été donné de l'être, maîtres de vous-mêmes et de votre destinée, maîtres de votre bonheur, qui ne dépendra que de vous, et sur lequel ni la fortune, ni les hommes ne pourront rien. Renversez cet ordre, abandonnez-vous aux ambitions de votre nature, et vous marcherez de déceptions en déceptions, et vous vous ferez une vie malheureuse pour vous, inutile aux autres. Qu'importent aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvés ? Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti ; la trace du vent dans les feuilles n'est pas plus

fugitive. Nous n'emportons de cette vie que la perfection que nous avons donnée à notre âme; nous n'y laissons que le bien que nous avons fait.

JOUFFROY.

ANALYSE DU TEXTE

1. Quel but s'est proposé l'auteur dans ce fragment de discours ? — 2. Distinguez-en les différentes parties. — 3. Comment sera cette tâche ? Que dit Jouffroy à ceux dont la carrière sera moins brillante ? Il leur donne deux raisons de s'en consoler : lesquelles ? Quel exemple cite-t-il pour faire mieux comprendre sa pensée ? — 4. Pourquoi faut-il se contenter de sa propre tâche ? Montrez la justesse de la comparaison dont s'est servi l'orateur : *dans votre chemin..., concours...* Malgré votre bonne volonté, d'autres réussiront mieux que vous, pourquoi ? Commentez les belles et consolantes paroles de la fin du 3e alinéa; distinguez, par un exemple, l'effort et le succès. — 5. A quels signes peut-on reconnaître que l'accomplissement du devoir est le vrai but de la vie ? Pourquoi le vrai bonheur ne saurait-il exister en dehors de la fidélité au devoir ? (Quel est le principal élément du bonheur ?) — 6. Arrivé à la conclusion, l'orateur résume tous les arguments en faveur de sa thèse (citez-les). Puis, comme complément de sa démonstration, il expose les conséquences de l'infidélité au devoir, et spécialement de l'ambition : en quels termes ? — 7. Pas de mécompte pour l'homme de devoir pendant sa vie; en aura-t-il à sa mort ? Qu'en dit Jouffroy ? Expliquez la comparaison et le contraste de la fin. — 8. Faites remarquer l'enchaînement des parties et l'unité de la composition. — 9. Quels sentiments l'orateur a-t-il manifestés dans ce discours ? Relevez les termes qui les expriment. — 10. Montrez que ce discours brille par la *clarté*. — 11. Quelles sont vos impressions à la lecture de ce morceau 1° quant à la substance du discours, 2° quant à la personne de l'orateur ?

EXERCICES

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *monde, effort.* — 2. Indiquez, avec leur sens précis, des synonymes de *émule, talent.* — 3. Quelles sont les différentes acceptions de *fortune ?* — 4. A quoi peut-on comparer la vie ? — 5. Quelles qualités suppose la fidélité au devoir ?

Rédaction. — a) Indiquez, en un paragraphe, les raisons pour lesquelles vous voulez toujours accomplir votre devoir.

b) Citez quelques exemples remarquables de fidélité au devoir.

95. Une revendication de nos droits

Certains catholiques anglophones prétendent que le progrès du catholicisme au Canada exige son adhésion à la langue de la majorité, c'est-à-dire à la langue anglaise. Au congrès eucharistique de Montréal, en 1910, Mgr Bourne, archevêque de Westminster (Angleterre), se fit l'écho de cette étrange théorie. M. Henri Bourassa, qui le suivait au programme des discours, revendiqua hautement les droits des catholiques de langue française.

Vénérable archevêque de Westminster, sur cette terre canadienne, et particulièrement sur cette terre française de Québec, nos pasteurs, comme toujours, prodigueront aux fils exilés de votre patrie, comme à ceux de la verte Irlande, tous les secours de la religion dans la langue de leurs pères, soyez-en certain. Mais en même temps, permettez-moi de revendiquer le même droit pour mes compatriotes, pour ceux qui parlent ma langue, non seulement dans cette province, mais partout où il y a des groupes français qui vivent à l'ombre du drapeau britannique, du glorieux étendard étoilé, et surtout à l'ombre de la houlette maternelle de l'Eglise catholique, de l'Eglise du Christ, qui est mort pour tous les hommes et qui n'a imposé à personne l'obligation de renier sa race pour lui rester fidèle.

Je ne veux pas, par un nationalisme étroit, dire, ce qui serait le contraire de ma pensée — et ne dites pas, mes chers compatriotes — que l'Eglise catholique doit être française au Canada. Non; mais dites avec moi que, chez trois millions de catholiques, descendants des premiers apôtres de la chrétienté en Amérique, la meilleure sauvegarde de la foi, c'est la conservation de l'idiome *dans* lequel, pendant trois cents ans, ils ont adoré le Christ. Oui, quand le Christ était attaqué par les Iroquois, quand

le Christ était renié par les Anglais, quand le Christ était combattu par tout le monde, nous l'avons confessé et nous l'avons confessé dans notre langue...

De cette petite province de Québec, de cette poignée de Français, dont la langue, dit-on, est appelée à disparaître, sont sortis les trois quarts du clergé de l'Amérique du Nord, qui sont venus puiser au séminaire de Québec ou à Saint-Sulpice la science et la vertu qui ornent aujourd'hui le clergé de la grande république américaine, comme le clergé de langue anglaise aussi bien que le clergé de langue française du Canada.

Eminence [1], vous avez visité nos communautés religieuses, vous êtes allé chercher dans les couvents, dans les hôpitaux et dans les collèges de Montréal, la preuve de la foi et des œuvres du peuple canadien-français; mais il vous faudrait rester deux ans en Amérique, il vous faudrait parcourir quatre mille cinq cents kilomètres de chemin, depuis le Cap-Breton jusqu'à la Colombie anglaise, et la moitié de la glorieuse république américaine, pour trouver les fondations de toutes sortes — collèges, couvents, hôpitaux, asiles — filles de ces institutions mères que vous avez visitées ici. Non pas, encore une fois, que les Canadiens français aient été meilleurs que les autres, mais parce que la Providence leur a permis d'être les apôtres de l'Amérique du Nord.

Que l'on se garde, que l'on se garde bien d'éteindre ce foyer intense de lumière qui éclaire tout un continent depuis trois siècles; que l'on se garde de tarir cette *source* de charité qui va partout consoler les pauvres, soigner les malades, soulager les infirmes, recueillir les malheureux,

---

1. Son Eminence le cardinal Vincent Vannutelli, légat du pape Pie X.

faire aimer l'Eglise de Dieu, le pape et les évêques de toutes les langues et de toutes les races.

Mais, dira-t-on, vous n'êtes qu'une poignée. C'est vrai; mais ce n'est pas à l'école du Christ que j'ai appris à compter les forces morales d'après le nombre et par les richesses. Nous ne sommes qu'une poignée, c'est vrai; mais nous comptons pour ce que nous sommes...

Henri BOURASSA.

ANALYSE DU TEXTE

1. Distinguez nettement les différentes parties de ce morceau. — 2. Quelle est la thèse de l'orateur ? Montrez que, s'il l'a exprimée en des termes qui révèlent une conviction profonde, il a su d'abord l'amener avec habileté, afin de se concilier la bienveillance et la sympathie. — 3. Après l'avoir énoncée, il semble deviner les répugnances instinctives de certains de ses auditeurs. Avant d'aller plus loin, il lui faut dissiper leurs préventions et les mettre ainsi en état d'apprécier avec justice les arguments qu'il va présenter. C'est pour cela qu'il précise sa pensée en délimitant nettement sa thèse : en quels termes le fait-il ? Montrez que sa modération ne fait que mieux ressortir l'intolérance de celui qu'il réfute. — 4. Quels arguments l'orateur apporte-t-il pour la démonstration de sa thèse ? Appréciez-en la valeur. — 5. A quoi fait-il allusion par ces mots : *quand le Christ était renié par les Anglais* ? Pourquoi rappelle-t-il ce fait ici ? — 6. Montrez, par ce que vous savez de notre histoire, que les Canadiens français ont *confessé le Christ dans leur langue.* — 7. Comment l'orateur a-t-il mis en relief la merveilleuse vitalité religieuse de la province de Québec ? — 8. Dites à quoi se rapportent ces expressions : *foyer de lumière* et *source de charité.* — 9. Quels sentiments l'orateur a-t-il manifestés dans ce morceau ? Relevez les termes qui les expriment. — 10. Quelles sont vos impressions à la suite de cette lecture ? — 11. N'y a-t-il pas deux imperfections, dues à l'improvisation, dans les mots en italique ?

Vocabulaire. — 1. Cherchez les mots de la même famille que *séminaire, empire.* — 2. Indiquez des synonymes de *idiome, sauvegarde.* — 3. Quelle est la composition de *compatriote* ? — 4. Expliquez les expressions ci-après relatives au mot *langue* : *un coup de langue, une méchante langue, tenir sa langue, avaler sa langue, jeter sa langue aux chiens, avoir la langue bien pendue, qui langue a à Rome va, il faut tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler.*

Rédaction. — Citez, à votre choix, trois personnages de notre histoire, remarquables par leurs sentiments chrétiens et leur patriotisme. Justifiez votre opinion.

---

96. Leçon d'histoire

Extrait de *Au service de la tradition* (1917).

Ce peuple qui nous entoure est fier de ses origines et il y voit un de ses titres de noblesse. Qui donc le lui reprocherait? Les individus comme les nations ne gagnent rien à renier leur naissance.

Nos pères sont venus d'Europe. La nature leur ouvrait ses solitudes. Dans le silence, que scrutait le regard émerveillé des découvreurs, s'éleva, au bruit cadencé de la pagaie, la chanson de France dont l'écho s'enrichit. Là commence la prise de possession, notre long effort laborieux et tenace. Champlain et ses compagnons, penchés sur les premières semailles, écoutent, le cœur battant, remuer cette chose qu'ils ont créée: la vie.

L'œuvre gigantesque prenait forme, lorsque sur elle passèrent des jours mauvais, que nous avons pourtant exaltés, y puisant le désir et la raison de vivre. Le paysan, lent fondateur de peuples, s'appuya sur sa bêche. A la force des armées, à l'assurance des conquêtes, aux conséquences de la défaite il opposa la paisible durée de son geste.

Une heure vint où la force de cette résistance triompha par sa vérité même. L'âme populaire eut raison des sarcasmes, des haines et des violences. Elle s'exprima à la tribune où la loi nouvelle, accordée par l'Angleterre, la convia. Tout ce passé devint une clameur vers la justice, au nom du droit que le vainqueur lui-même venait d'im-

poser. Sir Louis-Hippolyte Lafontaine, synthèse de ce mouvement, formula une interprétation si juste de la constitution anglaise qu'elle devint un principe de la politique coloniale britannique.

Dès lors, le peuple revint au travail. Au sein de la Confédération, il donna le spectacle de la tolérance et de l'honnêteté d'opinion. Il conserva ses traditions et sa langue, qui est restée assez pure pour que ceux qui viennent de France aujourd'hui la comprennent et s'y reconnaissent délicieusement. Réclamant des droits acquis, il comprit qu'il devait d'abord, comme il a toujours fait, les appliquer chez lui. Il pensait généreusement.

Si l'on veut comprendre l'idée très haute qu'il se faisait de sa patrie, demandons à un artiste de nous expliquer la vision apaisante et pleine de promesses qu'il a arrêtée dans le bronze. Sur une de nos places, s'élève un monument qui est un symbole. Quatre femmes représentent les quatre grandes races — anglaise, écossaise, irlandaise, française — qui dirigent le pays. La race française est assise : la première elle s'est emparée du sol, elle est chez elle. La race anglaise tient un emblème où furent harmonieusement rapprochés la rose, le chardon, la harpe et le lis... Plus haut, le roi pacifique Edouard VII, revêtu des attributs royaux, étend sur la couronne une main protectrice que les nations avaient appris à respecter.

Cette pensée si juste et si vraie, ce témoignage si complet est d'un sculpteur qui, coïncidence touchante, porte, lui le pionnier de l'art, le même nom que portait le pionnier du sol, d'un sculpteur canadien-français, Philippe Hébert.

Edouard MONTPETIT

Questionnaire

1. De quels éléments se compose ce morceau ? — 2. Sous l'enveloppe des mots, essayez de retrouver les circonstances historiques auxquelles fait allusion l'orateur. — 3. Quel caractère assigne-t-il au peuple canadien-français dont il parle ? — 4. Le rôle qu'il attribue à sir Hippolyte Lafontaine est-il conforme à l'histoire ? — 5. Commentez : "La race française est assise; elle est chez elle". — 6. Expliquez *pionnier de l'art* et *pionnier du sol.* — 7. Que signifie : *Il pensait généreusement* ? — 8. Ne faudrait-il pas lire plutôt "Les nations comme les individus ne gagnent rien à renier leurs origines" ?

---

97. Discours de réception à l'Académie française (extraits)

(15 juin 1693)

I

Comparez-vous au grand Richelieu, hommes dévoués à la fortune, qui vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques; qui vous donnez pour des génies heureux et pour de bonnes têtes; qui dites que vous ne savez rien, que vous n'avez jamais lu, que vous ne lirez point.

Apprenez que le cardinal de Richelieu a su, qu'il a lu; qu'il a aimé, caressé, favorisé les gens de lettres, qu'il leur a ménagé des privilèges, qu'il leur destinait des pensions, qu'il les a réunis dans une compagnie célèbre, qu'il en a fait l'Académie française.

II

Tels vous êtes, Messieurs, qui ne cédez à aucun de ceux qui vous ont précédés.

L'un (l'abbé Régnier-Desmarais), aussi correct dans

sa langue que s'il l'avait apprise par principes, en quelque idiome qu'il compose semble toujours parler celui de son pays.

L'autre (Segrais) fait revivre Virgile parmi nous, transmet dans notre langue les grâces et les richesses de la latine, fait des romans qui ont une fin.

Un autre (La Fontaine), plus égal que Marot et plus poète que Voiture, a le jeu, le tour et la naïveté de tous les deux. Il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bêtes, élève les petits sujets jusqu'au sublime.

Celui-ci (Boileau) passe Juvénal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autrui et se rendre propre tout ce qu'il manie.

Cet autre (Racine) vient après un homme (Corneille) loué, applaudi, admiré, qui s'est emparé de tout le théâtre. Il ne l'en dépossède pas, il est vrai, mais il s'y établit avec lui.

III

Que dirai-je de ce personnage (Bossuet) qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre et par l'éminence de ses qualités? Orateur, historien, théologien, philosophe, d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence soit dans ses entretiens, soit dans ses récits, soit dans la chaire; un défenseur de la religion, une lumière, un Père de l'Eglise. Que n'est-il point? nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne!

IV

Toutes les sortes de talents se trouvent partagés entre vous.

Veut-on de diserts orateurs, qui aient semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence; qui, avec une saine morale, aient employé toutes les finesses de la langue; qui plaisent par un beau choix de paroles; qui fassent aimer les solennités et les temples; qui y fassent courir? Qu'on ne les cherche pas ailleurs; ils sont parmi vous (Fénelon, Fléchier).

Si l'on est curieux du don des langues, joint au double talent de savoir avec exactitude les choses anciennes et de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de vérité, des qualités si rares sont réunies en un même sujet (Renaudot).

Que vous manque-t-il enfin? Vous avez des écrivains habiles en l'une et l'autre *oraison;* des poètes en tout genre de poésies, soit morales, soit chrétiennes, soit héroïques, soit galantes; des imitateurs des anciens; des critiques austères; des esprits *fins, délicats, subtils, ingénieux.*

Encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous!

LA BRUYÈRE.

Questionnaire

1. L'éloge de ses collègues étant obligatoire pour le récipiendaire, appréciez celui que décerne ici La Bruyère dans les paragraphes 2 et 3. — 2. Pourriez-vous retrouver dans ce texte presque tous les genres de phrases que recommandent les manuels ? — 3. Le parallèle entre Corneille et Racine vous paraît-il exact ? ou du moins habile ? — 4. Indiquez le sens de *oraison* et expliquez la différence entre les quatre épithètes *fins, délicats, subtils, ingénieux.* — 5. Le portrait de Bossuet est-il complet ? retrouvez les œuvres auxquelles La Bruyère fait allusion.

98. Attrait des jardins

(Mâcon, 1867).

Les séductions (des jardins) ont, dans tous les âges, attaché l'âme des hommes de pensée au spectacle de la germination, de la floraison, de la fructification.

Vous citerai-je

Pythagore, qui imposait à ses disciples, comme un précepte de la sagesse, d'aller *adorer l'écho* dans les lieux agrestes? Scipion à Linternes? Dioclétien, renonçant à l'empire du monde pour aller cultiver ses laitues dans ses jardins de Salone? Horace à Tibur? Cicéron à Tusculum ou sous ses orangers de Gaëte? Pline, décrivant pour la postérité le plan de ses allées encadrées de buis et donnant le catalogue de ses arbres taillés en statues végétales?

Pétrarque à Vaucluse ou sur sa colline d'Arqua ?

Théocrite sous ses châtaigniers de Sicile ?

Gessner sous ses sapins de Zurich?

Madame de Sévigné, dans son jardin des Rochers ou dans son parc de Livry, immortalisant son jardinier dans ce mot touchant d'une de ses lettres, qui vaut à lui seul un mausolée: "Maître Paul, mon jardinier, est mort; mes arbres en sont tout tristes!" et, plus près de nous, Montesquieu, dans les larges allées de son château de la Brède, évoquant les ombres des empires et l'esprit des législateurs? comme Machiavel, avant lui et plus grand que lui, dans son rustique ermitage de San Miniato sur les collines de Toscane?

Voltaire, tour à tour aux Délices ou à Ferney, encadrant le lac Léman et les Alpes d'Italie dans l'horizon de ses jardins? Buffon, à Montbard, sachant, comme Pline à

Rome, jouir, dans les magnifiques musées vivants de son parc, des magnificences de la nature qu'il décrivait? Rousseau enfin, que j'allais oublier, lui qui a voulu que sa cendre reposât sous un peuplier, dans une île, au milieu d'un dernier jardin?

Je ne m'arrêterais pas, si je voulais vous citer tous les hommes illustres qui ont laissé leur souvenir dans les jardins! En vérité, on referait l'histoire de tous les grands esprits par celle des retraites rurales qu'ils ont habitées, aimées ou illustrées par leurs pas; tant l'homme est mêlé à la terre, soit au berceau soit pendant la vie soit au tombeau de son possesseur ! tant la nature reprend sa place dans les existences mêmes qui paraissent le plus loin d'elle et le plus étrangères aux simples et pures jouissances du sol et du cultivateur!

LAMARTINE.

Questionnaire

1. Lamartine parle devant le Comice agricole de Mâcon; étant donné son tour d'esprit et sa fonction d'homme de lettres, pouvait-on attendre de lui autre chose ? — 2. Quel est le thème qu'il développe ? — 3. Les preuves qu'il apporte sont-elles toutes probantes ? se déroulent-elles selon un certain ordre ? — 4. Commentez *Mes arbres en sont tout tristes.* — 5. Que savez-vous de la sépulture de Rousseau ? — 6. Que pensez-vous de l'assertion : *On referait l'histoire de tous les grands esprits,* etc. ? — 7. A quoi se rapportent la paraphrase concernant Buffon : "les magnificences de la nature qu'il décrivait" et celle qu'inspire Montesquieu "évoquant les ombres des empires et l'esprit des législateurs" ?

J.-M. Moreau

Le tombeau de J.-J. Rousseau à Ermenonville.

99. M. Nisard et l'esprit français

(*Discours de réception,* 1889).

I

L'esprit français, nous dit M. Nisard au début de l'*Histoire de la littérature française,* c'est un esprit pratique par excellence, soumettant l'imagination et la sensibilité au joug de la raison individuelle et cette dernière à la raison commune.

Ah ! que ces catégories sont périlleuses ! Des critiques moins éclairés s'en emparent et ils nous présentent comme l'image de l'esprit français ce grêle squelette si fort en faveur sous le nom d'esprit gaulois, qu'on arrive à composer avec une moitié de Rabelais, une moitié de Molière, avec tout Voltaire, ce qui est beaucoup, avec tout Béranger, ce qui est moins.

C'est une des veines de notre génie, sans doute; mais que fait-on de l'autre veine, gonflée tour à tour d'âpreté, de fougues, de passion, de mélancolie, celle qui suscite chacun dans son siècle un Calvin, un Pascal, un Saint-Simon, un Chateaubriand ?

De l'esprit français ainsi limité combien des nôtres il faudrait proscrire, depuis la *Chanson de Roland,* qui n'y entre pas encore, jusqu'à Lamartine, qui n'y rentre pas du tout !

Laissez-moi croire qu'il n'a pas de caractère distinctif, sinon de comprendre tous les esprits, d'être humain, universel, imprévu. On veut le définir, parce qu'on l'arrête à un moment du temps; mais, comme tout ce qui vit, il évolue sans cesse et chaque grand écrivain lui ajoute sa frappe personnelle.

Je résiste (donc) un peu à notre guide, quand il me décrit d'avance la configuration générale de la chaîne que nous allons explorer avec lui.

II

Mais avec quelle sécurité je m'abandonne à lui, dès que nous nous mettons en marche ! Suivant sa promesse, il ne s'arrête que sur les sommets de cette chaîne, il ne se pique pas de fouiller les gorges cachées et d'expliquer les formations souterraines.

M. Nisard ne s'attarde pas au moyen-âge. A travers le seizième siècle, il se hâte encore. Le critique n'est pleinement rassuré qu'en arrivant aux réputations vérifiées et poinçonnées par Boileau. Enfin, M. Nisard se repose avec délices dans l'Olympe, sur la crête centrale où rayonne le génie français, durant la période de perfection qu'il lui assigne (1660-1700). Qu'il fait bon s'y oublier avec lui ! Ici, nul ne le contredira. Partout où nous mène M. Nisard, dans cette société immortelle, ses amis sont les nôtres. Si l'on diffère de sentiment avec lui, c'est par des nuances dans l'attrait.

Comme tout le monde, je vais quelquefois au Panthéon, où tout se réunit pour subjuguer les sens, et je pense : Voilà le suprême de la grandeur. Après, je traverse la place où l'herbe pousse, j'entre à St-Etienne-du-Mont, je cherche les deux pierres obscures qui voisinent sur les piliers de la nef, j'y relis le pieux latin où l'humilité du chrétien demande grâce pour le génie de l'homme. De ces deux morts, qui ont le néant si discret, l'un est Pascal, le roi des épouvantes de l'esprit, l'autre, Racine, le roi des enchantements du cœur. Voilà le dernier mot de la vraie grandeur.

Il faut s'arracher à l'empyrée. M. Nisard ne se résout pas sans peine à descendre l'autre versant de la montagne.

VCTE MELCHIOR DE VOGÜÉ

Questionnaire

1. Quelle est exactement ici la part de l'éloge et la part du blâme ? — 2. De quelle façon l'auteur corrige-t-il la définition donnée par Nisard de l'esprit français ? — 3. Pourquoi cette définition exclut-elle, d'après lui, tous ceux qu'il mentionne ? justifiez ou corrigez pour chacun d'eux. — 4. Que vient faire ici l'épitaphe composée par Boileau pour Racine et quel usage en fait l'auteur ? — 5. Commentez *le roi des épouvantes de l'esprit* et *le roi des enchantements du cœur.* — 6. Sur quelle métaphore repose tout le passage ? appliquée à l'œuvre de Nisard, est-elle juste ? — 7. Que signifie "réputations poinçonnées par Boileau" ?

---

100. Hommage à Puvis de Chavannes (1895)

Je voudrais avant tout, non pas vous louer ni vous féliciter, mais vous remercier d'avoir *aéré* la peinture. On respire dans votre œuvre, à l'ombre de vos bois sacrés; l'air circule à flots dans vos plaines; des souffles mystérieux, caressants et légers, y soulèvent, y élèvent, y soutiennent l'imagination de vos admirateurs à la hauteur de votre rêve de grâce et de beauté. Comment rendrai-je, avec des mots, cette impression si particulière et si neuve que vous nous avez donnée ? Peintre de la Provence ou de la Normandie, évocateur également inspiré du plus lointain passé de notre race ou des plus secrètes harmonies de la terre natale, tout ce que l'art du paysage a, dans notre temps, réalisé de conquêtes durables, vous vous

en êtes emparé, comme de votre bien, pour en faire l'âme fluide et diffuse de la peinture monumentale. Sans autre artifice que celui de la simplicité, vous nous avez donné la sensation de ces rapports subtils qui font de l'être humain la créature de son milieu, l'expression du sol, de l'air et des eaux; vous avez fixé l'impalpable; et, plus heureux que les philosophes eux-mêmes qui continuent toujours de disserter sur la nature de l'*espace*, vous, vous l'avez su peindre.

La forme et la couleur en ont aussitôt revêtu dans votre œuvre une signification et une portée nouvelles. Vous ne leur avez point attribué de valeur symbolique; vous n'avez point essayé de leur faire parler une langue dont elles ne sont point l'alphabet; vous n'avez point vu d'énigme dans le bleu ni cherché de mystère dans le rouge. Mais, si la couleur et la forme, en raison même du pouvoir de séduction qu'elles exercent sur nos sens, ont quelque chose de trop matériel parfois, vous les avez *spiritualisées*. En subordonnant la signification de la forme aux exigences de la pensée, vous l'avez simplifiée. Vous avez atténué ce que l'éclat de la couleur a souvent de trop aveuglant, et de trop brutal même, pour des yeux un peu délicats. Vos compositions se sont ainsi peuplées et animées de figures idéales qui toutes expriment un fragment de votre pensée. N'est-ce pas dire que les sens ne vous ont jamais servi que d'intermédiaires ? Vous les avez comme épurés; ou, en d'autres termes encore, c'est à l'*esprit* que vous avez voulu surtout vous adresser; et qu'y a-t-il d'étonnant si c'est aussi l'esprit qui vous a répondu ?

Car il me faut bien ajouter un dernier mot : en aérant et en spiritualisant la peinture, vous l'avez *poétisée*. Elle

était devenue quelque peu prosaïque, vers le milieu du siècle où nous sommes, et, je ne sais sous quelle influence, on eût dit qu'elle avait renié ses plus nobles ambitions. L'imitation de la nature, qui en est l'inévitable commencement, semblait en être devenue non seulement la fin, mais le tout. Vous n'avez pas protesté contre l'étroitesse de cette leçon : telle n'est pas votre manière, et votre modestie a égalé votre génie. Mais vous avez demandé à la nature le secret des harmonies enchanteresses qu'elle compose avec des éléments quelquefois si grossiers; vous vous en êtes rendu pleinement maître; et, quand vous l'avez été, vous l'avez réduite au rôle d'interprète de l'idéal que vous trouviez en vous. *Ludus pro patria, le Bois sacré cher aux Muses, Inter artes et naturam,* l'*Hémicycle de la Sorbonne,* toutes ces belles allégories n'ont connu qu'en vous leur modèle. Elles sont bien à vous, parce qu'elles sont bien de vous. La nature ne vous a fourni qu'une matière ou qu'un prétexte; c'est vous qui avez fait le reste, et le reste, n'est-ce pas tout ce que nous nommons du nom de poésie ? je veux dire : le pouvoir d'évoquer des visions qui réjouissent et qui purifient les yeux des hommes; par le moyen de ces visions, le pouvoir de nous suggérer des rêves qui s'achèvent en pensées; et le pouvoir enfin, sur les ailes de ces pensées, de nous enlever aux soucis de la vie présente et aux préoccupations de la réalité.

Ce sont là de grandes choses.

Ferdinand BRUNETIÈRE

Questionnaire

1. Exprimez à votre façon de quelle manière Chavannes aéra, spiritualisa et poétisa la peinture. — 2. Connaissez-vous quelques-unes de ces "figures idéales" qui ornent les peintures de Chavannes ? Dé-

crivez-les. — 3. Etudiez la phrase "Peintre de la Provence — peinture monumentale" et rendez compte de sa composition. — 4. Etudiez pareillement la phrase qui termine le 3e paragraphe et justifiez la gradation qu'on y remarque. — 5. Qu'entend l'orateur par "les rapports subtils qui font de l'être humain la créature de son milieu, l'expression du sol, de l'air et des eaux" ? — 6. En quoi consiste, d'après l'orateur, la "modestie" de Chavannes ? — 7. A qui fait-il allusion en parlant d'*alphabet,* de *bleu* et de *rouge* ?

---

101. L'homme, instrument de Dieu (condensé)

L'homme est un grain de poussière sur lequel Dieu a soufflé et que ce souffle emporte vers la lumière, à travers les espaces sans bornes et les siècles sans nombre. Grâce à ce souffle qui l'anime, il est mouvement et vie, et il s'agite dans la plénitude de sa liberté; mais Dieu le mène dans la plénitude de son autorité. Entre cette poussière libre et ce souffle dominateur, il semble qu'il doit y avoir un antagonisme tel que ces deux forces ne puissent pas exister en même temps. Mais non ! Ce dualisme n'exclut pas l'harmonie, et la résultante de ces deux forces actives est l'accomplissement des desseins providentiels. L'humanité ressemble à l'Océan et les vagues humaines sont aussi libres que celles de la mer; mais, comme celles-ci, elles concourent dans la liberté de leurs mouvements à la réalisation du plan divin.

Dans cet équilibre harmonique des forces divine et humaine, les grands hommes sont comme des pouvoirs moteurs entre les mains de la Providence; mais il en est qui sont prédestinés à des missions spéciales, qu'elle appelle à son heure, qu'elle assiste visiblement, dont elle assure le succès et dont elle consacre définitivement la

gloire. C'est à ces élus de Dieu que le monde doit ses progrès et ses grandeurs. Mais c'est au prix de luttes et de souffrances infinies qu'ils arrivent au succès; et la gloire est tellement lente à venir que c'est presque toujours sur leurs tombeaux qu'elle vient déposer ses couronnes. Hélas ! non seulement les lauriers de la gloire ne fleurissent le plus souvent que sur les tombes, mais les tombes elles-mêmes gisent quelquefois ignorées et solitaires pendant des siècles, tant la terre qui les a reçues est ingrate !

Il est un homme qui a traversé ces phases douloureuses, qui a passé sur terre comme un prodige il y a quatre cents ans, qui a doublé le monde et que le monde a oublié, mais que le soleil de la gloire inonde aujourd'hui de ses rayons les plus éclatants. Son nom retentit d'un bout du monde à l'autre et des millions de voix acclament à l'envi le grand découvreur de l'Amérique, l'immortel Christophe Colomb.

Sir Basile ROUTHIER (1892)

Questionnaire

1. Quelles sont, exprimées à votre manière, les vérités philosophiques contenues dans le 1er paragraphe ? — 2. Que signifient les "pouvoirs moteurs" dont parle l'orateur dans le 2e ? — 3. Développez le 3e et montrez que toute l'histoire de Colomb y est contenue en raccourci. — 4. Faites ressortir la gradation (de quelle espèce ?) qui se remarque dans la succession des trois paragraphes. — 5. Connaissez-vous, dans notre propre histoire, un grand homme dont la tombe est demeurée longtemps "ignorée et solitaire" ? — 6. Commentez le mot de notre Crémazie : "Qui dira de combien de déceptions se compose une gloire ?" — 7. Est-il vrai que "l'humanité ressemble à l'Océan" ?

102. Nos archaïsmes

La gloire de nos aïeux est d'avoir apporté ici non seulement le français classique, mais une langue qui

De province en province avait cueilli son miel.

(ZIDLER)

Comme la langue française s'est enrichie par l'apport des dialectes, qui fournissent au langage littéraire les substituts dont il a besoin pour remplacer les vocables disparus, de même notre langue s'est ici conservée grâce aux formes dialectales et vieillies, apportées des provinces de France et transmises jusqu'à nous. Ce sont ces mots surtout qui ont su résister à l'étranger, qui ont gardé notre langue et cet esprit de notre race dont on a dit que c'était "le patrimoine idéal de l'humanité". Ce sont ces mots qui assurent encore la survivance de notre parler:

mots sans heurts ni secousses et dont les syllabes se déroulent comme les légères ondulations de la plaine bourbonnaise;

mots doux et riants comme les campagnes et les horizons nivernais;

mots du Berry, pittoresques, pleins de grâce et de poésie, et qui conviennent singulièrement à l'âme populaire, amante de la terre;

mots de la Saintonge, saupoudrés de sel gaulois;

mots du Poitou, expressifs dans leur forme vieillie de la langue d'oui, et plus doux dans leurs syllabes d'origine occitane;

mots normands, aventureux et conquérants, qui gardent encore les accents savoureux de la langue de Wace et la richesse de forme de l'idiome de Théroulde;

mots du "mol" Anjou, doux comme les habitants et le

climat de cette province, et qui peignent toute chose en rose ;

mots de la Touraine, qui savent rire ;

mots de la Bourgogne, subtils et prime-sautiers, gais et colorés, pleins d'entrain, de verve et de bonne humeur ;

mots picards, rustiques et terriens, semeurs de sentiments et de sensations.

Ce sont ces mots, sortis du terroir comme autant de fleurs champêtres nées de la glèbe, qui nous ont conservé le parler cher à nos lèvres, le seul qui convienne à l'expression de notre conscience nationale.

Adjutor Rivard (1912)

Questionnaire

1. Opposez le néologisme à l'archaïsme et montrez, par des exemples, le danger du premier et la richesse du second. — 2. Comment s'appelle le procédé qui fait défiler à la suite les anciennes provinces de France ? — 3. Etudiez dans Geddes (*Mémoires* du 1er congrès de la Langue française, 1912) les mots qui nous viennent de chacune de ces provinces et montrez si les désignations de l'orateur sont justes. — 4. Pourquoi les provincialismes, plutôt que les termes classiques, ont-ils "gardé" notre langue et "l'esprit de notre race" ? — 5. Qu'est-ce que la "conscience nationale" dont parle l'orateur à la fin de son allocution ? — 6. Que savez-vous de la langue d'oui et de la langue d'oc ? — 7. Qui a dit que l'esprit français est "le patrimoine idéal de l'humanité" ? Montrez si c'est vrai ou faux.

---

103. Littérature vivante et héroïque (1889)

I

Les lettres ne fleurissent chez un peuple que lorsqu'il a traversé les grandes crises de la croissance nationale, la période de la lutte pour l'existence, pour l'expansion, pour l'autonomie ou pour l'hégémonie.

Ce n'est qu'après les Thermopyles et Marathon, après Salamine et Platées, que les lettres et l'art grecs produisirent cette merveilleuse poussée de chefs-d'œuvre qui mit une couronne immortelle au front du siècle de Périclès. Le siècle d'Auguste, de Virgile et d'Horace, ne s'est levé sur Rome et sur le monde qu'après Pyrrhus et Jugurtha, après Annibal et Mithridate, après Catilina et Spartacus, après trois cents ans de guerre contre l'univers, armé pour conjurer le génie dominateur des fils de Romulus. Et en France, cette magnifique efflorescence qu'on a appelée le siècle de Louis XIV, ce glorieux et sublime essor du génie français vers les sommets de l'art, de l'éloquence et de la poésie, avaient été précédés par une longue série de luttes sanglantes, de discordes civiles et religieuses, par les formidables épreuves de la guerre de Cent ans, de la Réforme, de la Ligue et de la Fronde.

Voilà ce que l'histoire nous enseigne.

II

L'histoire s'est répétée pour nous. Pendant cent cinquante ans, nos ancêtres se dépensèrent ici en combats de géants. Toutes les épreuves et tous les périls semblaient avoir été réservés à cette poignée de héros, jetés comme les sentinelles perdues de la France et de la civilisation dans les solitudes glacées de l'Amérique du Nord.

Luttes contre la nature vierge, rivalités des Compagnies, conflits d'autorités, disette et pénurie désastreuses, incursions sanglantes des indomptables Iroquois, invasions réitérées des colons remuants et jaloux de la Nouvelle-Angleterre; guerre en Acadie, à l'Ile Royale, à Terreneuve, à la Baie d'Hudson, sur le lac Ontario, sur le lac Champlain, à la Belle-Rivière; guerre au sud, au nord, à l'est

et à l'ouest: telle fut notre histoire sous la domination française.

Ne soyons pas surpris qu'il n'y ait pas eu ici, durant ce siècle et demi, de littérature nationale.

III

Et cependant, nous avons sous les yeux le berceau de la littérature canadienne. Quoiqu'elle ne se manifestât pas encore, elle était née; elle existait en puissance dans cette époque glorieuse et tourmentée. En effet, les littératures nationales ne sont pas le produit d'une éclosion spontanée. Elles sont le résultat d'un long travail de fécondation et d'élaboration, invisible et mystérieux. Pendant un siècle et demi, ce travail s'est fait au sein de la Nouvelle-France. Les éléments constitutifs des lettres canadiennes s'élaboraient au milieu de nos orages et de nos combats. Nos aïeux faisaient de la littérature, mais une littérature vivante et héroïque.

Ils respiraient une atmosphère épique, et chaque jour voyait naître sur leurs pas une page d'épopée. Le souffle lyrique animait, soulevait, emportait dans un essor puissant et continu ces générations vaillantes dont les exploits contenaient en germe des odes plus sublimes que celles de Pindare et d'Horace. Le drame était partout: au fond des forêts pleines d'embûches et de mystère, sur les flots ensanglantés des rivières et des lacs lointains, à l'ombre même des forts et des habitations, et jusque sous les batteries de nos villes naissantes. Quant à l'histoire, elle se faisait de toutes pièces; elle se rédigeait à coups de hache et d'épée, à coups de flèche et de mousquet; elle s'écrivait avec la croix, le canon et la charrue; elle s'imprimait en sillons profonds sur le sol fertilisé de la Nouvelle-France;

elle se burinait sur le granit des montagnes et sur les murs des forteresses.

Durant cent cinquante ans, nos ancêtres semèrent (ainsi) à pleines mains, dans les faits, dans les traditions, dans les souvenirs, dans l'âme populaire et le génie national, la semence généreuse d'où devaient sortir les moissons littéraires de l'avenir: moissons de légendes et de récits épiques, moissons de chants et de ballades, moissons de poésie et d'histoire, dont notre siècle a vu l'heureuse et pacifique germination.

Ah! nos pères étaient de grands maîtres, et nous ne sommes que de pâles copistes, que des traducteurs, souvent inégaux à la tâche de fixer, sur une page ou dans un livre, les splendeurs de l'œuvre originale!

Thomas CHAPAIS
(† 15 juillet 1946, à 88 ans).

Questionnaire

1. Quel titre donneriez-vous à chacune des trois parties qui composent ce morceau ? — 2. Essayez de faire ressortir la relation (de quelle espèce ?) entre les deux premières. — 3. A part les trois siècles mentionnés dans la première, l'orateur aurait-il pu en indiquer d'autres ? pourquoi les a-t-il omis ? — 4. Etudiez la phrase centrale du paragraphe 2e et montrez qu'elle résume toute notre histoire au temps du régime français. Quel est le caractère de cette phrase ? — 5. Vers quel but tend l'orateur en édifiant les deux premières parties ? — 6. Quel est le rapport entre celles-là et la troisième ? — 7. La dissertation sur l'épopée, le lyrisme, le drame, l'histoire, qui figure dans cette dernière, sert à quoi ? — 8. Etudiez et justifiez l'image contenue dans la phrase "Durant 150 ans ... pacifique germination".

104. Psychologie des Métis

A Winnipeg, M. Chapleau avait vainement tenté de faire acquitter le Métis Lépine d'une accusation de meurtre. Dans un banquet qui lui fut offert à son retour (19 novembre 1874), il essaya d'atténuer la pénible impression créée dans Québec par la sentence.

Vous connaissez le verdict des *jurés*. Il ne m'appartient pas de l'apprécier, mais il m'est permis de l'expliquer. Vous connaissez quelle éducation politique ou publique ont reçue les Métis. Cette éducation leur est venue de deux autorités différentes, de deux *tutelles* distinctes, mais dont l'influence a été identique.

La Compagnie de la Baie d'Hudson a été pour eux, en thèse générale, un gouvernement paternel, bienveillant et préoccupé de leur inspirer, en même temps que la confiance, le respect de l'autorité constituée. Très libérale dans les transactions journalières, faisant aux Métis des avances considérables sans exiger d'autres *garanties* que celle de leur honnêteté personnelle, cette Compagnie leur inspirait une légitime confiance et cette confiance opérait, chez ces esprits défiants, comme le moyen le plus efficace de gouvernement. La Compagnie en profitait pour donner à son autorité le prestige et le caractère d'une institution sacrée. De là, chez les Métis, un respect tout particulier, et dont nous avons peine à nous faire une juste idée, pour le pouvoir constitué [1].

D'un autre côté, vous savez l'influence bienfaisante, mais prépondérante, exercée par la religion sur les populations du Nord-Ouest. Depuis les temps déjà bien éloignés où Mgr Provencher, de glorieuse mémoire, plantait la croix au milieu de ces vastes solitudes jusqu'à ce jour où Mgr

1. Scott, la victime de Lépine, était un employé de cette Compagnie.

Taché, continuateur d'une œuvre si sublime, consacre sa vie à la diffusion des vérités évangéliques, l'autorité de l'Eglise a toujours été respectée, a toujours exercé son empire sur l'esprit de ces populations, qu'une nature sauvage, grandiose, semble prédisposer aux idées religieuses. Le Métis est sincèrement religieux, c'est sa gloire; et il trouve, dans l'habitude du respect pour l'autorité religieuse, une consolation en même temps qu'une garantie pour sa gouverne dans toutes les choses de la vie.

Vous comprenez facilement que cette double *influence,* civile et ecclésiastique, a dû laisser une empreinte profonde sur le caractère des Métis. Pour eux, l'autorité, c'est tout et ils ne pourraient en secouer le joug qu'en croyant obéir à une autre autorité exerçant même un empire plus absolu. Vous comprendrez ainsi facilement pourquoi les paroles du juge, dans l'affaire Lépine, ont tant influé sur l'opinion des jurés; la voix de l'autorité se faisait entendre. Je ne discute point leur verdict; je le constate et je l'explique.

Ce respect de l'autorité, si évident chez les Métis, devrait faire comprendre à nos gouvernants que ces hommes-là ne sont point des ennemis du trône ni des révolutionnaires; ce sont des hommes d'ordre et du bois dont on fait de bons citoyens. L'homme si distingué qui préside à nos destinées, lord Dufferin, un véritable homme d'Etat, comprendra facilement que la reine n'a pas de meilleurs sujets que les Métis du Nord-Ouest et qu'une *amnistie* générale serait le moyen le plus sûr de reconquérir leur confiance et de les rallier au grand œuvre de la fondation d'une nationalité durable sur ce continent.

Dans cette *épreuve,* l'exemple du vénérable évêque de St-Boniface a été pour moi un guide assuré. J'ai vu Mgr Taché — qui depuis cinq ans a partagé toutes les épreuves

des Métis et résumé dans sa personne toutes leurs souffrances —; j'ai vu ce digne prélat, brisé par la douleur à la suite d'un accident pénible, se faire porter devant le tribunal pour déposer, devant Dieu et devant les hommes, des faits qu'il a connus et desquels ressort la *justification* du peuple si cher à son cœur. Il m'a paru que, en présence des souffrances morales dont ses traits portent l'empreinte, j'étais mal venu de me plaindre moi-même[2] et que j'étais plutôt heureux d'avoir pu m'identifier un instant avec un homme dont l'histoire devra honorer le souvenir.

Adolphe CHAPLEAU

Questionnaire

1. Etudiez la justesse des raisons sur lesquelles s'appuie l'orateur pour expliquer la condamnation de Lépine par les siens. — 2. Expliquez les mots en italique. — 3. Si le respect de l'autorité explique le verdict de Winnipeg, n'expliquerait-il pas aussi notre conduite à l'égard de l'Angleterre en 1760 ? — 4. A quoi tend l'allusion personnelle contenue dans le dernier paragraphe ? — 5. Que savez-vous de Mgr Provencher et de Mgr Taché ? — 6. Qu'est-ce que l'on entend par "soulèvement des Métis" ? — 7. Connaissez-vous des livres d'histoire ou de fiction qui se soient inspirés de ce soulèvement ?

---

2. C'est-à-dire : de me plaindre d'avoir perdu le procès d'un Métis par le verdict de jurés Métis comme lui.

ELOQUENCE POLITIQUE

105. La langue française à la Chambre de 1792-93

Extrait de l'*Histoire du Canada*

A la première réunion de la Chambre (17 décembre 1792), un député anglais, M. Richardson, avança que les Canadiens devaient, par tous les motifs d'intérêt et de reconnaissance, adopter la langue de la métropole. Il soutint sa proposition avec tant d'apparence de conviction qu'il entraîna M. Pierre Panet[1]. "Le pays n'est-il pas une possession britannique ? demanda ce dernier. La langue anglaise n'est-elle pas celle du souverain et de la législature dont nous tenons notre constitution ? Ne doit-on pas conclure de là que, puisqu'on parle l'anglais à Londres, on doit le parler à Québec ?"

Ce singulier raisonnement ne convainquit personne. "Eh quoi ! s'écria M. Papineau[2], parce que les Canadiens, devenus sujets de l'Angleterre, ne savent pas la langue des habitants des bords de la Tamise, ils seront privés de leurs droits ?" Cette apostrophe, suivie d'un discours plein de force et de logique, déconcerta l'opposition, dont MM. Bédard, de Bonne et Jean Panet achevèrent la

---

1. Cousin de Jean-Antoine Panet, mais anglais de langue et d'éducation.

2. **Joseph Papineau,** éminent jurisconsulte canadien, un des premiers orateurs parlementaires de son temps, le père du principal chef de l'insurrection de 1837.

défaite. Ce dernier rappela que dans les îles de la Manche, comme Jersey et Guernesey, on parlait le français; que ces îles étaient attachées à l'Angleterre depuis Guillaume le Conquérant [3] et que jamais population n'avait montré plus de fidélité à l'Angleterre. Il aurait pu ajouter que, durant plus de trois siècles après la conquête normande, la cour, l'Eglise, la justice, la noblesse avaient parlé français en Angleterre; que c'était la langue maternelle de Richard Cœur de Lion [4], du Prince Noir [5] et même de Henri V[6]; que tous ces personnages illustres avaient été de bons Anglais; qu'ils avaient élevé, avec leurs arbalétriers bretons et leurs chevaliers de Guyenne, la gloire de l'Angleterre à un point où les rois de la langue saxonne n'avaient pu la porter [7]; enfin que l'origine de la grandeur de l'empire était due à ces héros et aux barons normands qui avaient signé la Grande Charte [8] et dont les opinions avaient toujours conservé leur influence dans le pays. La discussion se termina par l'élection de M. Jean Panet; pas un seul Anglais ne vota en sa faveur, tandis que deux Canadiens votèrent contre lui.

Mais trois jours après, comme on proposait de dresser les procès-verbaux de l'assemblée dans les deux langues, M. Grant demanda qu'ils fussent rédigés en anglais seulement, avec liberté d'en faire une traduction française

---

3. Voir page 80, note 3.

4. Roi d'Angleterre (1157-1199), dirigea la troisième croisade avec Philippe-Auguste, roi de France.

5. Prince de Galles (1330-1376), fils d'Edouard III, fit prisonnier Jean le Bon à la bataille de Poitiers.

6. Roi d'Angleterre de 1413 à 1422, se fit reconnaître comme régent et héritier de la couronne de France.

7. On sait que les deux tiers de l'armée du Prince Noir à la bataille de Poitiers étaient composés de Français. (F.-X. GARNEAU.)

8. **Grande Charte:** acte par lequel certaines libertés furent octroyées au peuple anglais par le roi Jean sans Terre (1215).

pour les membres qui le désireraient. Après une violente contestation, sa motion fut rejetée. Lorsque le comité présenta son rapport, Grant renouvela sa proposition de garder l'unité de la langue légale, qu'aucune législature subordonnée n'avait, suivant lui, le droit de changer. M. de Lotbinière prit la parole : "Le plus grand nombre de nos électeurs, dit-il, étant dans une situation particulière, nous sommes obligés de nous écarter des règles ordinaires et de réclamer l'usage d'une langue qui n'est pas celle de l'empire; mais, aussi équitables envers les autres que nous espérons qu'on le sera envers nous, nous ne voulons pas que notre langue exclue celle des autres sujets de Sa Majesté. Nous demandons que les procès-verbaux soient rédigés dans les deux langues." M. de Rocheblave se leva à son tour : "Pourquoi donc nos collègues anglais se récrient-ils en nous voyant décidés à conserver nos usages, nos lois et notre langue maternelle, seul moyen qui nous reste pour défendre nos propriétés ? Le stérile honneur de voir dominer leur langue les portera-t-il à ôter leur force et leur énergie à ces mêmes lois, à ces usages, à ces coutumes qui font la sécurité de leur propre fortune ? Maîtres sans concurrence du commerce, qui leur livre nos productions, n'auraient-ils pas infiniment à perdre dans le bouleversement général qui serait la suite infaillible de cette injustice ? et n'est-ce pas leur rendre le plus grand service que de s'y opposer ?"

Cette lutte émut fortement les Canadiens. "L'abandon de la langue maternelle n'est pas dans la nature de l'homme," dit un savant[9]; "elle ne tombe qu'avec lui, si même elle ne lui survit pas." Tout l'avantage de la discussion demeura à ceux qui repoussaient l'oppression

9. Bailly : *Lettres sur l'origine des sciences.*

et, comme la première fois, l'amendement de Grant rangea d'un côté les Anglais et de l'autre les Canadiens, excepté M. Pierre Panet.

Plusieurs autres amendements dans le même sens furent encore proposés par les orateurs les plus remarquables du parti anglais; ils furent tous rejetés. La résolution finale fut que les procès-verbaux de la Chambre seraient écrits dans les deux langues et les lois rédigées soit en français, soit en anglais, selon qu'elles auraient rapport aux lois françaises ou aux lois anglaises en vigueur.

F.-X. Garneau

Questionnaire

1. Rassemblez les arguments résumés par Garneau dans cette page et examinez-en la valeur. — 2. Est-il vrai que notre langue nous est garantie par nos diverses constitutions ? — 3. A l'argument tiré des îles de la Manche, est-ce que M. de Lotbinière n'en ajouta pas un tiré de la ville même de Québec ? — 4. Que révélait ce conflit sur le caractère des députés tant anglais que français ? — 5. Connaissez-vous la raison donnée par Pitt pour séparer alors le Canada en deux provinces ? — 6. Dissertez sur la maxime que Garneau emprunte à un savant. — 7. A propos de la proposition de M. de Lotbinière (Nous demandons ... dans les deux langues), dites ce qu'elle révèle sur notre caractère et ce que vous pensez du bilinguisme.

---

106. Retirez vos préteurs !

(Discours du Paysan du Danube, *Fables,* XI, 6).

Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les dieux de m'assister :
Veuillent les immortels, *conducteurs* de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris;

Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice;
Faute d'y recourir, on viole leurs lois.
Témoin, nous que punit la romaine avarice:
Rome est, par nos forfaits plus que par ses exploits
L'instrument de notre supplice.

I

Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère,
Nos esclaves à votre tour.

Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers,
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers!
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Etaient propres aux *arts* ainsi qu'au labourage.

Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage;
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance
Et sauraient en user sans *inhumanité.*

Celle que vos préteurs ont sur nous exercée
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos *autels*
Elle-même en est offensée;
Car sachez que les immortels

Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des *objets* d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome:
La terre et le travail de l'homme
Font, pour les assouvir, des efforts superflus.

II

Retirez-les; on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes;
Nous *laissons* nos chères compagnes;
Nous ne *conversons* plus qu'avec des ours affreux,
Découragés de mettre au jour des malheureux
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs *jours bientôt bornés;*
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les; ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice.
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord:
N'a-t-on point de présent à faire,
Point de pourpre à donner, c'est en vain qu'on espère
Quelque *refuge aux lois*. Encor leur *ministère*
A-t-il mille longueurs.
Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire.
Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère.

Jean de La Fontaine

Questionnaire

1. A quoi tend l'invocation aux dieux qui ouvre ce discours ? — 2. Résumez en prose les arguments dont il se compose. Quelle proposition ces arguments ont-ils pour objet de démontrer ? — 3. Expliquez les termes en italique. — 4. Qu'était-ce qu'un préteur ? — 5. Que savez-vous de la façon dont Rome, par ses préteurs, administrait ses provinces ? — 6. Trouvez-vous que le paysan parle un langage conforme à son caractère ? — 7. Comment expliquer la construction "N'a-t-on point ... c'est en vain" ? — 8. Le paysan définit-il bien son discours en disant que c'est "une plainte un peu trop sincère" ? — 9. Connaissez-vous un de ces préteurs dont les exactions ont été mises au jour par un grand orateur romain ? Résumez son histoire.

---

107. Appel à la révolte

Dans sa 25e conférence à N.-D. de Paris, Lacordaire prête à l'esclave Spartacus ce discours contre ceux qui à Rome accaparent tous les biens, sol, richesses, dignités, pouvoir, liberté.

Chers et misérables compagnons d'infortune!

Avons-nous résolu de *porter* jusqu'au bout les injures du sort qui nous a été fait? L'humanité n'existe pas pour nous: rebut du monde, saisis dès nos premiers jours par la main de fer de la destinée, nous n'avons servi jusqu'à présent qu'à récréer nos maîtres par des spectacles barbares ou à nourrir par nos travaux leur faste, leur mollesse et leur volupté.

Il est vrai, nous avons fui, nous sommes libres; mais vous comprenez bien que cette liberté n'est encore que la servitude: tout l'Empire, toute la terre est contre nous; nous n'avons pas d'amis, pas de patrie, pas d'asile. Mais avons-nous besoin d'autres amis, d'autre patrie, d'autre asile, que nous-mêmes? Considérons qui nous sommes.

I

Et comptons-nous d'abord. Ne sommes-nous pas le plus grand nombre? Qu'est-ce que nos maîtres? une poignée de *patriciens,* dont nous peuplons les maisons, qui ne respirent que parce que nous n'avons pas le courage de poser la main sur leur poitrine pour les étouffer. Et, si la chose est comme je dis, si nous avons la force du plus grand nombre, si c'est l'humanité presque entière qui est esclave d'une *horde* jouissant de tout et abusant de tout, qu'est-ce qui nous empêche de nous lever, d'étendre nos bras une fois en ce monde et de demander aux dieux qu'ils décident entre nous et nos oppresseurs?

II

Nous n'avons pas seulement le nombre, nous avons l'intelligence aussi. Beaucoup d'entre nous ont *enseigné* à leurs maîtres ou *enseignent* à leurs enfants les lettres humaines; nous savons ce qu'ils savent et, ce qu'ils savent, ils le tiennent de nous; c'est nous qui sommes leurs grammairiens, leurs philosophes, et qui leur avons appris cette éloquence qu'ils portent au Forum pour y opprimer tout l'univers.

III

Enfin, nous avons plus que le nombre et que l'intelligence, nous avons le *droit.* Car, qui nous a faits esclaves? qui a décidé que nous n'étions pas leurs égaux? où est le *titre* de notre servitude et de leur souveraineté? Si c'est la guerre, faisons la guerre à notre tour; essayons une fois la destinée et méritons par notre courage qu'elle se prononce pour nous!

R. Père LACORDAIRE

Questionnaire

1. Quel est ce Spartacus que l'orateur fait ici parler ? Connaissez-vous l'adaptation qu'a faite de son histoire un auteur français ? — 2. A quoi reviennent les arguments invoqués par l'esclave ? — 3. Dans quelle mesure est-il vrai que les esclaves étaient à Rome les professeurs des fils de famille ? Connaissez-vous un ouvrage là-dessus ? — 4. Expliquez les mots en italique. — 5. La définition de l'esclave qui figure au début de ce texte correspond-elle à l'idée que les Romains se faisaient de l'esclavage ? — 6. Cette notion est-elle complètement étrangère à certaine partie de notre Amérique du Nord ? Dites ce que vous savez là-dessus d'un roman célèbre. — 7. A quoi fait allusion Spartacus en parlant, au début, de "spectacles barbares" et de "travaux" ?

---

108. La langue française à la Chambre de 1842

Nous sommes au 13 septembre 1842. La Fontaine doit s'expliquer devant la Chambre et devant le pays. En quelle langue va-t-il parler?

Il y a là une *loi impériale* qui lui défend de parler français. Il va porter la parole devant une Chambre où siègent encore ceux-là qui ont pétitionné à Londres pour proscrire officiellement la langue de Québec. Il est lui-même député de la province anglaise et, qui plus est, de Toronto. Le chef canadien-français, qui sent peser sur lui le découragement de ses compatriotes, va-t-il consommer, par une éclatante abdication, la mort de l'âme française? Ah! ce dut être, dans la vie du jeune *leader* de Québec, un instant dramatique, à une époque où la politique s'alliait encore au patriotisme et à la conscience.

La Fontaine prit conscience qu'il était la voix de son peuple, le chargé de son âme et de son existence. Il se souvint que, aux heures de péril pour l'existence nationale, le devoir d'un chef n'est pas de se dérober, mais d'esquis-

ser hardiment, au-dessus de la foule, le geste de défense et de salut. De la trempe des indéfectibles qui *espèrent contre toute espérance,* il crut qu'une loi inique n'est pas de force à tuer le droit. Et puisque, par un hasard de l'histoire, il se trouvait que l'on fût au 13 septembre, anniversaire de la bataille des Plaines d'Abraham, la date lui parut bonne pour un brin de revanche.

La Fontaine, prêt à s'expliquer, vient de demander à la Chambre de se former en comité général. Cette demande, il l'a faite en français. C'est alors que M. Dunn, député de Toronto, l'interrompt et lui demande de parler anglais. La Chambre se forma en comité général et La Fontaine se trouva debout: "Je dois faire allusion à l'interruption de l'honorable député de Toronto, lui qu'on nous a si souvent représenté comme un ami de la population canadienne-française. A-t-il oublié déjà que j'appartiens à cette *origine,* si horriblement maltraitée par l'Acte d'Union ? Il me demande de prononcer dans une autre langue que ma langue maternelle le premier discours que j'ai à prononcer dans cette Chambre. Je me méfie de mes forces à parler la langue anglaise. Mais je dois informer les honorables membres que, quand même la connaissance de la langue anglaise me serait aussi familière que celle de la langue française, je n'en ferais pas moins mon premier discours dans la langue de mes compatriotes canadiens-français, ne fût-ce que pour protester solennellement contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui proscrit la langue maternelle d'une moitié de la population du Canada. Je le dois à mes compatriotes, je me le dois à moi-même."

Une langue, une race étaient sauvées, parce qu'un homme avait osé. Devant cette protestation si franche et si fière, la Chambre resta muette. Les plus farouches *tories* n'osèrent

brandir contre l'orateur la foudre de la loi. La Fontaine sonnait du même coup la défaite suprême de l'*oligarchie*. Ce que le chef parlementaire canadien-français apportait au parquet parlementaire, c'était enfin, après tant d'années et tant de luttes, l'avènement du *gouvernement responsable*.

Ceci fit presque oublier cela.

Abbé Lionel GROULX

Questionnaire

1. Tout ce texte repose sur une question que se serait posée La Fontaine : quelle est-elle ? — 2. Cherchez le plan qu'a suivi l'écrivain pour exposer la réponse que donna La Fontaine à son interrogation présumée. — 3. Quels motifs le portaient à parler anglais ? lesquels l'engagent à parler français ? Examinez-en la valeur. — 4. On a dit de M. Groulx qu'il était un poète; voyez s'il n'y a pas ici un vrai drame. — 5. Commentez à votre manière le discours de La Fontaine. — 6. En quel sens faut-il comprendre que c'est son premier discours ? — 7. Quelle est exactement la nature de la proscription imposée par la loi ? défendait-on de *parler* français à la Chambre ? — 8. Expliquez les mots en italique.

---

109. On ne s'attaque pas au Saint-Siège

Après avoir rappelé l'échec de Napoléon dans sa lutte contre Pie VII, l'orateur cherche la cause de l'insuccès qui atteint tous les assaillants du Pape et l'expose ainsi à la Chambre française (17 octobre 1849) :

Parce qu'il y a, entre le Saint-Siège et vous ou tout autre qui voudrait combattre contre lui, il y a inégalité de forces. Et sachez bien que cette inégalité n'est pas pour vous, mais contre vous. Vous avez 500,000 hommes, des flottes, du canon, toutes les ressources que peut fournir la force matérielle; c'est vrai, et le Pape n'a rien de tout

cela. Mais il a ce que vous n'avez pas, il a une force morale, un empire sur les consciences et sur les âmes auquel vous ne pouvez avoir aucune prétention; et cet empire est immortel.

Vous niez la force morale, vous niez la foi, vous niez l'empire de l'autorité pontificale sur les âmes, cet empire qui a eu raison des plus fiers empereurs. Eh bien, soit! Mais il y a une chose que vous ne pouvez pas nier: c'est la faiblesse du Saint-Siège. Or, sachez-le, c'est cette faiblesse même qui fait sa force insurmontable contre vous.

Ah! oui, il n'y a pas dans l'histoire du monde un plus grand spectacle et un plus consolant que les embarras de la force aux prises avec la faiblesse! Permettez-moi une comparaison familière. Quand un homme est condamné à lutter contre une femme, si cette femme n'est pas la dernière des créatures, elle peut le braver impunément. Elle lui dit: "Frappez! mais vous vous déshonorerez et vous ne me vaincrez pas". Eh bien! l'Eglise n'est pas une femme; elle est bien plus qu'une femme, c'est une mère. C'est la mère de l'Europe, c'est la mère de la société moderne, c'est la mère de l'humanité moderne.

On a beau être un fils dénaturé, un fils révolté, un fils ingrat, on reste toujours fils. Et il vient un moment, dans toute lutte contre l'Eglise, où cette lutte parricide devient insupportable au genre humain, et où celui qui l'a engagée tombe accablé, anéanti, soit par la défaite soit par la réprobation unanime de l'humanité[1].

Comte de MONTALEMBERT

1. Au témoignage des *Débats,* ce discours fut suivi d'applaudissements tels, que personne ne se souvenait d'en avoir entendu dans aucune assemblée délibérante. Thiers en était enchanté : "Montalembert, disait-il, est le plus éloquent des hommes, et son discours est le plus beau que j'aie jamais entendu. Je l'envie pour cela; mais j'espère que cette envie n'est pas un péché; car j'aime le beau et j'aime Montalembert."

Questionnaire

1. S'il vous paraît qu'il y a une gradation dans ce discours, faites-la ressortir. — 2. Du point de vue des idées, l'argumentation repose sur une double antithèse : découvrez-la. — 3. Il y a là aussi une comparaison *a fortiori;* développez-la. — 4. Peut-être pourriez-vous trouver là un accent prophétique et prouver que les faits ont donné raison à l'orateur. — 5. Par ce que vous savez d'histoire, détaillez l'assertion concernant "les embarras de la force aux prises avec la faiblesse." — 6. Détaillez aussi l'assertion que "l'empire pontifical a eu raison des plus fiers empereurs." — 7. Quelle qualité de caractère fallait-il à un pareil orateur pour employer ce ton devant un pareil auditoire ?

---

110. La prétendue influence de la vertu

Un ministre avait dit à la Chambre française, en 1817 : "Ayez des vertus et vous aurez de l'influence". L'un des pairs lui fit cette réponse cinglante :

Cette espérance est consolante, sans doute ; il faut être doué d'une belle âme pour douter ainsi de la possibilité du mal et n'avoir en perspective que la récompense de la vertu.

Mais, si des espérances si flatteuses ne sont que des erreurs, notre devoir à nous n'est-il pas de réveiller le ministre sur le bord de l'abîme où il s'endort, bercé par ses vertueuses illusions ? Eh ! grands dieux ! quels sont donc les siècles, quels sont les peuples dont il a étudié l'histoire ? Chez qui a-t-il trouvé ces hommages rendus à la vertu ?

I

Est-ce l'antiquité qui lui a offert ce tableau enchanteur ? Est-ce Athènes, qui proscrivait son plus vertueux citoyen parce que son peuple était importuné d'entendre toujours vanter le juste Aristide ? Athènes, qui laissait périr le vainqueur de Marathon au fond d'un cachot ; qui chassait Thémistocle ; qui envoyait la mort au lieu de la couronne aux généraux vainqueurs, aux Arginuses ; qui tuait la ver-

même en faisant boire la ciguë à Phocion et à Socrate? Est-ce Rome, l'ingrate Rome, qui n'eut pas les os de Scipion? A qui, dans cette ville infâme, étaient réservées l'influence et les faveurs populaires? aux Gracques, à Marius, à Catilina, à Clodius, à César, César le plus vicieux des Romains avant d'en être le plus grand! Caton était réduit à se déchirer les entrailles et Brutus tombait sur son épée en reniant la vertu!

II

Si de ces grands peuples je descends jusqu'à vous, trouverai-je des tableaux plus consolants?

Et si j'ouvrais les annales de la Révolution? Le ministre a donc eu le bonheur de vivre loin du monde depuis vingt-sept ans? il n'a donc pas connu les hommes qu'il était destiné à gouverner? Qui donc a-t-il vu monter au Capitole? qui donc a-t-il vu monter à l'échafaud?

Ah! j'aime à croire qu'au moment où il prononçait ces inconcevables paroles, si tout à coup les portes de la salle se fussent ouvertes et que ses regards fussent tombés sur la place du crime, j'aime à croire que sa voix aurait expiré sur ses lèvres, la vérité lui serait apparue et, à la lueur de son flambeau, il aurait lu sur les pavés, en traits sanglants et ineffaçables: "Non, ce n'est point ici-bas, c'est dans un séjour plus élevé que la vertu doit s'attendre à recevoir sa récompense".

Duc de Fitz-James

Questionnaire

1. De quelle source proviennent les arguments que l'orateur oppose à la parole du ministre ? — 2. En quel sens s'applique aux différents cas cités le mot *vertu ?* — 3. Il y a là deux passages, l'un qui suinte l'ironie, l'autre qui est une hypotypose; quels sont-ils ? — 4. Répondez aux deux interrogations : "Qui donc a-t-il vu monter au Capitole ? à l'échafaud ?" — 5. De quelle "place du crime" s'agit-il ? — 6. Le 2e paragraphe contient une métaphore : détaillez-la et examinez si elle est juste.

111. Fils de Voltaire, fils des Croisés

(16 avril 1844).

Il s'est levé parmi vous une génération d'hommes que vous ne connaissez pas. Qu'on les appelle néo-catholiques, sacristains, ultramontains, le nom n'y fait rien ; la chose existe. Cette génération prendrait volontiers pour devise ce que disait, au dernier siècle, le manifeste des généraux polonais qui résistèrent à Catherine II : "Nous aimons la liberté plus que tout au monde et la religion catholique plus encore que la liberté."

Nous ne sommes ni des conspirateurs ni des complaisants ; on ne nous trouve ni dans les émeutes ni dans les antichambres. Nous sommes étrangers à toutes vos coalitions, à toutes vos récriminations, à toutes vos luttes de cabinet ou de parti. Nés et élevés au sein de la liberté et des institutions constitutionnelles, nous y avons trempé notre âme pour toujours.

On nous dit : "Mais la liberté n'est pas pour vous, elle est contre vous ; ce n'est pas vous qui l'avez faite !" Il est vrai que la liberté n'est pas notre œuvre, mais elle est notre propriété. A ceux qui nous tiennent ce langage, nous répondons : "Mais vous, avez-vous fait le soleil ? Cependant, vous en jouissez ! Avez-vous fait la France ? Cependant, vous êtes fiers d'y vivre !" Eh bien ! la liberté, c'est notre soleil ; il n'est donné à personne d'en éteindre la lumière. La Charte de 1830, c'est le sol sur lequel nous nous appuierons pour vous combattre quand il faudra ; il n'est donné à personne d'arracher ce sol de dessous nos pieds.

Dans cette France, accoutumée à n'enfanter que des gens de cœur et d'esprit, nous seuls, catholiques, nous consentirions à n'être que des imbéciles et des lâches ? Nous nous

reconnaîtrions à tel point dégénérés de nos pères qu'il faille abdiquer notre raison entre les mains du rationalisme, livrer notre conscience à l'Université, notre liberté et notre dignité aux mains de ces légistes dont la haine pour la liberté de l'Eglise n'est égalée que par leur ignorance profonde de ses droits et de ses dogmes ?

Quoi ! parce que nous sommes "de ceux qu'on confesse", croit-on que nous nous relevions des pieds de nos prêtres tout disposés à tendre nos mains aux menottes d'une légalité anticonstitutionnelle ? Quoi ! parce que la foi domine dans nos cœurs, croit-on que l'honneur et le courage y aient péri ? Ah ! qu'on se détrompe !

On vous a dit : "Soyez implacables". Eh bien ! soyez-le ; faites tout ce que vous voudrez et tout ce que vous pourrez. L'Eglise vous répond, par la bouche de Tertullien et du doux Fénelon : "Nous ne sommes pas à craindre pour vous, mais nous ne vous craignons pas".

Et moi j'ajoute, au nom des catholiques comme moi, des catholiques du XIX[e] siècle : "Au milieu d'un peuple libre, nous ne voulons pas être des ilotes ! Nous sommes les successeurs des martyrs, nous ne tremblons pas devant les successeurs de Julien l'apostat ! Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Voltaire !"

Comte de MONTALEMBERT

Questionnaire

1. D'après ce texte, quels sont les principes dont se nourrit la foi de la jeunesse catholique en France ? — 2. Que savez-vous de la Charte de 1830 ? — 3. Quand il parle de "liberté", qu'est-ce que l'orateur entend ici exactement ? — 4. Etudiez la métaphore : "Croit-on que nous nous relevions tout disposés à tendre nos mains aux menottes d'une légalité anticonstitutionnelle ?" En prose ordinaire, que deviendrait-elle ? — 5. Que vous dit ce texte sur le caractère qui était alors celui de Montalembert et de ceux qui le suivaient comme leur chef ? — 6. Dégagez les traits du portrait qu'il dessine de ses adversaires. — 7. En quel sens peut-il opposer les Croisés à Voltaire, les descendants des uns aux disciples de l'autre ?

112. Respect aux morts !

La loi française sur la séparation des Eglises et de l'Etat (9 décembre 1905) proposait de verser à l'Etat les sommes laissées à l'Eglise catholique en forme de fondations de messes. Le 28 octobre 1907, M. Barrès s'insurgea contre les articles 6, 9, 10, 14, de ce projet :

Je voudrais m'en tenir à une argumentation de moralité et introduire dans ce débat un principe qui, selon moi, doit le dominer : le respect des morts.

On dit que nous avons en France une religion qui nous rallie tous et que c'est le culte des morts. Dans la rue, chacun se découvre au passage du cercueil d'un inconnu, fût-il accompagné par les prêtres. Les enfants se réconcilient auprès du lit de mort de leurs parents et, dans quelques jours, nous allons suspendre nos débats pour porter des chrysanthèmes sur les tombes.

Si le respect n'est pas un mensonge, une romance de café-concert, s'il est, comme je le crois, vivant dans nos âmes, nous voudrons trouver, en dépit de la séparation, le moyen d'accomplir la volonté des morts, le moyen de leur donner les prières qu'ils ont demandées et payées. Tel est le caractère de mon intervention. Je monte à cette tribune en avocat des morts, au nom de ce respect des morts qui est un de nos caractères nationaux, et pour réclamer l'accomplissement de leur volonté.

J'aurais tort d'attaquer les difficultés juridiques que vous paraissez nous opposer; là n'est pas notre château fort. Notre principale résistance est dans ce domaine de la moralité où j'ai voulu placer aujourd'hui la discussion. Vos arguments de légistes sont tout de façade, des moyens d'avocat. Une pensée plus profonde vous anime, et c'est une pensée de mépris : "Eh quoi !", dites-vous, "moi,

Etat laïque, tenir un compte d'*oremus* ? Et pour qui me prend-on ?''

Je vous entends bien; vous dites : ''Nous respectons la volonté des morts, mais des morts intelligents, des morts qui nous ressemblent, des morts qui ne croient pas à l'efficacité des prières et des messes pour assurer le repos éternel''. Ah ! l'efficacité des prières, vos pères ou vos grands-pères y croyaient, vos femmes n'en doutent guère et vous-mêmes à votre lit de mort... Oh ! je ne dis pas que vous finirez en croyants ! Cela, je ne le sais pas et l'on pourrait trouver que la qualité de vos votes ne vous mérite pas une si grande grâce; mais je crois pouvoir supposer qu'une de vos dernières paroles lucides sera pour dire à ceux qui vous assisteront: ''Ne m'oubliez pas; j'étais bien d'accord avec vous; pensez à moi quelquefois''.

Eh bien ! qu'est-ce que cette pensée si naturelle, cette pensée extrême d'un père à ses enfants, d'un ami à ses compagnons ? Ne vous y trompez pas, c'est la demande d'une prière. Besoin de se survivre, désir de ne pas mourir tout entier, d'intéresser encore quelqu'un après sa mort, d'obtenir un témoignage favorable sur sa tombe, de reposer dans la mémoire de ses amis et coreligionnaires; c'est un besoin profond et universel de notre nature.

L'Eglise l'a distingué et s'est chargée de le satisfaire en l'enrichissant, quand elle a établi les prières pour les morts. J'aimerais, si c'était le lieu, vous faire admirer cette chaîne de prières qui relie le vivant aux morts et à ceux qui naîtront; je ne crois pas qu'on puisse imaginer un lien social plus puissant et plus idéal. Mais cette apologie n'est pas nécessaire à ma thèse.

Ce qui importe, c'est de vous faire reconnaître, dans l'institution des prières pour les défunts, un sentiment naturel à tous les hommes, un besoin universel qui réclame

chez tous sa satisfaction, quelle que soit d'ailleurs l'opinion philosophique ou religieuse qui nous anime.

Mais ne sera-t-il donc permis qu'aux puissants, aux triomphants, aux heureux, de recevoir le témoignage de leurs coreligionnaires ? Tout le monde ne peut pas être de ceux de qui le nom est maintenu par les pouvoirs publics dans la conscience de leurs concitoyens. Il y a les obscurs, les modestes, qui se contenteraient d'une messe annuelle et qui même la préfèrent à toutes nos gloires de bronze et de marbre, parce qu'ils y attachent des faveurs surnaturelles.

Ils ont voulu que leur chef spirituel, le curé, après leur mort, une fois l'an, prononçât leur nom au prône le dimanche, célébrât une messe pour le repos de leur âme, les tirât de la poussière pour les mêler encore quelques minutes à notre vie. Il n'y a rien que d'honnête, d'excellent, dans une telle volonté.

Essayez de descendre dans la conscience d'un croyant qui rédige ses dernières dispositions et d'y voir naître et se développer la pensée d'une fondation ; vous serez ému de la beauté, de la force, de l'utilité d'un tel désir de vaincre la mort, de rester uni au delà de la tombe avec la société où il a peiné, de reposer dans la conscience de ses coreligionnaires. C'est un des moments où il est le meilleur citoyen. Et ce désir d'immortalité, désir noble et fécond pour la société, se complète du plus touchant témoignage envers nous. Comment pourrions-nous le trahir ?

Voici que nous entrons dans le cimetière, nous fracturons le cercueil, nous violentons la main raidie pour en arracher la pièce de quarante sous que ce croyant destinait à sa messe ! Ah ! je ne suis pas de cette besogne-là !

Monsieur le ministre, je ne voterai pas votre projet.

Maurice Barrès

Questionnaire

1. Que redoute M. Barrès de la part du gouvernement français ? — 2. Pour empêcher ce qu'il redoute, quel moyen propose-t-il, à supposer qu'il en propose ? — 3. Pour faire accepter ce moyen, de quelle argumentation se sert-il ? Exprimez-la à votre façon. — 4. Que vaut-elle en soi ? que vaut-elle surtout par rapport à l'auditoire qui l'écoute ? — 5. Comment jugez-vous l'attitude de cet homme non pratiquant, parlant devant des incrédules d'une question essentiellement religieuse ? — 6. Certaines expressions ironiques (retrouvez-les) n'attestent-elles pas un vrai courage ? — 7. Voyez même si le parti que tire l'orateur du "pensez à moi" n'est pas d'une habileté consommée. — 8. A quel dogme se rattache cette "chaîne de prières qui relie le vivant aux morts et à ceux qui naîtront" ?

ELOQUENCE JUDICIAIRE

113. Plaidoyer pour Louis XVI (1793)

(*Exorde*)

Représentants de la nation,

Il est donc enfin arrivé ce moment où Louis, accusé au nom du peuple français, peut se faire entendre au milieu de ce peuple lui-même ! Il est arrivé ce moment où, entouré des conseils que la loi et l'humanité lui ont donnés, il peut présenter à la nation une défense que son cœur avoue et développer devant elle les intentions qui l'ont toujours animé !

Déjà le calme même qui m'environne m'avertit que le jour de la justice a succédé aux jours de colère et de prévention; que cet acte solennel n'est point une vaine forme; que le temps de la liberté est aussi celui de l'impartialité que la loi commande; et que l'homme, quel qu'il soit, qui se trouve réduit à la condition humiliante d'accusé est toujours sûr d'appeler sur lui et l'attention et l'intérêt de ceux même qui le poursuivent.

Je dis : "l'homme, quel qu'il soit"; car Louis n'est plus en effet qu'un homme. Il n'exerce plus de prestige; il ne peut plus rien : il ne peut plus imprimer de craintes, il ne peut plus offrir d'espérances. C'est donc le moment où vous lui devez non seulement le plus de justice, mais — j'oserai le dire — le plus de faveur.

Je voudrais pouvoir être entendu. dans ce moment,

de la France entière; je voudrais que cette enceinte pût s'agrandir pour la recevoir. Je sais que, en parlant aux représentants de la nation, je parle à la nation elle-même; mais il est permis sans doute à Louis de regretter qu'une multitude immense de citoyens aient reçu l'impression des inculpations dont il est l'objet et qu'ils ne soient pas aujourd'hui à portée d'apprécier les réponses qui les détruisent. Ce qui lui importe le plus, c'est de prouver qu'il n'est pas coupable; c'est là son seul vœu, sa seule pensée.

Louis sait bien que l'Europe attend avec inquiétude le jugement que vous allez rendre; mais il ne s'occupe que de la France. Il sait bien que la postérité recueillera un jour toutes les pièces de cette grande discussion qui s'est élevée entre une nation et un homme; mais Louis ne songe qu'à ses contemporains, il n'aspire qu'à les détromper.

Nous n'aspirons non plus nous-même qu'à le défendre, nous ne voulons que le justifier. Nous oublions, comme lui, l'Europe qui nous écoute; nous oublions la postérité dont l'opinion déjà se prépare; nous ne voulons voir que le moment actuel. Nous ne sommes occupé que de Louis, et nous croirons avoir rempli toute notre tâche quand nous aurons démontré qu'il est innocent.

DE SÈZE

Questionnaire

1. On a dit que la vraie force d'un accusé, c'est sa conviction de la justice de sa cause. Cet exorde atteste-t-il cette conviction chez l'orateur ? — 2. Pourquoi écarte-t-il l'attente de l'Europe et le jugement de la postérité pour s'en tenir au verdict de la France actuelle ? — 3. Etudiez le 2e paragraphe et jugez d'après lui en quoi consistent les mœurs oratoires : que suggère aux juges l'orateur ? — 4. Quelle sorte d'argument vous semble contenu dans le 3e paragraphe ? — 5. Où se trouve la vraie proposition que l'auteur se charge de démontrer ? — 6. A quelles "inculpations" devra-t-il répondre pour la démontrer ?

114. Plaidoyer pour Lally-Tollendal père (1792)

(*Péroraison*)

Dans le procès qu'intenta le fils de Lally-Tollendal pour réhabiliter la mémoire de son père, condamné à mort alors qu'il était gouverneur de Pondichéry, le représentant du ministère public avait évoqué l'ombre du gouverneur et lui faisait dire à son fils : "Ne m'imitez pas, ne me défendez pas !" Le fils répond, en suscitant à son tour la même ombre :

Cette ombre, que l'on a évoquée pour l'insulter avec tant d'inhumanité, je n'ai plus cessé de la voir; elle est restée attachée à mes pas, plaintive, désolée, me demandant vengeance et accusant ma faiblesse. Le jour, la nuit, à cet instant plus que jamais, sa douleur me poursuit, son aspect me déchire, ses reproches m'accablent.

Je l'entends qui me crie : "Mon fils, et tu étais présent et j'ai été outragé à ce point ! Tu as pu l'écouter, et tu as pu le laisser achever, ce discours impie que l'on a prêté à ton père ! Tu n'as pas imposé silence à la voix qui blasphémait la nature et la vérité !

"Moi, t'exhorter à *ne pas m'imiter !* Ah ! j'eus des défauts sans doute; c'est le partage de l'humanité. Mais, dis : crois-tu pouvoir être jamais plus attaché à tes devoirs, plus fidèle à ta patrie, plus idolâtre de ton roi, plus prodigue de ton sang pour l'une et pour l'autre, que ton père ne l'a été ?

"Moi, t'exhorter à *ne pas me défendre !* Tu sais si c'est là ce que j'ai demandé, ce que j'ai attendu de toi en mourant. Tu as lu mes derniers écrits, tu as entendu ceux qui ont reçu mes dernières paroles. Tu sais si, dans le fond de mon cachot, si, à la face des autels témoins de ma condamnation, si, en descendant de l'horrible tombereau où ils m'avaient garrotté, si, à l'aspect de l'échafaud

qui allait recevoir mon sang, si, en posant le pied sur le funeste échelon, j'ai tracé une seule ligne, proféré un seul mot, fait un seul geste, qui ne fussent un garant de mon innocence. Ma voix, ma voix fût restée libre, lorsqu'on me traînait au supplice, si elle eût parlé le langage qu'on ose me faire tenir quand je n'existe plus pour les confondre! [1]

"Les cruels! ils ont voulu m'ôter l'honneur, ils ont réussi à m'ôter la vie et ils ne veulent pas même me laisser reposer en paix au sein de la mort que je leur dois. Ils viennent m'arracher à mon lugubre asile pour me faire dévorer encore de nouvelles insultes. Et, ne sachant plus quels tourments inventer, ils ont fini par forcer ma bouche à me calomnier, après l'avoir empêchée autrefois de me défendre.

"Et tu l'as souffert ! Qu'est devenue ta tendresse ? qu'est devenu ton courage? N'ai-je plus de vengeur? n'ai-je plus de fils? "

Arrêtez, ombre chère et sacrée, arrêtez! Oui, vous avez un fils et il est toujours le même: pénétré de vos vertus et brûlant de les imiter, convaincu de votre innocence et ne respirant que pour la défendre.

Mon père, mon malheureux père, vous m'avez laissé une vie d'amertume et de désespoir. Eh bien! je le jure par vous, j'en atteste le ciel, je ne changerais pas ma douloureuse existence contre l'existence la plus brillante qui m'enlèverait à votre défense.

Croyez que tous les supplices qui peuvent accabler l'humanité se sont rassemblés sur votre fils, dans l'instant où vous avez été si cruellement outragé. Croyez que j'ai remporté la victoire la plus difficile qu'il soit donné à

1. On attendrait : "Ma voix se fût arrêtée dans mon gosier... plutôt que de parler le langage".

l'homme de remporter. Mais croyez surtout que je n'ai pu la remporter que pour vous.

Non — et je le dis sans crainte devant des magistrats qui sont hommes avant d'être juges — non, mon respect pour les lois et leurs ministres, quelque profond qu'il soit, n'aurait pas suffi à lui seul pour me contenir. Mais j'ai songé que je les invoquais pour vous; j'ai songé qu'il était utile à votre cause qu'on vît se déployer dans toute son étendue la barbarie de vos ennemis. Et je me suis immolé moi-même, dans l'espoir que le sacrifice de la nature tournerait au profit de l'innocence.

LALLY-TOLLENDAL FILS

Questionnaire

1. De combien de parties se compose ce réquisitoire ? — 2. Quelle raison donne le fils pour s'excuser d'avoir laissé le ministère public insulter son père ? que vaut-elle ? — 3. Ces évocations, apostrophes ou prosopopées sont-elles conformes aux habitudes du temps ? en connaissez-vous d'autres ? — 4. Etudiez le 4e alinéa et montrez sur quoi le gouverneur fonde son innocence. — 5. Les allégations du 5e ne sont-elles pas déjà une condamnation des auteurs de l'inique procès ? — 6. Que signifie la dernière phrase ?

---

115. Plaidoyer pour le comte de Morangiès

(Argumentation)

La veuve Veron réclamait du comte une somme de cent mille francs, qu'elle lui aurait prêtés et envoyé porter par son petit-fils Dujonquay. L'avocat du comte prétend que pareil transport, dans les conditions fixées par l'accusation, est matériellement impossible, qu'il n'y a donc pas eu de prêt et que le comte ne doit rien à la veuve.

Il y a une impossibilité matérielle dans le système qu'on objecte au comte.

Vous vous le rappelez : selon nos adversaires, Dujonquay s'est chargé de lui porter la somme entière lui-même. Il l'a portée en treize fois. Chaque fois, il portait un sac de six cents louis sous son bras et un de deux cents dans chacune des poches de sa veste. Enfin, il a employé à cet important message toute la matinée du 23 septembre, depuis sept heures et demie jusqu'à près d'une heure. Ce ne serait donc que cinq heures et demie d'intervalle. Je veux bien lui en accorder six. Et je soutiens qu'avec cette augmentation de temps le fait sera encore physiquement impossible.

Il fallait, dans les deux maisons, ouvrir ou fermer des portes, soit pour entrer, soit pour sortir. Il fallait du temps pour prendre les sacs, pour les arranger dans ses poches. Il en fallait pour les ôter, pour les poser sur la table où apparemment le comte les recevait. Il en aura fallu pour les compter; mais on vous a plaidé que le comte avait dispensé le porteur de cette formalité et que, pour ne pas perdre de temps, il les comptait lui-même tout seul dans l'intervalle d'un voyage à l'autre. Absurdité inconcevable; comme si le comte avait eu quelque intérêt à cette rapidité inconcevable, comme si Dujonquay lui-même n'en avait pas eu à constater l'exactitude de sa remise!

Mais enfin, il ne faut pas être si difficultueux avec des gens dont on a d'ailleurs si bon marché. Je veux bien supposer qu'on ne comptait pas; que Dujonquay trouvait les portes ouvertes; qu'en entrant il ne faisait que jeter son or sur une table et qu'il s'enfuyait sur-le-champ comme un homme qui vient de faire une mauvaise action. Encore fallait-il pourtant qu'il tendît la main pour recevoir la prétendue reconnaissance que le comte tenait, dit-on, toute prête. Il fallait bien qu'il la lût, au moins pour

s'assurer si elle était en forme. Il fallait qu'en arrivant chez lui il la remît à quelqu'un ou la déposât dans un tiroir, dans un carton.

Toutes ces distractions lui ont fait perdre quelques minutes et, qui les additionnerait avec scrupule, qui compterait ce que la prise et la déposition des sacs, l'ouverture et la fermeture des portes, la réception des reconnaissances et l'action de les lire ainsi que de les serrer, les entretiens avec la Tourtoura, Gilbert et Aubriot ont dû prendre de temps, trouverait que ce n'est pas trop de deux heures et demie. De sorte que, tout étant employé par les obstacles, il ne restait pas une seconde à donner pour le chemin direct qu'a dû faire Dujonquay en portant son trésor. Et, en effet, il n'en a pas besoin.

Vous voyez que ce transport est imaginaire, comme le trésor lui-même; l'un et l'autre sont anéantis par la démonstration d'une impossibilité physique.

Henri LINGUET

Questionnaire

1. Multipliez le nombre de voyages par le nombre de sacs, et voyez si vous arrivez à l'impossibilité matérielle invoquée par l'avocat. — 2. De combien de parties se compose cette démonstration et quel est, à partir de "Mais enfin", le rapport entre la fin et le début ? — 3. Quelle est la valeur d'une argumentation fondée ainsi sur des calculs ? ceux-ci sont-ils seulement problématiques ou mathématiques ? — 4. Quelle serait la construction équivalente de "qui additionnerait, qui compterait ... trouverait" ? — 5. Quel est le rôle de la consécutive "tout étant employé par les *obstacles*, il ne restait aucune seconde pour le *chemin direct*" ? — 6. Des faits ou témoignages, des hypothèses, une conclusion fondée sur une concession, cela constitue-t-il un plaidoyer solide ?

116. Plaidoyer pour le prince Louis-Napoléon
(*Argumentation*)

Malgré le décret de proscription qui frappait sa famille, le futur Napoléon III avait tenté une descente infructueuse à Boulogne, le 6 août 1840. Il fut traduit devant la Chambre des pairs, transformée en Haute Cour, le 28 décembre. La plupart des juges devaient leur dignité à Napoléon Ier, l'oncle de l'accusé. Berryer argumenta comme suit :

Sous un prince (Charles X) qui avait demandé à combattre celui qu'il appelait "l'usurpateur corse" (Napoléon Ier), on a senti un tel besoin de réveiller l'orgueil de ce nom en France et les sentiments qui se sont liés au souvenir de l'Empire que le ministre (M. de Rémusat) a dit : "Il fut le légitime souverain de notre pays".

C'est alors que le jeune prince (Louis-Napoléon) a vu se réaliser ce qui n'était encore que dans les pressentiments des hommes qui gouvernent : il a vu signer le traité de Londres; il s'est trouvé au milieu des hommes qui ourdissent ce plan combiné contre la France. Et vous ne voulez pas que ce jeune homme — téméraire, aveugle, présomptueux tant que vous voudrez, mais avec un cœur dans lequel il y a du sang, et à qui une haine a été transmise — sans consulter ses ressources se soit dit : "Ce nom qu'on fait retentir, c'est à moi qu'il appartient; c'est à moi de le porter vivant sur les frontières ! Il réveillera la foi dans la victoire". Ces armes, qui les déposera sur *son* tombeau ? Pouvez-vous disputer à l'héritier du soldat ses armes ? Non ! Et voilà pourquoi, sans préméditation, sans calcul, sans combinaison, mais jeune, ardent, sentant son nom, sa destinée, sa gloire, il s'est dit : "J'irai et je déposerai les armes sur *sa* tombe et je dirai à la France : Me voici; voulez-vous de moi ?"

S'il y a eu là un crime, c'est vous qui l'avez provoqué par les principes que vous avez posés, par vos exemples, par les actes solennels du gouvernement. C'est vous qui l'avez inspiré par les sentiments dont vous avez animé tous les Français et, entre tout ce qui est français, l'héritier de Napoléon lui-même.

Vous voulez le juger et, pour déterminer vos résolutions, pour que plus aisément vous puissiez vous constituer juges, on vous parle de projets insensés, de folle présomption. Eh ! le succès serait-il donc devenu la base des lois morales, la base du droit ? Quelle que soit la faiblesse, l'illusion, la témérité de l'entreprise, ce n'est pas le nombre des armes et des soldats qu'il faut compter, c'est le droit, ce sont les principes au nom desquels on a agi. Ce droit, ces principes, vous ne pouvez en être juges.

Vous faites allusion à la faiblesse des moyens, à la pauvreté de l'entreprise, au ridicule de l'espérance du succès. Eh bien ! si le succès fait tout, vous qui êtes des hommes, vous qui êtes même des premiers de l'Etat, qui êtes les membres d'un grand corps politique, je vous dirai : Il y a un arbitre inévitable, éternel, entre tout juge et tout accusé. Avant de juger, devant cet arbitre et à la face du pays qui entendra vos arrêts, dites-vous, sans avoir égard à la faiblesse des moyens, le droit, les lois, la constitution devant les yeux, la main sur la conscience, devant Dieu, devant le pays, devant nous qui vous connaissons, dites: "S'il eût réussi, s'il eût triomphé, ce droit, je l'aurais nié; j'aurais refusé toute participation à ce pouvoir, je l'aurais méconnu, je l'aurais repoussé." Moi, j'accepte cet arbitrage suprême; et quiconque, devant Dieu, devant le pays, me dira: "S'il eût réussi, je l'aurais nié, ce droit !", celui-là je l'accepte pour juge.

Pierre-Antoine BERRYER

Questionnaire

1. Quelle était dans cette cause la situation particulière des juges ? celle de Louis-Napoléon ? — 2. Quelle fut ici la grande habileté de Berryer, légitimiste défendant un bonapartiste ? dans quel passage la découvrez-vous ? — 3. Examinez l'argument *ad hominem* qu'il tire de l'insuccès de l'entreprise : que vaut-il en soi et par rapport aux juges à qui il s'adresse ? — 4. A quoi est-il fait allusion au début : "on a senti le besoin de réveiller l'orgueil de ce nom en France" et, plus loin, "les sentiments dont vous avez animé tous les Français" ? — 5. Le droit de Louis-Napoléon que l'orateur fonde là-dessus vous paraît-il solidement établi ? — 6. Exposez à votre façon l'apostrophe finale et dites ce qu'elle vaut. — 7. Que vaut enfin la répudiation de juges napoléoniens par le neveu et héritier de Napoléon Ier ?

---

117. Plaidoyer contre Frédéric Benoît (1832)

(Evocation)

Alexandre Formage avait été assassiné à Versailles en 1831; tout conspirait à rendre responsable de ce meurtre Frédéric Benoît. Mais la mère de ce dernier avait été tuée, dans des circonstances analogues en 1829; l'analogie entre les deux crimes désignait le même Frédéric Benoît comme l'auteur aussi de ce dernier. Chaix-d'Est-Ange se chargea de prouver la culpabilité de Benoît dans le premier cas et, en établissant le lien entre les deux meurtres, de faire voir dans le second la main du même Frédéric. La plaidoirie fut si vive qu'elle arracha à Benoît, séance tenante, des gestes qui trahirent sa double culpabilité. Nous en détachons la page la plus évocatrice, due tout entière à l'imagination de l'orateur; c'est elle surtout qui contraignit le meurtrier à se trahir.

Il y a une scène dont personne ne peut rendre compte; et je sais que vous, Benoît, dans votre aveuglement vous dites: "Personne ne m'a vu, la justice ne peut m'atteindre." Eh bien! cette scène, je la connais et vais vous la redire. Ecoutez-moi et, si vous niez encore, que votre voix s'élève donc pour démentir ce sang (de Formage) qui a tout raconté!

Car, dans cet étroit espace, dans *cette* chambre de l'hôtel des Bains encore empreinte du carnage, on a relevé tous les détails du crime: on a vu et les efforts inouïs de la victime et la rage persévérante du meurtrier.

C'est par *cette* porte qu'ils sont entrés. Sur *ce* lit encore affaissé s'est couché l'assassin. En face de vous, sur *ce* canapé, s'est reposée la victime. Et, quand le sommeil a fermé les yeux de celle-ci, l'assassin ouvre les siens alors; il écoute, il se dresse, tout est favorable autour d'eux.

Il saisit les instruments de mort: sur *ce* lit d'où il se lève, vous retrouverez le papier qui servit à les envelopper. Il s'avance alors vers le malheureux qui lui tend la gorge et tout à coup, d'un même et rapide mouvement, tandis que son genou fortement appuyé le presse et le maintient, de sa main gauche il lui saisit la tête et de la droite il lui fait une effroyable blessure. Oh! le coup est mortel, sans doute.

Et pourtant, la vie, cette vie si pleine de force et de jeunesse, elle résiste encore et la victime se débat. Pauvre enfant, peut-être qu'au matin, sous *cette* fenêtre, des rires ou des chants de joie se font entendre; peut-être, au fond de *ce* couloir, le bruit des pas d'un voyageur parvient-il jusqu'à toi? Tu veux appeler, appeler du secours. Ah! malheureux, n'épuise pas ainsi tes forces; ta voix n'a plus de passage et tes cris, tes cris de désespoir, s'éteignent dans ton sang!

Il lutte cependant. Il s'élance vers *cette* porte qui leur servit d'entrée; mais, sur le seuil de *cette* porte fermée, il retrouve l'assassin: le sang que vous voyez là indique que là s'est prolongée la lutte. Une autre porte a frappé ses regards; elle s'ouvrira peut-être? Il y court ou plutôt s'y traîne; mais une main plus puissante l'arrête encore.

Voyez-vous — horreur! — voyez-vous, sur *cette* table

de nuit, le sang qui l'inonde et ces cheveux que le rasoir a coupés? Eh bien! c'est *ici* qu'ont eu lieu les derniers combats, ici qu'il a reçu les dix-sept blessures qui ont suivi la première. Alors sa résistance fut moins vive, ses efforts moins puissants; car enfin, la vie s'échappe!

Et bientôt, épuisé, sans secours, sans espoir, près de la trace qui indique sa chute, au pied de *cette* porte qui n'a pas voulu s'ouvrir pour lui, le voilà qui tombe; il s'agite, il expire.

Vous frémissez, vous tous qui m'entendez: vous, ses parents, qui aujourd'hui pour la première fois veillez sur lui [1]; vous, ses amis, si le misérable peut encore avoir un ami; vous enfin, qui l'aviez cru innocent puisque vous avez consenti à le défendre! Vous frémissez, à ce récit de terreur et de pitié! Vous êtes émus jusqu'au fond des entrailles!

Et pourtant, ce n'est là qu'un récit : ce jeune homme, il n'était pas votre ami; cette lutte, vous ne l'avez pas soutenue; ce sang, vous ne l'avez pas versé.

GUSTAVE CHAIX-D'EST-ANGE

Questionnaire

1. Cette description vous paraît-elle aussi imaginaire que l'orateur la déclare ? n'est-elle pas fondée sur l'examen même des lieux ? — 2. D'après l'une des phrases, de combien d'éléments est-elle formée ? — 3. Les sentiments que l'avocat prête à l'auditoire, comme provenant de son récit, vous paraissent-ils aussi imaginaires que le récit lui-même ? — 4. Quel *a fortiori* eût-il pu tirer de sa dernière phrase, s'il avait continué sur ce ton ? — 5. Il y a là une antithèse prenante entre la victime et le meurtrier; retrouvez-la. — 6. Il y a aussi un paragraphe émotif inspiré par le lieu où est frappée la victime; indiquez-le. — 7. Une phrase enfin *résume* les deux caractères qui marquent ce récit; essayez de la reconnaître. — 8. Après cet exposé, l'accusé pouvait-il dire encore, comme avant : "Personne ne m'a vu" ?

---

1. Benoît avait été chassé tout jeune de la maison de son père, après l'avoir été du séminaire de Reims.

118. Plaidoyer pour M. Desmazières (1849)

Le journaliste de ce nom était accusé d'avoir pratiqué la corruption électorale en faveur de M. de Chambrun. M. Rousse le fit acquitter en émettant, sur le suffrage universel, les considérations qui suivent :

Autrefois, quand on avait la faiblesse de croire que la propriété et l'intelligence n'étaient pas pour un homme politique des qualités tout à fait inutiles, le système (électoral) avait, avec de grands avantages, ses inconvénients et ses périls; la corruption s'y pouvait glisser. Au milieu de ces petits centres électoraux où l'on comptait quelquefois cinq cents ou trois cents voix, la richesse, la grande propriété, l'influence du nom, l'espoir de bienfaits municipaux pouvaient créer des *fiefs à vie,* quelquefois même des *royautés héréditaires.* Il y avait pour cela une recette traditionnelle: une école pour la commune, une cloche pour l'église, une bourse pour le neveu de l'adjoint et cet éternel bureau de tabacs qui a joué un si grand rôle dans les fastes de la corruption électorale. Telle était la *monnaie courante* de ce temps-là.

Ce qu'on pouvait craindre alors, est-ce qu'on peut le craindre aujourd'hui? aujourd'hui que les listes électorales comprennent la population tout entière? aujourd'hui que les électeurs se comptent non plus par centaines, non plus par milliers, mais par centaines de mille? La corruption n'est pas possible ! A voir ces légions d'électeurs, quel est donc le spéculateur assez hardi, assez fou, pour tenter la corruption sur cette échelle? A supposer que quelqu'un fût assez fou, nul n'est assez riche pour le faire. Le suffrage universel a cet avantage qu'il décourage les corrupteurs et rend la corruption impossible.

Mais il a aussi ses conditions d'existence et ses nécessités qu'il faut subir.

Autrefois, les électeurs étant obligés de choisir dans un *cercle restreint,* les candidats n'étaient pas astreints à de grandes dépenses de publicité. Ce n'est pas à dire qu'ils restassent muets et attendissent en silence la décision des électeurs; indépendamment des circulaires, des affiches, des articles de journaux, on faisait des démarches individuelles, des visites de politesse, on se faisait présenter chez les électeurs influents. Mais enfin, à la rigueur, on pouvait suffire personnellement aux exigences de la position.

Mais aujourd'hui! où les candidatures surgissent non plus de tous les points des départements, mais de tous les points de la France, il faut d'autres moyens, une propagande plus active, une publicité plus complète, qui fasse pénétrer votre nom et votre candidature dans toutes les artères du corps électoral. Sont-ce là des moyens déloyaux, qu'il faut condamner? Non pas! c'est la lutte ardente, active, assidue; c'est la lutte à laquelle il faut s'habituer sous le règne de nos institutions nouvelles; c'est la lutte qui est notre vie politique et notre salut; car, le malheur d'une république, c'est quand les agitations et les inquiétudes ont amené dans les cœurs l'ennui de la politique et le dégoût de la liberté. Ce n'est donc pas un crime, ce n'est donc pas même une mauvaise action, de soutenir ainsi une candidature. C'est une nécessité de notre état politique nouveau.

Edmond ROUSSE

Questionnaire

1. Sur quel argument M. Rousse fonde-t-il le droit qu'avait M. Desmazières de mettre son journal au service du candidat Chambrun ? — 2. Que pensez-vous de l'antithèse entre le suffrage restreint et le suffrage universel ? du parallèle entre les avantages et les inconvénients de ce dernier ? — 3. "L'ennui de la politique et le dégoût

de la liberté" sont-ils vraiment "le malheur d'une république" ? — 4. L'histoire du bureau de tabacs n'a-t-elle pas son équivalent ailleurs, et même chez nous ? — 5. Expliquez les mots en italique. — 6. Il y a quelque part une concession faite aux anciennes mœurs électorales : commentez-la.

---

119. Plaidoyer contre le général Trochu (1872)

Abordons bien vite la grande question de ce procès: M. Trochu a-t-il été fidèle à l'Impératrice (Eugénie) autant qu'il le devait être? C'est là le procès; il est là et il n'est que là!

Vous aviez dit que vous feriez votre devoir. Un autre ministre vous a pressé en vous disant: "Votre devoir, sans doute, mais lequel?" Et vous avez répondu: "Je me ferai tuer". Est-ce qu'à de nouvelles observations vous n'avez pas répondu cette phrase stéréotypée dans toutes les déclarations: "Madame, je me ferai tuer, s'il le faut, pour Votre Majesté, sur le seuil des Tuileries ?" Ce n'est pas tout encore; vous avez dit à cette femme impressionnable et malheureuse: "Je suis soldat, catholique et Breton: je me ferai tuer pour Votre Majesté".

Je suis à mon aise pour parler de l'Impératrice; ce n'est pas de la souveraine que je parle, c'est de la femme. L'Empire est tombé; s'il se relève jamais, ce qui est le secret de Dieu, sa dernière heure a été, au milieu de nos douleurs, une heure de gloire pour la femme qui le représentait à Paris. Que nos afflictions ne nous enlèvent pas ce qu'il y a de meilleur dans le caractère français: le respect pour la femme accablée. L'Impératrice, pensant au pays seul, disait : "Rien pour la dynastie, tout pour la France".

Eh bien! cette femme qui parlait ainsi et à laquelle

vous aviez juré fidélité, vous l'avez abandonnée! Le 3 septembre au soir, on apprend la défaite de Sedan et il n'est pas possible de prévoir quelles catastrophes vont suivre. Un homme de cœur, M. Henri Chevreau, va vous trouver, général Trochu, et il vous dit: "L'Impératrice a le cœur brisé: elle souffre les plus horribles douleurs, comme souveraine, comme mère, comme épouse. Une parole de pitié et de consolation de votre part lui fera du bien. Ce n'est pas seulement l'Impératrice qui a besoin de vous, c'est la femme et la mère."

Le général est fatigué; il n'a pas dîné; il ira après son repas. Et il n'y est pas allé. Ah! le procès est là, il est là. Il y a là une femme que vous respectez, qui souffre et qui a besoin de vous; vous n'avez qu'à traverser la rue; vous n'avez qu'à ouvrir une porte; il y a une communication entre votre palais et celui de la souveraine. Il s'agit de savoir si, à cette femme désespérée et qui vous tend les bras, vous porterez une parole de consolation et de pitié: voilà tout.

Vous ne l'avez pas fait! C'est la culpabilité qui domine toutes les autres. Qu'on appelle cela du nom qu'on voudra: vous avez dîné, vous avez dormi, vous vous êtes reposé et avez laissé mourir dans l'agonie une pauvre femme qui n'avait d'espoir qu'en vous. Voilà la cause! elle est là, palpitante dans le cœur de tous les braves gens.

Le lendemain, vous êtes venu; vous avez eu avec l'Impératrice une conférence intime. M. Chevreau lui en demandant le résultat, elle faisait un signe, qui ne voulait pas dire: "Tout est perdu", mais "Il ne faut plus compter sur le général Trochu." C'est M. Chevreau qui l'a dit et il a eu raison. Il était sept heures du matin. L'Impératrice est partie à trois heures et demie; vous n'êtes plus allé la voir.

Charles Lachaud

120. Plaidoyer pour le général Trochu (1872)

Le 3 septembre, vers huit heures, à la suite de la nouvelle du désastre de Sedan, M. Chevreau s'était présenté chez le général Trochu pour lui dire: "L'Impératrice a besoin d'appui, allez la voir". Le général rentrait des forts, il aurait répondu: "Je suis bien fatigué, je n'ai pas dîné, j'irai ce soir". Il n'y aurait pas été et M. Chevreau disait: "J'ai emporté en partant une impression pénible".

Il faut bien comprendre la situation. Le général Trochu rentre et il apprend le désastre de Sedan; mais il reçoit en même temps la lettre du général Soumain qui lui révèle que le ministre, le général comte de Palikao, confisquant tous les pouvoirs du gouverneur, a donné des ordres qui sont véritablement sa destitution politique et militaire. En présence de cette lettre, le général Trochu eut un mouvement de dignité, de fierté blessée et de découragement à la fois. "Je ne suis plus rien", se dit-il; "je n'ai plus de rôle à remplir. Voilà donc le prix de mes sacrifices et de mon dévouement! Je n'irai pas aux Tuileries."

Le lendemain matin cependant, il s'y rendit; les délicatesses de l'homme de cœur avaient repris le dessus. Il trouvait l'Impératrice courageuse et résignée. Il lui dit: "Madame, je ne vous abandonnerai pas, mais je ne peux rien. Il n'y a pas aujourd'hui de lutte possible dans Paris entre la force publique et la population". C'est à ce sentiment que répondit l'Impératrice quand, se trouvant un peu plus tard en présence de M. Chevreau, elle lui fit un signe douloureux. "Eh bien! Madame?" avait dit à voix basse M. Chevreau. L'Impératrice secoua tristement la tête.

Que voulait-elle dire ? "Il n'y a plus rien à espérer du général Trochu, de son cœur, de sa générosité chevaleresque, de ses sentiments militaires, de son dévouement"? Ah ! ce n'est pas ce qu'a pu dire l'Impératrice. Le général avait repoussé comme impossible une lutte sanglante dans Paris : est-ce que l'armée, humiliée de ses revers, pouvait songer à prendre une sorte de revanche sur cette population effarée, sur laquelle planait le désespoir patriotique d'une grande nation qui tombe ? Voilà quelle était la pensée du général Trochu.

L'Impératrice avait dit : "Défendez d'abord l'Assemblée". Le général a pris les devants, il poussait jusqu'au Corps législatif, il ne s'arrête que lorsqu'il apprend que l'envahissement du Corps législatif est consommé. Est-ce que le général n'a pas dégagé la première partie de son serment ? Mais, pour l'Impératrice, qu'a-t-il fait ? Il ne pouvait pas être à la fois aux Tuileries et au Corps législatif ; est-ce qu'il oublie la souveraine, la femme ? En partant pour l'Assemblée, il envoie le général Schmitz aux Tuileries. Le péril ? il est aux Tuileries, à l'Assemblée à la fois. On vient chercher le général pour l'Assemblée ; c'est là que l'Impératrice veut que tous les efforts se concentrent. Il va au Corps législatif ; aux Tuileries, il envoie le général Schmitz. Voilà les faits. Est-ce que le militaire a oublié son serment, son devoir ? Est-ce que le chevalier français a oublié les engagements qu'il avait pris ?

Edouard Allou

Questionnaire

1. **En comparant les deux textes qui précèdent, montrez comment** deux avocats, partant des mêmes faits, des mêmes gestes, des mêmes paroles et des mêmes signes, arrivent à des conclusions diamétralement opposées. — 2. Quelle interprétation de l'abstention du général donne M. Lachaud pour le condamner et laquelle sert à M. Allou

à l'absoudre ? commentez les deux. — 3. Que vaut la distinction de M. Lachaud entre l'Impératrice et la femme ? à quoi lui sert-elle ? — 4. Le devoir du général tel que le définit M. Lachaud s'oppose-t-il tant que cela à celui que lui reconnaît M. Allou ? — 5. Trouvez quelque part un commentaire du vers célèbre de Victor Hugo :

Ah ! n'insultez jamais une femme qui tombe !

Le vers s'applique-t-il à une femme détrônée ou à une femme déshonorée ?

---

121. Plaidoyer pour Mgr Gouthe-Soulard

Archevêque d'Aix-en-Provence (1891)

Un pèlerinage des ouvriers français à Rome avait donné lieu à une émeute et à des attaques contre les pèlerins. Le 5 octobre, le ministre des cultes, M. Fallières, priait les évêques de France, par une circulaire, de s'abstenir de toute participation à ces pèlerinages. L'archevêque d'Aix répondit par une lettre qu'il fit publier dans tous les journaux. On le traduisit en Cour pour délit contre l'honneur du ministre des cultes. Le procès, que l'avocat perdit devant le tribunal, il le gagna devant l'opinion.

Vous dites que votre circulaire était nécessaire pour arrêter les pèlerinages. Vous savez bien que ce n'est pas vrai. C'est le 5 octobre qu'elle a paru ; or dès le 3 octobre au matin, une dépêche expédiée de Rome par les directeurs du pèlerinage à toutes les villes de France annonçait que, à raison des troubles de la veille, tous les pèlerinages étaient supprimés. Ainsi votre circulaire était inutile.

La vérité, c'est que, dans les premiers jours, votre cœur a parlé malgré vous. Je vais vous traduire en termes vulgaires ce qu'il a éprouvé ; il faut des termes très vulgaires pour exprimer certains sentiments. Quand notre ambassadeur a appris que, dans les rues de Rome, nos pèlerins étaient violentés, il n'a eu qu'une pensée : "Ce sont des catholiques, c'est bien fait !" Et, quand vous avez

vu rentrer en France nos pèlerins comblés d'outrages, vous n'avez eu qu'une chose à dire : "Ils ne l'ont pas volé !" Le grand malheur de cette affaire, c'est que les hommes qui nous gouvernent ont eu le *cœur franc-maçon* avant d'avoir le cœur français.

Eh bien ! je dis qu'il y a eu là un *crime de lèse-nation.* Quand nous sommes en France, attaquez-nous tant que vous voudrez ; accordez-nous moins de liberté qu'à Constantinople et en Irlande. Vous avez tort, car vous affaiblissez la patrie. Mais enfin, c'est à nous de nous défendre et nous nous défendrons. Mais, à l'étranger, le Français n'est plus ni monarchiste ni républicain, ni catholique ni libre-penseur ni socialiste. Comment ne sentez-vous pas que, à l'étranger, le Français, c'est le drapeau ?

C'est à cette circulaire que Mgr Gouthe-Soulard a répondu. Vous dites que sa lettre est violente, sans mesure. Je remercie le ciel de ce qu'il y a encore en France des hommes capables d'aimer sans mesure tout ce qui est grand, tout ce qui est beau : la patrie, l'honneur, le drapeau. Je remercie le ciel qu'il y ait encore en France des hommes capables de s'indigner sans mesure quand la France est outragée.

Monseigneur aime le peuple sans mesure, parce qu'il connaît ses travaux, ses souffrances, sa générosité. Il aime l'Eglise sans mesure, parce qu'il la considère comme la vraie, la seule mère des pauvres et des déshérités. Il aime la France par dessus tout, car à ses yeux elle sera toujours la nation fière, digne et chrétienne, quoi qu'on fasse. Quand il a vu l'Eglise et la France outragée en la personne de ses chers ouvriers, son cœur a bondi, comme celui d'un fils qui verrait sa mère outragée. Demandez donc à un fils de calculer ses mots et d'étudier ses phrases quand il défend sa mère ! Ceux-là seuls ont le droit de

critiquer la lettre de Monseigneur qui se sentent incapables de ce violent amour et de ces saintes colères.

Et maintenant, vous ne supposez pas que je vais discuter l'affaire au point de vue juridique; ce serait vous manquer de respect. Pour des jurisconsultes, la *prévention* ne tient pas debout. Si vous aviez besoin d'être éclairés, vous n'auriez qu'à lire le lumineux mémoire que notre bâtonnier a voulu rédiger comme un hommage du barreau d'Aix à son vaillant archevêque.

Henri BOISSARD

Questionnaire

1. Puisqu'il écarte l'aspect juridique de la question, à quel point de vue se place donc ici l'avocat ? — 2. Quels arguments invoque-t-il contre la circulaire du ministre ? — 3. Quelle raison l'aurait dictée, d'après l'avocat ? et quels motifs auraient dû interdire de la publier ? — 4. Comment l'orateur rétorque-t-il la prétention que la réponse de l'archevêque dépasse la mesure ? — 5. Indiquez quelques phrases qui exigeaient du courage, presque de l'audace, pour être prononcées en un pareil débat. — 6. Que dit le 3e paragraphe sur la façon dont l'on traitait alors en France les catholiques ? — 7. Expliquez les mots en italique.

ELOQUENCE MILITAIRE

122. Après Austerlitz

Soldats, je suis content de vous ! Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été en moins de quatre heures coupée ou dispersée : ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs.

Quarante drapeaux, les étendards de la garde impériale de Russie, cent vingt pièces de canons, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus d'ennemis à redouter.

Soldats, lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut éclat de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux !

Soldats, bientôt je vous ramènerai en France. Là, vous serez l'objet de mes plus tendres sollicitudes, et il vous suffira de dire : "J'étais à la bataille d'Austerlitz," pour qu'on réponde : "Voilà un brave !"

NAPOLÉON Ier

123. Adieux de Fontainebleau

Soldats, je vous fais mes adieux.

Depuis vingt ans que je suis avec vous, je vous ai toujours trouvés au chemin de la gloire.

Toutes les puissances de l'Europe se sont armées contre moi. Quelques-uns de mes généraux ont trahi leur devoir et la France.

Elle-même a voulu d'autres destinées : avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile; mais la France eût été malheureuse. Soyez fidèles à votre nouveau roi, soyez soumis à vos nouveaux chefs et n'abandonnez pas votre chère patrie.

Ne plaignez pas mon sort; je serai heureux lorsque je saurai que vous l'êtes vous-mêmes. J'aurais pu mourir; si j'ai consenti à survivre, c'est pour servir encore à votre gloire. J'écrirai les grandes choses que nous avons faites...

Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasse votre général. Venez, général Petit, que je vous presse sur mon cœur !

Qu'on m'apporte l'aigle, que je l'embrasse aussi ! Ah ! chère aigle, puisse ce baiser que je te donne retentir dans la postérité !

Adieu, mes enfants; mes vœux vous accompagneront toujours. Gardez mon souvenir.

NAPOLÉON Ier

Questionnaire

1. D'après les deux textes qui précèdent, qu'est-ce qui domine dans la pensée de l'Empereur ? — 2. Du point de vue de la phraséologie, qu'est-ce qui vous frappe dans l'un comme dans l'autre ? — 3. Commentez "plaça sur ma tête la couronne impériale" et "elle-même a voulu d'autres destinées". — 4. Napoléon a-t-il tenu sa promesse d'écrire les grandes choses de son règne ? — 5. Quelles puissances s'étaient armées contre lui ? quels généraux l'ont trahi ? — 6. Que vous dit la dernière phrase de la proclamation d'Austerlitz? — 7. Qu'est-ce que l'aigle dont parlent les Adieux?

APPENDICE

---

124. Pensées et Maximes

Nous groupons ici un certain nombre de pensées et de maximes dont chacune pourra devenir un texte d'explication. Ce serait un excellent exercice que de chercher à les comprendre, en vue de les développer. L'essentiel est de bien *définir* les termes, puis de trouver les *rapports* qu'ils ont entre eux. Il serait très profitable aussi parfois d'illustrer l'explication par quelques exemples caractéristiques tirés de l'histoire ou de l'expérience. Lire, pour le procédé, Lanson (Gustave) : *Art de la prose,* ch. Maximes et Proverbes.

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature; mais c'est un roseau pensant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraser. Une vapeur[1], une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. (Pascal.)

Voulez-vous qu'on croie du bien de vous ? n'en dites point. (Pascal.)

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. (La Rochefoucauld.)

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. (La Rochefoucauld.)

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine. (La Rochefoucauld.)

---

1. **Vapeur.** Voir page 241, note 9.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement. (La Rochefoucauld.)

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler. (La Rochefoucauld.)

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on serait capable de faire devant tout le monde. (La Rochefoucauld.)

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau. (La Rochefoucauld.)

Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri. (La Bruyère.)

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs. (Vauvenargues.)

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir. (Vauvenargues.)

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme. (Vauvenargues.)

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur. (Vauvenargues.)

On n'est pas né pour la gloire, lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps. (Vauvenargues.)

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose. (Vauvenargues.)

Quand mes amis sont borgnes, je les regarde de profil. (Joubert.)

Des yeux levés au ciel sont toujours beaux, quels qu'ils soient. (Joubert.)

One ne sait bien quoi que ce soit que longtemps après l'avoir appris. (Joubert.)

---

125. Portrait d'Elise Veuillot

Lettre à Mme de Volnys-Fay

23 mai 1873

Vous me demandez si vous pouvez écrire à ma sœur. Assurément vous lui ferez plaisir. C'est une personne qui ne vous déplairait pas et à qui vous plairiez, quoique à l'opposé de vous.

Elle est très bonne, très femme, très austère, presque terrible, passionnée de réserve, douée d'un esprit au fourreau qui en sort soudain comme une épée à couper son homme en deux du premier coup. Une de ses nièces disait : "Chez ma tante, il n'y a pas d'opinions, tout est principes." Dieu semble l'avoir mise au monde pour prouver qu'il peut aussi créer des anges de fer.

Avec cela, aimable et aimée au possible. Elle est née aïeule et elle reste jeune fille à cinquante ans. Elle a été très belle et elle a su n'inspirer que des passions de respect. C'est Minerve, mais chrétienne. Si elle avait dû comparaître devant Pâris, elle serait venue avec son casque, sa cuirasse et sa lance, elle aurait cloué le berger et bâtonné les deux autres déesses dès qu'elle les aurait vues en costume de cour.

Pour terminer son portrait, elle a des amies et vous en seriez.

C'est par elle que la Mère François[1] a terminé ses créations artistiques commencées par le garçon que vous

1. L'épouse de François Veuillot, père de Louis, d'Eugène et d'Elise Veuillot.

connaissez [2]. Il y avait du fantasque dans les idées de cette digne femme sans usage et sans littérature.

Louis VEUILLOT

Rédaction. — Comparez avec l'autre peinture d'Elise qui figure au chapitre des *Portraits* (1er volume, p. 333).

---

126. Justice à l'Ouvrier et à l'ouvrier !

Après la révolution de 1848 à Paris, des ouvriers ameutés s'étaient précipités dans l'église de St-Laurent. Brucker, qui se trouvait là, monta dans la chaire et leur adressa cette harangue, dont la première partie tient à l'éloquence politique, mais dont la seconde, but principal de l'orateur, relève du discours sacré. On peut soupçonner Brucker d'avoir retouché son improvisation après coup et de l'avoir remise entre les mains de son protecteur et ami Louis Veuillot.

I

On ne rend pas justice à l'ouvrier ; on ne rend pas hommage à l'ouvrier ; on ne respecte pas l'ouvrier. Quand on passe devant l'ouvrier, on ne s'incline pas devant lui, on ne le salue pas, on ne daigne pas lui donner un regard, on le méprise, on l'insulte. C'est une chose qui me révolte jusque dans le plus profond de mon être et je n'en puis être le témoin sans en être profondément indigné. Non, non, on ne rend pas justice à l'ouvrier !

Et cependant, si je considère la seule église où je vous parle, tout y atteste à la fois le labeur et le génie de l'ouvrier.

---

2. Louis Veuillot en personne, tout "grêlé de petite vérole", comme il l'a écrit lui-même.

N'est-ce pas l'ouvrier en effet qui, de sa main puissante et hardie, a élevé à plus de cent pieds dans les airs cette voûte admirable qui fait penser au ciel ? n'est-ce pas lui qui a vaillamment entassé et cimenté ces pierres, pour en former ces piliers, ces colonnes, ces contreforts et ces murs, dont la solidité est si parfaite et l'harmonie si admirable ?

N'est-ce pas l'ouvrier qui, de sa main habile et délicate, a fouillé et ciselé ces délicieux chapiteaux, où toutes les plantes ont retrouvé dans la pierre une seconde floraison et tous les animaux une seconde vie ? n'est-ce pas lui qui a sculpté les candélabres de cet autel et ce tabernacle même où la majesté de Dieu est voilée ?

N'est-ce pas l'ouvrier qui a savamment construit ces orgues immenses, dont nous entendions tout à l'heure la grande voix qui fait penser aux concerts de là-haut ? n'est-ce pas lui qui a trempé, dans la vivacité des plus vives couleurs, ces belles vitres qui, le matin, apportent à vos yeux un jour si adouci et sont, pour vos intelligences, un catéchisme en images si facile à comprendre ?

N'est-ce pas l'ouvrier qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, fondu et forgé toutes les parties et tous les ornements de cette église où j'ai l'honneur et la joie de vous parler ? n'est-ce pas lui enfin qui est l'auteur, le véritable auteur, de toutes ces merveilles et de tous ces chefs-d'œuvre ?

Et cependant, on ne rend pas justice à l'ouvrier !

(*Applaudissements prolongés*).

II

N'applaudissez pas, malheureux ! Sachez qu'il n'y a dans tout l'univers qu'un seul Ouvrier ; un ouvrier véri-

tablement digne de ce nom, un ouvrier qui a fait tous les autres ouvriers, un ouvrier dont tous les autres ne font que copier servilement les œuvres. Et cet ouvrier, c'est Dieu !

C'est lui qui, incomparable architecte, a, de sa main puissante, élevé la voûte des cieux; c'est lui qui a groupé harmonieusement les *nébuleuses* dans l'espace immense; c'est lui qui a disposé dans l'*éther* l'architecture de tous les mondes; c'est lui, cet ingénieur éternel, qui a fait des chemins à tous les astres et qui leur ordonne de les suivre avec une régularité immortelle.

C'est lui qui, sculpteur incomparable, a ciselé les astres; c'est lui qui a taillé notre terre comme un merveilleux diamant; c'est lui qui, dans l'*éternité de sa pensée et de son plan divin,* a créé le modèle et arrêté la forme de tous les êtres vivants; c'est lui qui, dans le bloc de notre chair, a sculpté le corps humain, cette statue si bien proportionnée, si belle, et qui regarde le ciel.

C'est lui qui, peintre incomparable, a jeté sur la terre la variété des couleurs; c'est lui qui, avec son inépuisable *palette,* a peint lui-même toutes les fleurs, tous les animaux et le ciel et la mer et l'œil humain; c'est lui qui a maçonné, charpenté, menuisé, tapissé, tissé, fondu, forgé tous les mondes et surtout notre terre.

Et cependant, on ne rend pas justice à cet ouvrier, à l'Ouvrier ! Tout à l'heure, je vous ai vus entrer dans sa maison, le blasphème aux lèvres et le chapeau au front. Tout à l'heure, vous êtes passés devant son tabernacle adorable, et vous ne l'avez pas salué. Tout à l'heure, vous lui avez jeté — je les ai entendues — des insultes avec des menaces. C'est une chose, en vérité, qui m'a révolté

jusque dans le plus profond de mon être et je n'ai pu en être le témoin sans en être très profondément indigné.

Non, non, on ne rend pas justice à l'Ouvrier !

Raymond BRUCKER

Questionnaire

1. Qu'est-ce qui constitue l'habileté fondamentale de ce discours ? — 2. Rapprochez l'exorde et la péroraison et dites quelle impression crée chez vous ce rapprochement. — 3. Pourquoi, dans la 1re partie, cet entassement de verbes désignant différents corps de métiers et, dans la 2e, cette réduction à trois arts seulement ? — 4. Expliquez les mots en italique. — 5. Supposez que Brucker eût mis la péroraison à la place de l'exorde, quelle différence cela eût-il fait ? — 6. Que vous révèle ce discours sur les idées et le caractère de Brucker ?

---

127. Le Cyprès

L'auteur avait perdu sa femme en 1852, après sept ans de mariage. De ses six filles, l'aînée avait suivi sa mère de près ; trois ans après, trois autres moururent en six semaines. Avec les souvenirs des voyages à Rome, c'est toute la genèse de la pièce.

I

Je ne suis plus celui qui, charmé d'être au monde,
En ses âpres chemins avançait sans les voir.
Mon cœur n'est plus ce cœur surabondant d'espoir
D'où la vie *en chansons* jaillissait comme une onde.
Je ne suis plus celui qui riait aux festins,
Qui croyait que la coupe aisément se redore
Et que l'on peut marcher sans que rien décolore
La beauté des aspects lointains !

Est-ce donc moi, mon Dieu ! qui, sous un ciel de fête,
Quand l'orgue chantait moins que mon cœur triomphant,
Du pied de vos autels emmenai *cette enfant,*
Le bouquet d'oranger au sein et sur la tête ?
De quels rayons divins ce jour étincela !
Que de fleurs dans les champs ! dans les airs quels murmures !
Tout nous riait : les eaux, les bois, les moissons mûres...
Est-ce moi qui passai par là ?

Sur mon front qui se ride ai-je vu tant de flammes ?
Ai-je d'un jour si beau vu le doux lendemain ?
Est-ce à moi qu'on a dit, en me pressant la main :
"Pour t'aimer, j'ai deux cœurs, je porte en moi deux âmes" ?
Plus tard, à ce bonheur quand vous mettiez le *sceau,*
Ai-je été ce mortel béni dans sa tendresse
Qui vous offrait, Seigneur, des larmes d'allégresse,
Prosterné devant un berceau ?

Dieu clément, est-ce moi ? Les berceaux, la couronne,
L'avenir...

II

Maintenant, quand je songe à ces biens,
J'ignore si je rêve ou si je me souviens ;
J'habitai dans la joie et le deuil m'environne.
Le souffle de la mort, plus *tranchant* que le fer,
A moissonné mes fleurs dont les parfums périssent ;
Mille maux dans mon cœur à leur place grandissent :
O doux passé, regret amer !

Le temps, ce ravisseur de toute joie humaine,
Nous prend jusqu'à nos pleurs — tant Dieu veut nous [sevrer ! —
Et nous perdons encor la douceur de pleurer
Tant de chers trépassés que l'esprit nous ramène.

III

Ah! comme ils sont présents! *comme elle vit, la mort!*
Comme l'on voit ses yeux entr'ouverts, ses doigts roides !
Comme elle s'établit dans nos demeures froides,
Dans nos cœurs navrés qu'elle *mord !*

Le temps n'a pas marché; c'est hier, c'est tout à l'heure.
J'étais là près du lit de mon père expirant,
J'allais d'un ami mort vers un ami mourant...[1];
Et vous, trésors de Dieu, trésors qu'au moins je pleure,
Biens que j'eus un instant et dont j'ai su le prix,
Doux enfants, chaste épouse — *ô gerbe moissonnée!* —.
O mon premier amour et ma première née,
Anges que le ciel m'a repris,

Mes pas suivent encor *le char* qui les emporte;
Dans la fosse mon cœur tombe encor par lambeaux
Et, comme les cyprès plantés sur leurs tombeaux,
Ma douleur chaque jour croît et devient plus forte.

IV

J'ai vu *le champ romain,* de ruines couvert,
Poussière de splendeur sans retour écroulée;
Rien ne vit dans la plaine à jamais désolée :
Le cyprès seul est toujours vert.

Louis VEUILLOT

1. L' "ami mort", c'est son père; l' "ami mourant", c'est Melchior du Lac, celui que Veuillot appelait "mon maître, notre maître à tous".

Questionnaire

1. Expliquez les trois métaphores qui terminent la 1re strophe. — 2. Reconstituez le plan du morceau. — 3. Quelle en est l'idée de fond ? en d'autres termes, que représente ici le cyprès ? — 4. Il y a une antithèse entre les deux premières parties; résumez-la à votre façon. — 5. Détachez quelques vers plus prenants que les autres et presque passés en proverbes. — 6. Comment concilier "Et nous perdons encor la douceur de pleurer" avec "trésors qu'au moins je pleure" ? — 7. Il y a quelque part une expression d'une souveraine délicatesse : retrouvez-la. — 8. Expliquez ou commentez les mots en italique. — 9. Comment la dernière strophe se rattache-t-elle au reste du morceau ?

Notices biographiques

ALLOU (Edouard) 1820-1888. — Né à Limoges, il était le fils d'un ingénieur en chef des mines. Licencié en droit en 1841, secrétaire de la Conférence des avocats l'année suivante, il ne tarda pas, par l'abondance et l'éloquence de sa parole, à se placer à la tête du barreau de Paris. Il en fut élu bâtonnier en 1866 et 1867. Nommé rapporteur du projet de loi relatif aux membres des familles ayant régné en France, il a puissamment contribué au rejet de ce projet par le Sénat.

BARRÈS (Maurice). — Ecrivain français (1862-1923), membre de l'Académie française. — Venu de bonne heure à Paris de sa Lorraine natale, Barrès conquit presque aussitôt la célébrité en publiant ses premiers livres. Dès cette époque il s'était jeté dans la vie politique et fait élire député de Nancy. Il siégea jusqu'en 1893, puis revint uniquement à la littérature jusqu'en 1902, où il fut élu député de Paris. A la Chambre, Barrès croit, comme jadis Lamartine, siéger "au plafond" : en fait, il ne cessera jamais de voter avec la droite et n'interviendra que pour les "grands intérêts" sociaux et moraux.

"Obéïssant à une sorte de logique intérieure, il a évolué de l'*égotisme,* de l'analyse et du développement du moi, vers le sentiment de l'intérêt général, en appuyant la personnalité, l'individu sur le culte de la terre et des morts. Une analyse subtile, une ardente mélancolie, qui s'épanche en nobles méditations lyriques, un style hautain, et en même temps souple et enveloppant, singulièrement musical, caractérisent cet écrivain de race." (Louis Coquelin)

Quelques œuvres caractéristiques de Barrès : *les Déracinés, l'Appel au Soldat, Leurs Figures, Colette Baudoche, la Mort de Venise, le Voyage de Sparte, Greco ou le Secret de Tolède, la grande Pitié des églises de France, l'Enquête aux Pays du Levant.*

BEAUCHEMIN (Nérée). — Ecrivain canadien (1850-1931) qui a donné à la poésie les rares loisirs que lui laissait la pratique de la médecine. — Il a publié *Floraisons matutinales* (1897), ouvrage composé de poèmes historiques, d'idylles amoureuses, de paysages, d'hommages divers, en particulier à la France et *Patrie intime* (1928) où, avec une majesté auguste et une vigueur nourrie de la sève de notre terre, il chante la patrie canadienne, plus précisément la vie la plus intime de notre peuple, sa vie familiale, agricole, religieuse et paroissiale; notre terre, notre parler et notre fidélité française. (D'après l'abbé A. Dandurand).

BERRYER (Pierre-Antoine) 1790-1868. — Fit ses études chez les Oratoriens de Juilly. — Voici ce qu'en dit Nettement : "La nature avait beaucoup fait pour Berryer. Elle lui avait donné la voix puissante et vibrante, le geste impérieux des dominateurs de la tribune, avec une tête noblement posée sur un buste largement dessiné... Elle y avait ajouté des dons plus précieux : une âme profondément sympathique, une sensibilité pleine d'épanchement... Il connaissait l'art de traduire par un geste le secret d'une pensée qu'il ne pouvait dire, d'exprimer par une inflexion de voix le sentiment qu'aucune expression ne saurait rendre... Le recueillement écrit sur son visage, son port plein d'assurance et de noblesse, son front chargé de pensées, parlaient avant qu'il n'eût ouvert la bouche. Il parlait enfin, et sa voix claire et distincte semblait prêter, par sa limpidité, une puissance nouvelle à la lucidité de son raisonnement".

BOILEAU-DESPREAUX (Nicolas). — Poète et critique (1636-1711). — Boileau naquit à Paris et fut destiné au barreau. Mais, à la mort de son père, il se livra exclusivement à la littérature et à la poésie. En 1660, il débuta par des *Satires* qui obtinrent un succès éclatant. La verve caustique du poète lui suscita de nombreux ennemis parmi les écrivains médiocres, mais elle épura le goût du public lettré et accoutuma les poètes à l'effort, à la précision dans la pensée et dans l'expression. "Les *Satires,* dit Brunetière, ont sauvé la poésie française des dangers urgents qui la menaçaient au début du règne de Louis XIV : emphase d'un côté, préciosité de l'autre".

Avec les *Epîtres, l'Art poétique, le Lutrin,* le génie de Boileau atteint son apogée. "Les *Epîtres,* dit Voltaire, sont des chefs-d'œuvre de poésie autant que de goût, et l'*Art poétique* est admirable parce qu'il dit toujours des choses vraies et utiles, parce qu'il donne toujours le précepte et l'exemple". *Le Lutrin* est regardé comme le chef-d'œuvre du genre héroï-comique.

Boileau a peu de ces qualités brillantes qui constituent le génie poétique : imagination créatrice, sensibilité profonde; mais il possède au suprême degré le bon sens et la raison. "L'histoire de la littérature, dit Nisard, n'offre peut-être pas un second exemple d'une telle sûreté de jugement."

BOISSARD (André-Henri) 1835-1897. — Lors du pèlerinage des ouvriers français à Rome, en septembre 1891, une main inconnue avait écrit au Panthéon sur un registre déposé près du tombeau de Victor-Emmanuel : *Vive le Pape !* Ce fut le prétexte d'une émeute et de voies de fait contre les pèlerins français. A leur retour, M. Fallières, ministre des cultes, adressa aux évêques une circulaire où il les invitait "à s'abstenir, pour le moment, de toute participation à ces pèlerinages". Mgr Gouthe-Soulard, archevêque d'Aix, répondit au ministre par une lettre de protestation dans les journaux. A cause de cette lettre, il fut traduit en justice. Le 24 novembre, l'archevêque

comparaissait devant la cour de Paris. Après un court interrogatoire, il lut une déclaration qui expliquait, avec une éloquente fermeté, le sens de sa lettre. "On a feint, disait-il, d'y trouver un délit méprisable, qui ne s'y trouve pas, au lieu d'un blâme sévère qui s'y trouve". Après le réquisitoire du procureur général, Me Boissard fit la magnifique plaidoirie que vous trouverez dans ce volume.

(D'après *Edmond Procès*).

BORNIER (Henri de). — Poète dramatique français (1825-1901). — En 1875, il donna au théâtre, *la Fille de Roland,* qui dut la meilleure part de son triomphe, 5 ans après les désastres de la guerre de 1870, aux allusions patriotiques et à l'accent cornélien (ou pseudo-cornélien) des tirades ("Joyeuse et Durandal"). [Des Granges & Boudout]

BOSSUET (Jacques-Bénigne). — A la fois historien, philosophe, théologien et orateur incomparable (1627-1704). — Bossuet naquit à Dijon, fut ordonné prêtre en 1652 et passa ensuite sept ans à Metz dans la retraite, se livrant à l'étude et à la prédication. Sur la demande de saint Vincent de Paul, il se rendit à Paris et s'y révéla le plus éloquent prédicateur qui eût illustré la chaire chrétienne.

Nommé évêque de Condom en 1669, il fut choisi l'année suivante comme précepteur du fils de Louis XIV. Il composa pour l'éducation de son élève les trois célèbres ouvrages : *Discours sur l'histoire universelle, la Politique tirée de l'Ecriture sainte* et *le Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même.* Ce fut aussi pendant cette période qu'il prononça les *oraisons funèbres de Marie-Thérèse, de Henriette de France, de Henriette d'Angleterre, du prince de Condé.*

Transféré au siège de Meaux (1681), Bossuet se livra exclusivement aux questions religieuses pour la défense de l'Eglise et les besoins de son troupeau. De cette époque datent : *Histoire des variations des Eglises protestantes,* peut-être son chef-d'œuvre, *Elévations sur les Mystères, Méditations sur l'Evangile...*

"Il n'y a pas de plus grand nom dans la littérature française et peut-être dans aucune littérature. Où trouver au même degré grandeur, hardiesse, majesté tempérée de grâce et de simplicité, et toute cette richesse réglée par un bon sens et un goût exquis ? Nul écrivain n'a porté plus loin la perfection du style, parce que nul n'a su mieux adapter l'expression à la pensée. Ce qui le préoccupe avant tout, c'est l'harmonie de la forme avec le fond : dans ses périodes les plus vantées, comme dans ses phrases les plus menues, dans la variété de ses tours comme dans la magnificence de ses figures et le choix de ses expressions, c'est à la vérité, à la propriété des termes qu'il vise... De la propriété des termes et des formes naît la propriété du ton, tour à tour simple et familier, fleuri et gracieux, pathétique, ardent, sublime." (PP. Bizeul et Boulay.)

BOURASSA (Henri). — Journaliste et orateur contemporain, né à Montréal en 1868. — Principales œuvres : *Que devons-nous à l'Angleterre ?; Hier, aujourd'hui, demain; Le Pape, arbitre de la paix.*

"L'auteur a paru dédaigner dans ces ouvrages toute préoccupation d'ordre littéraire, mais il s'y retrouve avec sa langue précise, claire, vivante et juste." (C. Roy.)

BOURDALOUE (Louis). — Un des orateurs les plus éminents de la chaire française (1632-1704). — Né à Bourges, Bourdaloue entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans. Lorsque Bossuet fut nommé précepteur du Dauphin, Bourdaloue lui succéda comme orateur sacré à la cour où ses prédications eurent un immense succès. "Il passe toutes les merveilles, écrivait Mme de Sévigné, il prêche divinement,... il semblait que personne n'eût encore prêché." Ce succès, Bourdaloue le dut aux qualités solides de ses discours ainsi qu'à la liberté de ses censures. "Il était d'une force à faire trembler les courtisans et s'exprimait avec la liberté d'un apôtre, disant des vérités à bride abattue." (Mme de Sévigné.)

Une logique serrée, une subdivision claire et méthodique de son sujet, l'analyse exacte et profonde des passions, un style précis et ferme caractérisent les œuvres de Bourdaloue.

On cite parmi ses plus beaux sermons : *La Pensée de la mort, le Respect humain, l'Ambition, le Devoir des pères, l'Aumône, le Pardon des injures, les Divertissements du monde, la Médisance.*

BRUCHESI (Mgr Paul) 1855-1939. — Il commença ses études à Montréal et les continua à Issy et à Rome. Avant son élévation à l'épiscopat, il collabora à plusieurs journaux et revues littéraires, prêcha des retraites et des sermons de circonstance.

Voici quelques réflexions de S. E. Mgr Georges Gauthier aux funérailles de l'ancien archevêque de Montréal : "Partout où il passe, ce qui le signale à l'attention, c'est une intelligence pénétrante, un esprit délicat et fin, un cœur aimant... Sa parole n'est peut-être pas puissante; elle est claire, élégante, facilement relevée d'une pointe d'émotion; elle est surtout d'une mesure parfaite. Il se préservait de la banalité par des dons qui furent chez lui extrêmement remarquables : un tact très sûr et presque infaillible, qui lui faisait trouver dans les circonstances les plus variées le mot qu'il fallait dire; une facilité d'improvisation, une incomparable sûreté de parole qui l'ont mis au niveau de toutes les tâches oratoires et ont fait de lui la grande figure de notre Congrès eucharistique de 1910".

BRUCKER (Raymond). — Romancier et littérateur français, né à Compiègne en 1800, mort à Paris en 1875. — Sous le pseudonyme de Michel Raymond, il a écrit, en collaboration avec son ami Michel Masson, entre autres romans : *Le Maçon* (1828) ; *Les Intimes* (1831) ; *Les sept Péchés capitaux* (1833) ; *Un Secret* (1835) ; *Mensonge* (1837) ; *Le Scandale* (1841) ; *Un Jacobin sous la Régence*

(1842) ; *Les Docteurs du jour devant la famille* (1844) ; des nouvelles et autres travaux sous différents pseudonymes.

BRUNETIERE (Ferdinand). — Critique français (1849-1906), membre de l'Académie française, professeur et orateur ardent et combatif, joua un rôle de tout premier plan dans l'histoire des idées et des lettres françaises entre 1880 environ et 1906.

"Né polémiqueur, comme d'autres naissent poètes, Ferdinand "Bouche de bronze", ainsi que le nomma en un jour de bonne humeur Emile Faguet, n'était à l'aise que dans la bataille, au point que, retourné vers la religion, il se montra tout aussitôt moins catéchumène et disciple qu'apologiste. Amoureux du paradoxe, le ton impérieux de son enseignement n'aboutit point à établir la fameuse doctrine qu'il prônait de l'évolution des genres ; néanmoins, ses écrits, livres ou articles, gardent, par l'originalité même des aperçus, en même temps que par l'ampleur et la densité de l'érudition et que par la robustesse du style, une plénitude hors de conteste." (Louis de Mondadon, s.j.)

Oeuvres principales : *Etudes critiques sur l'histoire de la littérature française* (8 séries) ; *L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature; L'évolution de la poésie lyrique en France au 19e siècle; Les époques du théâtre français; Histoire et littérature* (3 séries) ; *Histoire de la littérature française classique; Discours académiques;* etc., enfin deux ouvrages de philosophie religieuse : *Discours de combat; Sur les chemins de la croyance.*

CHAIX D'EST-ANGE (Gustave) 1801-1877. — Né à Reims. Il y commença ses études sans grand succès apparent. A 20 ans, il plaida brillamment devant la Cour des Pairs de Paris. Vers la trentaine, il commença à se faire remarquer dans l'élite des intelligences de son temps. Sous sa parole, tout prenait un air original et saisissant. Les personnages vivaient, parlaient, agissaient vraiment devant vous. La cause se peuplait de scènes imprévues, émouvantes ou gracieuses, amusantes ou terribles. Récits, apostrophes, interruptions, réticences, inspirations soudaines, l'habileté muette du geste, le charme savant de la voix : il captivait l'attention par tous les moyens à la fois. L'improvisation était son triomphe. Plusieurs de ses plaidoyers sont demeurés dans les traditions des Cours d'assises comme des légendes touchantes ou terribles. L'empereur le créa sénateur en 1862. Ce fut la fin de sa carrière oratoire. (D'après *Edmond Procès*).

CHAMPAGNY (Franz, comte de) 1804-1882. — Historien de valeur et défenseur intrépide des droits de l'Eglise, auteur de l'*Histoire des Césars, Rome et la Judée au temps de la chute de Néron, les Antonins.*

CHAPAIS (Sir Thomas) 1858-1946. — Historien canadien qui s'est placé au premier rang par la publication de *Jean Talon* (1904) et du *Marquis de Montcalm* (1911) : "deux monographies, études minutieuses, attachantes, très larges, de périodes importantes de l'histoire

du régime français" et d'un *Cours d'Histoire du Canada* (8 volumes, 1919-34), d'une information excellente et dans les quatre premiers tomes, d'une objectivité remarquable : probablement la meilleure étude à date, du point de vue politique ou plus précisément de l'évolution constitutionnelle du Canada, sur la période qui va de 1760 à 1867.

"M. Chapais laisse une œuvre oratoire écrite considérable : trois volumes de *Discours et Conférences* (1897, 1913, 1935). L'historien y reparaît souvent, avec son goût des leçons de l'histoire". (Mgr C. Roy).

CHAPLEAU (Joseph-Adolphe) 1840-1898. — Il devint député en 1867. Il fut premier ministre et lieutenant-gouverneur de la province de Québec. "Chapleau, d'après Mgr Camille Roy, fut probablement de tous nos orateurs politiques, le plus capable de charmer et d'émouvoir un auditoire... Il se dégageait de sa personne, à la minute des grands mouvements oratoires, une sorte de magnétisme qui subjuguait même ses adversaires. Et cette action extérieure était au service d'une belle intelligence, servie par la plus prompte imagination. Chapleau maniait avec facilité la langue française. Quand l'éloquence de Chapleau manquait de substance ou d'idées, ce qui arrivait assez souvent, l'image, le sentiment, la voix et le geste suppléaient alors à la pensée et faisaient applaudir l'orateur".

CHAPMAN (William). — Poète contemporain, né à Saint-François de la Beauce (1850-1917). — Chapman a publié les *Québecquoises,* les *Feuilles d'érable,* les *Aspirations,* les *Rayons du Nord,* les *Fleurs de givre.*

"Chapman est le poète rhéteur par excellence... Il a écrit des vers remarquables, d'une belle envergure; mais il lui manque d'avoir une inspiration plus constante, une pensée plus drue, des strophes moins languissantes et moins verbeuses. Il lui plaît trop souvent de noyer son idée dans l'amplification." (C. Roy.)

CHATEAUBRIAND (François-René, vicomte de). — Né à Saint-Malo en 1768, mort à Paris en 1848. — Chateaubriand passa son enfance au manoir paternel de Combourg. Envoyé à dix-huit ans au régiment de Navarre, il quitta l'armée, au début de la Révolution, et s'embarqua pour l'Amérique. Il visita les grands Lacs, le Niagara, et ébaucha sur les lieux mêmes son roman poétique *les Natchez.* Revenu en Europe, il combattit dans l'armée des Emigrés et se retira en Angleterre à la suite d'une blessure reçue devant Thionville. Une lettre de sa mère mourante le ramena à la foi. "J'ai pleuré, dit-il, et j'ai cru !" Rentré en France, en 1800, Chateaubriand publia *Atala, René,* suivis bientôt du *Génie du Christianisme.* Ce dernier livre fut reçu avec enthousiasme et exerça une influence religieuse profonde. En 1809, il fit paraître *les Martyrs* et en 1811 *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem.* Les *Mémoires d'outre-tombe,* essai d'autobiographie et d'histoire contemporaine, œuvre capitale de Cha-

teaubriand après le *Génie du christianisme,* parurent au lendemain de sa mort.

Chateaubriand a exercé une influence profonde sur toute la littérature du XIXe siècle. Il a ramené la langue à la source de toute poésie : la religion, la patrie et le culte de la nature; il a contribué à bannir de la littérature les images de la mythologie en leur substituant l'élément chrétien.

"Le style de Chateaubriand est éclatant, plein, harmonieux; ses images sont neuves et hardies." (Ragon.) C'est un peintre incomparable de la nature : ses paysages étonnent par la précision et la fraîcheur de leur composition.

COPPEE (François), surnommé le poète des humbles, est né et mort à Paris (1842-1908). — François Coppée s'est borné à décrire la vie du petit peuple et le milieu monotone de son existence. "Il a le grand mérite, dit Jules Lemaître, d'avoir le premier introduit dans notre poésie autant de vérité familière, de simplicité pittoresque, de réalisme qu'elle peut en comporter."

François Coppée publia en 1872, les *Humbles, Promenades et Intérieurs* en 1875, *Récits et élégies, Paroles sincères* en 1878.

L'œuvre dramatique de F. Coppée comprend quelques saynètes, *le Passant, le Luthier de Crémone, le Pater* et trois drames importants : *Severo Torelli, les Jacobites* et *Pour la Couronne.*

Le livre délicieux *La bonne Souffrance,* qu'il publia après son retour à Dieu, a fait un très grand bien.

CORNEILLE (Pierre). — Le "poète de la tragédie et de la comédie française" (1606-1684). — Corneille naquit à Rouen. Après d'excellentes études au collège des Jésuites de sa ville natale, il entra au barreau, mais suivit bientôt son attrait pour la poésie. A vingt-trois ans, il faisait jouer avec succès une comédie intitulée *Mélite* (1629). De 1633 à 1636, il publia plusieurs autres comédies écrites dans le style maniéré de l'époque. Corneille cherchait sa voie. *Le Cid,* joué en 1636, conquit l'admiration et produisit une profonde impression en France et dans toute l'Europe. L'expression "Beau comme le Cid" passa en proverbe. D'autres chefs-d'œuvre suivirent : *Horace, Cinna* (1640), *Polyeucte, Pompée* (1643) et *le Menteur* (1644), la première comédie de valeur dans la littérature française.

Après ces succès éclatants, le génie de Corneille sembla décliner; *la Mort de Pompée, Rodogune, Héraclius, Don Sanche, Nicomède,* renferment de belles scènes, mais trahissent déjà la fatigue. Les dernières pièces : *Othon, Agésilas, Attila* accusent la décadence.

Corneille mourut à Paris, dans les sentiments les plus chrétiens et fut enterré dans l'église Saint-Roch.

"Corneille, dit Nisard, est le peintre des natures supérieures et il excelle à exprimer leurs sentiments et leurs idées. C'est pour elles qu'il a créé cet admirable vers cornélien plus oratoire que poé-

tique, plus énergique qu'harmonieux, où il y a plus de mouvement que d'images; ce vers précis, serré, majestueux, dont les défauts même ont une certaine force..."

COURIER (Paul-Louis). — Journaliste et pamphlétaire spirituel et mordant (1772-1825). — Courier fut à la fois un savant, un écrivain délicat, un helléniste passionné. Après avoir servi jusqu'en 1809 comme officier dans les armées de l'Empire, il donna sa démission pour se livrer exclusivement aux lettres.

L'excès de langage et le scepticisme religieux qui caractérisent les plus célèbres de ses pamphlets ne peuvent être excusés par l'ardeur même de la polémique. Son style est précis, ferme et pétillant de verve malicieuse, "il offre cependant parfois, dit M. Demogeot, la pire des affectations, celle de la naïveté."

CREMAZIE (Octave). — Poète canadien (1827-1879), mort en France, où de malheureuses affaires en librairie l'avaient contraint de s'exiler en 1862.

"Crémazie n'a guère laissé plus qu'une trentaine de pièces de vers, et un poème inachevé : la *Promenade de Trois Morts.* Mais le poète a fait circuler dans ses vers une inspiration généreuse, patriotique, chrétienne, qui s'accordait avec les sentiments des lecteurs canadiens.

C'est surtout le sentiment national qui a inspiré Crémazie, avec deux thèmes principaux : la fidélité à la France, et l'amour de la patrie canadienne. Sur ces thèmes Crémazie a construit ses poèmes les plus populaires. Pour la première fois, le patriotisme s'exprimait chez nous avec une telle ampleur. *Le Vieux Soldat canadien, Le Drapeau de Carillon, Fête nationale,* furent particulièrement applaudis. Crémazie apparut alors à ses contemporains comme un grand poète, assurément le plus grand qui eût encore chanté au Canada." (Mgr Camille Roy)

DESCARTES (René). — Illustre mathématicien et philosophe (1596-1650). — Descartes naquit à la Haye-Descartes en Touraine. Après de fortes études chez les Jésuites de La Flèche, il embrassa la carrière des armes. Mais préoccupé de science et de philosophie, il quitta le service et se retira en Hollande où il écrivit ses principaux ouvrages : *Discours de la Méthode* (1637), *Méditations** (1641), *Traité des passions** (1649).

Pour fuir les tracasseries jalouses des calvinistes hollandais, Descartes se réfugia en Suède auprès de la reine Christine. Il y mourut quelques mois après son arrivée, dans les sentiments d'une foi admirable.

"Descartes n'est pas un styliste, il veut parler à la raison; aussi ses qualités maîtresses sont l'ordre et la clarté. Mais l'enchaînement de ses idées est si rigoureux qu'il donne l'impression d'une vie puissante qui s'affirme, s'avance et s'amplifie en avançant." (Calvet.)

FENELON (François de Salignac de la Mothe-) 1651-1715. — Fénelon naquit au château de Fénelon en Périgord. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans, il voulut partir aussitôt pour les missions du Canada, mais on ne le lui permit pas. Jeune encore, il se fit connaître par son *Traité de l'éducation des filles,* ouvrage remarquable dans sa brièveté par ses observations sûres et pratiques. Choisi comme précepteur du duc de Bourgogne, il composa pour son éducation des *Fables,* les *Dialogues des Morts,* et *les Aventures de Télémaque.*

En 1695, Fénelon, nommé archevêque de Cambrai, eut à soutenir contre Bossuet une vive polémique au sujet du quiétisme. Les théories de Fénelon exposées dans les *Maximes des saints** furent condamnées à Rome. Peu de temps après, la publication du *Télémaque,* due à l'indiscrétion d'un copiste, irrita Louis XIV, qui vit dans cet ouvrage une critique de son gouvernement. Fénelon eut ordre de quitter la cour. Il passa dans son diocèse le reste de sa vie, aimé des grands et des petits.

"Il règne dans les ouvrages de Fénelon, dit Villemain, un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse et poétique. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent, du fond de son âme."

Outre les ouvrages déjà cités, Fénelon a laissé : *Traité de l'existence de Dieu, Lettre à l'Académie française, Dialogues sur l'éloquence,* des *Sermons* et des *Lettres.*

FERLAND (L'abbé Jean-Baptiste). — Né à Montréal en 1805, mort à Québec en 1865. — Professeur à l'Université Laval, il y donna des leçons d'histoire très recherchées, qu'il publia dans la suite sous le titre de *Cours d'Histoire du Canada.* Ce cours ne comprend que les années du régime français.

"Ferland a étudié avec soin les détails de la vie et des mœurs de la Nouvelle-France... Il a mieux compris que Garneau le caractère religieux de nos origines historiques, et a rendu, à ce point de vue, meilleure justice à ceux qui en furent les principaux ouvriers.

"Il n'a pas la verve brillante de Garneau ; il s'applique moins que lui à développer des considérations générales, mais il serre mieux que lui le détail précis, il fait entrer dans son livre plus de substance historique. La langue qu'il écrit est claire, limpide, alerte, bien française, ornée surtout de la plus franche simplicité."

(C. Roy).

FITZ-JAMES (Edouard de) 1776-1838. — Se fit remarquer par son attachement à la cause des Bourbons. Après la révolution de 1830, il prononça, à la Chambre des pairs et à celle des députés, des discours qui lui assignèrent une place honorable parmi les orateurs parlementaires.

FRANÇOIS de Sales (Saint) 1567-1622. — Né au château de Sales en Savoie, François de Sales entra dans les ordres à l'âge de vingt-six ans. Il fut nommé évêque de Genève en 1602. Administrateur habile, prédicateur très suivi, directeur spirituel recherché, il fut aussi un des meilleurs écrivains de son époque. Outre une vaste correspondance, des *Sermons* et des *Entretiens spirituels,* il laisse les deux célèbres ouvrages, *Introduction à la vie dévote* et *Traité de l'amour de Dieu.*

"Le style de saint François de Sales, d'une douceur exquise, abonde en figures aimables, en pittoresques images où se glisse parfois une pointe de préciosité." (Des Granges.)

FREPPEL (Mgr Charles-Emile). — Prélat français, né à Obernai (Bas-Rhin) en 1827, mort à Angers en 1891. Il fut professeur de philosophie à l'école des Carmes de Paris, et plus tard chapelain à Sainte-Geneviève. Il se rendit à Rome en 1869 pour les travaux préparatoires du Concile œcuménique et se prononça énergiquement pour la doctrine de l'infaillibilité. Il devint par la suite évêque d'Angers.

Membre du Conseil supérieur de l'instruction publique en 1873, il défendit la cause de l'enseignement religieux menacé dans les écoles, contre Paul Bert, celle de la magistrature menacée dans son indépendance, et fit entendre, dans sa belle oraison funèbre du général Lamoricière, prononcée dans la cathédrale de Nantes en 1879, de dures vérités aux ennemis de l'autorité et de l'Eglise. Envoyé à la Chambre par le Finistère en 1880, il a été réélu en 1885. La chaire chrétienne et la tribune française ont rarement entendu une éloquence aussi énergique et une logique aussi irréfutable.

Ses principaux ouvrages sont ses études sur les Pères de l'Eglise : *Les Pères apostoliques* (1859) ; *Les Apologistes chrétiens au IIe siècle* (1860) ; *Saint Irénée* (1861) ; *Tertullien* (1864) ; *Saint Cyprien* (1865) ; *Clément d'Alexandrie* (1865) ; *Origène* (1868) ; *Œuvres polémiques* (1881-87) ; *Discours, panégyriques et sermons, lettres pastorales* (14 vol., 1880-1895).

GARNEAU (François-Xavier). — Historien, né à Québec en 1809, mort en 1866. — Garneau a publié une *Histoire du Canada* en trois volumes. C'est une œuvre de patientes recherches qui embrasse toutes les entreprises coloniales tentées par la France dans l'Amérique du Nord, jusqu'en 1763. A partir de cette date, l'auteur s'occupe uniquement de l'histoire du Canada et retrace avec ardeur et une remarquable modération de jugement les luttes tenaces des Canadiens français pour la conquête et le maintien de leurs libertés.

Imbu des théories de Michelet et des doctrines gallicanes et libérales françaises, Garneau a parfois sévèrement jugé le rôle du clergé dans notre histoire nationale et particulièrement celui de Mgr de Laval. Malgré ces erreurs, l'œuvre de Garneau reste un des beaux monuments élevés à la gloire du Canada français.

"La phrase de Garneau est facile, ample, volontiers oratoire et éloquente. Elle est chaude, vibrante... Elle s'embarrasse parfois de lourdeurs et de quelques oripeaux, mais elle est aussi capable d'élégance et de vivacité." (C. Roy.)

GILBERT (Nicolas-Joseph). — Poète natif de Lorraine (1751-1780). — Mort trop jeune pour avoir donné sa pleine mesure, Gilbert fut un adversaire résolu du parti philosophique, contre lequel il publia deux vigoureuses satires : *le Dix-huitième Siècle* et *Mon Apologie.* Mais son morceau le plus célèbre est celui que l'on donne sous le titre : *Adieux à la vie.*

GROULX (Chanoine Lionel). — Historien canadien né à Vaudreuil en 1878. — Ordonné prêtre en 1903, il fut professeur de lettres au collège de Valleyfield jusqu'en 1915, date où l'Université de Montréal lui confia sa chaire d'histoire du Canada. De ces cours sont sortis la plupart des ouvrages suivants qu'a publiés M. le chanoine Groulx : *Nos luttes constitutionnelles* (1916), *La Confédération canadienne : ses origines* (1918), *La Naissance d'une Race* (1919), *Lendemains de Conquête* (1920), *Vers l'Emancipation* (1921), *L'Enseignement français au Canada,* deux volumes (1931, 1933), *La Découverte du Canada, Jacques Cartier* (1934), *Notre Maître le Passé* (trois séries : 1934, 1936, 1944).

"M. le chanoine Groulx construit une œuvre qui est traversée par un souffle fervent de patriotisme. Un vif sentiment national, celui de la défense et de la survivance française au Canada, anime tous les travaux de l'historien...

C'est l'historien, obsédé par notre problème de survivance et de défense française, que l'on retrouve dans les œuvres proprement oratoires du chanoine Groulx, comme *Dix ans d'Action française* (1926), *Orientations* (1935), *Directives* (1937), dans des œuvres du terroir, comme les *Rapaillages* (1916), *Chez nos Ancêtres* (1920) et dans les romans, *L'Appel de la Race* (1922) et *Au Cap Blomidon* (1932), que l'auteur a signés du nom de plume Alonié de Lestres.

Dans tous ces ouvrages se retrouvent, avec le don puissant d'émotion du chanoine Groulx, ses thèses d'action nationale, et tout particulièrement la prose oratoire, parfois trop abondante, qui caractérise sa manière." (Mgr Camille Roy)

"Je salue en lui un maître de la recherche historique, un maître du style, un maître de la vie spirituelle, un maître de réflexion et d'énergies patriotiques". (Olivar Asselin)

HUGO (Victor). — Le plus grand poète français du XIXe siècle (1802-1885). — Le génie littéraire de Victor Hugo a embrassé tous les genres et tous les sujets. Parmi ses œuvres lyriques, il faut citer : *les Odes et Ballades, les Orientales, les Feuilles d'automne, les Chants du crépuscule, les Rayons et les Ombres, les Contemplations.*

Ses ouvrages *Les Châtiments* et *La Légende des siècles* relèveraient plutôt, le premier, de la poésie satirique et le second, de la poésie épique.

Hugo a donné au théâtre : *Cromwell, Hernani, Le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Marie Tudor, Angelo, Ruy Blas, Les Burgraves.*

Ses principaux romans sont : *Notre-Dame de Paris*, les Misérables*, les Travailleurs de la mer.*

Victor Hugo possède une rare puissance d'imagination. "Il étonne, il éblouit, il passionne, dit Godefroy. Sa poésie exquise ou superbe renferme toutes les tendresses et toutes les images." Il saisit la sensation vraie, le détail expressif et frappant. Mais souvent, il grossit et dénature ce qu'il décrit et tombe dans l'incohérence et la trivialité.

"Dans ses drames, Victor Hugo, trop appliqué à flatter les passions populaires, ne perd jamais l'occasion de flétrir le prêtre, d'avilir la royauté, de dégrader la noblesse... Il fait sans cesse la satire du passé, travestit les hommes et rabaisse les institutions." (Blanlœil.) Ses romans, d'inspiration malsaine, renferment des tableaux pittoresques et des scènes vivement enlevées.

JOUFFROY (Théodore). — Philosophe spiritualiste (1796-1842). — Les cours de Jouffroy, réunis et publiés sous le titre de *Mélanges philosophiques,* renferment des pages de grand talent.

LA BRUYERE (Jean de). — Moraliste, né à Paris, en 1645, mort en 1696. — La Bruyère passa la plus grande partie de sa vie chez les Condés, soit comme précepteur, soit comme gentilhomme du duc de Bourbon. Observateur sagace, il examina à loisir les nombreux personnages qui fréquentaient cette demeure princière. Ces observations saisies sur le vif forment le livre des *Caractères,* publié en 1688.

Elu à l'Académie française en 1693, il fit un discours de réception à sa manière dans un style épigrammatique, sans omettre des portraits : c'étaient, cette fois, ceux de ses amis et de ses protecteurs : Boileau, Racine, Bossuet, Fénélon. Quant aux portraits de ses ennemis, il les réserva pour la préface qu'il mit en tête de son discours, lorsqu'il l'imprima.

"Toujours préoccupé de varier le ton, parfois jusqu'à l'affectation, il est un admirable artiste de style. Sa phrase, généralement courte, incisive, chef-d'œuvre de trait et d'expression, artistement travaillée, est déjà la phrase du XVIIIe siècle." (Louis Coquelin).

LACHAUD (Charles) 1818-1882. — Il s'inscrivit d'abord au barreau de Tulle. A 23 ans, il plaida pour Madame Lafarge, accusée d'un vol de diamants et s'acquit ainsi une réputation précoce. En 1844, à Paris, il épousa la fille de l'académicien Ancelot. Son nom figure dans un grand nombre de causes célèbres : celles du général Trochu, du maréchal Bazaine, etc.

Pendant plus de 40 ans, Lachaud a plaidé avec un succès toujours grandissant soit en France, soit en Belgique, soit en Egypte.

Comme le dit Sangnier, "Entre ses mains, une cause criminelle n'était plus une affaire vulgaire et banale... On reconnaissait dans ce criminel un être humain comme les autres, mû et agité par des passions humaines. Chaque affaire devenait alors un roman, un drame en action dont le grand avocat était le metteur en scène... Devant les chambres correctionnelles il savait aussi, avec un grand art et une grâce séduisante, faire d'une cause tout à fait insignifiante une petite idylle, une historiette qui charmait le juge et en faisait un vaincu... Les succès de Lachaud ont été très grands et très nombreux; ils n'ont eu aucune influence sur sa nature charmante. Ceux qui l'ont connu, n'ont pas oublié sa verve gauloise, son esprit athénien et sa bonhomie pleine de cette modestie qui le rendait si naturel et si aimable".

LACORDAIRE (Le Père). — Un des plus célèbres orateurs sacrés du XIXe siècle (1802-1861). — Brillant avocat à vingt-deux ans, Lacordaire renonça aux espérances que le monde lui offrait pour entrer dans le sacerdoce. Séduit par Lamennais, il fréquenta la Chesnaie, collabora au journal *l'Avenir,* mais ne suivit pas son maître dans sa révolte contre l'Eglise. En 1835, il commençait à Notre-Dame ses brillantes conférences qui attirèrent au pied de sa chaire tout ce que Paris comptait de plus illustre.

A la suite d'un voyage en Italie (1840), Lacordaire entra dans l'ordre de saint Dominique, dont il obtint le rétablissement en France. L'année suivante, il reprit ses conférences à Notre-Dame. Ses dernières années furent consacrées à l'éducation de la jeunesse au collège de Sorèze.

Outre ses *Conférences,* le P. Lacordaire a laissé quelques *oraisons funèbres,* celles entre autres de O'Connell et du général Drouot, *la Vie de saint Dominique, la Vie de sainte Marie-Madeleine, Lettres à des jeunes gens.*

LA FONTAINE (Jean de) 1621-1695. — Le plus illustre des fabulistes. — Né à Château-Thierry, en Champagne, La Fontaine s'est immortalisé par son recueil des *Fables.* "La fable telle que l'a faite La Fontaine, dit Gérusez, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain. Elle tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères."

La Fontaine a publié, outre ses *Fables,* des *Contes** licencieux, quelques *élégies, opéras* et *comédies* de peu de valeur et deux poèmes descriptifs remarquables : *Philémon et Baucis, les Filles de Minée.*

La Fontaine mena une vie répréhensible à bien des titres, mais il se convertit sincèrement deux ans avant sa mort. — Quand on l'ensevelit, on constata qu'il portait un cilice.

"Aucun poète français, dit Godefroy, ne brille par le naturel autant que La Fontaine. La grâce naïve, l'heureux abandon du style, voilà ce qui frappe le plus chez lui au premier abord... Personne n'a comme lui le secret des tours brefs et heureux, des expressions originales et piquantes; personne n'a possédé à un égal degré le talent de peindre d'un seul trait, de résumer un caractère dans une seule expression pittoresque."

LALLY-TOLLENDAL (1751-1830). — Il s'est fait un nom des plus illustres dans le barreau français par ses plaidoiries pour la réhabilitation de son père, le général Lally, gouverneur de l'Inde, que la haine et la prévention avaient fait condamner à l'échafaud, sans qu'il eût été possible de prouver contre lui aucun fait capital. On n'avait pas craint pour incriminer Lally de soutenir ce principe abominable "que la réunion de plusieurs faits dont aucun n'est capital peut former un crime capital".

Le dévouement filial et l'éloquence de Lally-Tollendal méritaient une complète réussite. Il l'obtint après des efforts réitérés, et sa gloire se répandit dans toute l'Europe. Elle s'accrut encore, quand, plus tard, il écrivit pour la défense du plus noble des infortunés, de Louis XVI. La péroraison de ce discours est aussi touchante que bien conçue.

LAMARTINE (Alphonse de). — Un des plus grands poètes du XIXe siècle (1790-1869). — Lamartine naquit à Saint-Point, près de Mâcon. Son enfance s'y passa sous les yeux d'une mère pieuse qui lui donna pour premiers livres de lecture la Bible et l'Evangile dont les pages divines ouvrirent son âme à la religion et à la poésie. Après quelques années d'études chez les Jésuites de Belley, il revint sur sa terre de Milly, vivant de la vie rurale, occupant ses loisirs à la lecture et à la rêverie. Les vers qu'il écrivit alors sont dans le goût de l'époque et n'annoncent pas le grand poète lyrique.

Il avait trente ans lorsqu'il publia, en 1820, sous le titre de *Méditations,* son premier recueil de poésies. Le succès en fut éclatant. "Ce fut, dit Th. Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement qui passait sur les âmes." Rompant avec ce que le lyrisme du XVIIIe siècle avait de trop convenu, Lamartine lui substitua une poésie vraie, sonore, pleine d'imagination et d'harmonie. "Il y a fait entrer les grands sentiments dont elle vit : la foi religieuse et le souci de la destinée humaine, l'amour noble et vrai et le sentiment sincère de la nature." (Ragon.)

Les *Nouvelles Méditations* (1823) et les *Harmonies* (1830) marquèrent l'apogée du génie de Lamartine.

"Lamartine est un poète qui s'est peu soucié d'être versificateur et comme un génie qui a dédaigné d'avoir du talent." (Faguet.) Il ignore ou dédaigne toutes ces questions de forme et, avec une négligence de gentilhomme qui rime à ses heures, sans s'astreindre plus qu'il ne faut à ces choses du métier, il fait d'admirables poésies.

Les principales œuvres de Lamartine sont : *Méditations poétiques, Nouvelles Méditations, Harmonies poétiques et religieuses, Jocelyn*, la Chute d'un ange*, les Recueillements, Graziella, Histoire des Girondins.*

LAMENNAIS (Félicité de) 1782-1854. — Lamennais, originaire de Saint-Malo, eut une jeunesse mélancolique et troublée par le doute. Grâce à l'influence de son frère Jean, il revint aux croyances religieuses et fit sa première communion à l'âge de vingt-deux ans. Résolu à se consacrer à la défense de l'Eglise, il entra dans les ordres, en 1816. Après avoir rédigé en collaboration avec son frère les *Réflexions sur l'état de l'Eglise de France,* et *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques,* il publia *l'Essai sur l'indifférence en matière de religion.* Le succès de ce dernier ouvrage fut éclatant. "En un seul jour, dit Lacordaire, M. de Lamennais se trouva investi de la puissance de Bossuet."

Mais bientôt la hardiesse de ses idées, exposées dans le journal *l'Avenir,* lui attira les censures de Rome. Lamennais, au lieu de se soumettre, se sépara de l'Eglise. La publication des *Paroles d'un croyant** et des *Affaires de Rome** consomma la rupture. La mort le surprit en 1854 sans qu'il eût reconnu ses erreurs.

"On peut ranger Lamennais parmi les grands écrivains du XIXe siècle, a dit E. Manuel; il rappelle Pascal, Rousseau et J. de Maistre." Son style est à la fois oratoire et poétique. Lamennais puise, lui aussi, à la grande source biblique; et il est, après Bossuet, un de ceux qui ont le mieux senti et reconstitué l'incomparable poésie des livres saints. Néanmoins, il est incontestable que sa chute morale fut nuisible à son talent : la fantaisie, le bizarre, l'affectation envahissent ses derniers écrits.

LAPRADE (Victor de) 1812-1883. — Victor de Laprade naquit à Montbrison. Initié par sa pieuse mère aux vertus chrétiennes, il resta toujours élevé et noble dans ses œuvres poétiques. S'il n'a pas le génie de Lamartine, son idéalisme est plus pur et sa morale plus ferme.

Principales œuvres : *Psyché, Poèmes évangéliques, Symphonies, Idylles héroïques, Pernette, le Livre d'un Père.*

LEMAY (Pamphile). — Poète canadien (1837-1918), "le vrai chef de notre régionalisme poétique. Toute son œuvre se ramène à une impression : la douceur pastorale qui émane pour lui de la paisible vie des champs. Aucun des nôtres n'a trouvé de rythmes harmonieux comme les siens pour reproduire les attraits divers de nos campagnes. Nul surtout n'a davantage mêlé son âme à la peinture des scènes locales." (Mgr Emile Chartier)

Moins soucieux que Fréchette de la forme impeccable du vers, Lemay a peut-être l'inspiration plus spontanée, plus fraîche et la strophe plus émue, plus colorée.

Principales œuvres poétiques : *Essais poétiques, Evangéline* (traduction en vers), *les Vengeances,* rééditées sous le titre de *Tonkourou, les Gouttelettes* (1904), *les Epis* (1914).

LINGUET (Henri) 1736-1794. — Né à Reims, Henri Linguet acheva ses études à Paris et dans les concours de l'université il remporta les trois premiers prix. Après avoir séjourné quelque temps en Pologne, puis en Portugal, il retourna à Paris, se lia avec d'Alembert qui cependant ne l'introduisit pas à l'Académie française. Alors Linguet partit en guerre contre d'Alembert, l'Académie et les philosophes. Puis, il débuta très brillamment devant les tribunaux. Ce fut surtout dans l'affaire criminelle du comte de Morangiès contre les Veron qu'il déploya les ressources de la plus brillante éloquence. Mais bientôt son caractère incommode et violent lui attira des disgrâces nombreuses. Ses confrères, mus en adversaires, le firent rayer du tableau des avocats. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de cruelles vicissitudes. Il fut emprisonné sous la Terreur et condamné à mort en 1794, par le tribunal révolutionnaire, comme accusé d'avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres. (D'après Edmond Procès).

Berryer nous dit que les écrits de Linguet "dénotent l'imagination la plus riche, les connaissances les plus variées, l'intelligence la plus vaste". Et le même auteur continue : "On ferait presque un livre des titres seuls de ses ouvrages. Il a écrit sur tout comme Voltaire; souvent il a mieux écrit que Voltaire; et ces deux génies, que nous aurions pu opposer l'un à l'autre, offrent, en dernière analyse, ce trait caractéristique qui leur est commun à tous les deux, c'est que toutes leurs compositions soit littéraires, soit scientifiques, soit politiques, ne sont que des satires."

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise de) 1635-1719. — Mme de Maintenon "partage avec Mme de Sévigné le privilège d'être comptée parmi les meilleurs écrivains sans avoir jamais prétendu à la réputation d'auteur." (Vallery-Radot.)

Elle créa l'établissement de Saint-Cyr pour l'éducation des jeunes filles nobles et écrivit pour ses jeunes protégées : *Entretien sur l'éducation des filles, Conseils aux demoiselles.* "Le principal pour bien écrire, leur disait-elle, est d'exprimer tout uniment ce qu'on pense; on ne trouve jamais l'esprit quand on le cherche." Ce style sobre, naturel, grave, fut précisément le sien.

MAISTRE (Joseph de) 1754-1821. — Joseph de Maistre naquit à Chambéry qui faisait alors partie du royaume de Piémont. Lorsque les armées françaises envahirent la Savoie en 1794, il s'exila en Suisse. Il y publia son premier ouvrage : les *Considérations sur la France.* Envoyé par son roi comme ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il y vécut quinze ans loin de sa famille et dans un dénuement voisin de la pauvreté. Ses principaux ouvrages datent de cette époque : *Du Pape, l'Eglise gallicane, les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Penseur catholique d'une conscience inflexible, Joseph de Maistre a consacré tout son génie à la défense de la vérité. Adversaire déclaré des philosophes antichrétiens du XVIIIe siècle, il s'est appliqué à relever tout ce qu'ils ont flétri : il a poursuivi de sa verve impitoyable les sophismes de J.-J. Rousseau et de Voltaire dont il a buriné le hideux portrait dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Dans ses grands ouvrages, son style est alerte et vigoureux. "Ce Savoisien est un écrivain français de grande race, comparable dans ses meilleures pages à Pascal et à Bossuet." (Des Granges.)

Ses nombreuses *Lettres,* publiées après sa mort, comptent parmi les plus belles et révèlent une âme tendre et affectueuse.

MARIE-VICTORIN (Frère) 1885-1944, des Ecoles Chrétiennes, "a laissé derrière lui une œuvre botanique considérable, dont la fondation à Montréal d'un jardin botanique digne des institutions européennes similaires. Dans sa jeunesse, il avait écrit des contes et des récits terriens, mais il a surtout laissé des essais de maturité écrits dans une langue soignée, qui traitent de problèmes culturels importants. La littérature canadienne-française lui doit d'être sortie de l'ornière de l'imitation. En montrant à nos romanciers qu'ils ignoraient la nature canadienne et empruntaient leurs cadres aux romanciers français, il a rendu un réel service à la littérature autochtone en lui fournissant au moins un moyen d'être elle-même : l'observation." (Louis-Marcel Raymond)

Outre ses deux livres de jeunesse : *Récits laurentiens* et *Croquis laurentiens,* mentionnons parmi ses publications qui relèvent de la littérature : *Voyages sur le Saint-Laurent; Peuple sans histoire; La couleur locale dans la littérature canadienne; Croquis africains; "Menaud, maître-draveur", devant la nature et les naturalistes,* etc., ainsi que quelques travaux historiques : *Notice historique sur Charles Lemoyne, Fondement historique de Charles Lemoyne, Le Portage de Témiscouata, L'Homme à la langue d'argent,* etc.

MASSILLON (Jean-Baptiste). — Célèbre prédicateur français (1663-1742). — Oratorien à dix-huit ans, professeur dans les collèges ecclésiastiques, prêtre en 1692, Massillon vint à Paris et se fit connaître par ses *Conférences,* son *Carême de l'Oratoire,* son *Avent* prêché à la cour, ses *Carêmes* de 1701 et de 1704. Il parut devoir prendre la place de Bourdaloue. Signalons ensuite les *Oraisons funèbres du prince de Conti, du grand Dauphin, de Louis XIV.* Nommé évêque de Clermont en 1717, il prêcha l'année suivante, devant Louis XV, son célèbre *Petit Carême,* son chef-d'œuvre. En 1719, il entra à l'Académie.

Dans ses sermons (sur *la Mort,* sur *l'Impénitence finale,* sur *la Mort du pécheur,* sur *le Petit nombre des élus*), il se montre un orateur avant tout émouvant, sincèrement pathétique, qui n'ignore aucun des secrets de la rhétorique et du développement, extrêmement harmonieux. (Louis Coquelin)

MICHELET (Jules) 1798-1874. — Michelet, né à Paris, grandit, suivant son expression, comme une herbe sans soleil. Après de sérieuses études, il professa l'histoire au Collège de France. Il transforma sa chaire de professeur en tribune d'où il attaqua violemment le gouvernement, le clergé et l'Eglise.

"Michelet est un écrivain coloré, pittoresque, ardemment éloquent, d'un lyrisme tout romantique. Comme historien, il se laisse trop influencer par les polémiques contemporaines et spécialement par sa haine contre le clergé. Ses allures de voyant, presque d'halluciné, sont plus d'un poète que d'un historien. Néanmoins, il a étudié les documents originaux avec beaucoup de conscience, et il apporte dans la reconstitution du passé une divination singulière." (Louis Coquelin)

Son œuvre comprend des ouvrages historiques : un précis d'*Histoire moderne*, une *Histoire romaine* jusqu'à la fin de la République, etc., et surtout une grande *Histoire de France* dont les six premiers volumes sont considérés comme son œuvre maîtresse; — des ouvrages politiques et sociaux, composés entre 1840 et 1848 et qui demeurent très inégaux; — des ouvrages descriptifs et poétiques : *l'Oiseau, l'Insecte, la Mer, la Montagne.*

MOLIERE (Jean-Baptiste Poquelin, dit) 1622-1673. — Molière naquit à Paris. Après d'excellentes études chez les Jésuites, il exerça quelque temps la profession de son père, puis suivit son goût irrésistible pour le théâtre. D'une activité incroyable, il menait de front le triple rôle qu'il s'était imposé : chef de troupe, acteur et auteur; il composa, les quinze dernières années de sa vie, vingt-huit pièces dont les principales sont : *les Précieuses ridicules, l'Ecole des femmes, Tartufe, le Misanthrope, l'Avare, le Bourgeois gentilhomme, les Femmes savantes, le Malade imaginaire.*

Epuisé par un labeur incessant, Molière mourut âgé de cinquante et un ans, à une représentation du *Malade imaginaire* où il jouait le rôle d'Orgon. Deux Sœurs de charité qu'il avait reçues dans sa maison l'assistèrent à ses derniers moments.

"L'œuvre de Molière n'a d'égale dans aucune littérature pour la fécondité de l'invention, la verve inépuisable, le comique vrai, le style franc, plein de sève et de saveur." (Ragon.) "Mais le théâtre de Molière, dit Bossuet, est une école de vice et d'immoralité." Trop souvent on y raille la religion et la piété, on y tourne en ridicule l'autorité paternelle, la modestie, la bonne foi, la piété filiale.

MONTALEMBERT (Charles, comte de) 1810-1870. — "Montalembert fut le véritable chef de ce qu'on a appelé le catholicisme libéral. C'était un orateur à la parole enflammée et entraînante, dont l'éloquence, comme celle de Lacordaire, était tout entière dans l'imagination et dans le cœur" (Calvet). Il fut à la Chambre des Pairs le défenseur de la religion et des nations opprimées. Ses discours

sur la liberté de l'Eglise, la liberté de l'enseignement, la Pologne, l'Irlande, sont des chefs-d'œuvre.

Outre ses discours, il a laissé une œuvre historique assez importante : l'histoire de *Sainte Elisabeth de Hongrie,* qui ouvrit à l'hagiographie des voies nouvelles, et les *Moines d'occident* (7 volumes) auxquels il consacra les vingt dernières années de sa vie.

MONTPETIT (Edouard). Né en 1881. — "Il représente aujourd'hui chez nous, avec une autorité que confèrent de longues années d'enseignement, d'études, d'observations, la science de l'économie politique et sociale... Dans *Sous le signe de l'Or* (1932) et *Les Cordons de la Bourse* (1935), l'auteur a exposé avec une rigueur technique, dans le premier ouvrage, la science de la monnaie, dans le deuxième, les rouages de nos finances publiques. Volontiers, l'économiste, surtout dans les autres ouvrages, élargit jusqu'à des observations d'ordre général, la plupart ordonnées à une meilleure éducation de la vie canadienne, son dessein d'écrire. Il aime aussi à écrire d'une écriture artistique, travaillée. L'économiste s'accompagne toujours du lettré" (Mgr Camille Roy).

Autres ouvrages : *Les Survivances françaises au Canada* (1913) ; *Au Service de la tradition française* (1919) ; *Pour une doctrine* (1931) ; *Le Front contre la vitre* (1936) ; *D'Azur à trois lys d'or* (1937) ; *La Conquête économique* (1938) ; *Reflets d'Amérique* (1941) ; *Souvenirs* I (1944) ; *Propos sur la montagne* (1946).

MORIN (Paul). — Né en 1889. — En 1911, il a publié *Le Paon d'Email.* "Marbres et feuillages, visions d'Orient et de l'Hellade, fantaisies et sentiments sculptés dans un verbe plastique, ce fut la matière préférée dont se compose *Le Paon d'Email",* écrit Mgr Camille Roy.

Et voici quant à son style, l'opinion de l'abbé Albert Dandurand : "Sa forme préférée, c'est l'art parnassien qui s'étale à l'aise dans son œuvre avec des variétés nombreuses, prenant ici la rutilance ocellée de la queue du paon, là, la bariolure légère et chatoyante des éventails japonais, émettant les reflets des marbres grecs, faisant sonner le cliquetis des verreries vénitiennes et entrechoquer les pendeloques des lustres de cristal. Poésie protéiforme en effet, brillants exercices d'amateur expert".

Outre *Le Paon d'Email,* il a aussi fait paraître *Les Sources de l'œuvre de H. W. Longfellow* (1912) et *Poèmes de cendre et d'or* (1922).

MUSSET (Alfred de) 1810-1857. — Musset naquit et mourut à Paris. Sa carrière littéraire a été brillante, mais courte. A vingt ans, ses *Contes d'Espagne et d'Italie,* œuvre malsaine, mais d'une netteté de style remarquable, le rendirent célèbre. De 1830 à 1841 s'écoule la période féconde de sa vie. A partir de cette date, Musset ne produit presque plus rien, la débauche et l'alcoolisme ayant tué

son génie. Quelques témoignages permettent de croire qu'il mourut chrétiennement.

"Nul n'a mis plus de sincérité à rendre ses propres sensations, ni exprimé avec plus d'éloquence la tristesse inséparable de la vie humaine; il ne cherche pas à éblouir l'imagination par le luxe des images et la richesse des peintures, mais à exprimer avec force et précision une pensée spirituelle ou un sentiment profond." (Ragon.) Au point de vue moral, son œuvre est détestable et de nature à produire les plus funestes impressions.

Ses principaux ouvrages sont : *Contes d'Espagne et d'Italie, Poésies nouvelles* où se trouvent ses plus belles poésies : *les Nuits, la Lettre à Lamartine, l'Espoir en Dieu, Contes et Nouvelles, Comédies et Proverbes.*

NAPOLEON Ier. — "Le régime parlementaire, inauguré par la Restauration, rendit à la tribune française la liberté de discussion, que lui avait ravie l'Empire. Sous ce dernier gouvernement, en effet, l'éloquence politique est muette : une seule voix se fait entendre, celle de l'infatigable conquérant qui, porté sur le trône par son épée, ne s'y maintint qu'aux prix de victoires chèrement achetées. Sur les champs de bataille de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, où se jouait sa destinée, Napoléon lança souvent de ces courtes harangues qui valent les plus longs discours et qui électrisent une armée : ce sont des modèles d'éloquence militaire, dans laquelle il reste sans rival, comme il était sans modèle". (J. M. J. A.)

OZANAM (Frédéric) 1813-1853. — Ozanam, professeur de littérature étrangère à la Sorbonne, fut un grand chrétien et un esprit élevé qui consacra toute sa vie à la science et à la charité.

"Il semblait né pour l'action et il y excellait, puisque l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul a eu la destinée que l'on sait; mais il fut historien par devoir, puisque la religion était attaquée sur le terrain des faits. Ses *Etudes germaniques, la Civilisation au Ve siècle,* ses études sur *Dante* et les *Poètes franciscains* ont assurément vieilli, mais n'oublions pas qu'il défrichait une terre neuve et qu'il a ouvert des voies nouvelles. Ses *Lettres* sont délicieuses." (J. Calvet)

PAQUET (Mgr Louis-Adolphe). — Né à Saint-Nicolas de Lévis, en 1859, il est mort à Québec en 1942. — Mgr Paquet, professeur à l'Université Laval, a fait paraître le *Droit public de l'Eglise, Etudes et Appréciations* (1917-1918), "où apparaît le théologien lettré préoccupé tout à la fois des intérêts de la vérité religieuse et des graves problèmes de notre avenir national." (C. Roy.)

Autres ouvrages : *La Foi et la Raison en elles-mêmes et dans leurs rapports* (1890) ; *Commentaires sur la Somme théologique de* S. Thomas d'Aquin (6 volumes latins de 500 pages) ; *Discours et allocutions* (1917) ; *Mélanges canadiens* (1918) ; *Thèmes sociaux* (1922).

"Mgr Paquet a eu, il semble, à un degré sans précédent chez les nôtres, le mérite de jeter des flots de lumière théologique et philosophique sur toutes les questions qui intéressent notre vie religieuse... D'instinct, on a comparé son style à celui du grand siècle pour sa plénitude et sa beauté, faite de simplicité, de clarté, de sobre et discrète élégance... Il y a lieu de se réjouir du grand honneur que Mgr Paquet a fait, par ses ouvrages, à la pensée catholique en notre pays, de l'auréole majestueuse dont la doctrine thomiste rayonne sous sa plume, de l'immense service qu'il a rendu à notre race et aux causes sacrées qui nous sont chères". (*Cardinal Villeneuve*)

PASCAL (Blaise) 1623-1662. — Pascal naquit à Clermont-Ferrand. Dès sa jeunesse il montra les plus rares dispositions pour les mathématiques. "Il épouvantait son père, raconte Mme Périer, sa sœur, par la grandeur et la puissance de son génie." A seize ans, il écrivait un *Traité des sections coniques* et faisait d'importantes découvertes en physique. Mais, épuisé par son activité, il dut interrompre ses travaux; il chercha pendant quelques années des distractions dans le monde.

Attiré par la grâce, cédant enfin aux instances de sa sœur religieuse, il se retira à Port-Royal et se livra à la piété et à la pénitence. C'est dans cette solitude qu'il écrivit les fameuses *Lettres provinciales** pour défendre les jansénistes. Un style clair, concis et mordant, d'une élégance jusqu'alors inconnue, place cet ouvrage parmi les chefs-d'œuvre de la prose française.

Malgré des souffrances continuelles, Pascal avait entrepris un grand ouvrage apologétique de la religion chrétienne, lorsqu'il s'éteignit pieusement le 19 août 1662 à l'âge de trente-neuf ans.

La sublimité de quelques-uns de ces morceaux, publiés sous le titre de *Pensées* les met au niveau de ce qui a été écrit de plus parfait.

PASTEUR (Louis) 1822-1895. — Pasteur, que ses merveilleuses découvertes scientifiques ont fait connaître à l'univers entier, était aussi un écrivain distingué. Ses rapports et ses discours sont remarquables par leur sobriété et leur clarté. "Ses lettres, dit M. Des Granges, sont particulièrement séduisantes : elles sont d'un homme à qui rien n'est étranger... et qui n'a au bout de sa plume aucune de ces phrases toutes faites qui se substituent si aisément à la transcription directe de l'émotion."

PIRON (Alexis) 1689-1773. — Piron est surtout connu par sa comédie *la Métromanie,* d'un style aisé et plein de verve.

RACINE (Jean). — Grand poète tragique (1639-1699). — Né à la Ferté-Milon, Racine fit ses études à Port-Royal des Champs, célèbre école des Jansénistes. Il se voua de bonne heure à la poésie et au théâtre et, représenta en 1664 *la Thébaïde ou les Frères ennemis. Alexandre* parut l'année suivante. Ces premiers succès com-

mencèrent sa réputation. *Andromaque,* jouée en 1667, fut un triomphe pour Racine. A partir de cette époque jusqu'en 1776, les chefs-d'œuvre se suivent : *Les Plaideurs* (1668), une comédie, puis les tragédies *Britannicus* (1669), *Bérénice* (1670), *Bajazet* (1672), *Mithridate* (1673), *Iphigénie* (1674), *Phèdre* (1677). Une cabale fit tomber cette dernière pièce; Racine en fut affecté. Troublé d'ailleurs à la pensée des dangers de son art, il renonça au théâtre et partagea son temps entre les exercices de piété et l'éducation de ses enfants.

Cependant, à la prière de Madame de Maintenon, Racine composa pour les demoiselles de Saint-Cyr, *Esther* (1689) et *Athalie* (1691), la plus belle de ses tragédies, le chef-d'œuvre de la scène française.

Racine mourut dans les sentiments de la plus grande piété et fut enterré à Port-Royal des Champs.

"Racine, dit M. Loise, ne peut être comparé qu'à Sophocle ou à Virgile, pour l'harmonie des facultés. Jamais, peut-être, l'art et l'inspiration, le goût et le génie ne furent aussi intimement associés. De là cette uniforme perfection de langage à laquelle on finit par s'accoutumer, au point de n'y trouver rien de saillant, parce que tout y est à sa place, et que l'art s'y cache soigneusement sous la limpidité du style. Rien n'y trahit l'effort. Le style est toujours au niveau de la pensée, il se plie à tous les tons; il est tout à la fois si hardi et si sage, si riche et si sobre, si élégant et si simple, que l'harmonie de l'ensemble fait oublier l'harmonie des détails."

RIVARD (Adjutor) 1868-1945. — Parmi les auteurs qui se sont efforcés de chanter l'intime poésie de la vie populaire canadienne, nul n'a mieux réussi que M. Adjutor Rivard. Son délicieux livre *Chez nous* (1914) renferme des scènes d'une émotion pénétrante et d'une netteté de vision remarquable. Il a publié aussi *Etudes sur les parlers de France au Canada* (1914) et *Chez nos Gens* (1918).

ROSTAND (Edmond) 1868-1918. — Nous avons assisté, à la fin du XIXe siècle, à une tentative intéressante pour ressusciter le théâtre lyrique en vers; il est clair que cette tentative était idéaliste et se rattachait à la tendance générale des esprits. Ici, c'est Edmond Rostand qui a éclipsé tous les autres poètes de théâtre par l'éclat de son succès. Dans ses pièces, *Cyrano de Bergerac, l'Aiglon,* et surtout dans *Chanteclerc,* il y a un abus manifeste de la virtuosité littéraire et du maniérisme; mais cette œuvre est pleine de poésie; on y entend un appel constant à ce qu'il y a de plus haut et de plus généreux dans l'âme humaine; et on y trouve d'admirables envolées vers l'idéal. C'est vraiment une renaissance de l'idéalisme. (J. Calvet).

ROUSSE (Edmond) 1817-1905. — Avocat français, membre de l'Académie française. — Tandis que son frère Emile reprenait l'étude de notaire paternelle, Edmond se faisait avocat.

Successivement, il devenait secrétaire de Me Chaix d'Est-Ange, puis, après de retentissantes affaires, entrait au Conseil de l'Ordre, et enfin, était nommé bâtonnier.

C'était en 1870-1871. L'heure pour la France était tragique. Me Rousse sut être à la hauteur de sa tâche, et cette tâche fut celle d'un héros.

Aux périodes les plus sombres de la Commune, au moment du décret sur les otages, dédaigneux de tout danger, il se fit l'avocat des victimes, forçant l'entrée des prisons, allant aux cachots des captifs, Mgr Darboy, l'abbé Deguerry, M. Caubert et tant d'autres encore, porter ses secours et ses consolations, ne perdant jamais une occasion, en face des puissants du jour, d'élever sa voix grave et fière, si noble dans son héroïsme qu'elle sut à tous imposer le respect.

Ce fut encore sa voix qui s'éleva pour protester, par une consultation célèbre, contre les décrets du 29 mars 1880 qui prononçait la dissolution, par voie administrative, d'un certain nombre de communautés enseignantes.

Outre ses *Discours* parus en 1884, son livre *Avocats et Magistrats*, qui date de 1903, il publia encore une *Etude sur les Parlements de France*. Citons parmi ses plus célèbres plaidoiries celles qu'il prononça dans le procès des œuvres posthumes d'André Chénier, dans l'affaire Scribe contre Pichot, d'Estournelle contre Lenormand, à l'occasion de la publication des lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier.

(D'après *Le Pèlerin*, 12 août 1905.)

ROUTHIER (Sir Adolphe-Basile) 1839-1920. — L'auteur de notre hymne national : "O Canada, terre de nos aïeux", fut admis au barreau en 1861. En 1873, il était nommé juge de la Cour supérieure à Québec. Dans presque tous ses écrits, l'auteur laisse voir la foi robuste qui fait le fond de sa vie. Il publia *Causeries du Dimanche* (1871) ; *Le Centurion* (1908) ; *Paulina* (1918) ; *De l'Homme à Dieu* (1913) ; *Conférences et Discours*, en deux volumes, ainsi que des souvenirs de voyages : *A travers l'Europe, A travers l'Espagne, La reine Victoria et son Jubilé, Québec et Lévis*, etc. Le style est d'une noble élégance.

SEVIGNE (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de) 1626-1696. — Cette femme illustre, petite-fille de sainte Jeanne de Chantal, naquit à Paris. Une vaste correspondance toute pétillante d'esprit lui a conquis la gloire littéraire. Séparée de sa fille qu'elle idolâtrait, elle voulut adoucir les amertumes de l'absence par une correspondance suivie. Ses lettres écrites dans la langue la plus limpide, la plus spirituelle et où se mêlent aux nouvelles graves ou frivoles, aux menus faits de la cour, de la ville et de l'armée, les pensées de foi, les réflexions les plus piquantes font de la marquise de Sévigné, au dire de Lamartine, le secrétaire élégant de la plus belle période du règne de Louis XIV.

SEZE (De) 1748-1828, qui travailla avec Malesherbes et Tronchet à la défense de Louis XVI, eut l'honneur de porter la parole devant la Convention en faveur d'une si noble cause. Ce discours, bien que le roi en ait fait retrancher tous les passages propres à émouvoir, renferme des traits de grande éloquence. *Je cherche parmi vous des juges,* s'écriait de Sèze, *et je n'y vois que des accusateurs !* (J. M. J. A.).

THIERRY (Augustin) 1795-1856. — A. Thierry naquit à Blois. En lisant les *Martyrs* de Chateaubriand, il sentit s'éveiller sa vocation d'historien, et, dans la suite, il consacra son existence à déchiffrer les vieilles chroniques et les chartes du passé : il y perdit même la vue.

Injuste parfois envers le catholicisme, Aug. Thierry revint peu à peu de ses préjugés ; il s'occupait à faire disparaître de ses œuvres les attaques contre la religion lorsque la mort le surprit. Il s'éteignit dans les sentiments d'un véritable enfant de l'Eglise.

Ecrivain de race, Augustin Thierry sait trouver le mot juste et expressif qui donne la vie aux choses. "Sa narration est simple, dramatique, émue et précise. Tout y est vivant, sans excès d'aucune sorte." (Des Granges.)

Principaux ouvrages : *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, Dix ans d'études historiques, Récits des Temps mérovingiens, Essai sur l'histoire du Tiers-Etat.*

VAUVENARGUES (Luc de Clapiers, marquis de) 1715-1747. — Vauvenargues naquit à Aix en Provence. A vingt-huit ans, contraint de quitter le métier des armes, il se retira dans la solitude pour se livrer exclusivement à l'étude.

Son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain,* ses *Réflexions critiques sur quelques poètes et prosateurs* et surtout ses *Réflexions et Maximes* lui firent un nom parmi les philosophes et les moralistes.

"Le plus grand éloge qu'on puisse faire des écrits de Vauvenargues, est qu'on ne peut les lire sans devenir meilleur. La Rochefoucauld nous désole... Vauvenargues attache, épure et console." (Gérusez.)

VERMENOUZE (Arsène). — Poète français (1850-1910). — La biographie du chantre de l'Auvergne tient en peu de lignes. Né à Vieilles (paroisse d'Ytrac), il fit chez les Frères des Ecoles chrétiennes ses études primaires ; puis, à dos d'âne, il gagna l'Espagne, où tout en vendant des étoffes et des épices il lisait les poètes français. A 35 ans, il vint se fixer à Aurillac comme liquoriste. Il désertait souvent le magasin pour courir à travers bois et prairies et commencer à écrire des vers. Il se retira enfin dans son domaine de Vieilles, perdu au milieu des bruyères et des genêts.

L'œuvre de Vermenouze comprend deux parties, l'une en vers

français, l'autre en vers auvergnats. Vers 1890, parut son premier volume en langue d'oc *Flour de Brousso* (fleur de brousse), puis viennent *En plein vent, Mon Auvergne,* couronné par l'Académie française, et *Jous la Cluchado* (sous le chaume).

"L'œuvre de Vermenouze, a écrit Louis Mercier, bouillonne de vie et surabonde de beautés vraies. Jaillie d'une âme sincère et profonde, elle respire la santé et la force; une vertu d'énergie et de réconfort rayonne d'elle."

Vermenouze a surtout chanté la terre natale et la foi catholique, car c'était, comme son ami Louis Mercier, un chrétien fervent et un catholique convaincu. (*Le Pèlerin,* 31 août 1924.)

VEUILLOT (Louis) 1813-1883. — Longtemps écarté de la liste des grands écrivains à cause des idées qu'il a défendues, Louis Veuillot s'est imposé par la haute valeur de son œuvre et est considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs prosateurs du XIXe siècle.

Après sa conversion, survenue en 1838, pendant un voyage à Rome, il consacra toute son énergie à défendre l'Eglise et la Papauté. Journaliste de premier ordre, il mena dans *l'Univers* une lutte âpre et victorieuse contre les libres penseurs et tous les ennemis de la religion.

Outre ses articles de journal, Louis Veuillot a laissé : *Pèlerinages en Suisse, Pierre Saintive, Rome et Lorette,* récit simple et intéressant de sa conversion; *les Libres Penseurs,* chef-d'œuvre d'ironie et de satire qui forme, dit Jules Lemaître, une galerie de portraits qui sont du La Bruyère au vitriol, *Çà et là, le Parfum de Rome, les Odeurs de Paris, l'Honnête Femme, Corbin et d'Aubecourt.*

"Comme pamphlétaire et comme écrivain, Veuillot a du génie. Son vocabulaire est très riche, son style a une variété drue et vigoureuse qui dépasse la fine et sèche précision de Courier. Quel que soit le jugement que l'on porte sur son attitude politique, il est un des journalistes dont les pages ont le moins vieilli." (Desgranges & Boudout)

Veuillot épistolier. — Le grand attrait de sa *Correspondance,* c'est encore lui, son talent si souple, si chaleureux, si spontané, si puissant, son âme si sincère, si loyale, si vibrante, si différente de l'idée que s'en faisaient les adversaires. Pour se laisser surprendre ainsi, jusque dans l'intimité de sa pensée et de ses affections, sans rien perdre de son prestige, en faisant de ses admirateurs des amis, il faut qu'un homme célèbre ait plus que du talent ou du génie, il faut qu'il ait du cœur et que ses qualités morales ne soient pas inférieures à celles de son esprit. Sur la valeur littéraire de ces lettres, il est superflu d'insister; l'accord est à peu près fait sur ce point, et Veuillot épistolier n'a guère de rivaux en son siècle." (Alphonse de Parvillez, s.j.)

* **Veuillot poète.** — "Sa gloire de prosateur reste évidemment supérieure, et sa verve n'est pas toujours aussi abondante, aussi aisée,

aussi brillante, en vers, que dans ses articles. Mais on trouvera dans les satires littéraires des pages étincelantes, dans les poèmes bibliques des élans d'une belle vigueur, et quand l'inspiration est soutenue par un sentiment noble et profond, comme dans *le Cyprès* ou *l'Epilogue,* l'écrivain nous donne des pages assurées de vivre, et qui comptent parmi les plus admirables de notre littérature." (Alphonse de Parvillez, s.j.)

VIGNY (Alfred de) 1797-1863. — Vigny laisse une œuvre plutôt restreinte. Après avoir publié, en 1826, ses *Poèmes antiques et modernes,* il aborda le roman avec *Cinq-Mars, Stello, Servitude et grandeur militaires,* puis le théâtre avec la *Maréchale d'Ancre,* surtout avec *Chatterton,* dont le succès fut immense. Un recueil de poésies, *les Destinées,* paru après sa mort, renferme ses plus beaux poèmes.

Vigny est un poète fin et délicat qui cisèle habilement ses vers, mais de toute son œuvre se dégage une sombre mélancolie. A ses yeux, tout est mal dans le monde et la vie n'est qu'une longue souffrance. C'est le poète du désespoir. Cependant la miséricorde infinie l'attendait au dernier moment : il mourut dans les sentiments les plus chrétiens.

VOGÜÉ (Vicomte Eugène-Melchior de). — Ecrivain français (1848-1910), membre de l'Académie française. — Son enfance et sa jeunesse se passèrent au château de Gourdan, situé aux portes d'Annonay. Il grandit là, dans la vraie campagne, parmi les livres d'une vieille bibliothèque.

A vingt ans, jeune enthousiaste de Lamartine, il part pour l'Italie, emportant avec lui ses premiers vers. Ce voyage s'effectuait au début de l'année terrible. Surpris comme tant d'autres par les premiers désastres français, il revient défendre la patrie envahie, est fait prisonnier et interné à Magdebourg.

A son retour en France, il vend son château de Gourdan et entre dans la diplomatie, comme attaché d'ambassade à Constantinople, puis, en 1876, à Saint-Pétersbourg. En 1882, il demande à être mis en disponibilité et se consacre désormais aux travaux historiques et littéraires.

Son œuvre comprend des **romans** et recueils de **nouvelles** : *Les Morts qui parlent, Jean d'Agrève, Le Maître de la mer, Histoires orientales, Cœurs russes,* etc., et des **études historiques et littéraires :** *Le fils de Pierre le Grand, Heures d'histoire, Histoire et poésie, Spectacles contemporains, Regards historiques et littéraires, Le roman russe,* etc.

VOLTAIRE (François-Marie Arouet, dit) 1694-1778. — Voltaire remplit le XVIIIe siècle de sa renommée littéraire. Né à Paris, il fit ses études au collège Louis-le-Grand dirigé par les Jésuites. Il y obtint de brillants succès, mais déjà son esprit sceptique perçait. "Vous

serez un jour le coryphée du déisme en France", lui dit pendant une classe, son professeur, le P. Lejay. Voltaire ne justifia que trop cette parole; sa vie entière fut une lutte haineuse contre le christianisme. Ses écrits propagèrent en France, et dans toute l'Europe, l'impiété et la corruption des mœurs.

De son œuvre immense et d'une extrême diversité, il convient de citer ses ouvrages historiques, notamment : *Histoire de Charles XII* (modèle de narration historique appuyée sur une documentation sérieuse), *Siècle de Louis XIV** (premier exemple de ce que nous appelons aujourd'hui une "histoire de la civilisation" et qui, en dépit des progrès de la science historique, reste une œuvre intelligente et forte) ; — sa vaste *Correspondance,* si instructive pour l'histoire des lettres et des mœurs du XVIIIe siècle. "Tout l'homme s'y révèle, avec son tempérament vif, nerveux, charmant, malin, contradictoire, ses engouements, ses enthousiasmes, ses haines. Enfin, jamais Voltaire n'a été meilleur écrivain que dans ces lettres et dans ces billets qu'il griffonnait ou qu'il dictait à la hâte." (Des Granges & Boudout)

"Pour la critique catholique, Voltaire n'est pas et ne peut être un maître. C'est un poète de second ordre qui a plus d'adresse que d'inspiration, un fin conteur qui manque d'imagination et de cœur, un critique à qui le goût ne fait pas défaut, mais qu'il a trop étroit, un polémiste de tout premier ordre mais qui n'a que peu de science et pas du tout de conscience, un essayiste prodigieux par l'amas des connaissances qu'il a acquises sur tous les sujets, la variété et le nombre de ses ouvrages, mais chez lequel on cherche en vain l'émotion forte, la conviction profonde, l'idée large et puissante qui font les grands hommes et les hommes de génie." (Léon Jules)

★ ★ ★

(Ne paraissent dans cette galerie d'auteurs que ceux dont les œuvres sont analysées dans ce volume).

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE

DIX-SEPTIEME SIECLE

DIX-HUITIEME SIECLE

DIX-NEUVIEME SIECLE

AUTEURS CONTEMPORAINS

TABLE DES MATIÈRES

LETTRES

I. Lettres d'amitié

II. Lettres de convenance

1. *Lettres de condoléances*

2. *Lettre de remerciement*

3. *Lettres de félicitations*

III. Lettres d'affaires

2. *Lettre de refus*

3. *Lettres de reproches*

GENRE HISTORIQUE

GENRE DIDACTIQUE

GENRE LYRIQUE

GENRE DRAMATIQUE

GENRE ÉPIQUE

ÉLOQUENCE SACRÉE

ÉLOQUENCE ACADÉMIQUE

ÉLOQUENCE POLITIQUE

ÉLOQUENCE JUDICIAIRE

ÉLOQUENCE MILITAIRE

APPENDICE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Les titres suivis d'un astérisque indiquent les gravures

IMPRIMÉ AU CANADA — PRINTED IN CANADA

106